





## **NOTES ET DOCUMENTS**



# Les Origines de l'Assomption

Souvenirs de famille

Dieu seul !

TOME SECOND

TOURS  
IMPRIMERIE A. MAME ET FILS

1898



## **TROISIÈME PARTIE**

L'ASSOMPTION À L'IMPASSE DES VIGNES



## CHAPITRE I

### MAISON DE L'IMPASSE DES VIGNES. – FONDATION DU PENSIONNAT (1842)

Nous allons suivre l'Assomption à l'impasse des Vignes, où le pensionnat va être fondé. La communauté naissante, – nous l'avons vu, – a déjà traversé bien des épreuves. Humainement parlant, elle aurait dû s'y briser ; mais Dieu voulut qu'elle en sortit plus forte et plus assurée de l'avenir. Mieux précisé, son but fut mieux compris, les Supérieurs perdirent leurs préjugés et les Sœurs se serrèrent plus étroitement que jamais autour de leur Mère, décidées à mourir plutôt que d'abandonner l'œuvre commencée pour la gloire de Dieu et de Notre-Dame.

Comme les Apôtres au cénacle, les premières religieuses de l'Assomption persévéraient dans le silence et la prière, se préparant à cette œuvre d'apostolat qui les avait attirées et qu'elles avaient entrevue si belle. À cause de leur petit nombre et de l'insuffisance de leur maison, elles ne pensaient pas pouvoir le réaliser de sitôt ; mais elles se tenaient à la disposition de la Providence. Une circonstance inattendue manifesta la volonté de Dieu. Dès les premiers jours d'octobre 1841, sœur Thérèse-Emmanuel avait reçu d'une de ses amies d'Irlande une lettre pressante lui demandant d'admettre sa nièce comme première élève du pensionnat que l'Assomption devait fonder. On ne pouvait refuser ; la petite fille arriva, elle avait douze ans et se nommait Emma-Henriette Ryan. En décembre, une autre élève se présenta : c'était Emma Cronier, âgée de dix ans, et en janvier 1842, une troisième, Noémi Collet, âgée de douze ans. Avec ce petit noyau, on pouvait commencer un pensionnat, et jamais enfants ne furent entourées de plus de soins et de plus d'amour.

La maison de la rue de Vaugirard devenant insuffisante, la Mère Marie-Eugénie avait pensé à louer le couvent de Port-Royal, abandonné par les Bernardines ; mais l'affaire ne put s'arranger. On nous proposa alors une grande propriété, située dans le quartier latin, rue des Postes, impasse des Vignes. L'immeuble appartenait aux religieuses augustines, établies aujourd'hui rue de la Santé ; notre Mère, voulant le visiter, prit avec elle sœur Marie-Thérèse, qui va nous dire son impression :

« Je me souviens qu'il faisait très froid, tout était couvert de neige ; rien ne me parut plus triste que cette propriété et plus affreux que les deux maisons que l'on nous offrait ; mais le jardin était grand, il y avait de beaux arbres, les maisons étaient grandes aussi et le loyer peu cher, c'est ce qui nous décida. »

Le déménagement eut lieu au commencement du printemps 1842. Bien que les deux maisons fussent assez rapprochées, il fallut cependant établir un passage pour communiquer de l'une à l'autre. Ce passage n'était pas élégant, tant s'en faut, nous l'avions fait construire avec de vieilles planches ; une toile goudronnée représentait les murs, et la toiture était en papier goudronné. Nous logeâmes les enfants dans la maison la moins laide, et la plus misérable fut pour nous. Il y avait une grande chapelle fort peu jolie, mais assez commode parce qu'elle avait été bâtie pour cette destination. L'autel que nous avions, rue de Vaugirard, se trouvant trop petit, nous achetâmes celui

des religieuses bénédictines de Port-Royal. Cet autel était modeste, mais bien suffisant pour la chapelle. Il nous a servi à Chaillot, et il est maintenant à l'Immaculée-Conception ; notre Mère y tient beaucoup, parce que c'est devant cet autel que nous avons prononcé nos grands vœux.

« Nos parloirs n'étaient pas plus élégants que le reste. Nous en fabriquâmes un en papier dans une espèce de grenier, un vrai galetas dont les murs étaient tout délabrés ; il n'y avait pas de plafond et la toiture était si mauvaise, qu'on aurait pu voir le ciel au travers. Nous en avions un autre tout petit à côté de la chapelle ; il était fort laid aussi, quoique plus convenable. »

Une lettre de la supérieure, écrite dans les premiers mois de notre installation à l'impasse des Vignes, nous montre les habitudes de travail des premiers temps de la fondation, et nous aimons à y trouver ce sentiment si évangélique de respect pour le pauvre et de sympathie pour l'ouvrier. La lettre, datée du 18 juillet 1842, est adressée à l'abbé d'Alzon :

« ... Une des choses sur lesquelles je compte le plus pour conserver à nos Sœurs cet esprit d'amour pour les classes ouvrières, ce sont les habitudes de pauvreté pratique. Je tiendrai beaucoup à conserver, chez les sujets les plus distingués sous le rapport de l'étude, cette bonne volonté pour toutes sortes d'ouvrages manuels que j'aime tant à trouver aujourd'hui dans nos Sœurs de chœur. Cela nous a donné une fraternité pratique avec les pauvres, qui seule fait comprendre leurs fatigues, leurs peines et même la légitimité de bien des défauts qu'on leur reproche ; cela nous fait aussi beaucoup aimer d'eux, et je puis dire à ce sujet que je suis de plus en plus émerveillée de la bonté des gens du peuple.

« M. Boulland me répétait depuis longtemps, sans me convaincre, qu'il y avait aujourd'hui dans la nature du peuple français une incarnation de charité chrétienne, en dépit de son incrédulité présente. Je vous avoue que j'en ai trouvé quelque chose à l'expérience. Nous avons été six mois ici avec des ouvriers de toute espèce envoyés par les propriétaires et sur lesquels nous n'avions aucune autorité. Peintres, menuisiers, maçons, etc., tous ont été si parfaits avec nos Sœurs, que nous étions chaque jour à nous étonner de la délicatesse de leur bonté sous la grossièreté de leurs formes. Je leur ai constamment trouvé un respect de la fatigue et du travail, ce qui me semble un sentiment très délicat. Toujours prêts à quitter leur propre ouvrage pour se charger de ce qu'ils jugeaient au-dessus de nos forces dans le nôtre, ils y mettaient une sorte de protection pour notre faiblesse qui écartait tout embarras. Ce n'étaient sans doute pas des gens chrétiens ; mais quand nous nous trouvions à la chapelle avec eux, ils se conformaient extérieurement au respect que nous témoignions, et jamais ils n'ont causé devant nous.

« Je crois bien que nous ne passions pas près d'eux pour de grandes dames, ils nous trouvaient trop habiles aux ouvrages communs ; cette habileté était un grand titre de respect, ils nous racontaient les succès semblables de leurs femmes ou de leurs filles, et nous étions en somme les meilleurs amis du monde. Pour juger le mérite d'un pauvre homme qui vingt fois le jour se dérangera de peur de laisser tirer à une femme un seau d'eau dans un puits très profond, il faut savoir ce que c'est que cette fatigue, et je désire qu'il y ait toujours ici pour toutes les Sœurs occasion de l'éprouver, au moins de temps en temps.

« La Providence l'a bien ménagée aux premières religieuses, puisque nous avons toujours été fort malheureuses en Sœurs converses, et qu'étant pauvres il fallait travailler nous-mêmes autant que possible, je désire que la ferveur conserve ce que la nécessité nous a donné. Je connais des ordres bien plus austères que le nôtre, où c'est une révolution que de demander aux Sœurs de chœur le moindre ouvrage de converses. Mais ici, vu le besoin que nous en avons souvent ressenti, le plus grand honneur est pour la plus habile. Savoir blanchir, repasser, faire la cuisine, les dortoirs, vernir des meubles, des planches et mille autres choses, c'est science qui passe avant le latin dans notre estime, et j'espère que nous communiquerons un peu de ce bon sens à nos petites filles. »

Avant même que l'installation fut achevée, une touchante cérémonie eut lieu dans la modeste chapelle de l'impasse des Vignes. Le 25 mai 1842, sœur Marie-Thérèse de l'Incarnation et sœur Marie-Josèphe de la Nativité prononcèrent leurs premiers vœux entre les mains de M. l'abbé Deguerry, le futur martyr de la Commune. *O crux, ave. spes unica*<sup>1</sup>, fut la parole choisie par sœur Marie-Thérèse pour la devise de sa bague ; *Dilectus meus mihi, et ego illi*<sup>2</sup>, la parole de sœur Marie-Josèphe, dont l'âme se reposait maintenant dans la confiance et l'amour.

Nous trouvons la cérémonie racontée dans un article de *l'Univers* qui nous a été conservé par nos Mères. C'est un double souvenir de l'Assomption naissante et du grand journal catholique, dont les débuts datent de cette époque. Nous transcrivons l'article qui nous concerne :

« Les religieuses de l'Assomption de Notre-Dame réunissaient dernièrement dans leur chapelle une assemblée d'élite. Deux d'entre elles devaient prononcer leurs vœux. Mgr l'archevêque de Paris, que les fatigues de sa charge pastorale avaient empêché de venir les recevoir lui-même, était remplacé par l'un de ses grands vicaires. Le sermon, prononcé par M. l'abbé Deguerry en cette imposante circonstance, excita chez tous les assistants une profonde admiration. Les paroles de l'éloquent orateur furent écoutées avec un bien vif intérêt, quand il exposa le dessein de l'œuvre nouvelle. L'on sait, en effet, que le but de cette institution est de donner, aux jeunes personnes appelées par la position de leur famille et leur vocation à vivre au sein de la société, une éducation forte contre le monde. C'est pourquoi ces saintes institutrices ont résolu d'y joindre les connaissances de plus en plus nécessaires à la femme pour exercer autour d'elle une influence réelle et toute chrétienne sur tout ce qui doit l'entourer dans la suite de sa vie.

« Dans la nombreuse réunion qui s'était empressée d'assister à cette cérémonie, l'on remarquait Mme de Chateaubriand, dont le haut patronage est assuré à cette pieuse fondation. Nous avons eu déjà l'occasion de dire combien l'auteur du *Génie du Christianisme* lui-même avait à cœur le succès de cet établissement, qu'il a encouragé plus d'une fois de sa présence. Parmi les personnages de vues bien opposées, et étonnés peut-être de se trouver en ce lieu, l'on voyait aussi M. le comte de Montalembert, pair de France, parent de l'une des dames qui allaient ce jour-là achever leur sacrifice<sup>3</sup>. La gravité du cérémonial et la sublimité des prières produisirent une émotion générale : les plus étrangers à de semblables solennités en auront emporté, nous l'espérons, une heureuse impression. »

La *Gazette de France*, racontant la même cérémonie, ajoutait : « Dans un discours qui a excité chez tous les assistants une vive admiration, M. Deguerry a fait merveilleusement ressortir ce bonheur inconnu au monde de tout quitter pour posséder Dieu, et n'attendre que de lui la récompense d'une vie de sacrifice. Ses paroles étaient d'autant plus touchantes qu'elles se prononçaient sur le berceau d'une œuvre créée par le dévouement de personnes appartenant aux classes élevées de la société, et qui ont quitté le monde pour se consacrer plus étroitement à son bonheur, en s'efforçant d'apporter dans l'éducation des jeunes filles du même rang cette sève chrétienne sans laquelle l'instruction et les talents ne seraient qu'un danger.

« Faire de vraies mères de famille, donner aux femmes les connaissances étendues et les habitudes simples et fortes, sans lesquelles elles ne sauraient aujourd'hui exercer l'influence que le christianisme doit leur donner : tel est le but de cette Congrégation, sur laquelle reposent bien des espérances. »

<sup>1</sup> . Salut, ô croix, unique espérance.

<sup>2</sup> . « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui » (Ct. 2,16).

<sup>3</sup> . Sœur Marie-Thérèse.

Une autre cérémonie eut lieu le 8 novembre de cette même année : ce fut la profession de sœur Marie-Gonzague. Mgr Gros, notre supérieur, reçut ses premiers vœux, et M. l'abbé Maupied, notre aumônier, prononça le discours d'usage. Profondément touché de l'union qui régnait entre les Sœurs, il commenta la parole de nos saints Livres : *Ecce quam bonum habitare fratres in unum*<sup>4</sup>, et appliquant aux religieuses de l'Assomption ce mot dit des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment, » il ne put retenir ses larmes, et son émotion gagna tout l'auditoire.

Consacrée par ces belles et graves cérémonies, la nouvelle maison devint chère à nos Sœurs. C'est là que la vie régulière va prendre son développement. La communauté étant peu nombreuse, chaque religieuse a sa charge : sœur Thérèse-Emmanuel est assistante et maîtresse des novices ; sœur Marie-Augustine, maîtresse du pensionnat ; sœur Marie-Thérèse, infirmière et sacristine ; sœur Marie-Josèphe, économe ; sœur Marie-Gonzague s'occupe des enfants avec sœur Marie-Augustine. Toutes, du reste, ont des heures au pensionnat ; les leçons et les gardes sont partagées : Mère Marie-Eugénie donne les leçons d'allemand, et sœur Thérèse-Emmanuel les leçons d'anglais et de géographie.

Au mois d'août, le pensionnat comptait six élèves ; une septième arriva d'Irlande, Joséphine Macnamara, cousine de sœur Thérèse-Emmanuel, puis trois autres de cinq, six et sept ans ; enfin elles étaient quatorze à la rentrée du mois d'octobre. La plus raisonnable de la petite famille était Joséphine, qui avait quinze ans lorsqu'elle nous arriva. Nous avons le bonheur de la posséder encore dans la Congrégation : c'est Mère Marie-Marguerite, assistante générale et supérieure de Londres, une de nos Mères les plus aimées. Elle-même va nous dire le souvenir que lui a laissé le couvent de l'impasse des Vignes.

« C'était un idéal que cette jeune communauté composée de femmes si parfaitement distinguées, douées de tous les dons naturels, et en même temps si fermes dans leur vocation et, si ferventes. Quel souffle de vie surnaturelle ! quel esprit de détachement et de joie !... C'était une grâce charmante, une gaieté expansive, un amour de Dieu qui gagnait tous les cœurs. Nous nous laissions entraîner sans peine par ce courant céleste, tout nous paraissait facile ; nous n'avions qu'un seul désir, imiter nos Mères, les consoler, leur témoigner notre reconnaissance par notre application au travail et notre sagesse. Nous étions sous le charme des heureux dons de nature et de grâce réunis en elles. La supériorité de leur intelligence, la distinction de leurs manières, l'élévation de leurs sentiments nous rendaient fières de les avoir pour maîtresses. Et puis, nous sentions si bien que Notre-Seigneur était tout dans leur vie, qu'elles ne travaillaient que pour lui, et qu'à travers toutes choses, c'était toujours lui qu'elles enseignaient. Leur ferveur dans la prière, leur amour pour l'office divin, leur attachement à cette règle qui venait de naître et leur tendre vénération pour celle qu'elles appelaient « notre Mère », tout cela nous charmait et nous remplissait d'admiration pour la vie religieuse.

« Parfois, il nous était donné de pénétrer dans leur intimité ; c'était pendant la récréation, lorsqu'elles venaient travailler au jardin à peu de distance de nous, alors nous ralentissions nos jeux et nous observions. Quel entrain dans ces conversations ! quelles reparties spirituelles dont l'écho ne nous apportait que quelques mots ! quelle affectueuse simplicité dans les rapports !... Un nouvel aspect de la vie religieuse nous était ainsi révélé ; nous comprenions que si cette vie a des devoirs austères, elle a aussi un côté joyeux que le monde ne soupçonne pas.

« Sœur Thérèse-Emmanuel, qui était moins souvent avec nous, nous faisait l'effet d'une apparition céleste. Elle nous donnait des leçons d'anglais et de géographie ; tout d'abord nous n'étions que deux à ces chères leçons ; elle exigeait du travail, mais elle ne nous grondait pas. Elle

<sup>4</sup> . « Qu'il est bon d'habiter en frères tous ensemble ! » (Ps. 132, 1).

était si bonne, que nous n'aurions jamais voulu la mécontenter. Nous aimions surtout à la regarder à la chapelle ; sa vue faisait prier, et nous avions l'idée que dans son oraison il se passait de doux mystères. Une nuit, une de nous couchant tout près d'elle, à cause des réparations du dortoir, l'entendit parler à Notre-Seigneur. C'était, disait la petite pensionnaire, des paroles si tendres, si ardentes, que bien sûr Notre-Seigneur lui était apparu. »

Les enfants ne se trompaient pas ; il se passait de doux mystères dans l'oraison de sœur Thérèse-Emmanuel, nous essayerons bientôt d'en soulever le voile et de pénétrer au fond de cette vie intérieure qui s'enveloppait du plus profond secret ; mais comment cacher, lorsqu'elle était en prière, ce qui se manifestait par le rayonnement de son visage et le ravissement de son regard ?

C'est une grâce pour nous de trouver au commencement de notre fondation cette âme de prière, inondée des faveurs divines et livrée aux desseins de Dieu. C'est elle qui soutient la Mère fondatrice au milieu de toutes les difficultés extérieures et intérieures, en l'assurant que Dieu est avec elle et que c'est par elle que l'œuvre se fera. Les Sœurs reçoivent aussi de ses exemples un élan de ferveur et d'amour. Personne n'a mieux compris que Mère Thérèse-Emmanuel la pensée de l'Assomption, au point de vue du zèle des âmes et de la communication de la vérité catholique par l'éducation. Si sa charge de maîtresse des novices la mettait en rapports moins directs avec les enfants, c'est elle cependant qui leur formait des mères en développant dans ses novices l'esprit de dévouement et de zèle.

Cet esprit était le caractère particulier de sœur Marie-Augustine, et il faut reconnaître la grande place que celle-ci occupe dans la fondation du premier pensionnat de l'Assomption. Elle y a jeté le souffle de vie, a établi comme base de notre éducation l'amour de la vérité chrétienne, et ces qualités naturelles de franchise, de loyauté, d'honneur, surnaturalisées par la foi, qui forment les premières assises d'un beau caractère, c'est-à-dire d'un caractère chrétien. Tout pour elle convergeait vers ce but : former des caractères chrétiens, c'est-à-dire des intelligences, des volontés, des habitudes chrétiennes. C'était la pensée de M. Combalot, c'était celle de notre Mère et du Père d'Alzon, qui nous fut merveilleusement donné de Dieu pour nous aider à poursuivre notre œuvre, sans déviation et sans défaillance.

Pleine d'enthousiasme pour cette œuvre qu'elle voyait si belle, sœur Marie-Augustine se mit à composer, dès les débuts du pensionnat, ces grands cahiers d'histoire, de littérature et de catéchisme que nous possédons encore et que nous conservons religieusement. Évidemment ces cours étaient trop forts pour les petites élèves de l'impasse des Vignes ; mais il fallait préparer l'avenir, et les livres de classe de cette époque étaient tellement dépourvus d'idées, remplis de tant de préjugés, que la maîtresse était obligée de faire elle-même son cours, si elle voulait lui donner une note absolument catholique.

Depuis cinquante ans, la question de l'enseignement a vivement préoccupé les esprits, on l'a discutée dans tous les sens, et il en est sorti des ouvrages très bien faits au point de vue pédagogique et même au point de vue chrétien. Supérieurs par la clarté et la méthode, ces livres nous ont fait abandonner les cahiers de sœur Marie-Augustine, longs à dicter, mais qui excitaient, il faut le dire, un véritable enthousiasme parmi les enfants et leur laissaient des impressions profondes. C'était écrit avec un tel feu, un tel amour de la vérité et de l'Église, que nul ne résistait à cet enseignement qui parlait de l'âme et s'adressait à des âmes. Il ne s'agissait pas d'apprendre des mots ; ce qu'on déposait en germe dans ces jeunes intelligences, c'étaient des idées, des principes qui devaient se développer plus tard. Sœur Marie-Augustine avait voulu essayer de réaliser dans le plan des études de l'Assomption le programme de M. Combalot, dont la formule peut surprendre au premier abord, mais qui ouvre des horizons nouveaux et doit rester la base de notre enseignement. Nous en citons quelques extraits :

## PROGRAMME D'UN ENSEIGNEMENT COMPLÈTEMENT CATHOLIQUE POUR UN PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

« La vérité *théologique, morale, historique, législative, littéraire, poétique, artistique et scientifique* sera spécialement cherchée dans l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères de l'Église, l'histoire ecclésiastique, les conciles, la vie des saints. Les enfants seront pénétrées à chaque instant de cette vérité-mère fondamentale que le catholicisme *patriarcal, mosaïque et romain* est la vérité absolue, universelle, descendue à travers les siècles jusqu'à nous sans altération, et devant s'épancher, se dilater, s'étendre jusqu'à la fin des siècles par un accroissement progressif.

« La vérité *théologique* des temps mosaïques et catholiques sera confrontée avec les erreurs théologiques de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome idolâtre, de Mahomet, des schismatiques et des hérétiques de tous les siècles.

« La vérité *historique* des temps bibliques et des siècles catholiques sera confrontée chronologiquement avec l'histoire de l'ancien monde, du monde païen, des Grecs et des Romains, du monde idolâtre, mahométan, schismatique, et du monde moderne, philosophique, sceptique et industriel. De même on comparera la législation hébraïque et la législation chrétienne avec l'œuvre des législateurs païens, et l'état politique et social des peuples catholiques du moyen âge avec l'état des sociétés païennes, mahométanes, protestantes ou athées.

« La vérité *littéraire et poétique* des livres de Moïse, de Job, des Prophètes, de l'Évangile, de la légende catholique depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours sera confrontée avec les rêveries poétiques de l'Inde, de la Grèce et de Rome païenne. Le professeur de littérature et de poésie catholique caractérisera l'influence du catholicisme sur la poésie moderne chez les nations chrétiennes. Dante et Le Tasse chez les Italiens, Calderon chez les Espagnols, Klopstock chez les Allemands ; Shakespeare, Milton chez les Anglais ; Corneille, Racine, Voltaire, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo chez les Français seront étudiés, jugés au flambeau des traditions et de la vérité catholique. On discernera ce qu'ils ont emprunté à la littérature biblique ou catholique, et ce qu'ils doivent à la littérature rétrograde du sensualisme païen ou du mysticisme philosophique et athée.

« La vérité *artistique* des livres de Moïse, des Rois, des Prophètes, de l'Évangile, des chefs-d'œuvre de l'art chrétien, envisagée dans la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture catholiques, sera confrontée avec le sensualisme artistique des Grecs et des Romains, avec le paganisme de la Renaissance et les orgies artistiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

« La vérité *philosophique*, telle qu'elle résulte des notions bibliques et catholiques sur Dieu, l'homme, l'humanité, la création, sera confrontée avec les doctrines philosophiques de l'ancien monde et du monde moderne.

« Les *grands hommes* de l'ère patriarcale et mosaïque, de l'ère évangélique et ecclésiastique depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, envisagés sous le point de vue de la *vérité*, de la *charité*, de la *vertu*, des *œuvres*, de l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle, seront confrontés corrélativement avec les prétendus grands hommes du monde ancien et du monde moderne en dehors de la vraie religion et dans les mêmes rapports.

« Enfin, les créations du catholicisme envisagées dans l'ordre de la vérité, de la charité, de la civilisation, du bonheur intellectuel, moral et social de l'humanité seront confrontées avec les créations de l'ancien monde du paganisme, du mahométisme, du protestantisme et du philosophisme égoïste, sceptique et railleur. »

Tel était le plan de l'abbé Combalot. On ne peut en nier la beauté. Rien n'est plus propre à développer l'intelligence de la jeune fille que ces études comparées qui exercent son jugement en affermissant sa foi. C'est un fil conducteur qui lui est donné pour la guider plus tard dans ses lectures, la préserver des entraînements d'une fausse littérature, et des sophismes d'une philosophie trompeuse ; elle est ainsi préparée à devenir l'apôtre intelligent et convaincu de la vérité.

Dans cette œuvre de l'éducation, Mère Marie-Eugénie, tout en confiant à d'autres le soin des détails, garda toujours la haute direction et l'influence morale que lui donnaient plus encore que sa charge la supériorité de son intelligence, la largeur de ses vues, son sens pratique et un don remarquable pour le maniement des âmes. Elle était puissante non seulement sur les maîtresses par l'ensemble de ses dons, mais sur les élèves à qui elle inspirait une très grande admiration, peut-être un peu de crainte, car il est donné aux natures supérieures d'inspirer à la fois la crainte et l'amour. C'est un amour tout de confiance et de respect, de vénération et de tendresse ; le temps ne l'use pas, nos plus anciennes élèves pourraient le dire.

Jusqu'aux dernières années de sa vie, tant que Dieu lui en a laissé la force, la Révérende Mère générale s'est occupée du pensionnat et des études. Elle aimait les enfants, se faisait un devoir et un plaisir de présider les lectures des notes de chaque semaine, et toutes les réunions pour la nomination des Enfants de Marie. Elle connaissait chaque élève, constatait ses progrès, l'encourageait dans ses efforts, ne désespérant jamais d'aucune nature, quelque difficile qu'elle pût être. Un mot de la supérieure relevait les âmes et les éclairait ; les enfants le savaient, et plus tard dans le monde, lorsqu'il fallait porter une douleur ou prendre une décision, elles revenaient à l'Assomption, sentant bien qu'elles avaient là une mère dont le cœur leur était toujours ouvert.

Nous voyons, par une lettre de la Mère Eugénie au Père d'Alzon, l'intérêt qu'elle prenait au développement intellectuel des petites élèves de l'impasse des Vignes. C'est une scène de famille que nous avons sous les yeux.

« ... L'expérience chez les enfants dépasse de beaucoup ce que j'en eusse attendu. Une intelligence encore neuve se christianise bien plus facilement que je n'aurais cru : la clarté, la simplicité, la certitude des notions de foi a quelque chose qui plaît à nos petites filles, et comme il n'y a aucune résistance pratique dans ce qui ne regarde que l'intelligence, elles acceptent sans peine un moyen de juger qui est toujours à leur portée. Nous avons une petite fille de quatre ans depuis quelques mois. Quand on lui reproche quelque chose et qu'elle s'excuse, la raison la plus définitive qu'on lui puisse donner pour lui montrer son tort, c'est de lui demander si l'Enfant Jésus aurait fait de même ; elle comprend à merveille cette idée d'une vie parfaite qui est son modèle.

« Je ne puis pas douter non plus que chez les plus grandes nous n'ayons obtenu, comme éducation, des résultats déjà étonnants. La première élève qu'on nous a confiée il y a dix mois était pleine de moyens, mais aussi de défauts. Elle est, je l'avoue, égoïste par le fond, vaine au-delà de toute autre et désagréable de caractère. Henriette a été assez mal élevée, et tout l'orgueil aristocratique de sa famille anglaise vivait en elle à tel point, que rien ne lui semblait plus grand que son oncle qui avait été, disait-elle, empereur des Indes, c'est-à-dire, je suppose, vice-roi ou quelque chose de semblable. Cette enfant, qui va avoir treize ans, a tellement pris empire sur ses défauts, qu'on ne la reconnaît plus à l'extérieur ; mais ses idées surtout sont étonnamment changées.

« Hier, nous étions en récréation et nous parlions des examens que le gouvernement fait faire dans les institutions destinées aux jeunes filles. Les examinateurs avaient demandé au cours de M. Lévi : « Qu'est-ce que le beau ? qu'est-ce que le vrai ? » et autres choses aussi peu de l'âge des enfants. Les réponses avaient été écrites et développées en dix minutes. Je voulais m'amuser à

savoir ce que nos enfants diraient à des questions dans ce sens, mais plus à leur portée, car pour les premières il me faudrait bien du temps à moi-même pour savoir qu'en dire. Nous les fîmes toutes venir et je demandai à Henriette ce qui lui semblait le plus beau parmi toutes les choses humaines :

« – La vertu, ma Mère, me dit-elle au bout d'un instant.

« – Et de plus grand parmi tous les titres, toutes les dignités, toutes les grandeurs ?

« – Je crois que c'est un prêtre.

« – Mais pouvez-vous vous faire une idée du vrai ? en quoi pensez-vous qu'on puisse le trouver ?

« – Dans l'Écriture sainte, » me dit-elle.

« Les plus jeunes ne furent pas entièrement satisfaites ; elles voulaient qu'Henriette fit entrer le pape pour quelque chose dans cette assurance de la vérité, car le pape est un de leurs enthousiasmes.

« Je suis loin de donner cela pour plus que des réponses d'enfant, et je serais bien fâchée qu'elles pussent entreprendre des théories sur le vrai et sur le beau ; mais en des choses dont on ne leur avait jamais parlé, elles émettaient d'elles-mêmes des idées chrétiennes : c'était tout ce que nous désirions.

« Entre elles, la tendance que leur esprit a reçue ici se manifeste encore mieux. Si une plus nouvelle se plaint trop de quelque petit mal, une autre lui dit : « Vous ne pourrez pas continuer à faire comme cela au couvent, il faut que vous appreniez à souffrir ; je ne le savais pas non plus quand je suis arrivée, mais je l'ai appris et je ne me plaindrais pas à votre place. Croyez-moi, faites tout de suite comme nous, ce serait trop honteux de pleurer au couvent pour si peu. »

« La visite des pauvres est une des choses qui leur font le plus de bien. Nous choisissons les familles ; nous accordons très rarement cette grâce, mais pour deux ou trois fois que nous y avons conduit les élèves, nous avons été très contentes du résultat. L'exemple de ces patientes si humbles, de ces résignations si dures d'une misère chrétienne, de ce travail continuel d'un enfant pauvre, de sa soumission à des traitements pénibles, de sa reconnaissance pour les moindres soins est comme un germe de reproche pour tous les défauts contraires de l'enfant riche que nous amenons.

« Nous avons eu du reste le bonheur de tomber sur des familles qui apprécient toute la peine que nous nous donnons pour les premières élèves : on les trouve toutes plus douces, plus condescendantes, meilleures qu'on ne nous les a données ; celles qui viennent maintenant sont bien jeunes ; elles entreront dans le même esprit plus facilement encore, et on nous les confie d'ailleurs avec une absolue confiance qui adoucit notre tâche.

« Pour moi, je suis persuadée que ces succès pratiques sont le résultat des théories chrétiennes, unique base de notre éducation. Dans la femme, dans l'enfant, pourquoi craindrait-on de bâtir sur Jésus-Christ ? Il est la pierre ferme, et trop s'inquiéter de la légèreté de l'élément sur lequel on se fie, ce serait mériter qu'il nous dise comme à saint Pierre : *Modicæ fidei quare dubitasti* ?<sup>5</sup>

« Quand nos grandes fêtes reviennent, après avoir consacré le jour à la prière, le lendemain est une fête de communauté ; nous passons la journée à causer entre nous de notre passé, de notre avenir, de nos espérances ou de nos difficultés, et nous nous encourageons les unes les autres. Notre grand appui est là, et chaque fête nous laisse à toutes plus d'espérance et de courage. »

Les conseils de la fondatrice étaient précieux aux jeunes maîtresses qu'il fallait guider dans cette œuvre difficile et si délicate de l'éducation. Dès les premiers jours du pensionnat, nous les

<sup>5</sup> . « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Mt 14, 31).

voyons recourir à la sagesse de leur Mère et la supplier d'écrire quelques notes qui leur serviraient de direction et de guide. La Mère Marie-Eugénie, qui aimait peu à écrire, céda cependant aux instances de ses filles, et c'est ce qui nous a valu ces pages sur l'éducation que nous ne pouvons citer tout entières, mais dont il faut donner ici un court extrait :

« J'écris pour vous, mes chères filles, et rien que pour vous. J'ai besoin de me rassurer par cette pensée en commençant de faire ce que vous m'avez demandé pour l'éducation.

« C'est de tous les sujets le plus difficile à traiter, je n'ai ni l'instruction ni l'expérience qui seraient nécessaires pour cela. Mais ce qui lève toute difficulté, c'est que je le fais pour accomplir un devoir. Vous savez combien je crois fermement que Dieu donne à tous les êtres ce dont ils ont besoin pour accomplir leur devoir. J'espère que le bon Dieu vous prouvera aussi la puissance de la bonne volonté en donnant quelque utilité aux paroles qu'il veut que je vous dise. Car je suis votre Mère, mes très chères filles, nul ne peut me suppléer auprès de vous ; et quand je voudrais laisser à d'autres le soin d'entrer avec vous dans le détail des devoirs que nous impose le but de notre œuvre, tout ce que ces personnes auraient de plus du côté naturel ne leur assurerait pas la grâce que Dieu, en vous faisant mes filles, s'est en quelque sorte obligé à me donner pour vous.

« Je ne me sens pas capable de suivre maintenant un ordre fixe. Ma méthode sera de me tenir le plus près possible de Jésus-Christ, afin de juger de tout par ses lumières. Suivez la même méthode, mes chères filles, et croyez qu'elle suppléera à ce qui nous manque à toutes de sagesse. La foi donne plus d'intelligence encore que la vieillesse : *Super senes intellexi quia mandata tua quæsi*<sup>6</sup>. (Ps.CXVIII) »

Après ce modeste et charmant prologue, où l'on sent la jeunesse de celle qui parle et de celles qui écoutent, la Mère entre en matière :

« Saint Augustin, – que nous devons appeler notre bienheureux Père puisque nous suivons sa règle, – a dit qu'il y avait en ce monde deux cités : celle de l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, et celle de l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. Egoïsme et dévouement, voilà tout le principe du bien et du mal dans les choses d'ici-bas. Qu'est-ce, en effet, que Notre-Seigneur est venu faire en ce monde, sinon y accomplir, pour son Père et pour nous, l'œuvre d'un dévouement que nul intérêt propre ne peut expliquer ? et cette croix qu'il a portée et qui est la dernière expression de l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'au mépris le plus entier de soi, il en a fait la base de notre foi, le sceau qui rend une œuvre digne de la vie éternelle, l'unique signe de notre salut.

« Or, mes filles, en vous chargeant de l'enfance, c'est la mission de Jésus-Christ que vous voulez continuer. Épouses du Sauveur, vous vous êtes données à lui pour n'avoir plus de pensées, de volontés, de sentiments que les siens. Ce qu'il a voulu, vous devez le vouloir ; ce qu'il a aimé, vous devez le chercher, et vous devez haïr tout ce qui a été en opposition avec lui.

« Que croyez-vous donc que Jésus-Christ ait désiré par-dessus toutes choses pour les hommes qu'il instruisait ? Il a désiré de les voir dévoués à Dieu et aux hommes comme il l'était lui-même ; il s'est efforcé de les embraser de l'amour de la vertu et d'un grand zèle pour sa parole ; il s'est réjoui lorsqu'il leur a trouvé une grande foi et surtout une grande charité. Enfin, ceux qu'il a appelés ses amis et ses frères, ce sont ceux qui sont entrés sans réserve dans la divine cité où les lois de Dieu régissent seules les âmes.

« Voilà donc, mes chères filles, notre but suprême. Vous seriez indignes du saint habit que vous portez et du nom que l'on vous donne, si vous pouviez vous contenter de combattre des défauts extérieurs, de donner des habitudes de piété également extérieures, de préserver une jeune fille du

<sup>6</sup> . « Plus que les anciens j'ai l'intelligence, car j'ai cherché tes commandements » (Ps.118, 100)

mal tandis qu'elle serait entre vos mains, de la plier aux apparences et aux idées d'une société plus chrétienne de nom que de fait, d'écarter d'elle enfin tout ce qui pourrait vous attirer le blâme, et de lui donner cette enveloppe souple et insignifiante que le monde préfère trop souvent à la franchise d'un caractère plus généreux.

« S'il m'était permis, en mon néant, de me servir des paroles que sainte Thérèse adressait aux Carmélites, tout ce que cette grande sainte demandait à Dieu d'envoyer à ses Sœurs le jour où elles abandonneraient la pauvreté, je le demanderais pour vous le jour où vous abandonneriez la sainteté des enseignements de Jésus-Christ pour le savoir-faire de l'habileté mondaine.

« La trop grande estime des biens et des honneurs de la terre est toujours à redouter, même dans l'éducation de celles qui doivent apprendre à en avoir un soin raisonnable ; mais il me semble que ce n'est pas de vous qu'on devrait craindre ce défaut. Croyez que l'âme religieuse y est pourtant exposée aussi, et que, pour avoir cessé de les posséder, elle ne cesse pas toujours de les estimer d'une estime secrète qu'elle se cache à elle-même, mais qui se trahit dans le jugement qu'elle porte des positions diverses de ses élèves. Pour nous, mes sœurs, j'espère que nous ne le ferons pas. Notre règle demande de nous un entier esprit de pauvreté ; nous avons été fondées dans un grand dénuement des moyens humains de succès, afin que nous fussions toujours des filles de foi, que nous ne missions jamais notre joie dans les prospérités de ce monde, ni pour nous, ni pour les autres ; mais que, amoureuses de la beauté des âmes, nous ayons pour suprême ambition d'élever au moins quelques-unes de nos élèves au-dessus d'elles-mêmes et de leurs défauts, pour les faire entrer dans les desseins de Jésus-Christ. »

La Mère Marie-Eugénie touche ici la question délicate de la vocation ; elle le fait avec un tact si sûr, une si grande connaissance des jeunes filles, qu'on dirait une expérience longuement acquise :

« Dieu a des desseins divers sur les âmes ; ce qui est à désirer, c'est que chacun les accomplisse. En soi, notre état est plus parfait, mais pour ceux-là seulement qui y sont appelés ; on peut du reste être plus parfait ailleurs. Le dernier but de nos efforts, ce n'est donc pas de faire des âmes religieuses, car ce choix doit être laissé à Dieu et ne dépend que de lui. C'est encore moins de sanctifier les âmes par les pratiques qui nous sanctifient nous-mêmes, car ces pratiques dépendent de notre état et ne nous sanctifient que parce qu'elles sont pour nous l'accomplissement de la volonté de Dieu, une chose placée dans l'ordre de nos devoirs ; mais c'est, je le redis encore, de tirer le plus possible les âmes de leur égoïsme naturel pour les dévouer sans réserve à l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est-à-dire à tout ce qui est bon, saint et généreux, à tous les devoirs, grands et petits, à tout ce que l'amour de la vertu commande.

« Je vous dirai même, quelles que soient les apparences de vocation religieuse, n'élevez jamais une jeune fille dans cette pensée seule, préparez-la toujours à des devoirs différents ; parlez-lui le même langage qu'aux autres, enseignez-lui ce qu'elle n'aurait même besoin de savoir que dans la vie du monde : car, d'un côté, les jeunes filles ne sont pas précisément invariables, et vous, vous pourriez bien juger de sa vocation par le désir que vous en auriez, ce que je voudrais pourtant bien qui ne fût pas, afin que les marques d'élection divine fussent seules consultées par vous dans les conseils que vous pourriez être appelées à donner. D'un autre côté, en admettant que Dieu se soit vraiment réservé l'enfant en qui vous auriez cru remarquer des signes de vocation religieuse, en admettant qu'elle soit fidèle et arrive à porter le voile sacré, vous lui aurez encore rendu service en lui faisant emporter dans le cloître l'idée réelle du rôle difficile réservé à la femme chrétienne dans le monde.

« Vis-à-vis des enfants, vous devez à votre vocation plus de respect que de prosélytisme. Parlez-leur en peu, mais toujours de manière à leur en donner une très haute estime.

« Je voudrais que l'enfant pût honorer votre habit comme un mystérieux sceau du Christ dont vous êtes pour être l'image. Mon Dieu, que cela est grand !... Je vous dirai sur ce sujet une pensée qui m'a quelquefois donné de vifs désirs d'être meilleure : c'est qu'il arrive que l'on juge Jésus-Christ sur ce que sont les siens. Tâchez donc que l'enfant ne puisse pas trouver un piège dans l'espèce de relation que votre vocation établit à ses yeux entre vous et Jésus-Christ.

« C'est d'après cette pensée que je n'aime pas qu'il y ait une intimité trop familière entre les enfants et leurs maîtresses. Tout en facilitant les épanchements d'une confiance personnelle, lorsque la supérieure n'y trouve pas d'inconvénients, je ne voudrais pas qu'il se mit entre elles et nous aucune égalité ; mais que nous restassions mères par la grâce, dominant pour ainsi dire ce jeune esprit par la vérité, le calme, la sagesse que nous devons puiser en Jésus-Christ, l'éclairant doucement sur tout ce dont l'enfant nous parlera.

« Je vous ai dit un mot du désir ardent que nous devons porter dans l'éducation de nos élèves, de former en elles quelques âmes fortes, dignes de Jésus-Christ, quelques enfants de la cité divine où l'amour de Dieu est poussé jusqu'au mépris de soi. Mais ne trouvez-vous pas triste que je n'ose l'espérer que de quelques-unes ? C'est qu'il ne faut pas se faire illusion, nous ne l'obtiendrons jamais de toutes !... Ce dévouement généreux, – dans n'importe quelle vocation, – ce zèle sacré pour la vertu, ce centuple de la parole divine, Notre-Seigneur lui-même ne l'a obtenu que d'un petit nombre d'âmes.

« Si notre éducation commençait avec le berceau, si notre parole frappait seule l'intelligence de l'enfant, je ne sais si la jeune fille ne pourrait encore tourner contre nous sa liberté, le jour où il y aurait à choisir entre le sacrifice de soi et le sacrifice des autres à soi. Cette hypothèse est d'ailleurs impossible. On nous donnera l'enfant déjà élevée, déjà intelligente de choses plus souvent mauvaises que bonnes, déjà égoïste et molle dans ses habitudes. Tout ce que nous pourrons, ce sera de lui dire la vérité comme Jésus a fait autrefois, de lui en montrer la pratique, de tâcher de l'y soumettre par la crainte et par l'amour, de flétrir à ses yeux l'égoïsme de son propre cœur, puis de prier Dieu, afin que cette jeune âme s'incline et se soumette au joug du bien.

« Vous trouverez des caractères si faibles, si vaniteux, si violents, portés à des défauts si bas, que vous serez tentées de vous décourager. Pourtant mes filles, je voudrais que devant ces obstacles mêmes nous ne perdissions jamais ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour. Au fond des natures les plus mauvaises, il y a toujours quelque chose de bon, croyons-y, cherchons-le avec persévérance, et, si nous ne le trouvons pas, attribuons-le à quelque idée de notre propre excellence qui nous aveugle. Dans les défauts évidents d'un caractère, dans les natures où le mal domine, croyons que la grâce de Dieu peut descendre, elle est bien descendue en nous ; ce que nous savons des obstacles qu'elle y a trouvés n'est rien sans doute auprès de ceux que Dieu a vus.

« Croyez à la puissance des pratiques chrétiennes, croyez à la substance divine que les sacrements déposent au fond de l'âme, et appuyez encore votre espérance sur ce fondement, quand la nature ne vous offrirait rien sur quoi vous puissiez bâtir. Votre foi se communiquera à l'enfant ; elle espérera comme vous, elle tentera de répondre à une confiance que l'homme le plus méchant ne verrait point s'attacher à lui sans en être touché. Le découragement, l'amertume n'entreront point dans son âme ; elle attendra quelque force du lieu saint où elle vous verra reposer tant d'espoir ; elle aimera cette foi qui lui conserve votre estime, et si, en appuyant sur la réalité divine des secours de la religion, elle ne peut se relever entièrement des défauts déjà enracinés, vous serez du moins sûres qu'elle se retournera toujours dans la vie vers le souvenir de vos leçons et de vos promesses. Mais pour cela, mes sœurs, il faudra que vous l'aimiez, et ne croyez pas que d'aimer soit toujours chose facile, alors surtout que les défauts qui repoussent naturellement se trouvent dans l'être proposé à notre amour.

« Je parle ici selon l'esprit de notre règle, qui est bien plus suavité que sévérité ; mais cette douceur a aussi ses sacrifices. Au commencement de la vie religieuse, l'âme qui n'est point troublée par les agitations du monde et qui commence à goûter la souveraine douceur de Jésus-Christ, trouve souvent, en soi, comme une effusion de bienveillance qu'elle répand avec joie sur toutes les créatures, et cette âme alors peut à peine concevoir que d'autres aient quelque peine à la sainte charité. Mais dès que Jésus-Christ, pénétrant plus avant dans nos cœurs, nous fait un peu sentir le poids de sa croix, nos suavités disparaissent pour faire place à des amertumes qui nous font quelquefois trouver un supplice dans les moindres rapports avec le prochain.

« C'est alors que naît et s'agrandit la véritable charité, celle qui a vaincu pour nous toutes les angoisses du Calvaire, celle de Jésus-Christ crucifié dont nous devons avoir accepté la science en même temps que nous en avons reçu le signe pour le porter sur notre cœur : "Posez ce signe de la Croix sur votre cœur, nous dit l'Église au jour de notre profession, et recevant la science de la charité du Christ, apprenez à vous conformer en toutes choses à celui qui pour vous s'est offert en sacrifice."

« Soit donc, mes chères filles, que vous vous trouviez toujours étrangères aux sentiments dont j'ai parlé, soit que Notre-Seigneur vous les retire, et qu'il se serve des contradictions du dehors ou de celles du dedans pour vous les faire heureusement échanger contre une vertu plus forte, n'ayez nulle inquiétude. Au-dessus de l'inconstance éternelle des sentiments humains, vous avez pour ne jamais défaillir la force indéfectible de Jésus-Christ, celui que rien ne lasse, que rien ne décourage, que rien n'arrête, qui aime toujours, et qui est toujours prêt à répandre dans les siens l'effusion de sa divine charité.

« Quand la nôtre s'épuise, lorsque notre âme devient amère, que l'ennui, le dégoût, la souffrance semblent nous avoir ôté nos forces, allons à Lui, mes chères filles, laissons-le aimer en nous, abandonnons-nous à sa vertu, et Jésus, qui a relevé son amour au-dessus de celui de nos mères, nous apprendra peut-être à ce moment le secret d'un dernier effort par lequel nous vaincrons les défauts de l'enfant. Je dis mal ; il nous apprendra qu'aucun de nos efforts ne doit être le dernier, et que le zèle, pas plus que l'amour dont il descend, ne dit jamais : C'est assez. »

Qu'ajouter à ces pages écrites au lendemain de la fondation du premier pensionnat de l'Assomption, sinon que Dieu a des grâces spéciales pour les fondatrices ? Chez elles l'intuition précède l'expérience ; mandataires de Dieu, elles reçoivent directement de lui l'esprit qu'elles doivent communiquer. Une vue plus puissante leur est donnée, une connaissance supérieure, un cœur capable de plus d'amour. Nous venons de voir l'éducatrice dans Mère Marie-Eugénie de Jésus, une grande douleur va nous révéler la Mère.

## CHAPITRE II

### MALADIE ET MORT DE SŒUR MARIE-JOSÈPHE

Sœur Marie-Josèphe était une religieuse de grande espérance, âme d'oraison, généreuse, intelligente, dévouée, qui aurait pu rendre de précieux services à la Congrégation, si Dieu avait voulu nous la conserver. Déjà menacée d'une maladie de poitrine lorsqu'elle entra chez nous en 1840, elle devint bientôt plus malade, et, après sa profession, au printemps de 1842, fut prise de tels crachements de sang, que les médecins jugèrent les Eaux-Bonnes absolument nécessaires. Sœur Marie-Josèphe partit donc, au commencement de juillet, accompagnée d'une sœur converse, et ses lettres nous disent combien il lui en coûta de s'éloigner encore de son cher couvent.

Cependant la tendre et prévoyante bonté de la Mère Marie-Eugénie avait tout disposé pour rendre le voyage facile et le séjour aux eaux le moins pénible qu'il se pouvait. Dès son arrivée, la malade lui en témoigne sa reconnaissance : « Tout le monde a été bien bon pour moi, grâce à vos recommandations, chère Mère. Me voici installée dans ma chambre qui est adossée à la montagne, près de la source et pas loin de l'église. On m'a montré un petit escalier qui me conduira à la source sans que je rencontre personne. C'est une consolation. Du reste, la maison que j'habite est tout à fait ecclésiastique ; on y compte sept prêtres et deux religieuses de la Miséricorde, de Toulouse. M. le curé de Louvic me traite comme un père, et le jour même de mon arrivée, j'ai eu la visite de M. Jacquemet<sup>7</sup>, qui a été d'une bonté parfaite ; il m'a dit de compter sur lui, de ne pas craindre de le déranger s'il pouvait m'être utile en quelque chose.

« Je trouve une si grande bienveillance de la part de toutes les personnes qui m'entourent, que j'en éprouve une véritable confusion ; c'est à vous que je le dois, ma bien bonne Mère ; merci mille fois de toutes les peines que vous avez prises pour moi. Priez bien pour qu'on me trouve ici véritablement religieuse ; il me semble maintenant qu'on jugera l'Assomption par moi, et cette idée m'effraye. Nous avons beaucoup parlé de vous avec le curé de Louvic, et Dieu sait si j'ai été heureuse ! Il vous aime, vous apprécie et a pour vous la plus respectueuse estime, il croit l'Assomption appelée à faire un grand bien. Je me suis confessée à lui et l'ai bien averti que j'étais la plus mauvaise, la moins religieuse et la moins instruite de nous toutes. Pensez un peu à moi, ma bien bonne Mère ; si vous saviez tout ce que je sens d'amour pour vous au fond du cœur, et ce qu'il m'en coûte de ne plus vous voir ! Mille choses affectueuses à mes chères sœurs ; dites à sœur Marie-Catherine et à sœur Anne-Marie que leurs tantes sont pleines de soins et de prévenances pour moi, l'une d'elles m'a accompagnée ici et ne veut plus me quitter. »

Dès le lendemain, 9 juillet, notre Mère répond :

« Nous attendions de vos nouvelles avec une impatience qui ne se peut dire, ma bien chère fille, et je puis moins encore vous exprimer ma joie et ma reconnaissance des soins que vous avez trouvés sur la route. Comment, mon enfant, ne vous étiez-vous pas avisée plus tôt d'y voir une

---

<sup>7</sup> . Alors vicaire général de Paris, depuis évêque de Nantes.

expression de l'amour de votre mère, qui avait pourtant fait son possible pour vous envelopper partout de son souvenir, ne pouvant elle-même adoucir votre éloignement ? Comptez toujours sur la tendresse plus que maternelle par laquelle Notre-Seigneur veut vous donner un gage de l'amour d'Époux qu'il vous porte. Livrez-vous à cette pensée, ma bien chère fille, Notre-Seigneur vous est tout là-bas ; voyez comme il a disposé les cœurs autour de vous ! Ayez donc confiance à lui et à moi, c'est-à-dire à lui en moi.

« Pour vos permissions, je vous renvoie à M. Jacquemet. Dites-lui que je désire lui remettre toute mon autorité à cet égard, que je suis heureuse qu'il veuille bien se charger de vous ; puis consultez-le en toute simplicité à chaque incertitude, lui disant notre règle et obéissant simplement à ses avis. Simplicité et déférence, voilà toute la règle que vous aurez à suivre avec lui... Je ne confie pas de même mon autorité au curé de Louvic, je lui dis qu'il vous gâterait ; mais cherchez près de lui toute la consolation que doit vous donner sa spirituelle bonté. Il vous appelle sa fille, et me dit qu'il a été si content de vous, qu'il pense que vous l'êtes de lui.

« Je désire bien, mon enfant, que l'espérance de nous rapporter une bonne santé vous fasse vous soigner scrupuleusement. Je voudrais aussi que vous vous crussiez là-bas une mission de zèle. Il est vrai que vous êtes chargée de représenter l'Assomption, le Roi même et la Reine de l'Assomption. Demandez à Dieu qu'il vous donne ce dont vous avez besoin pour le glorifier et répandre des parfums qui attirent sur vos traces. Pour cela, tâchez de vous appuyer sur cette pensée de foi de la présence de Dieu qui nous entoure sans cesse. Notre Dieu est l'être même : il est présent en chaque être, pour le faire *être* ; il est dans chacune des choses qui vous soutiennent, dans la terre qui vous porte, dans l'arbre contre lequel vous vous appuyez. Il est bien plus et bien mieux dans chaque créature intelligente qui vous parle, qui s'occupe de vous et vous aime. Voilà pourquoi je vous disais en commençant : ayez confiance à la grâce de Dieu en moi. Croyez-moi, nos âmes sont trop à Dieu pour que notre affection ne soit que l'effet naturel de nos petites satisfactions ; Dieu seul a formé ces liens d'ordre et d'amour qui nous lient l'une à l'autre dans ses desseins. »

À cette lettre si maternelle, sœur Marie-Josèphe répond par une effusion de tendresse. Son désir de travailler pour l'Assomption lui donne un moment l'illusion qu'elle va guérir :

« Je ne saurais vous dire combien ma santé s'améliore ; je sens que je recouvre mes forces, je sens la vie en moi, je ne tousse pour ainsi dire plus, ainsi je vous reviendrai forte. Je prie, je travaille, je prends patience ; mais ne retardez pas trop mon retour près de vous, chère Mère. Je puis bien vous le dire, vous êtes ma joie, mon bonheur ! Depuis quelques jours, je vous vois toutes les nuits, je me crois dans votre cabinet assise auprès de vous, et je me sens toute fortifiée le matin. Dieu est bon de m'avoir donné tant d'amour pour vous ! À l'église, je me réfugie continuellement près de vous ; j'y suis aux mêmes heures, je prie Dieu de me prendre avec vous, et je ne crains plus autant, car je sais combien vous lui êtes unie, et il me semble qu'il ne peut me rejeter. Je vais de vous à sœur Thérèse-Emmanuel, et mon âme trouve un repos immense à se sentir ainsi entre vous deux. Pensez quelquefois que je suis là, pauvre délaissée, sans force, sans autre appui que votre cœur, et soutenez-moi par vos prières, par vos bénédictions de Mère. Le soir, je pense que je reçois de loin cette chère bénédiction, et cela me donne joie et courage. »

Cette lettre apporta aussi de la joie dans la communauté de l'impasse des Vignes. Sœur Marie-Josèphe y était très aimée, et des prières ferventes montaient au ciel pour sa guérison. Les nouvelles devenant plus rassurantes, sœur Marie-Augustine lui écrit avec sa verve ordinaire :

« Je remercie Notre-Seigneur, mon cher petit ange, qu'il vous ait préparé là-bas de si bons amis, dont la gracieuse obligeance vous rend moins pénible votre éloignement. Vous êtes en vérité sa fille privilégiée, il vous couvre de ses ailes, vous porte entre ses bras ; partout où vous allez, il

semble vous devancer pour arranger toutes choses, afin que vous trouviez partout des preuves de sa paternité.

« Cependant, s'il semble s'occuper si bien de vous aux Pyrénées, il paraît oublier ici un des objets de vos plus chères sollicitudes. La pluie ne tombe pas, et votre vache, que l'on a mise au vert, a besoin d'un peu de philosophie. Malheureusement son stoïcisme l'abandonne quelquefois, et alors elle s'en prend au potager, au grand déplaisir de la pauvre petite sœur Anne-Marie, qui hier, après un nouvel exploit de Cocotte, vint me faire les plaintes les plus lamentables. Je suis bien certaine que vous compatirez à ses douleurs. Vous comprendrez bien, en effet, qu'il ne peut y avoir de spectacle plus déchirant que celui qu'offre le potager après une expédition de votre guerrière amie : les pieds des pommes de terre écrasés, les choux n'offrant plus que de tristes débris, les arbres mêmes ne sont pas à l'abri de ses attaques ; maintenant elle s'en prend aux pommes, et pour comble de malheur, elle trouve des auxiliaires dans la gent volatile, les oiseaux mangent nos prunes.

« Peut-être suis-je imprudente ? J'espère cependant que ma lettre ne contrariera pas l'effet des Eaux-Bonnes, et que, malgré les fâcheuses nouvelles que je viens de vous annoncer sans déguisement, vous nous reviendrez un petit Samson. Revenez bientôt, il y a longtemps que je ne vous ai dit des tendresses ; mais toutes vous croyez si peu à mes sentiments, que mon amour-propre arrête ma plume. Croyez pourtant, ma chère et bien-aimée sœur, que tout ce que j'ai de sentiments, je les dépense pour vous et pour l'Assomption.

« Priez pour ma petite Henriette qui va faire, le 15 août, sa première communion. Pauvre chère enfant ! elle m'occupe beaucoup ; puisse Notre-Seigneur donner à son âme la pureté des anges ! La vie chrétienne dépend de cette grande action. Je ne me sens vraiment unie à Dieu et en rapports intimes avec lui que lorsqu'il s'agit de ces enfants. Hors de là, il me semble qu'il est dans son ciel et moi sur la terre, où je suis si mauvaise que rien ne peut me rapprocher de lui. Vous qui êtes son Benjamin, priez-le un peu pour moi.

« Sœur Marie-Catherine va beaucoup mieux, elle est enchantée des soins que sa tante vous donne. Petite sœur Anne-Marie est toujours sainte à ravir. Cette bien chère sœur Marie-Thérèse a immensément souffert<sup>8</sup>, sa douleur ne peut se comparer qu'au courage avec lequel elle l'a portée ; maintenant elle est avec nous aux récréations à peu près comme à l'ordinaire, mais je suis sûre qu'au fond son âme a toujours une grande tristesse que la mort si sainte de son père peut seule adoucir. Adieu, mon petit séraphin. »

Nous voyons par cette lettre combien sœur Marie-Josèphe était aimée de ses sœurs. Aux Eaux-Bonnes, elle sut aussi se faire aimer de ceux qui la connurent, et leur fit du bien. Elle convertit une dame de Paris et la décida à se confesser à M. Dumarsais, curé des Missions étrangères. Celui-ci avait bien des préjugés contre les religieuses de l'Assomption qu'on lui avait dites « grandes dames et savantes » ; ces préjugés tombèrent bientôt devant cette modeste religieuse, qui ne songeait qu'à faire du bien et à suivre sa règle le mieux possible dans la tristesse et l'isolement où elle se trouvait.

« M. l'abbé Dumarsais est maintenant très bon pour moi, écrit sœur Marie-Josèphe ; il vient me voir presque tous les jours. Un de ses plus grands griefs contre nous était que nous lisions saint Thomas ; il ne pouvait pas nous le pardonner. Je lui ai dit que cela ne nous empêchait pas d'apprendre notre catéchisme. Ceci l'a calmé. Il m'a demandé le plan de notre éducation ; j'ai répondu de mon mieux, appuyant surtout sur l'éducation forte et simple que nous voulons donner aux enfants. Il a paru enchanté, et hier, comme je lui parlais de vous, il m'a dit :

« Vous aimez donc beaucoup votre Mère ? »

---

<sup>8</sup> . Sœur Marie-Thérèse venait de perdre son père, M. de Commarque.

« Vous devinez ma réponse. Il en a été très content et m'a dit que c'était la marque d'un bon esprit religieux. »

Restait à gagner à l'Assomption un autre prêtre, homme supérieur, appelé à de hautes destinées dans l'Église et qui n'était pas non plus sans préventions contre nous. C'était M. l'abbé Jacquemet, alors vicaire général de Paris. Notre Mère lui avait écrit pour mettre sous sa protection la petite sœur exilée, et il voulait bien l'aider de ses conseils.

« Il faut que je vous parle de la bienveillance de M. Jacquemet, écrit sœur Marie-Josèphe. Dimanche dernier il vint me voir, me parla de l'Assomption, me dit que les œuvres de Dieu vont toujours doucement, qu'il faut des épreuves, des obstacles, qu'il espérait que nous en avions eu, et qu'ainsi nous étions marquées au sceau de Dieu ; qu'il était persuadé que notre petit arbre étendrait au loin ses branches et porterait des fruits abondants. M. l'abbé Jacquemet est très distingué ; sa physionomie est calme et douce, il me paraît avoir des vues larges, et un grand désir de travailler au bien. Il pense que l'éducation a besoin d'être renouvelée, qu'on doit la donner forte et généreuse, que c'est maintenant le seul moyen d'agir sur la société. Enfin il désire connaître l'Assomption, et m'a assuré qu'aussitôt à Paris, il irait vous voir. Je lui ai bien dit quelle différence il trouverait entre vous et moi, sous tous les rapports. »

Mais celui qui subit plus que tout autre la douce influence de la petite malade fut M. Darralde, son médecin. Il la regardait comme une créature céleste, la vénérât et lui racontait toutes ses peines. Sœur Marie-Josèphe le consolait et voulait lui faire du bien ; mais en malade imprudente, sachant que son docteur ne lui refuserait rien, elle lui demanda un jour de lui dire en toute vérité ce qu'il pensait de son état. M. Darralde, qui croyait que rien ne pouvait atteindre une si sainte religieuse, lui répondit qu'elle était perdue. Sœur Marie-Josèphe avait alors vingt-deux ans, et, comme bien des personnes atteintes de ce terrible mal, elle rêvait un long avenir tout rempli de travail, de dévouement, d'œuvres pour l'Assomption et pour le ciel. Son humilité lui faisant exagérer ses fautes et le peu qu'elle avait fait pour Dieu, elle eut un moment de terreur, mais n'en laissa rien voir au docteur. Elle ne dit rien non plus à sa supérieure, de peur de lui faire de la peine ; mais dans une lettre écrite après cette conversation, on la sent vivement impressionnée. Maintenant qu'elle se sait condamnée, elle étudie chez ceux qui l'entourent les diverses étapes du mal qui la dévore :

« Le séjour des Eaux-Bonnes est presque effrayant ; on y envoie des malades qui n'ont plus que le souffle ; ils toussent affreusement, sont courbés en deux et minés par la fièvre. Je suis frappée des effets terribles d'une maladie de poitrine ; chaque jour apporte un nouveau dépérissement, le malade est miné sourdement ; rien de plus terrible que de voir ainsi tout son être se détruire petit à petit, c'est sentir tous les jours les angoisses de la mort ! Mais une pensée de foi est venue à mon secours, et je sens qu'avec la grâce de Dieu je pourrai supporter cet état de souffrances ; il faut une expiation pour le péché, et je crois que ce sacrifice de tous les instants, d'une âme qui sent la vie lui échapper, doit être compté pour quelque chose. »

Puis elle ajoute avec un sentiment de douce résignation :

« Dieu a voulu me laisser seule ici pour supporter la souffrance, mais que dis-je seule ? Jésus n'est-il pas toujours là ? J'ai pu ces jours-ci lui dire du fond de mon âme : Mon Dieu ! que votre volonté se fasse et non la mienne. »

L'heure du retour arriva enfin ; sœur Marie-Josèphe l'attendait impatiemment. Elle rentra joyeuse dans sa famille religieuse, se remit au travail avec une nouvelle ardeur et se reprit à espérer ; mais ses forces trahirent son courage, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que l'amélioration produite par les eaux ne se soutiendrait pas.

L'hiver fut pénible ; les souffrances de la malade devinrent plus vives, plus continuelles ; sa patience devint aussi plus touchante. Dieu faisait son œuvre ; de sa main divine, il achevait de purifier cette âme, d'embellir cette fleur qui, la première de l'Assomption, devait aller s'épanouir dans les jardins du Paradis. Le travail de la grâce était visible : sœur Marie-Josèphe nous édifiait de plus en plus par son union à Dieu, son abandon à la souffrance, son désir ardent d'expier le péché et de faire pénitence.

« Dieu me fait la grâce, disait-elle, de me donner la compréhension de la souffrance comme expiation et moyen de conformité et d'union à Jésus. »

Son zèle pour les âmes se manifesta aussi par un trait touchant. M. l'abbé Le Boucher, qui fut un moment notre confesseur, nous avait recommandé une malheureuse enfant de quinze ans, destinée à danser sur le théâtre et dont toutes les journées se passaient dans des exercices de danses, répétés quelquefois pendant plus de cinq heures. L'enfant nous fut confiée pour être instruite de la religion, baptisée et préparée à sa première communion. Ce fut sœur Marie-Josèphe qui s'en chargea, et elle mit à cette œuvre son cœur, son dévouement et une admirable patience. Un horizon nouveau s'ouvrit bientôt devant la pauvre petite, qui n'avait jamais entendu parler de Dieu et n'avait jamais rêvé d'autre bonheur que des succès de théâtre.

Nous gardâmes l'enfant pendant tout l'hiver, elle était complètement transformée. On allait avoir au couvent la cérémonie du baptême et de la première communion, lorsque la petite fille eut des glandes qui semblaient présenter un caractère fâcheux. Sa mère vint la voir, s'en effraya, prétendit que sa fille n'était ni assez bien soignée, ni assez bien nourrie au couvent, et nous la reprit. Ce fut là toute sa reconnaissance. Depuis, plus de nouvelles de l'enfant. Le coup fut terrible pour sœur Marie-Josèphe et acheva de la briser. Toutes ses peines, toutes ses fatigues semblaient perdues, et cette pauvre petite âme, qu'elle avait tant aimée, était de nouveau jetée au milieu de tous les dangers, sans appui et sans secours.

Au printemps de 1843, sœur Marie-Josèphe n'était plus en état de rien faire. On dut lui retirer son emploi, ce qui fut un nouveau sacrifice, car elle était fort active ; mais aujourd'hui tout travail était une fatigue, et le repos le plus absolu était ordonné par les médecins.

« Il y avait, disent les notes, dans la misérable maison que nous habitons une chambre un peu plus grande et plus commode que les autres ; nous en fîmes l'infirmerie, et c'est là que l'on mit sœur Marie-Josèphe. La chère enfant avait à travers de grandes vertus quelques manies de malade ; elle ne pouvait trouver de repos que près de notre Mère. Or celle-ci occupait, non pas une chambre, mais le plus pauvre réduit de la maison ; c'était un dessous d'escalier si bas qu'on ne pouvait s'y tenir debout, il n'y avait pas de fenêtre, seulement une espèce de lucarne avec un seul carreau, qui s'ouvrait à fleur de terre. Sœur Marie-Josèphe passait là presque toutes ses après-midi, s'y trouvant beaucoup mieux que dans sa chambre. « Cela me tourmentait, ajoute l'infirmière, parce que je pensais qu'il n'était pas bon pour notre Mère de coucher dans une cellule occupée presque toute la journée par une malade. »

Uniquement préoccupée de la santé de son enfant, la Mère Marie-Eugénie ne savait rien lui refuser ; elle lui prodiguait ces soins si intelligents et si tendres dont nous l'avons vue entourer le chevet de nos malades. Son œuvre douloureuse commençait ici. Comme il arrive presque toujours dans la maladie de poitrine, le danger semble fuir lorsqu'il approche. Aussi sœur Marie-Josèphe se berçait-elle des plus étranges illusions ; elle s'étonnait de tant de soins pour un simple catarrhe, qu'une seconde saison aux Eaux-Bonnes devait complètement guérir. Sans partager ces illusions, la supérieure espérait encore, et nous avons remarqué que, près du lit de nos Sœurs mourantes, notre Mère était toujours la dernière à perdre tout espoir ; c'est ce qui la soutenait et lui permettait de tenter jusqu'à la fin de nouveaux moyens de salut. Nous avons vu aussi les médecins, émus d'une

douleur si vraie, entretenir comme malgré eux ces espérances. Ici, ayant été consultés, ils conseillèrent de nouveau le départ pour les Pyrénées, et vers la fin de mai 1843, sœur Marie-Josèphe quitta encore une fois, pour n'y plus revenir, son Assomption tant aimée. On lui donna pour compagne sœur Anne-Marie, qui connaissait le pays et pouvait lui être d'une grande utilité.

Le voyage fut extrêmement fatigant. À Pau, la malade se vit arrêtée par une recrudescence de fièvre, et, le premier jour de ce mois de juin qu'elle devait aller achever au ciel, elle écrivait à la supérieure : « En arrivant ici, j'ai été prise d'une forte fièvre. Maintenant je vais mieux, nous partons pour Bonnes jeudi prochain... Que j'ai souffert de corps et d'esprit, chère Mère ! je ne puis m'empêcher de penser que Dieu me traite un peu rudement. Mais au milieu de mes plus fortes angoisses, j'ai offert toute cette peine pour les âmes qui ne connaissent pas Dieu et j'ai souffert avec plus de patience, même avec joie. »

Avant d'avoir reçu cette lettre, Mère Marie-Eugénie, inquiète de sa chère voyageuse, lui écrivait pour la fortifier : « Je ne puis, ma bien chère fille, laisser passer les premiers jours de votre exil sans venir un peu causer avec vous. Comment allez-vous ? Comment s'est passé le voyage ? Il nous tarde de vous savoir arrivée et de savoir ce qu'aura dit M. Darralde. J'attends pour mon compte de bonnes nouvelles de votre courage. Vous me direz quelles ressources spirituelles vous trouverez là-bas ; mais toujours, ma fille, vous trouverez Notre-Seigneur. Oh ! que je voudrais que vous vous réfugiiez en toute confiance dans son sein ! Il a connu vos angoisses, il a porté vos infirmités ; les peines de votre esprit ne sont qu'une goutte de la mer d'amertume qui a abreuvé son cœur. Comme il doit vous aimer, mon enfant, en vous retrouvant si continuellement dans le seul lieu où se contractent ici-bas ses noces spirituelles, sur la sainte Croix, à laquelle il vous cloue de tous les côtés !

« La sœur Marguerite du Saint-Sacrement disait qu'il fallait trouver dans la croix ce qu'on ne trouvait pas ailleurs ; et, privée de communier au corps et au sang de son Époux, elle se consolait en communiant à ses souffrances. C'est la part qu'il vous a faite, ma chère fille ; il n'en est pas de plus amoureuse, ni qui unisse davantage à Notre-Seigneur. Mettez-y votre confiance, élargissez votre espérance. Dieu compte jusqu'à une larme, à un soupir ; tous vos instants pénibles du jour et de la nuit, il les recueille ; remettez-les-lui avec une ferme attente du trésor éternel que vous achetez à ce prix. Dites avec saint Paul : *Scio cui credidi*<sup>9</sup>. Croyez-moi, mon enfant, l'instant de notre vrai bonheur serait celui d'une perte totale de tout ce à quoi nous avons le moindre goût, si, n'ayant plus rien, nous nous délaissions entièrement à Dieu ; si nous nous tenions assurées que n'ayant plus rien, il est obligé de nous donner tout. Sans que nous le sentions toujours, nous sommes pourtant juste aussi avancées du côté de Dieu que nous sommes loin de nos satisfactions propres. Je vous dis cela avec une conviction profonde, car je crois que, lorsque l'isolement nous accable, il ne faudrait ordinairement demander à Dieu que d'ôter quelque chose encore, parce que c'est quelque reste imperceptible de possession qui nous empêche de goûter le bien céleste de notre dépossession.

« Ce langage est-il trop sévère, chère petite enfant ? Non, c'est le langage de ma foi, de ma certitude qu'il soit celui de votre espérance ! Soyez bien douce, bien patiente, aussi fidèle que vous pourrez, mais point scrupuleuse. Dieu a le cœur large, il ne faut qu'adhérer du fond du cœur à sa volonté, sans se tourmenter trop des vacillations de détails de notre misérable nature. »

« J'ai médité votre lettre, répond la malade, enfin arrivée au terme de son voyage. Non, elle n'est pas sévère, elle m'a fait beaucoup de bien. La pensée de communier aux souffrances de Notre-Seigneur comme la bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement me fortifie et me console.

<sup>9</sup> . « Je sais en qui j'ai mis ma foi ! » (2 Tm 1, 12)

Maintenant, mon occupation est de suivre Jésus-Christ dans son travail d'expiation ; je souffre avec lui, et à force de penser à lui, je m'oublie et reste avec lui. »

Puis elle écrit à sœur Thérèse-Emmanuel :

« ... Me voilà levée, pouvant à peine faire quatre pas dans ma chambre, mes jambes ne veulent plus me soutenir. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite !... Je ne sais pas comment M Darralde me trouve cette année, il ne dit pas un mot sur ce sujet. Au fond, je crois qu'il ne me trouve pas bien du tout, il m'ausculte tous les jours. Il ne sait pas qu'il y a longtemps que je sais qu'il faut mourir. Mais je vous avoue que lorsque je me sens si faible et que la pensée de la mort me vient, mon cœur se brise à l'idée de mourir loin de vous. Je crains quelquefois que ce soit le dernier dépouillement que Dieu me demande. »

Ces lignes, écrites le 12 juin, sont les dernières qu'ait tracées sœur Marie-Josèphe. Ce sacrifice qui brisait son cœur, Dieu allait le lui demander ; mais il lui réservait cependant une consolation suprême. Avertie par le médecin de l'imminence du danger, la Mère Marie-Eugénie n'hésita pas à tout quitter pour aller rejoindre sa chère malade et la ramener, s'il en était temps encore. Elle la prépare à cette douce joie par une lettre où l'on sent toute la délicatesse de son cœur.

« Je dois vous avouer, ma chère fille, que vous nous avez coûté de cruels moments d'inquiétude. Savoir que vous avez eu la fièvre en arrivant était bien triste pour moi. J'ai compris que vous étiez plus souffrante qu'ici. Mon Dieu, que j'eusse voulu que vous ne fussiez pas partie ! j'ai été au moment d'aller vous rechercher. Je vous ai portée hier devant le saint Sacrement, et il me semblait que Notre-Seigneur agréait mon désir. J'en ai parlé alors à notre supérieur, M. Gaume<sup>10</sup>, et, le croiriez-vous ? il m'a dit qu'il ne s'y opposerait pas, si mon absence n'était pas trop longue. Que diriez-vous, chère fille, si vous me revoyiez près de vous ? J'ai beau repousser cette idée comme peu raisonnable, si les mêmes inquiétudes me reprennent, je n'y tiendrai pas, et nos Sœurs elles-mêmes les partagent trop pour ne pas me laisser aller.

« Votre pauvreté de secours spirituels est ce qui me désole le plus. Ah ! pourquoi êtes-vous partie ? pourquoi suis-je ici et vous là-bas ? Enfin, rappelez-vous, ma chère fille, qu'à mon grand étonnement j'ai désormais la permission d'aller à vous. Ce n'est plus la règle, ce n'est plus l'autorité ni la clôture qui nous séparent, ce n'est que deux cents lieues. Et ce serait pour moi un bonheur de les franchir plutôt que de vous savoir si souffrante et sans consolation. »

Sans attendre de réponse, dès le lendemain, la supérieure partait et, de Bordeaux, écrivait à sœur Marie-Josèphe : « Me voici donc en chemin pour aller à vous, chère petite sœur. Je suis à Bordeaux chez Mme de B..., j'arrive et je vais me coucher ; mais je suis si peu fatiguée que je regrette de n'avoir pas continué jusqu'à Pau. Jusqu'à ce que je vous voie, je serai triste. Entre nos Sœurs et vous, tous ces visages étrangers me sont horriblement à charge ; il me tarde de revoir notre voile. Adieu, réjouissez-vous comme je le fais de ce qu'il va nous être donné de nous revoir si vite. »

Arrivée aux Eaux-Bonnes, le 22 juin, notre Mère trouva la pauvre malade en proie à des souffrances impossibles à décrire : « Sœur Marie-Josèphe prend mes premiers instants, écrit-elle à sœur Thérèse Emmanuel. M. Darralde me donne l'espoir de la ramener *peut-être* ; du reste, nulle espérance. Le poumon droit est tout à fait perdu, le gauche s'attaque. Le changement le plus effrayant que je remarque en elle est surtout moral, ce n'est plus la même personne. Elle me voit avec plaisir, mais elle meurt d'envie de revenir, et M. Darralde conseille d'attendre quelques jours ; je serai à ses ordres. »

---

<sup>10</sup> . M. Gaume avait été donné à nos sœurs comme supérieur, en remplacement de M. l'abbé Gros, devenu évêque de Versailles.

Deux jours après : « Notre chère enfant baisse de plus en plus, la faiblesse et l'étouffement augmentent. Ce qui est horriblement pénible, c'est son désir de partir ; elle croit que je m'y oppose, elle dit que la mettre en voiture serait la sauver, qu'elle ne meurt que de la terreur de mourir ici, et la pauvre enfant ne peut se retourner dans son lit.

« M. Jacquemet est arrivé hier, j'espère qu'il lui donnera quelques consolations ! »

La Mère aussi avait besoin de consolations, car elle était brisée par la vue de son impuissance auprès d'une malade si aimée. Ses autres filles lui écrivaient les lettres les plus touchantes, l'accompagnant de cœur dans ce douloureux voyage et prenant part à toutes ses angoisses.

« Nous venons de recevoir votre lettre, ma chère Mère, écrit sœur Thérèse-Emmanuel. Les nouvelles que vous nous donnez sont déchirantes. Dieu veuille que vous puissiez nous ramener sœur Marie-Josèphe ; nous avions espéré qu'on avait exagéré le changement moral, mais maintenant vous le dites. Soignez-vous, ma Mère, nous sommes toutes occupées de vous ; de grâce, prenez toutes les précautions possibles. Nos Sœurs m'ont chargée, au nom de toutes, de vous prier de ne pas coucher dans la même chambre que notre pauvre sœur, de ne pas mêler votre linge. Vous savez comme vous nous êtes précieuse, ma bien-aimée Mère. Si Dieu nous enlève une de notre nombre, c'est un coup bien terrible ; mais nous comptons sur vous comme sur la force même pour nous relever, pour nous soutenir. N'est-ce pas, vous vous soignerez ? prenez du repos, vous en avez besoin au milieu de peines aussi réelles.

« Ce que vous nous dites de *l'appui sur Dieu seul* nous a touchées profondément ; nous nous le disions toutes ; nous n'avons que Dieu, mais nous sommes contentes comme vos vraies filles d'être à ce seul soutien. Nous allons faire une neuvaine pour vous et sœur Marie-Josèphe, à *Dieu seul* ! (25 juin.) »

Quelques jours après, sœur Marie-Augustine écrivait :

« Si vous saviez, ma chère Mère, combien nous sommes occupées de vous ; combien nous sommes tristes de vous voir seule au milieu de tant de fatigues et voudrions partager les soins que vous donnez à notre pauvre malade ! Il faut qu'elle soit bien affaiblie pour ne pas sentir plus vivement le bonheur de votre présence. Dans un autre temps, vous seule suffisiez pour la remettre, la calmer, la rendre heureuse, même au milieu de ses souffrances. Pourquoi vous excusez-vous dans votre lettre de nous communiquer les pensées qui vous oppressent ? Quand vous nous parlez de vous, n'est-ce pas nous parler de ce que nous avons de plus cher ? Vous êtes la tête, le cœur, la vie de notre Assomption, et loin de vous tous les membres languissent.

« Laissez-moi vous dire encore, chère Mère, le bien que m'ont fait vos douces et fortes paroles. J'ai été heureuse de couvrir de baisers votre nom chéri ; votre écriture seule me fait du bien, c'est quelque chose de vous, de vous, quoi que vous en disiez, que j'aime bien plus que moi-même. Un mot de votre lettre m'a surtout profondément touchée ; vous me dites que la mienne vous a donné une inexprimable consolation. Soyez bénie mille fois pour une parole si bonne. Comment, au milieu de vos peines, j'ai pu, moi, vous apporter une inexprimable consolation ? Si vous saviez comme cette parole a retenti dans mon âme ! Eh bien, je ferai tout, je deviendrai bonne, je travaillerai généreusement à ma perfection, je serai tout ce que vous voudrez, ma Mère, et avant de mourir je pourrai peut-être vous avoir donné quelque bonheur. Je ne crains pas, en vous parlant ainsi, de blesser la divine jalousie de mon Dieu ; je l'aime bien plus que vous ; je lui dois tout, même vous, même votre charité, votre tendresse, car n'est-ce pas, ma douce Mère, je puis croire que vous en avez un peu pour moi ? »

La lettre se termine ainsi :

« Puisque notre œuvre diminue en nombre, il faut qu'elle s'augmente en force et en vie, et cette vie, c'est celle de Dieu. Notre pauvre sœur n'existe peut-être plus au moment où je vous écris ; elle est bien heureuse d'avoir fini sa tâche, et amassé dans quelques années le trésor d'une longue vie. Quand elle aura fait ses adieux à la terre, ce ne sera plus elle qu'il faudra plaindre, mais nous, vous surtout, seule là-bas. Si vous pouviez penser, chère Mère, combien nous sommes malheureuses de vous sentir isolée dans un pareil moment. Soignez-vous ; si nous ne vous avons plus, que nous resterait-il ? vous, notre force, notre bonheur, notre amour ici-bas. Je suis certaine que vos nuits sont mauvaises, que vous prenez peu de repos ; songez que vous avez encore quatre filles qui vous regardent comme leur unique bien.

« Cette bonne sœur Anne-Marie nous est devenue bien chère par les soins qu'elle a donnés à notre sœur. Mes enfants ont toutes communiqué pour vous et pour sœur Marie-Josèphe, le jour du Sacré-Cœur ; elles sont bien sages : grandes et petites, nous ne formons ici qu'un cœur pour vous aimer. »

Cette lettre était du 29 juin, et ce jour-là même sœur Marie-Josèphe quittait la terre pour s'envoler au ciel. Les dernières heures de sa vie d'ici-bas furent extrêmement douloureuses. Toujours pleine d'illusions sur son état, elle ne songeait qu'à partir pour retourner au milieu de sa chère communauté ; et lorsqu'il fallut lui parler de l'extrême-onction, elle demanda instamment qu'on remit la cérémonie à son arrivée à Paris : c'est dans son couvent, au milieu de toutes ses Sœurs, qu'elle voulait être administrée. Il était dur pour la Mère de lui dire qu'elle ne reverrait jamais plus son couvent ni ses Sœurs. Heureusement M. l'abbé Jacquemet était aux Eaux-Bonnes, et ses soins paternels de l'année précédente lui donnaient sur la malade une grande autorité. Il vint donc la voir et lui parla de l'Extrême-Onction ; mais voyant qu'il ne pouvait pas la convaincre du danger actuel de son état, il lui dit : « Et si je vous demandais cela au nom de l'obéissance ? – Oh ! alors, reprit la religieuse, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez. »

Il n'y avait pas de temps à perdre : le prêtre la confessa, lui donna une dernière absolution, l'indulgence *in articulo mortis*<sup>11</sup>, puis il alla chercher à la paroisse le saint Viatique et les saintes huiles, et lui administra les derniers sacrements. Sœur Marie-Josèphe les reçut avec amour, s'abandonnant à toutes les volontés de Dieu.

La nuit fut très calme ; couverte des grâces de l'Église, la mourante sentit son âme entrer dans une grande paix et pensa qu'elle allait dormir. « Je me sens mieux, dit-elle à notre Mère, si vous alliez vous reposer ? vous devez être bien fatiguée. » Et, se retournant du côté du mur, elle sembla s'endormir. Au bout de quelques instants, la Mère Marie-Eugénie, toujours inquiète, s'approcha de sa chère enfant. Tout était fini, la malade s'était endormie dans les bras de Dieu, et doucement, sans souffrances, sans efforts, elle avait passé de l'exil à la patrie, de la vallée des larmes à la joie éternelle.

Sœur Marie-Josèphe avait vingt-trois ans, un an et un mois de profession religieuse.

M. Gaume fut chargé d'annoncer aux Sœurs la triste nouvelle et de leur porter la lettre suivante :

« Ma pauvre fille est là dans son saint habit, calme comme un ange. Toute cette nuit, elle a fait des aspirations touchantes ; mais auparavant elle avait encore été bien éprouvée. Nous l'avons perdue ce matin, 29, à quatre heures, le jour de saint Pierre qu'elle aimait tant. Elle a reçu les sacrements en pleine connaissance. Je n'ai pas besoin de vous dire de réciter l'Office des morts, de faire le Chemin de la Croix et des communions générales pour elle. Il faut être si pur pour paraître

<sup>11</sup> . « À l'approche de la mort », en grand danger.

devant Dieu ! Que Notre-Seigneur adoucisse votre peine, mes chères filles, et me permette d'aller bientôt y unir la mienne. Priez aussi pour moi, et tâchons toutes de tendre à la pureté et au détachement où notre chère enfant est maintenant entrée. »

Cette lettre était courte, la Mère avait le cœur brisé. Quelques jours après, elle écrit plus longuement pour donner à ses filles les douloureux détails que réclame leur affection.

« Eaux-Bonnes, 2 juillet 1843.

« Mes chères filles,

« Vos lettres m'ont été une immense consolation en me reportant au milieu de vous toutes. Les choses tendres et affectueuses que vous me dites m'ont dilaté le cœur, et j'en avais besoin, quoique Dieu eût daigné me conserver beaucoup de calme, surtout à partir du moment où ma chère fille a reçu l'extrême-onction. J'ai eu de la consolation à ne pas la quitter jusqu'à la dernière heure et à ne la laisser toucher par aucune autre main. Aussitôt que j'ai reconnu la triste vérité, après avoir dit près d'elle les dernières prières de l'Église, *Subvenite, sancti Dei*<sup>12</sup>, j'ai lavé ses mains, son visage, qui semblait s'appuyer encore volontiers sur moi, et ses pieds. Avec l'aide de sœur Anne-Marie et d'une sainte âme de la maison, nous avons habillé ma pauvre sœur en récitant le *Miserere* et le *De profundis*, nous l'avons couchée sur son lit avec une couronne de fleurs blanches sur la tête, ses vœux et un crucifix entre ses mains jointes. Ses traits étaient graves, mais nullement défigurés. Pour la première fois depuis mon arrivée, je la revoyais dans la guimpe et sous le voile.

« Tous les prêtres d'ici avaient dit la messe pour elle, toutes les âmes pieuses sont venues prier près de son lit, que je n'ai guère quitté de la journée. À huit heures du soir, la voiture qui devait nous emmener à Louvic était prête. Il fallut me résoudre à placer ma chère fille dans cette triste dernière demeure qui devait bientôt se refermer sur elle ; ses pauvres membres si maigres me touchaient autant que lorsqu'elle était en vie. Il me semblait, lorsqu'on voulait m'aider, qu'on lui eût fait mal ; il me semblait qu'elle attachait du prix à me voir lui rendre ces derniers soins, et que, si elle eût pu le prévoir, elle l'eût désiré. Nous jetâmes sur elle de l'eau bénite, et les filles de la maison placèrent son cercueil dans la même voiture qui, trois semaines auparavant, l'avait amenée aux Eaux-Bonnes.

« M. l'abbé Mauvielle, sœur Anne-Marie et moi, nous prîmes silencieusement place auprès d'elle. Je récitais mon chapelet le long du chemin, et je tâchais de m'unir aux sentiments de la sainte Vierge lorsqu'elle conduisait son Fils au sépulcre. Cette union me donna beaucoup de paix et de recueillement pendant tout le reste des cérémonies ; c'était un gage d'espérance, une attente de résurrection. Il me semblait que dans le calme et la gravité que j'y trouvais, je pouvais plus pour ma sœur ; et jusqu'à un certain point, la sainte Vierge me communiqua la grâce d'être debout près d'elle, de ne manquer à aucun de mes devoirs envers elle, et d'offrir volontiers en elle et pour elle le sacrifice de toutes les choses créées, dans un sentiment profond du tout de Dieu et du néant de la créature.

« À Louvic, M. le curé et son frère nous attendaient solennellement à la porte de l'église. Une chapelle latérale, où repose le saint Sacrement, était préparée pour nous recevoir. J'avais demandé qu'on y mit quelques fleurs ; mais je ne m'attendais pas à trouver les choses telles que je les vis. L'endroit où notre pauvre sœur allait être déposée semblait un lit nuptial ; l'autel paré de bouquets blancs était encore garni d'une guirlande de lis fraîchement cueillis, des draperies blanches séparaient la chapelle du reste de l'église ; à droite et à gauche de son cercueil on avait préparé beaucoup de cierges, les jeunes filles pieuses du village étaient venues pour passer la nuit près d'elle, toutes ont fait le chemin de la Croix.

<sup>12</sup> . « *Venez, saints de Dieu !* » (Prière pour le moment de la mort).

« J'avais demandé que tous nos usages fussent observés, j'ôtai donc moi-même le voile qui la couvrait ; elle était là, entourée de soins et de prières absolument comme si elle eût été dans notre chœur. Le lendemain, on dit plusieurs messes à son intention et je pus communier pour elle. M. le curé de Louvic avait fait venir tous les prêtres des environs ; le plus grand personnage du monde n'eût pu recevoir les bénédictions de l'Église avec plus de solennité que notre chère sœur.

« À neuf heures et demie, tous les prêtres, – il y en avait huit, – vinrent chercher le cercueil à la chapelle : après l'absoute, les enfants de chœur le portèrent au milieu de la nef en chantant le *Miserere*, les petites filles de la première communion, en voile blanc, suivaient, portant des cierges. On me donna un prie-Dieu à côté du cercueil, et j'eus la consolation d'être près d'elle jusqu'à la dernière heure. Avant la messe qui fut chantée avec diacre et sous-diacre, on chanta un nocturne de l'Office des morts. Après la messe, la dernière absoute me rappela ce qui doit se faire à nos grandes professions, selon le cérémonial, lorsqu'on encensa la morte et qu'on lui jeta de l'eau bénite. Notre pauvre sœur avait tant désiré cette cérémonie ; elle est la première d'entre nous pour qui on l'a faite !

« Mais le plus douloureux moment approchait. On emporta le corps au cimetière, en procession dans le même ordre ; la place qui l'attendait était tout contre l'église. Mais je vous avoue qu'après lui avoir donné un dernier baiser, avoir abaissé son voile et abaissé ses mains pour qu'elles ne fussent pas brisées, lorsqu'on l'eut couverte et que j'entendis enfoncer le premier clou, j'abaissai mon voile moi-même, j'avais achevé mon dernier devoir ; je me retirai dans l'église pour demander à Notre-Seigneur la force de faire mes remerciements à ceux qui avaient entouré ma sœur de tant de prières.

« Sous un point de vue, je trouve sœur Marie-Josèphe heureuse : ce qu'elle a eu de prières ici est incroyable ! elle aura encore les vôtres. J'ai demandé trente messes pour elle au curé de la paroisse ; le curé de Louvic, les prêtres d'ici, M. Jacquemet lui-même en diront beaucoup d'autres. Sa tombe sera soignée, respectée, bien plus qu'elles ne le sont dans les cimetières de Paris ; on ira y prier tous les jours, elle est sous les murs de l'église, où son souvenir sera rappelé bien souvent. Voilà de tristes consolations ; enfin je vous les donne telles que je les ai, et pour moi j'en éprouve dans ces pensées.

« Une autre chose me frappe : c'est qu'il faut vraiment beaucoup penser à mourir, à se détacher, à ne pas tenir aux consolations, même les plus pures. Je suis effrayée, quand je songe que cet attachement si légitime que notre pauvre sœur avait à ne pas mourir loin de vous, aurait pu la priver de la grâce des derniers sacrements.

« Je voudrais vous dire encore bien des choses, mes chères filles ; mais voici l'heure du courrier et je désire que ma lettre parte. La première vous annoncera mon retour. »

Cette lettre fut lue au milieu des larmes. La mort de sœur Marie-Josèphe laissait un vide immense dans la petite communauté, et les enfants du pensionnat partagèrent la douleur de leurs Mères. Avec son grand air de distinction, son exquise bonté, sa douceur charmante, sœur Marie-Josèphe avait pris un véritable ascendant sur ses élèves, et elle était très aimée.

Ce fut une émotion indicible lorsque la Mère Marie-Eugénie de Jésus revint seule, pâle, défaite, portant sur son visage l'empreinte de la douleur. La pauvre Mère avait bien souffert pendant ces quinze jours, et sa santé en fut ébranlée pour longtemps.

Mais les regrets des chrétiens ne sont jamais sans espérance, car la mort des saints est précieuse devant Dieu. La sœur partie la première pour le ciel veillait sur sa famille religieuse ; on la sentait toujours là. Le premier effet de sa prière fut la conversion de deux jeunes filles protestantes élevées au pensionnat et l'arrivée de plusieurs postulantes pour le noviciat. Nous en parlerons plus tard.

## CHAPITRE III

### VIE INTÉRIEURE DE LA MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS

Nous avons raconté les premières années de l'Assomption, années joyeuses et douloureuses, pleines d'espérances et de sacrifices. Avant de voir se développer ce germe si petit, ce grain de sénévé jeté en terre par le Semeur céleste, il est bon de s'arrêter un instant pour faire connaître les deux âmes sur lesquelles la fondation va s'appuyer et qui resteront pour nous les modèles et les types de l'esprit de l'Assomption.

Ce n'est pas que nous voulions voir en elles la perfection absolue, ce modeste récit n'est pas un panégyrique ; mais il est incontestable que Mère Marie-Eugénie et Mère Thérèse-Emmanuel ont été les instruments choisis de Dieu, pour fonder la Congrégation, et qu'elles ont reçu les premières l'esprit que Dieu voulait lui donner. Ces deux Mères ne se ressemblaient pas : nature, éducation, nationalité, caractère, tout était différent ; mais que font à Dieu ces différences, lorsqu'il a créé deux êtres pour se compléter, se soutenir, travailler ensemble à la même œuvre ? Seul, l'élément humain aurait pu intervenir et troubler les desseins de la Providence ; mais nous nous trouvons ici en présence de deux saintes religieuses livrées à tous les bons plaisirs de Dieu, qui n'ont qu'une seule pensée, s'ajuster aux volontés divines ; une seule crainte, y mettre obstacle par leurs propres défauts.

Cette belle et forte union de nos deux Mères fondatrices venait de leur esprit surnaturel et de leur profonde humilité. Celle qui commandait s'inclinait devant celle qui devait obéir, comme lui étant supérieure en vertu ; celle qui devait obéir ne se lassait pas d'admirer les dons du ciel dans sa supérieure, et voyait en elle l'expression vivante de la volonté de Dieu. Donnons-nous donc la joie d'étudier ces âmes, conduites par des voies diverses à une si admirable unité. Ce sont deux lyres qui chantent ensemble le même cantique sur des modes différents, mais profondément harmonieux.

C'est par la Mère Marie-Eugénie de Jésus que nous devons commencer, et pour pénétrer dans son âme, nous suivrons sa correspondance avec l'abbé d'Alzon, pendant l'année 1842. Nous y voyons les peines qu'elle traverse, les grâces qu'elle reçoit, son désir de la perfection et ce qu'elle appelle ses infidélités et ses chutes. C'est là que la Révérende Mère prend le style des saints, pour se reprocher comme fautes très graves les moindres manquements ou négligences, les premiers mouvements d'une nature très impressionnable, enfin les pensées de découragement qui viennent souvent assaillir son esprit. Car il ne faut pas essayer de le dissimuler, la Mère qui portait si virilement le poids de la supériorité avait de rudes heures à traverser. Chargée seule de former une communauté nouvelle, elle voyait sa pensée peu comprise au-dehors ; elle sentait l'isolement, la solitude, et en souffrait profondément.

Dans ces circonstances, l'intervention de l'abbé d'Alzon fut providentielle. Il était loin, mais on pouvait lui écrire. Mère Marie-Eugénie avait confiance en lui ; ses vues étaient larges, élevées, son âme éprise de l'amour de Jésus-Christ. Nous le verrons plus tard devenir un appui pour la Mère,

dans les affaires de la Congrégation ; pour le moment il ne s'occupe que de son âme, qui traverse une heure d'angoisse et d'obscurité.

C'est une des lois de la vie intérieure : après la consolation vient l'épreuve, après la lumière les ténèbres. La supérieure le savait et le disait à ses filles ; mais se le dire à soi-même est plus difficile. On a besoin d'un guide pour aller à Dieu, et l'obéissance est une des conditions de la sainteté. La jeune fondatrice avait peur de sa responsabilité et de son indépendance, elle réclamait la grâce de l'obéissance et désirait une direction sévère qui la livrerait à Jésus-Christ.

« Je voudrais, disait-elle, briser toutes mes chaînes pour être tout entière au bon plaisir de Dieu... Je conçois que le feu de l'amour divin ne s'enflammera que sur des ruines, et qu'il faut me détruire pour lui faire place. Or, pour me détruire, j'ai besoin de l'obéissance qui m'impose des sacrifices définis. »

Le Père d'Alzon était digne d'entendre ce langage. Il n'était pas encore religieux ; mais, plein de zèle et d'ardeur pour l'extension du règne de Jésus-Christ, il avait compris les desseins de Dieu sur Mère Marie-Eugénie de Jésus, et il était heureux de les seconder en soutenant la fondatrice dans sa rude tâche et l'aidant à marcher dans les voies du divin amour.

Sa direction était sévère, – surtout à cette époque. – Il ne se ménageait pas et ne ménageait pas les autres : vif par nature, il voulait qu'on allât vite en perfection, comme en toutes choses. C'était une âme héroïque, un vrai chevalier du Christ, comme l'appellera plus tard Mère Thérèse-Emmanuel ; rien ne lui coûtait pour le service du Maître, et il ne comprenait pas qu'on reculât devant un sacrifice. C'était bien le directeur qui convenait à une âme douée d'une force de volonté remarquable, appelée à monter très haut ; mais défiante d'elle-même, facilement troublée, et aussi craintive pour sa propre direction qu'elle était lumineuse et ferme dans celle de ses filles.

La correspondance n'a commencé d'une manière suivie qu'en 1842, et nous n'avons de cette année que les seules lettres de la supérieure. Un mot écrit plus tard (7 septembre 1843) nous en donne la raison : « Croiriez-vous, mon père, qu'on m'a enlevé dans mon cabinet toute la correspondance de ma mère, et une grande partie des lettres que vous m'aviez adressées ? J'ai été deux jours à faire le sacrifice d'une chose qui avait pour moi tant de prix. Je n'ai pas cessé depuis de faire faire des recherches, et je reste convaincue que c'est une personne, reçue par charité et que nous avons renvoyée, qui aura jeté ces papiers au feu pour me faire peine. »

Pour nous aussi, la perte est grande ; mais les lettres de notre Mère nous ont été heureusement conservées, et c'est là que nous suivrons avec un religieux respect l'histoire de son âme.

Ce qui frappe le plus en parcourant ces pages, c'est l'accent d'humilité profonde qui éclate à chaque instant. La Mère Marie-Eugénie ne semble avoir que le sentiment de sa misère ; elle revient sans cesse sur son incapacité, ses défauts, ne s'aperçoit que de ce qui lui manque, oubliant les dons remarquables qu'elle a reçus de Dieu. – C'est ensuite une soif de mortification et d'obéissance, contraire à sa nature, elle-même le reconnaît, mais que Dieu a allumée dans son âme pour la conduire à la sainteté. – Enfin, c'est un besoin d'amour, de prière, d'union à Jésus-Christ que rien ne contente, si ce n'est la présence du Bien-Aimé. Nous ne suivrons pas dans nos citations l'ordre chronologique, qui est ici sans intérêt ; mais plutôt l'expression de ces trois idées. Les lettres que nous avons sous les yeux portent la date de 1842 ; quelques-unes, – très peu, – sont des premiers mois de 1843. Notre Mère avait alors vingt-cinq ans.

« Je vous avoue, dit-elle, que j'attribue la fatigue que j'éprouve aux peines extrêmes et à la charge qui a été mise sur moi, si jeune d'âge et de vertu, car cette charge est plus qu'une supériorité, c'est une fondation, et une fondation sans fondateur, – puisqu'il n'est plus là, – sans appui, sans

consolation intérieure, ni extérieure. Je ne peux pas dire : *C'est ici le lieu de mon repos que j'ai choisi aux siècles des siècles* ; mais Dieu l'a choisi pour moi.

« J'ai beaucoup senti à la fin de ma retraite que mes défauts sont cause de peu de bien que je fais. Si j'étais grave, humble, recueillie et que je tinsse ferme à ramener toujours les choses au surnaturel, tout irait bien mieux. Ah ! si nous avions une bonne supérieure, je cesserais de me plaindre. Il n'est rien de quoi je manque tant que de sagesse. Je veux me donner à la sagesse éternelle, pour qu'elle supplée à ce défaut de bon sens dont j'aperçois trop souvent les suites. Donnez-moi à elle à cette intention. Le B. Henri Suso a fait un délicieux office latin de la sagesse éternelle, je le dis depuis quelque temps. »

Puis, revenant sur le passé et parlant d'une peine vivement sentie, la Mère dit humblement : « Je n'ai pas eu alors le secret de Jésus-Christ, et sans doute c'est ma faute, j'étais trop occupée de ma blessure...

« Il faut que je vous dise aussi que, depuis quelque temps, j'ai trouvé beaucoup d'enseignements dans les chutes de Jésus sous la Croix. Il me semble que Dieu m'appelle à être souvent là, avec lui, autant humiliée de mes chutes qu'oppressée de la Croix... Qu'il se glorifie donc de mes sottises, qu'il enseigne les autres par mes fausses démarches ; il y aura toujours en Jésus-Christ de quoi m'élever à ce qu'il veut de moi, et je ne dois rien désirer de plus, car cela suffit pour m'unir et m'assujettir totalement à Dieu. Si Notre-Seigneur me faisait de grandes grâces, je me les approprierais, et peu d'honneur lui serait rendu par une âme si lâche à souffrir. »

Ailleurs, elle écrit : « Hier, dans mon oraison, j'ai été portée à adorer la solitude de Jésus-Christ, *factus sine adjutorio*<sup>13</sup>. Cette impression m'a occupée toute la journée. Je crois que Notre-Seigneur veut que je m'adresse à lui comme à notre fondateur pour les moindres difficultés. J'ai fait une neuvaine de communions pour déposer ainsi dans le cœur de Jésus les peines et les inquiétudes de ma charge, et dans le moment même, il m'a fortifiée et m'a donné un témoignage de sa protection.

« Il y a près d'un mois, lorsque je souffrais encore, je fus très saisie par la pensée que je devais laisser agir Jésus-Christ en moi, et que mon être lié, impuissant, obscur, inutile, n'avait qu'à suivre l'action de sa sainte humanité. Je compris qu'il fallait peut-être que je n'eusse aucun appui, même douloureux, – tel qu'était M. Combalot pour l'œuvre, – et que je n'eusse d'assurance, ni de repos, pas même dans l'obéissance. Il me fut dit : « Qu'est-ce qui t'empêche de faire ce que Jésus-Christ ferait ici ? Est-il nécessaire pour cela que tu aies repos en aucune chose ou personne, et que tu appuies ton esprit sur des assurances et des volontés ? .... Il prendrait soin que la règle fût gardée, les religieuses ferventes, les enfants soignées avec zèle, les études chrétiennes, les choses matérielles exactes, pauvres, prudentes et humbles. Fais-le par sa volonté, avec l'inclination que tu sais qu'il y porterait. Sa volonté te suffit, son inclination te suffit : qu'as-tu besoin d'en sortir ou d'en trouver chez toi et chez les autres ?... »

« Je pensais donc que le vrai amour d'épouse dans la séparation, est dans le dévouement aux enfants que l'époux a donnés, en qui vit son image et en qui cette image se développe par les soins de l'épouse, toujours attentive à les rendre dignes de celui à qui ils appartiennent, de telle sorte qu'on aime les enfants en lui, et qu'on souffre pour eux aussi volontiers qu'on le ferait pour lui-même. »

La même pensée revient, sous une autre forme, le 3 juillet 1842 : « Après la communion, j'éprouvais de la tristesse de ne pas sentir que Jésus-Christ m'attire à lui, d'être au contraire toujours renvoyée aux autres, de n'avoir de lumières que pour les servir et de ne rien sentir qui me marque un

<sup>13</sup> . « Pour lui aucun secours » (Cf. Dn 12, 45).

travail de Jésus-Christ en moi ; d'être livrée aux distractions extérieures, de manquer de secours et mille choses de cette espèce, peines de ma supériorité, de l'œuvre, etc. Je disais, comme je fais quelquefois, qu'il ne me traitait pas en épouse, qu'il n'aimait pas mon âme et ne désirait pas la posséder.

« Il me vint en pensée que, dans un pauvre ménage, après les premiers jours que l'on dérobe à la peine, on ne s'occupe plus guère l'un de l'autre. La femme partage le travail du mari, elle appartient à tous comme lui ; mais elle est à lui, et si elle s'avisait de perdre son temps, à se plaindre de ce qu'il ne s'occupe pas d'elle il pourrait lui en faire un reproche et lui dire : "N'es-tu pas ce que j'ai de plus cher ? Pourquoi douter de moi, quand je ne doute pas de toi ?..." »

« Il me semble qu'en effet, rien ne m'empêchera maintenant d'appartenir à Dieu. Les bouleversements d'œuvres, de supérieurs, de politique, d'intérieur, rien ne saurait m'ôter cet être religieux, tellement qu'être et être religieuse, c'est pour moi une même chose. Il me semble que répéter le *Quis nos separabit a caritate Christi ?*<sup>14</sup> n'était pas orgueil, mais que je devais cette confiance au pauvre et tout puissant Époux. Que s'il m'accorde la confiance de croire que je resterai sienne, malgré qu'il ne s'occupe guère de moi et qu'il me livre toute aux autres, je lui dois aussi cette confiance de croire qu'il me gardera toute à lui, et m'appuyant sur sa bonté et sa fidélité, je puis dire en paix : *Neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare caritate Dei quæ est in Christo Jesu*<sup>15</sup>. »

À la date du 20 mars, nous trouvons encore cette admirable lettre :

« Pendant ce Carême je me recueille le plus ordinairement en adoration du mystère de l'Incarnation et en préparation à cette fête qui approche. Ce qui m'a aussi donné de la dévotion, c'était d'assister à la messe comme à une messe de mariage, et d'aller à la communion donner un « oui » véritable à une totale alliance à Jésus-Christ anéanti, pauvre, dépendant, humilié, souffrant, hostie enfin.

« Ce matin, j'ai compris fortement que ce que Dieu demandait pour me conduire dans un état issu de l'Incarnation de Jésus-Christ, c'était le silence de ma nature, non pas la croix, les efforts, les répugnances ; mais le silence le plus continu et le plus grand possible. Ce mot de silence est celui qui rend le mieux ce que je veux dire : dans l'action, c'est le silence de mon activité, de mes goûts, de mes manières de voir, le silence enfin de toute ma nature pour apprendre à laisser agir Celui qui a seul droit de faire ce que je fais.

« Ma place est alors un argument qui m'écrase. Je sens que Jésus-Christ seul a le droit de fonder quelque chose dans son Église, de gouverner les âmes, de faire l'éducation de créatures rachetées de son sang. Il a quelque chose à dire et à faire près de tous ceux à qui je parle, et il me semble qu'il me dit de me taire pour ne pas couvrir sa voix et son action du vain bruit de mes paroles et de mon activité. C'est en cette vue, et non point en la recherche inquiète de mon propre avancement et de ma propre sainteté où j'étais tombée précédemment, qu'il faudrait me tenir. Comme nulle créature n'est plus impropre à ce que je fais que moi, il faut m'y taire, à cause du respect dû à celui que je sers, au lieu de m'inquiéter de m'y rendre propre et de m'y trouver convenable, ce qui ne sera peut-être jamais. »

Des lettres toutes paternelles devaient répondre à ces effusions d'humilité et d'amour de Dieu, car il y a beaucoup d'amour dans ce cœur de mère et de fondatrice, Jésus-Christ le possède tout

<sup>14</sup> . « *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?* » (Rm 8, 35)

<sup>15</sup> . « *Ni mort ni vie, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus* » (Rm 8, 15-16)

entier. C'est lui seul qu'elle cherche dans le travail, dans l'oraison, dans la direction surtout, qui n'est pour elle qu'un moyen de s'humilier et de dépendre.

Le 5 juin 1842, elle écrit à son père spirituel :

« ... J'ai beaucoup senti dans ces derniers temps mon bonheur d'avoir été par de si grands hasards mise en rapport avec vous. La charité même des autres m'a fait peur, et il me semble qu'avec une perfection personnelle que je n'ai guère trouvée en défaut, ils m'eussent pourtant fait du mal par leur extrême méfiance de tout ce qu'il me semble que Dieu me demande. Agir ainsi, c'est me tirer de la gravité des choses de Dieu, et, comme ces choses me sont dures, que toutes mes vues à l'oraison vont à me faire entrer dans une abnégation intérieure que je redoute, je serais très capable d'adhérer à une direction qui m'en retirerait, me rassurant sur le prétexte de mon obéissance et de ma fidélité à mes devoirs extérieurs.

« Je vous avoue que ce n'est pas là l'effet que me font vos paroles : je crois que ce serait plutôt le contraire, qu'elles ajoutent presque aux exigences de ma conscience ; au moins, elles m'y rejettent toujours, et, quelque scrupuleuse que je sois, je ne pense pas que mon attachement à votre direction me donne jamais plus d'inquiétude que l'attachement que j'ai au fond de l'âme à accomplir, quoi qu'il m'en coûte, la plénitude des desseins de Dieu sur moi. Je pense que je souffrirai plus avec vous, je suis bien convaincue que vous ne m'épargnerez pas ; mais si vous vous en chargez tout à fait, je crois aussi que vous ne me laisserez pas sortir des desseins de Dieu et que vous me forcerez à y obéir.

« Il m'est dur de me captiver sous le joug du Saint-Esprit, j'y résiste et je vous résiste intérieurement parce que je vous sens d'accord avec lui. Il me serait pourtant mille fois plus dur d'en être détournée, et quand je m'apercevrais que rien ne me presse plus de mourir à moi-même, il me semble que ma désolation serait sans bornes. Ainsi, mon père, je ne demande pas mieux que de vous remettre l'affaire de mon salut. Consentez-vous à ce que je me décharge ainsi totalement, ne gardant pour ma part que le soin de vous obéir et de vous rendre compte ? Vous me serez alors vraiment père, et jusqu'ici je n'ai pas osé l'envisager comme cela. »

C'était la largeur d'esprit du P. d'Alzon jointe à sa fermeté, qui attirait la Mère et lui faisait désirer ce secours : « Il y a, dit-elle, dans votre direction, quelque chose qui sympathise avec les vues les plus larges, avec le mépris de la sagesse naturelle, avec ce que j'appelle une sorte de luxe au service de Dieu. Ce que j'ai trouvé de plus dur dans votre langage, je l'ai cependant trouvé juste, et un sens intérieur est ouvert pour vous entendre lorsque vous voulez que j'apprenne à souffrir, à me passer de repos, d'appui, d'assurance, à faire une chose parce qu'elle me répugne, à savourer même mes répugnances, à obéir sans explication. Là contre, je puis avoir de la lâcheté, jamais la velléité d'un blâme... »

« Mes vertus d'attrait sont l'humilité et l'obéissance, lisons-nous dans un autre endroit. Le croiriez-vous ? une seule disposition suffit à tout arranger chez moi, à mettre dans mon âme une douceur, une harmonie, un contentement dont je suis depuis bien longtemps privée, et cette disposition est celle d'un profond anéantissement. »

Une lettre de l'abbé d'Alzon, retrouvée plus tard, répond à cette soif d'immolation si souvent exprimée dans la correspondance de la Mère Marie-Eugénie :

« Je ne demande pas mieux, ma fille, que de vous forcer à écouter au fond de votre âme cette voix si sévère, si jalouse de se faire obéir ; de vous forcer à ouvrir les yeux pour lire dans le livre de l'alliance particulière faite entre Dieu et vous, *in tabulis cordis carnalibus*<sup>16</sup>, et c'est sous ce rapport

<sup>16</sup> . « Sur des tables de chair, sur les cœurs » (2 Co 3, 3).

que je vous engage à considérer vos fautes, puisque Dieu ayant consenti à traiter avec vous d'égal à égal, le péché et l'infidélité vous font descendre au rang d'esclave...

« Être bourreau ne me convient pas ; mais être pontife me convient très fort, et puisque tous les jours j'immole Jésus-Christ, je vous prévins que c'est avec bonheur que je vous crucifierai, de la manière que je crucifie Notre-Seigneur, et que je ferai couler le sang de votre volonté dans le calice où mes paroles font couler le sang de mon Dieu. »

Ce n'étaient pas de vains mots. Le Père, voulant développer l'énergie de sa pénitente en proportion de ses difficultés et de ses peines, lui trace tout un programme d'immolation : « se porter toujours au plus pénible, accepter avec amour la vue de son incapacité et de sa misère, prendre plaisir à contempler sa laideur et *savourer* ses répugnances, » telles sont les expressions qui reviennent sans cesse sous la plume du zélé directeur et que nous retrouvons dans les réponses de notre Mère. C'est ainsi qu'il la faisait entrer dans la voie royale de la sainte Croix, par une série de mortifications extérieures qui nous sont révélées par les lettres de la Mère Eugénie, car son obéissance est sans réserve, elle rend compte de ses moindres actions et ne se permet de rien ajouter ni diminuer sans l'autorisation de son directeur.

« Sœur Thérèse-Emmanuel ne veut plus que je jeûne le vendredi, écrit-elle le 27 août 1842 ; on me force de me reposer parce que je suis souffrante, et même assez. Depuis quelques jours je crache le sang, et depuis ma dernière nuit sur la planche j'ai une douleur à la poitrine qui m'empêche de dire l'office au chœur. Comme on trouve que je change chaque jour, je vais me laisser soigner, à moins que vous ne le trouviez mauvais, et si vous le permettez je supprimerai pour un peu de temps les mortifications extérieures. »

Quelles étaient ces mortifications ? Une liste soumise à l'approbation du Père nous les fait connaître. Est-ce une indiscretion de la copier ? Nous ne le pensons pas. Ces pratiques sont communes à tous les saints, et les âmes ferventes y trouvent leur joie. C'est l'union du sang de l'homme avec le sang de Dieu, la part du chrétien et du religieux à la grande immolation du Calvaire. « Coucher sur la planche ; – jeûner tous les vendredis ; – porter la ceinture de fer, quelquefois le cilice de crin pendant la nuit ; – prendre la discipline jusqu'au sang ; – ne boire que de l'eau ; – mêler de l'absinthe à tous les repas ; – prier toujours à genoux ; – se lever à quatre heures et demie du matin et veiller le soir jusqu'à onze heures pour travailler ou prier ; – faire des ouvrages fatigants, porter de l'eau, laver la vaisselle, soigner les Sœurs ou les enfants malades, et quand quelque chose m'y donne de la répugnance, baiser les choses qui me l'inspirent. » Voilà le résumé de la page que nous avons sous les yeux. C'était beaucoup, ajouté à la règle et aux nombreux devoirs d'état d'une supérieure, au milieu des embarras d'une fondation.

Mais ces pratiques qui brisaient le corps et l'épuisaient peut-être, donnaient une grande joie à l'âme. Écoutez l'accent de cette lettre :

« Dès que l'on m'a obligée à me vaincre en quelque point de ma lâcheté, il en résulte une telle joie dans mon âme que je ne puis la contenir. Je crois que si j'étais à la Trappe, je finirais par rompre le silence par des cris de joie. C'est que je ne puis m'empêcher de désirer toujours que Dieu se glorifie en moi ; l'obstacle, c'est mon amour-propre, et je sens bien qu'on ne fait triompher Dieu qu'en brisant ses satisfactions naturelles. »

Et ailleurs : « Je dois vous avouer aussi que les mortifications extérieures engendrent dans mon âme de la joie et de la paix, en proportion de la première répugnance qu'elles m'inspirent. Je suis trop heureuse d'avoir donné cela à Dieu et de me sentir tout abandonnée sous ce rapport. C'est un lien que je brise, et je puis dire enfin : « J'obéirai à tout et rien ne bornera mon abandon au bon plaisir de Dieu. » (16 septembre 1842.)

Un autre jour, la Mère écrit :

« N'ayez, je vous en prie, aucune peine d'avoir été trouvé trop sévère. C'est Notre-Seigneur qui l'a voulu. Ce qui me rend coupable, c'est que je vous connais assez maintenant pour n'attribuer jamais une forme sévère qu'au désir de me faire mourir à moi-même, et malheureusement, c'est là ce que trop souvent je ne veux pas. Remarquez-le, je n'ai commencé à protester contre votre paternité que lorsque vous m'avez assuré qu'elle était à la façon d'Abraham. Ce droit paternel d'immolation, voilà ce que j'ai de la peine à souffrir, même en paroles. Je suis bien lâche, mon cher père, et cependant je tiens d'autant plus à vous que je sais que vous ne tiendrez aucun compte de mes oppositions, et je vous le demande. Croyez que je veux être immolée à Dieu, non à ma façon, mais à la vôtre ; et sous ce rapport ma prière la plus ardente est que vous ne comptiez jamais pour rien ma volonté, ni mes résistances du moment.

« ... Quelquefois, à moi toute seule, je me fâche contre vous quand je m'imagine certaines de vos réponses auxquelles vous m'avez habituée ; ainsi quand je vous confie quelque peine et que vous me répondez que vous en êtes enchanté, mais n'y faites aucune attention... Vous me dites que vous aimez mes répugnances. Ne craignez point pour moi le quiétisme ; les répugnances ne me manquent pas. »

Quelquefois cependant la Mère Marie-Eugénie, raisonnable et prudente par nature, se demandait s'il était sage de briser ainsi ses forces, et s'il ne serait pas mieux de les réserver pour ses nombreux devoirs d'état. Ses supérieurs et confesseurs de Paris n'approuvaient pas qu'on dépassât la règle, déjà trop sévère à leur point de vue. Ceci troublait parfois la supérieure ; mais les demandes de Dieu dominaient tout et donnaient raison à son directeur.

« J'ai été hier tentée de révolte, lui écrit-elle ; ma volonté ne voulait pas s'attacher au plus pénible, ni mon corps se charger de ce qui le crucifie le plus, dans la crainte de lui ôter ses forces pour les autres croix du travail et de la vie ; mais n'y faites pas attention, je persiste dans mon abandon et vous prie toujours de disposer de moi comme bon vous semble. »

L'abbé d'Alzon, plus porté à la sévérité qu'à l'indulgence, n'avait cependant nulle envie de compromettre la santé de sa pénitente, si nécessaire pour les lourds devoirs de sa charge. Il l'interrogeait de temps en temps pour savoir si elle devait s'arrêter, ou continuer sa marche dans la voie des souffrances volontaires, si généreusement acceptées.

« Vous me demandez si je suis fatiguée des pratiques que vous m'imposez : fatiguée, oui, c'est difficile autrement ; malade, non, je puis donc continuer. » Pour se rassurer complètement, le Père pense qu'il est prudent de mettre la santé de la supérieure sous la surveillance de son assistante ; il demande donc à la Mère Marie-Eugénie de ne rien faire sans la permission de sœur Thérèse-Emmanuel, si elle n'a pas trop de répugnance à lui parler de ses mortifications :

« Je n'ai pas de difficultés à parler de mes mortifications à sœur Thérèse-Emmanuel, répond la Mère ; mais j'y trouve quelques inconvénients, – soit parce que cela excite trop les désirs qu'elle a elle-même et auxquels je ne crois pas devoir céder, de sorte qu'elle se tourmente et me tourmente, tout en étant mille fois plus mortifiée que moi dans toutes ses habitudes ; – soit parce qu'il y a de l'inconvénient à ce qu'on sache ici que je fais plus que la règle, vu que nos Sœurs se fâchent et disent que cela est contre l'avis des supérieurs. Il est vrai que nos Constitutions disent que la Supérieure *cherchera sa perfection, non dans les choses étrangères à la vie commune, mais dans la constante reproduction des règles* ; mais elles disent aussi, en divers endroits, *que nous avons besoin d'une grande mortification intérieure et extérieure, que nous devons être remplies d'esprit de mortification ; enfin que la permission sera demandée à la Supérieure par les religieuses pour leurs austérités particulières*. Tout cela suppose bien qu'on en fera.

« J'ai cru devoir vous le dire, afin de n'avoir plus le scrupule d'aller contre ma règle et l'avis de mes supérieurs. Au reste, en me voyant bien portante, nos Sœurs cesseront d'y penser, et je suis bien meilleure supérieure pour l'exemple et la complaisance en me mortifiant davantage. »

Plus encore que le désir de briser sa nature, c'était le zèle du salut des âmes qui portait la Mère Marie-Eugénie à chercher toujours de nouvelles souffrances. Elle voulait s'offrir en victime de réparation pour sa famille si peu chrétienne. Cette pensée, nous l'avons vu, avait dominé sa vocation religieuse, et plus la vénérée Mère avançait dans la voie de la sainteté, plus elle comprenait le don ineffable de la foi et se sentait attirée à s'immoler pour ceux qui ne pensent qu'à jouir, à adorer pour ceux qui blasphèment, à prier pour ceux qui ne veulent pas prier. S'offrir à Dieu pour obtenir la conversion de ces âmes et porter la peine de leurs fautes lui semblait un devoir ; mais cette offrande lui faisait peur, elle en comprenait la gravité :

« Souvent, dit-elle, il me semble que Jésus-Christ m'ayant fait tant de grâces, j'ai comme une mission de rédemptrice envers ma famille, et cependant la pensée de leurs mauvaises dispositions, en cas de mort subite, fait que je n'ai pas le courage de demander à porter la peine de leurs fautes. »

Cette prière héroïque, elle la fit cependant. Nous lisons à la date du 15 août 1842 : « Je voudrais, ô mon Dieu, vous rendre un témoignage d'amour particulier en cette fête qui a été pour moi le jour de tant de miséricordes, où j'ai reçu l'habit de religion, où j'ai prononcé mes vœux. Je m'abandonne donc entièrement à tout ce que je connais être bon et parfait à la lumière de votre grâce, je renonce à me dire que je ne suis pas obligée à certains sacrifices ; je veux, au contraire, m'obliger à toute œuvre parfaite que vous me demanderez. Ainsi, j'accepte le poids des péchés de mes frères, je m'offre dès aujourd'hui à porter la peine et la honte de toute faute commise contre vous, et je ne veux mettre de bornes à cette offrande que votre volonté et l'obéissance. Chargez-moi des fautes de tous les miens, chargez-moi des âmes dont je suis le plus proche ou le plus éloignée, je le veux, si cela vous est agréable. Traitez-moi comme un objet d'horreur à vos yeux, je vous le demande, si cela va à votre gloire. »

Dieu accepta cette offrande ! et la Mère qui avait goûté d'une manière si intime les joies de l'amour divin, se vit tout d'un coup comme séparée de Dieu, privée du sentiment de sa présence, des lumières et des forces qui l'avaient soutenue jusque-là. Sa désolation est si grande qu'elle peut écrire :

« ... Dans cette peine de désespoir, je sens que je souffre autant pour les âmes que de malheureuses circonstances, éducation, scandale, empêchent d'entrer en Jésus-Christ, que pour moi-même ; j'ai offert mon état à leur intention, et j'ai cru que peut-être cette négation de Dieu et de son amour au fond de mon âme était la suite de l'offrande que j'ai faite de moi à Dieu, pour porter la peine des péchés de ma famille incrédule et obtenir au moins la conversion de quelques-uns. J'ai communiqué ce matin fort sèchement. Mon office, mon oraison, tout a été vide de Dieu, mais offert à cette intention d'endurer en moi ce qui est dû aux âmes qui ne se soucient point qu'il y ait seulement un Dieu. Cependant je demande aussi à Celui qui a ressuscité les morts un miracle de résurrection, car je suis effrayée de l'état où je suis. Dieu seul peut me sauver. Je me sens tomber loin de toute confiance. Je pense aux efforts que je ferais pour relever une autre de cet état, mais je ne puis m'appliquer les moyens que j'emploierais.

« ... À matines, le soir, j'ai eu un instant de soulagement en songeant que cette incompréhensible angoisse peut être offerte en hommage à l'agonie de Jésus : *Cœpit tædere*<sup>17</sup>. Dans ces pensées d'union à Jésus-Christ, je sens comme la plus grande de mes douleurs, une sorte de néant de Jésus-Christ en mon âme ; comme quand on ne peut ni voir, ni entendre, ni se souvenir par

<sup>17</sup> . « Il commença à ressentir tristesse et angoisse » (Mt 26, 37).

la voix ou par les traits, ni se faire seulement une idée de la personne aimée. Sans lui, je ne me soucie de rien et tout m'est amer, car il a toujours été mon unique attrait pour le bien. Où est mon Sauveur ? celui que je voyais avec tant de confiance comme l'époux, le frère, l'avocat, la justice, la vie et l'amour de mon âme ?... Pourquoi s'est-il retiré de moi, tandis que je n'ai cherché à modifier ma vie que pour le mieux servir ?... »

C'est à ces cris d'angoisse que répond le Père d'Alzon dans la lettre suivante :- « Soyez généreuse, ma fille, et entrez dans ces voies d'expiation qui vous semblent si dures. Je n'avais pas bien compris ce que vous me dites de l'état d'oblation où vous vous mettez pour vos parents ; mais si c'est par la souffrance, la confusion, le désespoir que vous voulez acheter leur salut, je vous dirai : Si quelque chose vous pousse à ne vous offrir que pour vos parents, bornez-vous là ; sinon, offrez-vous donc pour tous les pécheurs du monde. Ah ! ma fille : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*<sup>18</sup>. C'est bien le cas de le répéter. C'est là, mon enfant, que je vous appelle pour souffrir ; et moi, qui malheureusement ne souffre rien, pour offrir les souffrances de mon Dieu, en qui je me cache, et celles de ma fille, qui souffre pour s'unir à Jésus, l'Agneau sans tache, et l'aider à purifier les pécheurs. »

La désolation continue, mais l'amour de la religieuse immolée n'en est que plus généreux et plus tendre : « Le jour de la fête du sacré Cœur, il me semblait, dit-elle, que tous vont à ce Cœur pour en jouir ; ils aiment Jésus-Christ, et Jésus-Christ les aime ; et cet entretien réciproque, cette jouissance les purifie, les fait agir joyeusement pour Dieu. Les saints et les saintes en sont là ; ils voient les desseins de Dieu qui les appellent à être quelque chose envers lui. Sœur Thérèse-Emmanuel, même au milieu de ses voies dures, sentira très souvent que Jésus-Christ est à elle, qu'il veut la purifier pour la rendre plus agréable à ses yeux divins : il y a une vie entre elle et lui. Pour moi, je ne voyais autre chose en ce Cœur que le devoir d'y faire obéir tout mon être. Ainsi, offrir ses désirs de la croix et les rendre miens, offrir cet amour du prochain qui le fait se donner tout entier pour la plus petite nécessité ou consolation d'une âme, et m'y conformer tout de suite. Ces deux sentiments, avec l'anéantissement devant Dieu, me sont les plus imposés, et ce sont toujours ceux qui me paraissent dominer les autres en Jésus-Christ.

« Je ne sais pas rendre ce que je veux dire. Il me semble que Jésus-Christ travaille dans les autres pour lui, et qu'il travaille en moi pour les autres. Il cherche les autres parce qu'il les aime : s'il m'accepte à son service, ce ne sera qu'à condition de continuer sa vie pour les autres. Savez-vous, mon père, que cela est dur ! C'est ce qu'exprime pourtant cette vue d'il y a deux mois : rester vide, dépouillée, ne pas posséder les vertus, n'avoir d'autre lien qu'une continuelle obéissance. Au demeurant, si Jésus-Christ le désire, il faut que son désir soit accompli, et je vous demande de me communiquer un peu de votre énergie pour cela. »

La Mère dit ailleurs : « Il y a deux ordres dans l'Eglise : ceux qui sont sauvés par Jésus-Christ, et ceux qui sont à Jésus-Christ pour lui servir à sauver le monde et à se manifester. »

Une autre lettre se termine ainsi : « De tout ce que je vous dis, il ne me reste que quatre choses : me taire avec Jésus-Christ, me couvrir de l'intercession de son Cœur divin, sortir des choses de la terre, tâcher d'être passive près de lui avec l'ennui du vide, dans l'espoir qu'il sanctifiera mon âme lui-même. »

Encore une page sur l'esprit de victime : « D'après les lumières que Dieu m'a données sur le bien des souffrances et sur l'extrême besoin que j'en ai, puis-je me plaindre à Dieu de celles que j'ai, et qui, selon *ces lumières*, ne sont *rien* ? Je vous avoue que je ne l'ose pas ; et quand j'en suis tentée ou que les larmes me viennent aux yeux, Jésus-Christ souffrant me vient presque toujours en

<sup>18</sup> . « Ayez les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus » (Ph 2, 5).

pensée, avec un reproche plein de mépris de ce que j'ai des larmes et des plaintes pour *moi* qui n'endure qu'un *rien*, et que je n'en ai pas pour lui et ses cruelles angoisses.

« Depuis quelques jours je suis portée à m'occuper beaucoup de la passion de Notre-Seigneur ; dans ma dernière retraite il m'a semblé que je devais entrer en état de *victime*, et que je n'avais jamais assez pensé à cet effet fondamental de la profession religieuse et même du baptême. Depuis, je m'applique à offrir chacune de mes journées en union à l'offrande de Jésus-Christ au matin du jour de sa passion. Cela me rend plus exacte pour les mortifications et me fait repousser avec plus de mépris les petites satisfactions dont la privation ne suffit certes pas à faire une victime, mais dont la jouissance serait encore plus dérisoire. »

« ...Je vois Notre-Seigneur portant sa croix comme un modèle pour la foi, l'espérance et l'amour qui semblent avoir quitté le fond de mon âme, écrit-elle encore. C'est l'amertume, l'obscurité, le délaissement qui me font crier que je n'aime point, que je ne crois point, que je n'espère point. L'humble confiance, l'amour généreux, l'invincible abandon de Jésus souffrant doivent être mon modèle, et rien que d'y porter les yeux me calme et me soumet. Mais il y a quelque chose de plus à faire. Il s'agit de me former à cet amour généreux et désintéressé qui sacrifie tout mon être, non pour avoir Dieu, mais pour l'honorer, le faire régner plus haut, reconnaître dans un profond délaissement toutes ses perfections, me réjouir enfin d'avoir des vertus plus généreuses à pratiquer ; mais souvent je le trouve dur, et mon cœur frémit d'y travailler. Je m'y suis donnée ce matin devant Dieu, et ce que je vous demande, c'est de m'y aider. »

Au fond de cet état de souffrance, il y avait beaucoup d'amour. Les Sœurs le sentaient et trouvaient dans la direction de leur Mère une paix qui venait de sa grande foi et les relevait toujours. Sœur Thérèse-Emmanuel, qui pénétrait plus qu'une autre au fond de cette âme et la voyait en toutes circonstances si abandonnée à la volonté de Dieu, disait à la Mère Eugénie que dans ses lettres à son directeur, elle l'entretenait trop de ses épreuves ou de ses défauts. « Ce n'est pas votre âme que vous lui montrez, lui dit-elle un jour. M. d'Alzon ne vous connaîtra jamais, si vous continuez à lui parler ainsi ; dites-lui plutôt les grâces que Dieu vous fait dans l'oraison et les sentiments qu'il vous inspire. » Cette réflexion nous a valu la lettre suivante :

« 22 juillet 1842.

« Sœur Thérèse-Emmanuel me redit chaque fois que je cause avec elle que je dois m'efforcer de vous montrer une autre nature que celle dont je vous ai toujours entretenu, et que je dois vous dire ce que je lui confie. Je viens essayer de le faire.

« Je lui disais ce matin l'impression que j'avais eue sur l'évangile de la Madeleine. Ces paroles de Notre-Seigneur : *Celui à qui l'on remet plus aime plus*, m'avaient ravie. La pensée de toutes mes misères se tourna en joie. S'il n'a pas de grandes fautes passées à me remettre, il faut qu'il me relève de mille défauts présents. Eh ! qu'importe, si cela me fait l'aimer plus. Notre-Seigneur ne discute pas ce qu'est Madeleine, ce qu'elle a été : orgueilleuse, indépendante, attachée aux créatures, etc. Dans une âme, il ne voit que le péché quel qu'il soit, ou la volonté d'en sortir. Qui veut être à lui est des siens. Jésus ne connaît pas ces héritages irrépudiables que nous attachons aux âmes. Et cela a toujours été pour moi le comble de l'angoisse de me dire : Je suis orgueilleuse, indépendante ; une telle chose devenue comme une condition, un attribut de mon être, c'est comme le mal inévitable attaché à moi. Ce que j'ai souffert à cet égard m'a toujours fait dire aux autres : Vous êtes ce que vous mettez dans votre volonté et dans vos actes. Voici des dispositions, des actions où il y a tel défaut, ôtez-le, agissez de telle façon, cela dépend de vous. Sans cela, autant poser les armes, autant désespérer et plier sous l'inévitable.

« C'est la disposition qui m'avait gagnée pendant un certain temps et qui m'avait fait intérieurement désespérer des autres aussi bien que de moi-même, nous croyant tous renfermés dans le cercle de notre caractère naturel. Mais que toutes ces connaissances de ma nature s'enfuient vite quand je rentre dans ma foi ! Dieu appelle, Dieu agit, Dieu forme l'âme, et, quoi qu'en disent certains auteurs spirituels, il n'est pas astreint à la former par rapport à des penchants naturels de fort peu d'importance devant lui.

« J'eus ensuite l'impression courte, mais claire, que je devais marcher non dans la connaissance, mais dans l'amour. On a remarqué de sainte Madeleine qu'elle a eu plus d'amour que de lumière. À Béthanie, elle ne savait ce qu'elle faisait en embaumant d'avance le corps de Jésus pour la sépulture ; au tombeau, elle ne le reconnut pas. Cette pensée n'est point un sacrifice, mais une délivrance. Que me faut-il de plus pour une action, que de penser qu'elle est agréable à Dieu ? Avec ce seul mot, on m'a tout dit, on a trouvé le talisman, je ne suis pas capable de comprendre un autre motif. Une action à faire est le bon plaisir de Dieu à y trouver, voilà tout ce qu'il me faut, voilà la source d'une paix délicieuse, et, sincèrement, il ne me semble pas que je puisse résister à cette promesse d'être agréable à Dieu, sortit-elle de la bouche d'un enfant.

« Je crois qu'à cet égard vous pouvez m'aider beaucoup en me donnant peu d'autres raisons de ce que vous pourrez me conseiller, que la promesse que cela est agréable à Jésus-Christ. »

Suit cette page sur la grâce :

« C'est la grâce de Jésus-Christ qui est pour moi le mystère par excellence, le sujet de mon admiration et de ma reconnaissance ; il me semble que je reçois une intelligence toujours plus grande de tout ce qui tient à cette grâce divine. Ses effets, sa nature, son opération et notre coopération, je crois que je pourrais en parler longtemps sans crainte de me tromper. Vous entendez bien que ce n'est pas sur les subtilités de l'école que je pourrais répondre, je n'ai jamais eu la patience d'apprendre une seule fois toutes les chicanes de grâce suffisante et de grâce efficace. Mais ce don de Dieu qui est au fond de nos cœurs, qui agit et se développe en nos âmes, voilà ce que j'admire, ce que j'aime tant à contempler, ce dont je me réjouis, espérant que je le possède ou plutôt que j'en suis possédée. Vous êtes fou de Jésus-Christ. Eh bien ! je le suis de sa grâce, qui est encore lui-même, en la participation qu'il nous donne de tout ce qu'il est. »

La Mère envoie ensuite à son directeur la note suivante qui résume toutes ses ambitions, tous ses désirs :

« Il y a quelques jours, nous avons eu ici une cérémonie de sœur converse. Voici le billet que j'ai remis à la novice pour en obtenir le contenu. Je l'écrivis avec un grand sentiment de Dieu, et à cause de cela, je crois que c'est ce que vous devez m'aider à acquérir et à corriger.

« Je demande la grâce d'entrer dans cet attrait d'union simple, pure, silencieuse, séparée des créatures, dont j'ai eu la vue aujourd'hui et que je ne comprends pas toujours. Que j'y entre par humilité et par une grâce qui m'éclaire, m'attire et me retienne fidèle. Que Dieu me prenne malgré moi pour son vrai service ; qu'il m'accorde de me corriger de mon défaut de dépendance et de silence intérieur, défaut d'esprit de mortification pour toutes les petites activités, paroles et pensées inutiles. Je demande encore la grâce d'être exacte et parfaitement régulière, de faire un emploi sérieux et chrétien du temps qui s'enfuit. Tout cela en amour, par amour, avec le désir de souffrir et d'en être trouvée digne. Que l'amour bannisse le découragement, la méfiance de Dieu, le scrupule ; que je m'étende toujours en avant et que je meure à tout retour de vanité et d'amour-propre.

« Je montrai ce billet à sœur Thérèse-Emmanuel, qui en fut très contente. Elle ne cesse de me dire qu'il lui semble que Dieu travaille beaucoup en moi en ce moment. »

La chère assistante avait raison d'encourager sa Mère, et de lui reprocher de trop charger son âme dans ses accusations : « Sœur Thérèse-Emmanuel dit que j'accuse toujours ma pauvre âme. Je le fais peut-être trop en communauté, montrant mes défauts, disant que tout le mal qui est dans la maison vient de moi, ne reprenant jamais une faute sans montrer comment j'y donne lieu par mon mauvais exemple. Je crains que cela ne diminue le respect, parce que ce n'est que trop vrai. Du reste, je ne le fais pas par humilité, mais par vérité et pour être sans détours, quoique je porte avec peine l'humiliation de croire qu'il n'y a pas une supérieure en France qui mérite moins que moi l'estime de ses filles. »

Dans une note personnelle, à la suite d'une méditation, la Mère exprime le même sentiment, c'est le fond de son âme : « Oh ! qui me méprisera comme je le mérite, quel supérieur s'indignera contre moi pour me reprendre publiquement, quel inférieur pour estimer ma conduite ce qu'elle vaut, quelle circonstance me fera paraître la confusion que je mérite !... Et mon Dieu me fera-t-il cette grâce qu'en toutes les humiliations je ne m'inquiète plus de paraître humble, mais de laisser agir la sagesse divine et l'amour divin ? »

Le nom de sœur Thérèse-Emmanuel revient souvent dans cette correspondance ; rien de plus touchant que l'intimité de ces deux âmes appelées à faire ensemble l'œuvre de Dieu : « Sœur Thérèse-Emmanuel est vraiment bien sainte, et je voudrais lui ressembler ; mais au moins il est bien vrai que je l'aime, car il est étonnant combien mon cœur dépend de ses moindres sentiments pour les ressentir plus qu'il ne croit... »

Et encore : « Entre les choses particulières que je demande à Dieu, une dont je voudrais savoir que vous ne me blâmez pas, c'est une meilleure supérieure pour la maison. Me blâmeriez-vous de faire doucement et sagement ce que je pourrais près des supérieurs ou des Sœurs pour y amener ? Dans quelque temps, je crois que sœur Thérèse-Emmanuel y ferait très bien, et pour moi la soumission me serait très utile... »

C'est souvent par des contrastes que les âmes s'attirent, la lettre suivante nous le dit :

« Sœur Thérèse-Emmanuel ne me comprend pas toujours, écrit la Mère, parce que nos attrait se rapprochent en certaines choses et qu'ils diffèrent pour le fond. Les siens sont plus purs, plus élevés, plus saints. Moi, je connais Dieu comme un enfant connaît sa mère. Cette pensée de la bonté de Dieu semble fondre la glace qui me sépare de lui. Quand je parle de sa justice, de sa sainteté, de toutes ses perfections, je veux certes les honorer ; mais c'est par la bonté qu'il est mon Dieu, et je me suis souvent réjouie d'adorer en cette seule perfection son éternité, son infinité, sa puissance. Avec ces pensées, tout m'est facile, je ne m'arrête plus à rien, c'est là ma simplicité. Que m'importe tout le reste, quand je me repose sur le sein de mon Dieu ! Mais il faut que cette bonté m'attire et se rapproche de ma petitesse. »

Nous avons retrouvé dans les papiers de la Mère Marie-Eugénie le rendement de compte de sa grande retraite de 1842 : ces notes achèveront de nous la faire connaître. Pour toute religieuse, la retraite est un temps de renouvellement et de repos ; l'âme vient retremper ses forces auprès du Maître divin qui reprend, console, éclaire et fortifie. Pour une supérieure, la grâce de la retraite est plus précieuse encore : elle a tant à donner !... Comme il est bon pour elle d'aller puiser aux sources d'eaux vives, d'y étancher sa soif et de dire au céleste Époux : *Trahe me, curremus* !<sup>19</sup>... Aussi la première impression de la Mère Eugénie est-elle une impression de grande joie :

« Oh ! que la liberté de l'amour me rend joyeuse ! écrit-elle dès le premier jour. Je suis si heureuse en retraite, si gaie même, que je m'en veux presque ; mais cette gaieté qui part du fond

<sup>19</sup> . « *Entraîne-moi, courons !* » (Ct 1, 4).

rendra ma fidélité plus sérieuse, et je me sens prête à tous les sacrifices... Que la retraite me plaît ! mais c'est peut-être un goût naturel ; elle me donne tant de repos, que je n'ose m'arrêter à l'aimer hors le moment présent où j'y suis mise par ma règle et la volonté de Dieu. »

Quelques jours après : « Déjà trois jours de ma chère retraite sont écoulés. Je la fais de la façon que je crois le plus profitable ; mes Sœurs m'ont promis une solitude absolue, je n'ai nullement à rompre le silence, pas même pour parler de mon intérieur, puisque je n'ai personne, je suis seule avec Dieu. Je reste à la chapelle presque toute la journée, je médite sur les vertus de Jésus crucifié, et je me trouve si heureuse de cette vie de silence, de prière et de larmes, que je suis tentée de me dire : Ce n'est donc pas une illusion ce désir secret que j'ai eu souvent d'une vie plus contemplative que celle-ci ? Mais d'un autre côté, quand je vois que Dieu m'a fait de si grandes grâces, il me semble qu'il n'a pu les accorder à une créature telle que moi, que pour faire compensation aux peines et aux distractions de ma charge, et cette pensée me la fait aimer.

« Au fait, je suis convaincue qu'il faut compter sur Dieu pour sa sanctification, et non sur les moyens les plus saints, qui ne dépendent pas absolument de nous. Si je désirais trop la solitude, j'aurais peur de m'y trouver ensuite plus vide de Dieu que dans les tracas.

« C'est ce que je ne cesse de dire à sœur Thérèse-Emmanuel, car pour elle aussi je ne doute pas un instant que, malgré sa fidélité, Dieu ne lui eût pas accordé des grâces si spéciales, si elle avait eu les grâces communes d'une vie plus retirée. Son goût est constamment pour le silence et la retraite, il n'y a que la charité et l'ordre de la Providence qui l'attirent au dehors ; je ne puis croire que Dieu ne tienne pas compte de ce qu'on gagnerait dans la solitude et de l'effort qu'on fait de s'y arracher. »

La même idée revient dans une lettre écrite un peu plus tard. Nous la plaçons ici à cause de son importance : c'est pour nous l'idée mère de la Congrégation.

« Ce n'est pas chose facile de mêler ensemble la vie active et la vie contemplative. Il faut être extrêmement saint pour faire les choses extérieures en esprit de foi. Il est tout autrement facile de se fixer et de se maintenir dans l'ordre surnaturel, lorsqu'on se sépare matériellement de tout ce qui peut occuper la nature. Mais voir Dieu dans les choses, agir en étant uniquement attentif à ce qu'il y a de grâce dans les autres et en nous, il faut pour cela toute une autre fermeté et un sacrifice bien plus continu et plus difficile de son propre esprit et de ses goûts.

« Je crois pourtant que les filles de cette Congrégation y sont appelées, et qu'ayant pris à tâche de soumettre à Jésus-Christ leur intelligence, aussi bien que leur volonté, elles ne peuvent acquérir l'esprit qui leur est propre qu'en renonçant à tout goût, à toute action, à tout jugement même qui ne pût pas être celui de Jésus-Christ, à leur place. Je n'ai jamais hésité à croire que nous ne réaliserions notre but qu'en ayant l'esprit des ordres les plus pauvres et les plus fervents, qu'il nous faut d'autant plus de sévérité intérieure et réelle que les formes extérieures sont plus douces, et qu'il nous reste plus de liberté d'esprit qu'à la plupart des religieuses. Notre totale dépendance de Jésus-Christ doit être la chaîne secrète de notre liberté intérieure et extérieure. »

À la fin de la retraite, la supérieure résume très simplement les grâces admirables qu'elle a reçues :

« Savez-vous, mon père, que je vous dois une grande reconnaissance. C'est sous votre direction que Dieu m'a fait les grâces que j'estime le plus, et la dernière me vient de vos conseils. À la première retraite dont je vous ai rendu compte, je reçus une grande connaissance de la vie et présence de Jésus-Christ en nous avec inclination à m'y soumettre en chaque action, une connaissance aussi que toutes les vertus sont fondées en foi, espérance et amour, et qu'il faut se simplifier en ces seuls actes, ce qui serait un grand repos pour l'âme.

« La seconde grâce, dont je sens encore l'effet, c'est l'estime et la connaissance de l'excellence de l'Être divin qui me furent données au moment de ma profession. Il me semble que j'ai reçu là le fond d'un amour et d'un désir qui peuvent être obscurcis parfois, mais non éteints.

« La troisième grâce, ce sont ces mouvements puissants qui me portaient vers Jésus-Christ crucifié dans mes peines de cet hiver.

« La quatrième enfin, c'est que depuis l'Assomption dernière, j'ai reçu une sorte de liberté d'esprit et de cœur, avec facilité de m'occuper des choses de Dieu, soit en me tenant en sa présence, soit en m'entretenant intérieurement de pensées de mépris de moi, du désir d'acquiescer telle ou telle vertu, soit en me reposant de toutes choses sur la joyeuse certitude qu'il ne se fera jamais que la volonté de Dieu. Cette disposition me rend sensiblement meilleure, même aux yeux des autres.

« Je ne puis douter que ces dons si précieux ne soient un peu le fruit des mortifications que la grâce me demandait et que je n'ai faites d'une manière suivie que lorsqu'elles m'ont été imposées par l'obéissance. J'ai été pressée devant Dieu de vous expliquer cela et de vous supplier de me mortifier beaucoup à cet égard.

« Il me semble que pour me rendre digne que Dieu accomplisse en moi tous ses desseins, je dois mourir à tout le bruit des résistances, des craintes, des désirs, de sorte qu'envers les dispositions qui peuvent être faites de moi sur terre, je sois dans la sainte indifférence de saint François de Sales, et que mon âme soit également libre et calme envers toutes les volontés de Dieu, sans retour sur ce qui lui plaît ou lui déplaît à elle-même. »

Dans ces lettres à l'abbé d'Alzon, bien des sujets sont traités ; les questions générales reviennent sans cesse sous la plume de la Mère Marie-Eugénie, qui ne parle pas seulement de sa conscience, mais de tout ce qui l'occupe, des ouvrages qu'elle lit, des idées qui lui semblent fondamentales pour son œuvre, de son désir de travailler au règne de Dieu.

« En allant ce matin à l'archevêché, j'entrai à Notre-Dame. J'y eus un moment de grand recueillement. À la même place où j'avais reçu autrefois une si entière volonté de tout vaincre pour travailler à l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de tout quitter pour passer dans son armée, je pensai que peut-être alors je ne voyais que le règne temporel de Jésus-Christ ; mais lui, voyait son règne intérieur sur mon âme, et tandis que je ne songeais qu'à la mission qu'il pouvait m'avoir donnée, il m'attirait par un amour secret pour la seule fin de me posséder et de s'approprier mon cœur ; qu'aujourd'hui, peut-être, il me fallait quitter, pour me donner à cet amour de jalousie, la préoccupation même des pensées qui m'avaient autrefois séparée du monde.

« J'en offris le sacrifice à Dieu pour ne m'occuper, s'il le faut, que de mes rapports avec lui ; mais en même temps, je le suppliai de me conserver cet esprit d'amour pour son règne ici-bas. »

Cette note sera toujours la dominante, Dieu ne change pas ses desseins ; la première grâce sera la dernière, c'est la raison d'être de toute une vie. Il faut travailler à l'extension du règne de Jésus-Christ : *Oportet illum regnare*<sup>20</sup>. Cette pensée revient sans cesse dans les écrits de la Mère Eugénie, à cette époque ; elle ne peut se désintéresser de la grande question sociale, catholique et chrétienne pour se renfermer dans le seul travail de sa perfection. Et c'est ici qu'elle trace d'une main ferme le véritable esprit de l'Assomption.

« Il n'est pas possible, dit-elle, que la régénération terrestre de l'humanité, de sa loi sociale, ne doive pas sortir de la parole de Jésus-Christ. Les notions admises de nos jours peuvent obscurcir cette certitude, je puis moi-même ne pas la saisir ; mais cette pauvreté, cette nuit de mon intelligence n'empêche pas que la chose ne soit, et que ma foi ne la salue au travers de mes ténèbres.

<sup>20</sup> . « Il faut qu'il règne » (1Co 15, 25).

« Comme les ouvriers de nos vieilles cathédrales, beaucoup travaillent sans savoir ce qu'ils font à la cité de l'avenir. Il faut accepter ce rôle au besoin, je me le suis dit depuis longtemps. Il y en a même tant qui y travaillent sans le vouloir, comme les Romains faisaient leurs routes pour les prédicateurs de l'Évangile. Je me suis donc retranchée à répéter plus souvent à Dieu cette prière qui m'est si chère : *Que votre règne arrive*, à tâcher de sanctifier son nom par l'effort d'une charité plus grande qui me fasse plus réellement représentante de sa divine bonté envers nos Sœurs, en devenant plus humble, plus soumise, tendant à l'union et à l'avancement dans la vertu. »

Le 23 novembre 1842, elle écrit encore cette lettre qui nous montre quelle était la trempe de ce grand esprit :

« C'est une chose assez étrange que cette disposition à généraliser toujours mes impressions. M'en détourner en me disant que cela ne me regarde point, c'est agir à la Sancho Pança, – comme on le fait souvent de nos jours, – sans un mouvement pour les idées que l'humanité doit réaliser, pour les types qu'elle doit reproduire. Bannir tout cela pour être meilleur chrétien, cela me choque, et il y aurait danger pour moi à me persuader que l'âme chrétienne devient de plus en plus indifférente à tout ce qui est d'un ordre général et qui ne la touche pas directement.

« D'un autre côté, il arrive assez souvent que je ne m'en soucie plus ; contente d'aimer, de prier, de vivre dans le cercle de mes devoirs, je laisse toute idéalisation, toute notion plus générale. De cette manière j'évite les angoisses de l'esprit, mais je redouble en moi la lâcheté de la volonté. Le bon sens qui m'a dit d'éviter des préoccupations inutiles me dit de repousser toute souffrance, dès qu'elle ne paraît pas non plus bien utile. Il n'y a plus de luxe alors dans ma manière de servir Dieu, mais une comptabilité régulière, qui m'est naturellement en horreur.

« Je ne me sauve pas de ce dualisme en me réfugiant dans la vue de Dieu. En lui encore, je vois également le principe des devoirs, l'auteur des choses, la source des desseins que le monde manifeste. J'y vois aussi mon Dieu, mon Père, mon Sauveur, mon Époux, Celui qui est tout pour moi, en qui j'aimerais mieux par goût m'absorber seul à seul, s'il était possible d'oublier sa gloire en tous, l'accomplissement de ses desseins, l'harmonie réalisée de ses pensées.

« Quand je parle de tout cela, je sens que je n'en parle jamais comme je voudrais ; aussi je vous demande de me dire votre pensée. Comprenez-vous ce qui me tourmente ? Que croyez-vous que je doive faire ? Faut-il renoncer à ce qu'il y a de plus général dans mes vues ? Ne faut-il pas plutôt cultiver ensemble et cet amour en quelque sorte personnel qui me fait trouver en Dieu *mon bien*, et cet amour extensif qui fait que je l'aime en quelque sorte au nom de tous les hommes et que je veux savoir quelque chose de ses desseins sur eux, m'en inquiéter, y contribuer d'un désir et d'une conviction, alors que je suis impuissante à le faire autrement ?

« Je voudrais finir ce sujet en vous demandant s'il n'y a pas tout simplement, dans les deux manières d'envisager la piété, la déduction spirituelle des deux manières d'envisager l'homme : soit comme être social, partie d'un tout, tendant à ce tout et par ce tout à la fin comme au principe des choses et de leurs lois ; soit comme être absolu qui ne voit dans tous ses rapports que des accidents et des circonstances dont il se fait centre pour tendre personnellement à Dieu.

« Je me désole d'avoir été si longue là-dessus, et il faut pourtant que j'ajoute quelque chose à ce chapitre de *presque philosophie*. Je tiens à vous dire que cette vue des desseins généraux de Dieu et de son règne sur le monde ne met en moi nulle opposition à l'idée de vies totalement solitaires, soit réellement, soit par l'incapacité d'agir où Dieu peut mettre des âmes. Que Dieu dispose de sa créature, qu'il l'emploie à être devant lui en état d'adoration ou même seulement d'anéantissement, je la trouve trop honorée, trop heureuse d'entrer dans son dessein et de n'avoir d'autre mission que celle de manifester ainsi l'empire de Dieu sur sa créature soit en passant une vie entière sur un lit de

malade, soit en enfermant toutes les puissances de son esprit dans un attrait de silence et d'anéantissement.

« C'est par là que je m'entends très bien avec sœur Thérèse-Emmanuel et que ses plus grandes impuissances pour l'extérieur me feraient même envie ; je me trouve prête à la diriger dans les abandons plus grands, plus profonds encore qu'aucun de ceux qu'elle ou moi puissions concevoir. Je comprends bien qu'il n'y ait pas là de borne à poser, et qu'en présence de notre grand Dieu, la créature n'ait pas à s'étonner d'être conduite à des extrêmes de bassesse et de néant.

« Où je ne comprends plus, c'est quand la chose est prise de l'autre côté, quand on engage l'homme à se séparer des autres pour avoir moins de distractions, pour être plus libre de tendre à Dieu ; lorsqu'il se porte de lui-même à l'indifférence, au dégoût des êtres, des rapports, des choses matérielles même, qui après tout sont faites pour Dieu et destinées de Dieu à quelque chose. Je ne puis pas vous dire cette différence comme je la sens ; mais j'ai été enchantée de trouver par hasard, l'autre jour, un mot du sage et pieux Gerson, à propos d'un mystique de son temps : *Cujus radix est error stoicorum ponentium virtutes esse in insensibilitate*<sup>21</sup>.

« Mais quelle misère d'être femme, si, comme on a fini par me le persuader, un esprit masculin eût su dire en quatre paroles ce que je viens de délayer en quatre pages ! Toutefois, ne vous appuyez pas trop de cette conviction quand vous m'écrivez, car je vous comprends beaucoup mieux en quatre pages qu'en quatre mots. »

Ces lettres si graves, si sérieuses, se terminent presque toujours par des mots charmants. Nous citons au hasard :

« ... Je trouve Notre-Seigneur bien bon de vous avoir confié mon âme, et j'ai toutes sortes de raisons de le remercier. Veuillez bien, s'il vous plaît, maintenant devenir un saint ; c'est là ce que vous me devez, si vous consentez à me devoir quelque chose, en échange de la confiance avec laquelle je me livre à votre direction, pour que vous m'aidiez à me donner à Jésus-Christ. »

Un autre jour : « M. Combalot me disait autrefois que vous passiez pour un saint à Nîmes ; depuis, on ne m'a parlé de vous que comme d'un homme d'esprit. Sur votre titre de grand vicaire, Mgr Gros vous a cru cinquante ans. Quel âge a votre paternité ? (L'abbé d'Alzon avait alors trente-deux ans.)

Ailleurs, en parlant de Fénelon, la supérieure ajoute : « Plus je l'ai lu, plus j'en suis revenue à ma première opinion. Il me dessèche bientôt, c'est un esprit avec lequel je ne saurais durer longtemps. Croyez-vous, comme on me l'a dit, que ce soit parce que nous nous ressemblons ?... Il apprend à s'analyser, et j'ai besoin d'apprendre à m'oublier. C'est possible. Du reste, si vous me permettez de le dire, je ne le crois pas non plus trop bon pour vous, quoique vous ayez naturellement de quoi échapper à ses défauts...

« Vous voyez que je ne perds pas ma liberté en désirant me rendre plus obéissante : tout au contraire, je crois que nous serions tous deux d'autant plus libres que nous oserions être plus sévères l'un pour l'autre. Peu de gens seraient ainsi ; mais Dieu nous a faits pour aller ensemble ; sérieusement, je suis persuadée de ce dernier point, et je serais toute prête à vous quitter, – comme vous me le conseillez, – si je croyais être plus saintement conduite. Mais je vous prie de vous arranger, de sorte que cela ne puisse pas être, et je crois que cela ne sera pas. Dieu m'a faite votre fille avec un sentiment particulier de sainte union et de foi, que sa Providence le veut ainsi. »

Nous ne résistons pas au plaisir de placer ici une lettre qui sort un peu de notre sujet, mais qui caractérise trop bien notre Mère et le P. d'Alzon pour que nous puissions l'omettre. Mère Marie-Eugénie avait un jour parlé à son père spirituel du don de commandement qu'il avait reçu de Dieu.

<sup>21</sup> . Dont la racine de l'erreur est celle des stoïques, considérant que la vertu est dans l'insensibilité.

Celui-ci parut extrêmement surpris : « J'ai été pas mal étonnée de votre étonnement, quant au don de commandement, répond la supérieure. Il y a bel âge que je vous l'ai reconnu, je dirais même avant de vous connaître. Vous m'en donniez un assez joli échantillon en me faisant l'honneur de m'écrire une lettre que j'ai encore, et dont M. Combalot était très fier, moi presque mécontente ; mais je consolais mon indépendance en souriant un peu de tous les deux, alors que M. Combalot vous mettait en avant pour prouver qu'il n'était pas si autoritaire que les autres. C'est pour cela que j'ai eu tant d'appréhensions au commencement de nos rapports. Au fait, vous êtes plus libéral que vous ne paraissez, mais vous êtes né pour commander ; croyez-moi, cela ne s'acquiert pas avec tant de naturel, et il faut en avoir été doué à son berceau pour le faire si facilement, alors qu'on n'y est pas obligé.

« Toutefois je maintiens mon opinion, c'est une grande qualité naturelle, celle qui se remplace le moins et qui donne le plus de puissance. Pourquoi entre cent hommes d'un talent égal, y en a-t-il un qui d'abord les conduit et les entraîne ? C'est qu'il a le don du commandement. Je suis de ceux qui l'estiment le plus et qui l'ont le moins. Je crois qu'il est mille fois moins pénible d'être commandé par ceux qui l'ont, que par les autres ; je crois que ceux-là peuvent beaucoup plus pour donner l'esprit d'obéissance à leurs inférieurs. Mais, je vous le répète, ce qui me fait dire que vous avez le don du commandement, ce n'est pas ce que je connais de vous maintenant, c'est ce que j'en ai vu à Chatenay, et les premières lettres que vous m'avez écrites. Je suis toujours étonnée que vous vous soyez donné la peine de parler si absolument à quelqu'un sur qui en somme vous n'aviez point d'autorité, et dont vous ignoriez le caractère. »

Cette liberté de ton n'est-elle pas charmante, jointe à un respect si profond, à une obéissance si absolue ? De telles lettres font doublement regretter les réponses du Père d'Alzon ; nous les aurons dans les années qui vont suivre, et nous y ferons de larges emprunts.

Pour aujourd'hui, nous voudrions terminer ce chapitre, – déjà bien long, – par une page qui révèle notre Mère sous un aspect nouveau. Puisque c'est son âme que nous étudions, et que, par les fragments déjà cités, nous avons vu quel était le caractère de sa piété, la trempe de son esprit et la délicatesse de sa conscience, voyons maintenant ce qu'il y avait d'exquise poésie dans cette nature éminemment pratique. La lettre qui est sous nos yeux est du 3 octobre 1843 ; elle rappelle les souvenirs du passé, alors que toute jeune fille, Eugénie, touchée par la grâce, croyait devoir abandonner ses rêves d'idéal, son amour de l'art et de la nature, pour entrer dans un ordre d'idées plus sévère et dans la froide réalité des vertus pratiques.

Il y eut là un moment difficile pour son âme ; et comme la nature ne change pas, qu'elle se transforme sans se détruire, à l'époque où nous sommes parvenus, la Révérende Mère sent encore très vivement ce culte de l'art, cet amour du beau qui a été la passion de sa jeunesse ; elle se demande s'il faut tout sacrifier, même ces impressions douces et pures que lui donne la contemplation des œuvres de Dieu, même ce symbolisme poétique qu'elle trouve partout dans la nature. Il faut du temps pour que tout s'harmonise dans une âme. C'est la harpe aux sept cordes qui vibre à tous les souffles du ciel ; n'en brisez aucune, mais que l'Esprit-Saint les accorde, afin que toutes ensemble chantent le cantique du Bien-Aimé : c'est le *Cantique des cantiques* ; suivant la belle expression de la sainte Écriture, les fleurs des champs n'en sont pas bannies<sup>22</sup>.

Lisons maintenant cette lettre, si jeune, si fraîche, qui pose un cas de conscience tout particulier et forme un charmant contraste avec les lettres si graves que nous venons de parcourir :

« Je suis encore grandement ennuyée, mon cher père, et le croiriez-vous ? c'est à votre sujet. J'ai le sentiment que vous ne me comprenez pas ; chose de peu d'importance, me dis-je, mais qui

<sup>22</sup> . « Ego flos campi et lilium convallium. » – Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. (Cant. 2,1 Vulgate)

me pèse un peu. Voilà ce que je veux vous demander aujourd'hui. Faut-il que je vous parle de toutes mes impressions, au risque de m'occuper de moi et d'employer bien du temps ? Ne vaut-il pas mieux que je suive une disposition qui, dès ma conversion, m'a portée à quitter tout le luxe des sentiments, de la délicatesse, toute cette poésie même de la vertu dont j'étais idolâtre ? J'aurai peine peut-être à vous faire comprendre ce que je veux dire. Il ne s'agissait pas de ne pas éprouver, il s'agissait de réduire à la réalité froide, au devoir pur, à une activité *stern*, comme disent les Anglais, tout ce que mon âme contenait alors de vie.

« Selon la manière dont ces choses se traduisaient alors à mon esprit, – riez-en si vous voulez, – je fuyais les endroits de la campagne ou du jardin où j'avais en quelque sorte vécu dans les harmonies de beautés, de lumières, de parfums que je sentais si vivement, qu'elles vivaient à leur tour dans mon âme, en développaient et en personnifiaient toutes les pensées.

« Le croiriez-vous de moi ? Un de mes plaisirs intellectuels d'alors était d'aller cueillir des fleurs sauvages, – les seules qui eussent du charme pour moi, – d'en composer des bouquets dont la forme traduisait les pensées les plus métaphysiques de mon esprit ; et, comme la plupart de ces fleurs reprennent, dans l'eau où on les place, leurs allures, leur croissance, leur liberté, je cherchais, dans la forme plus gracieuse et plus libre que la nature elle-même donnait à mes combinaisons, un développement de mes pensées mêmes, aussi bien que de mes rêves. Je cherchais à deviner la société humaine, associant une intelligence à une fleur, à un épi, à une graminée plus hardie ou plus légère ; et les ambitions, les erreurs, les systèmes où chacun se place, j'en cherchais le secret au milieu de cet innocent plaisir de jeune fille qui ne portait ombrage à personne.

« Plus tard, la direction de M. Combalot me rejeta loin de cette région naturelle de mon esprit pour laquelle il n'avait pas assez d'anathèmes, et moi-même, pour arriver à m'en déprendre, je la frappai de la plus amère ironie. Pour vous faire comprendre le premier sentiment qui se présenta à moi pour me déprendre de la forme, je vous conterai encore une folie. Au lieu des endroits dont la grâce charmante avait pour moi tant de significations, j'allais me promener tous les soirs pour songer à ma vocation dans le potager.

« Voilà une idée tout allemande dont vous allez rire. C'est l'enseignement de ma vie nouvelle : là, rien pour la grâce, rien pour la beauté. Les allées droites mènent le plus vite possible à leur fin, il y en a juste pour le besoin de la marche ; des plantes, pour les seuls besoins de la vie ; des parfums, ceux qu'on ne peut empêcher : la vigne qui fleurit, la fraise qui se colore ; des fleurs, celles qu'on ne peut éviter et qu'un fruit va suivre. Rien n'arrête le regard, ni la pensée, ni l'imagination. Aux yeux humains, tout là est ridicule, laid, vulgaire. Pourtant, si la bienfaisance veut puiser quelque part, elle ira là. Le pauvre sera soulagé par ces plantes si méprisées, tandis que vos fleurs seraient pour lui une dérision ; et, si le soleil se couche dans sa magnificence, c'est là que vous le verrez mieux, car les beautés du ciel demeurent, et plus rien ne vous en distrair.

« Quelles folies, n'est-ce pas, mon père ? Voilà cependant ma manière native de concevoir et de raisonner. La connaissez-vous telle ? Je quittai donc toute délicatesse, tout luxe de l'âme, et la prétention même de m'en voir accorder, comme on faisait alors généralement autour de moi ; j'acceptai tous les mépris, pourvu que le bien fût au bout. Aujourd'hui, mon père, j'ai le sentiment du vôtre à l'égard de ces délicatesses de nature, dont personne ne fut si bien pourvu que moi. Cela me déconcerte, parce que vous êtes pour moi juge du bien... »

Nous avons ici la réponse de l'abbé d'Alzon, elle est aimable et nullement sévère ; mais la difficulté de la Mère Eugénie est-elle bien comprise ? Nous ne le pensons pas.

Nîmes, 8 octobre 1843.

« Vous me demandez, ma chère fille, s'il faut que vous renonciez à tout le luxe de vos sentiments, c'est-à-dire à la jouissance que vous procure la vue de tout ce qui est beau dans l'art comme dans la nature. Je ne vous donne pas ma réponse positive, mais je vous demande votre manière de voir. S'il est vrai qu'il n'y a pas deux anges qui se ressemblent entièrement, il doit être vrai qu'il n'y en a pas deux qui louent Dieu de la même manière ; mais ce qui a lieu dans le ciel doit également avoir lieu sur la terre, d'où je puis conclure que nous devons nous servir des moyens que Dieu nous donne pour le louer. La vue des choses de la nature n'excitait-elle pas saint François d'Assise à un plus grand amour ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour vous ? Ce sont à mes yeux des moyens souvent fort utiles, nécessaires même par moments, mais ce ne sont que des moyens. Tant qu'ils sont de quelque secours, pourquoi les rejeter ? dès qu'ils ne sont plus bons à rien, pourquoi les retenir ? Si cette manière de voir vous paraît juste, adoptez-la sans aucune crainte. Je n'ai pas fait comme vous des systèmes de philosophie avec les fleurs ; mais les joies et les tristesses que les fleurs m'ont causées sont indicibles. Plus tard, j'étouffai tout cela et bien d'autres choses ; en y réfléchissant, je ne crois pas avoir mieux fait. Dieu n'a pas fait les fleurs pour rien. »

Ce chapitre est trop long, les citations sont trop nombreuses et trop pressées ; mais c'est pour les filles de la Mère Eugénie que nous écrivons, nous ne devons pas l'oublier. Ce qu'elles demandent, ce sont les documents intimes ; ce qu'elles veulent connaître, c'est l'âme de leur Mère, ses pensées, ses sentiments, ses épreuves. L'accent d'humilité sincère qui éclate à chaque page les touchera profondément. Ce ne sont pas ici des instructions de chapitre, ce sont de simples effusions de l'âme ; mais quelle force ces notes personnelles, où l'on sent tant d'amour et un si grand désir de la sainteté, ne donnent-elles pas aux enseignements de la fondatrice ! Quelle soif de l'obéissance, dans une nature qui ne semblait faite que pour commander ! Quel attrait pour la prière et la pénitence, dans une vie qu'on croyait absorbée par le souci des affaires et les charges d'une fondation !

Il y a de grandes leçons pour nous dans ce chapitre ; bien des âmes aimeront à le méditer. Puissent-elles trouver dans les paroles de leur Mère, si jeune encore et si éprouvée, une consolation dans leurs peines, une joie nouvelle au service de Dieu, et un plus grand désir de la perfection !

## CHAPITRE IV

### SŒUR THÉRÈSE-EMMANUEL SON ORAISON GRÂCES DE CRUCIFIEMENT ET D'UNION À DIEU

Auprès de la fondatrice, grande par son intelligence, zélée pour la gloire de Dieu et si remarquablement douée pour le gouvernement d'un nouvel Institut, Dieu avait placé une âme de prière et de sacrifice, une de ces vies immolées, nécessaires à toute fondation religieuse et qu'il faut mettre comme un ciment divin à la base de tout édifice. Depuis la grande immolation du Calvaire, toute œuvre, fille de l'Église, vit comme elle d'immolation : ce fut la part de Mère Thérèse-Emmanuel dans la fondation de l'Assomption. Ce n'est pas qu'elle ne puisse réclamer aussi une part très active dans l'œuvre qui commence. Pendant près de cinquante ans, – c'est-à-dire pendant toute son existence religieuse, – elle a formé les unes après les autres toutes les religieuses de la Congrégation, les instruisant par ses exemples plus encore que par ses paroles. Nous l'avons vue admirable comme maîtresse des novices, plus admirable encore comme assistante générale, toujours effacée et toujours donnée, la première dans l'obéissance, ralliant tous les cœurs à la Supérieure générale, et ne demandant pour elle que la grâce de servir les âmes et la Congrégation. Et cependant sa grande œuvre n'est pas là ; le plus beau côté de sa vie n'a été complètement dévoilé qu'après sa mort, mort douloureuse qui eut tous les caractères d'un sacrifice, et couronnait la victime offerte en holocauste à Dieu, dès les premiers jours de l'Assomption.

Les notes écrites par l'ordre de ses confesseurs et de sa Supérieure nous permettent de pénétrer dans l'intime de cette vie, de voir ce qui soutenait tant d'héroïques vertus, et la source vive d'où jaillissaient ces paroles puissantes, ces enseignements lumineux qui entraînaient les âmes et leur faisaient toucher les choses invisibles.

Nous avons vu que le premier appel de Dieu, non pas à la vie religieuse, mais à la sainteté, c'est-à-dire à l'anéantissement et au sacrifice, se fit entendre pour Mère Thérèse-Emmanuel dès la nuit de Noël 1840 ; elle n'était encore que novice. Depuis lors, les demandes de la grâce ne s'arrêtent plus ; mais les années 1842 et 1843 nous semblent spécialement marquées comme la prise de possession de son âme par Jésus-Christ et la pleine manifestation des desseins de Dieu.

Seules, les âmes intérieures qui ont traversé ces états d'oraison, pourront comprendre les voies par lesquelles va passer notre sainte religieuse ; mais il y aura pour toutes une édification profonde, et un enseignement.

M. l'abbé Lesaint, confesseur de la communauté, avait une haute estime pour sœur Thérèse-Emmanuel et disait souvent à notre Mère que c'était une âme profondément humble et très agréable à Dieu ; mais, peu versé lui-même dans les voies mystiques, il n'entrait pas assez dans l'intime de sa direction pour lui être d'un grand secours. Sa supérieure était alors tout son appui, et, très simplement, avec une confiance toute filiale et une foi surnaturelle à la grâce de l'obéissance, sœur

Thérèse-Emmanuel allait trouver la Mère Eugénie, lui rendait compte de ce qui se passait dans son âme, des paroles qu'elle entendait, des exigences divines qui l'épouvantaient parfois. Était-ce une illusion ? Fallait-il se sacrifier jusque-là ?...

« Dieu lui demandait, écrit notre Mère, un don absolu et universel ; il fallait qu'elle se livrât tout entière et crût sans hésitation à toutes les paroles reçues intérieurement. De temps en temps, il y avait révolte dans son âme, elle se retirait de l'action de Dieu et même de l'oraison, dans ce sens au moins qu'elle ne voulait plus s'y appliquer que selon les méthodes ordinaires et de manière à ne pas écouter ni entendre la parole intérieure qui ne demandait que renoncement et sacrifice ; mais alors elle entraînait dans le trouble, sa peine augmentait avec sa résistance, et elle ne retrouvait la paix qu'en obéissant à Dieu. À ce moment-là, j'étais presque seule à lui donner l'appui dont elle avait un si grand besoin, et j'en souffrais, priant Dieu de m'éclairer et de lui envoyer un guide plus capable de la soutenir. Lorsqu'elle m'apportait les paroles intérieures que Notre-Seigneur lui faisait entendre dans l'oraison, je cherchais dans les enseignements de la foi et dans les doctrines spirituelles les plus autorisées ce qui était proche de la parole ou de la grâce reçue, et comme là j'étais sûre de ne pas me tromper, j'insistais pour l'y faire entrer. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans ses rapports avec Dieu quelque chose qui pût être douteux au point de vue de la doctrine ; Mgr Gay l'affirme pour tout le temps qu'elle a été sous sa direction. Malgré ses épreuves et l'inégalité de sa correspondance à la grâce intérieure, elle donnait l'exemple d'une vie très religieuse et très fervente. Son obéissance était parfaite et ne s'est jamais démentie. »

Pendant la semaine sainte de 1842, sœur Thérèse-Emmanuel reçut de grandes lumières sur la passion du Sauveur et sur la part qu'elle devait y prendre. Il lui sembla qu'elle était appelée à porter avec Jésus toute la peine du péché, et, au fond de son âme, Jésus lui rappelait qu'il est un époux de sang, *Sponsus sanguinis*, lui demandant d'être épouse jusqu'à la Croix. La purification par la souffrance, l'expiation du péché devint dès lors la pensée dominante de son oraison et de sa vie : « Le péché est dans le monde, disait-elle à sa supérieure, Dieu est offensé, et si vous saviez ce que j'en souffre.... je me sens torturée par la sainteté de Dieu !... » C'était une participation à l'agonie du jardin des Oliviers, et comme l'ange consolateur, Mère Marie Eugénie était là, présentant le calice et disant qu'il fallait le boire. Que de fois, ne pouvant rien pour calmer ces douleurs qui ne venaient pas de la terre, la supérieure allait se prosterner sur le pavé de la chapelle, suppliant Notre-Seigneur de lui donner grâce pour fortifier et consoler celle qui souffrait pour lui !

« J'ai eu une impression très forte de la pureté qu'il faut dans l'âme qui s'unit à Dieu dès cette vie, écrit sœur Thérèse-Emmanuel, et par suite j'ai compris, si je puis ainsi dire, par quelle pureté de peine il faut passer pour être sans tache devant Dieu. Il m'a semblé que c'est Dieu lui-même, et Dieu seul qui opère cette dernière pureté ; les créatures et le monde n'y sont pour rien. C'est en cette vie comme le purgatoire dans l'autre. L'âme est à Dieu seul, et c'est lui qui fait sur elle des opérations pénétrantes comme le feu... »- « Cette souffrance n'est plus de la terre, dit-elle ailleurs ; c'est entre Dieu et moi... La main de Dieu m'a touchée, un feu dévorant dessèche mes os. *Factus est cor meum tanquam cera liquescens*<sup>23</sup>. »

Quelques jours après, elle entend cette parole divine : « J'ai plus de droit sur toi que nul autre, le droit de te faire partager ma vie ; je viens imprimer mes souffrances dans ton âme. » – « J'ai fortement senti, ajoute-t-elle, que Dieu voulait de moi que je fisse mon lit de repos de la souffrance comme il a fait le sien de la croix. »

Ces pensées dominèrent son oraison jusqu'à sa grande retraite du mois de septembre. Ici, il faut la suivre jour par jour. Elle y était entrée avec le désir d'ordonner sa vie vers la perfection par la

<sup>23</sup> . « Mon cœur est comme la cire qui se fond » (Ps 21, 15).

pratique des vertus. Son plan était tracé d'avance, mais Dieu lui en impose un autre dès le premier instant.

25 septembre. – « Je me sentis attirée irrésistiblement à entrer dans un état de mort. J'y avais une répugnance extrême. Cette sorte d'occupation me portant à une séparation totale de toutes choses me semblait rendre mes devoirs trop pénibles, impossibles même dans la suite. Cependant je me suis rendue à l'obéissance, j'ai dit l'office des morts sur mon âme, c'est-à-dire sur ma vie propre, je l'ai enterrée pour ainsi dire. – Au salut, j'ai eu des répugnances extraordinaires à rester dans cet état, sentant l'isolement et la tristesse comme si je quittais toute vie terrestre. »

27 septembre. – « J'ai communiqué pour honorer l'esprit du Christ réfugié dans le Père, et j'ai compris que, selon sa nature divine et spirituelle, le Fils, un avec le Père, communique avec lui en la splendeur de l'éternité, et avec les hommes par la voie de l'humiliation et de l'abjection extrême, dans l'Eucharistie. J'ai senti que mon âme ne devait être engagée et retenue dans le corps que par un lien d'humiliation. »

Pour ne pas s'égarer dans ces voies si hautes qui sont ténèbres à son intelligence, sœur Thérèse-Emmanuel, toujours craintive et défiante d'elle-même, se réfugie dans l'obéissance. Elle sent qu'elle a besoin d'être conduite et enseignée, son orgueil naturel lui fait peur ; elle va donc chercher Dieu où sa foi le lui découvre, dans sa supérieure, et, comme c'est de Dieu qu'elle attend toute réponse, son espérance n'est pas trompée. Nous la voyons toujours emporter de la direction de sa Mère une lumière plus sereine, une paix plus grande, et parfois une inspiration qui est comme le point de départ d'une grâce nouvelle.

28 septembre. – « Après avoir vu notre Mère, j'ai compris pleinement les desseins de Dieu sur moi. J'ai ressenti de la force et de l'abandon pour aller jusqu'à Dieu même ; c'est là le terme où va mon esprit, seul, à travers des obscurités inconnues, au-dessus des sens, au-delà de la terre. J'ai compris que c'est ici réellement la nuit de l'âme cheminant en foi vers l'éternelle lumière. Je n'aurais jamais cru possible pour moi de sentir un besoin si grand d'une obéissance aveugle : je ne connais plus rien qu'obscurité, il faut me remettre continuellement à la miséricorde divine pour avoir confiance que je ne m'égare pas. Tout doit être extraordinairement dur dans cette vie spirituelle, à cause de l'incompatibilité de l'esprit impur et de l'esprit pur et divin, tant que l'âme n'est pas purifiée pour contenir cette clarté. Je sens que tout ce qui est en Dieu doit peser sur les contraires qui sont dans l'âme. »

La fête de saint Michel amène une révélation plus éclatante :

29 septembre. – « Que Dieu soit glorifié éternellement en la majesté de ses desseins ! Je m'étais préparée à cette fête avec un soin tout particulier, voulant rendre à Dieu par les anges, purs ministres de sa volonté, un hommage spirituel et entier. J'avais une joie extrême de me relever de mon incapacité basse et grossière, en m'unissant à la parfaite adoration qu'ils rendent à Dieu en esprit et en vérité. À la messe, je les appelais à mon secours pour louer, adorer, rendre grâces. *Laudate Dominum, omnes angeli ejus*<sup>24</sup>. Jamais je n'ai senti pour ces purs esprits ce que j'éprouve en ce moment ; je n'avais pas de dévotion spéciale pour eux, les saints étaient bien plus avant dans mon cœur. Au moment de la communion, en entendant l'*Agnus Dei*, j'ai reçu une impression si forte que je ne puis l'exprimer ; tout s'apaisait en mon âme comme en présence de l'Agneau de majesté qui s'avancait vers moi. Après l'avoir reçu, cette impression continua et j'appelai les anges à rendre à cet Agneau toute dignité, bénédiction et honneur. Peu après, les paroles *obmutui et non aperui os meum*<sup>25</sup> me furent imprimées en l'esprit, et tout ceci en une paix et facilité divine ; sans effort à y penser, l'impression produisant efficacement. Alors je vis intérieurement l'Agneau immolé au

<sup>24</sup> . « Louez le Seigneur tous ses anges » ((cf. Ps 148, 2).

<sup>25</sup> . « Je me suis tu et je n'ai pas ouvert la bouche » (Ps 38, 10).

milieu du paradis, comme il est dit dans l'Apocalypse. Il me sembla qu'en ce silence de l'éternité, devant les grandeurs de Dieu, des voix s'élevaient et disaient : *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir toute louange et bénédiction à jamais.*

« Je voyais l'holocauste de l'Agneau devant son Père, et doucement je compris que parmi ces esprits célestes et au milieu d'eux, je dois être comme l'Agneau, tuée à mon propre esprit, comme un holocauste de sang à l'Éternel Dieu. L'*obmutui* me revenait comme la règle que je dois suivre pour tout calmer en moi, au milieu des souffrances si grandes que je dois porter pour me conduire à ceci. »

Le soir elle ajoute : « Mon âme me semblait consommée en anéantissement devant Dieu. J'avais peine à porter cette vue. La rapidité et la certitude des desseins de Dieu m'opprimaient l'âme d'une manière inconcevable. C'est trop pour la nature qui est en angoisse sous la main sûre de Dieu, conduite avec tant de rapidité en ces choses. Je m'abîmais dans mon indignité, me sentant comme un rien entre les mains de Dieu qui prend et qui laisse, qui humilie et qui vivifie selon sa suprême volonté. Je ne saurais dire la miséricorde immense que je connais en ces voies sur moi. Oh ! que cette miséricorde divine m'opprime en son efficacité ! mon âme est comme une plume sous le vent. Qui peut vous résister, Seigneur ? J'ai senti le secours de saint Michel, si efficace pour m'aider qu'il me semble présent à moi comme le bras du Très-Haut. »

Au sortir de cette retraite de 1842 qui ouvrait la vie d'une sainte, notre chère religieuse revint au milieu de ses Sœurs animée d'un nouvel esprit, disposée à tous les dévouements, à tous les sacrifices. Quel auxiliaire puissant pour la fondatrice, que cette âme appelée à « fonder parmi nous l'esprit de prière et d'obéissance » ! – Ce sont les expressions de notre Mère. – Quel zèle pour la régularité, pour l'office divin, – pour la perfection de l'Institut ! La vie de Mère Thérèse-Emmanuel ne pourrait-elle pas se résumer dans ces trois mots : zèle de sa propre perfection, de la perfection des âmes, de la sainteté de sa Congrégation ? Tout ce qui concourait à ce triple but était grand à ses yeux, et tout le reste n'était rien. C'était sa mission sur la terre, et comme elle l'a remplie !... On a pu dire d'elle en toute vérité que le zèle de la maison de Dieu l'a dévorée, et nous avons vu cette vie se consumer dans l'amour. Aussi les notes intimes qui nous révèlent les premiers appels de cet amour ont-elles pour nous un charme que rien n'égale. Là se trouvent l'histoire de cette âme, l'explication des vertus admirables que nous avons eues sous les yeux, le secret de cette influence puissante, de ces paroles lumineuses qui nous révélaient les mystères du ciel.

Dès les premières années de sa vie religieuse, Mère Thérèse-Emmanuel ne vivait donc plus sur la terre que pour y reproduire la vie de Jésus et travailler comme lui à la gloire de son Père. Pendant la nuit de Noël (1842), cette vocation spéciale lui fut manifestée avec une nouvelle splendeur :

« En recevant l'hostie, j'eus une impression indéfinissable comme de Jésus né dans mon âme. Toute ma nature entraînait dans un étonnement paisible, souffrant les effets de cette merveille : le Verbe de Dieu descendant en moi pour s'unir réellement à moi par grâce, – comme il s'est uni à la sainte Humanité par personne... J'entendais ces paroles : « C'est moi, je suis venu », et je sentais qu'il entraînait en moi comme un vainqueur voulant devenir la personne de ma vie et que mon humanité fût tout entière livrée à ses desseins. Il s'agissait de reproduire en moi la vie du Christ, de me livrer à ses mystères ; tout ceci se faisait en un silence qui m'était montré comme celui de la nuit où la plénitude des temps étant arrivée, le Verbe tout-puissant est descendu de son trône royal du ciel. *Dum medium silentium tenerent omnia, omnipotens sermo tuus, Domine*<sup>26</sup>, etc. La plénitude des temps était aussi arrivée, pour l'œuvre de Dieu en moi.

<sup>26</sup> . « Alors que le silence enveloppait toute chose... ta parole toute-puissante s'élança »... (Sg 18, 14)

« À la fin des messes, pensant aux actions de ma vie. je sentis avec un profond respect que désormais elles seraient animées par le Verbe incarné. Je ne devais me retirer en rien de la règle, portant cette merveille intérieure dans un silence et une paix extrême, étant à tous et à toutes choses sous un mode nouveau. »

Le soir : « J'avais été en adoration de la majesté et du silence du Verbe en moi et sur l'autel pendant toute la journée. Au salut, tout d'un coup, ces paroles me furent dites : *Sois Emmanuel*. Mon âme se fondait en elle-même. Ces paroles l'enlevaient avec une force irrésistible. Je tâchais de résister à cette force ; mais Dieu semblait me poursuivre, dévoilant secrètement à mon âme sa haute et majestueuse miséricorde : « Ne crois-tu pas ? Ne sais-tu pas que c'est moi ! *Sois Emmanuel*. » Cette impression était renversante ; mais je tâchais de m'en défaire, craignant qu'elle ne vînt pas de Dieu.

« Vers la fin du salut, je fus encore saisie soudainement et pressée comme une poussière sous la main de Dieu par ces paroles : « Ne sois plus ce que tu as été, c'est moi qui t'ai nommée Emmanuel ; je t'ai appelée de mon nom, parce que je veux être en toi ; je ne veux plus que tu vives de ta vie propre, mais que ce soit moi qui vive en toi... Je t'ai prédestinée à cela : *priusquam te formarem, novi te*<sup>27</sup>. »

« L'humiliation que je ressentais devant tant d'amour me tenait anéantie. Cette certitude de Jésus en moi était si grande, que j'aurais fait un acte de foi en sa présence en mon âme autant que de sa présence au saint Sacrement, avec cette différence que l'Église m'assurant de l'une, c'est une vérité de foi pour laquelle je mourrais, et l'autre est une conviction dont je me démettrais si on ne le trouvait pas bon. »

Les jours suivants, ces divines opérations persistent ; mais le trouble s'y mêle, l'obscurité et la tentation sortent de ces lumières mêmes. « L'angoisse me submerge, écrit sœur Thérèse-Emmanuel. Dieu, ne m'accorde ces dons que parce que je ne suis qu'une mercenaire ; Dieu, qui veut me sauver, est obligé de me dispenser des grâces très grandes qui me lient à lui, c'est par nécessité, si je puis dire ainsi. Ces grâces ne sont pas pour moi ce qu'elles sont en elles-mêmes, je le montre assez par l'infidélité de ma vie. »

Ailleurs, la nature proteste : « C'est une sorte de lutte obscure entre Jésus-Christ qui s'approprie mon être pour en user selon ses fins, comme s'il était sien, et moi qui veux rester propriétaire de cet être. Instinctivement je garde mon âme, comme on garde un petit oiseau, de peur qu'il ne s'envole. »

Et cependant le mystère de grâce devait se réaliser, la créature devait mourir pour faire place à Jésus-Christ : *Mortui estis et vita vestra abscondita est in Deo, cum Christo*<sup>28</sup>. Plus que cela : *Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus*<sup>29</sup>. Cette vie du Verbe dans l'âme chrétienne est une des conséquences divines du mystère de l'Incarnation. Là se trouve le type de toute sainteté, la loi qui régit l'union de l'âme avec Dieu. « De même que l'humanité n'entre en communication avec la nature divine et n'est élevée à la gloire de subsister dans la personne même du Verbe que parce qu'elle est dénuée de sa propre personnalité, ainsi faut-il qu'au mystère de la sanctification, sans perdre sa personnalité, mais par une donation complète de lui-même à Jésus-Christ, le moi humain du chrétien disparaisse devant les victorieux envahissements de la vie du Verbe. »

La parole du grand Apôtre : *Mihi vivere Christus*<sup>30</sup>, doit se réaliser dans la vie de Mère Thérèse-Emmanuel ; toutes les grâces qu'elle reçoit, les paroles intérieures qu'elle entend

<sup>27</sup> . « Avant même de te former, je t'ai connu » (Jr 1, 5).

<sup>28</sup> . « Vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3, 3)

<sup>29</sup> . « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

<sup>30</sup> . « Pour moi, vivre c'est le Christ » (Ph 1,21).

aboutissent là. Notre-Seigneur daigne lui-même instruire son Épouse ; il lui commente ses mystères, ses états intérieurs, les dispositions et les actes de sa sainte âme envers son Père céleste et envers ses frères : « La sainte Humanité vivait totalement en dépendance du Verbe. Les choses ordinaires opérées par Jésus-Christ n'étaient plus des choses ordinaires par la hauteur et la sainteté des dispositions de la sainte Humanité unie au Verbe qui les faisait ; elles étaient divinisées. Pour moi, les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent ; je dois les envisager dans une pure foi où elles sont toutes relevées à Dieu, étant faites en la dépendance du Verbe : *Vos autem Christi, Christus autem Dei*<sup>31</sup>. »

Ce n'est pas seulement pendant l'oraison que les grâces du ciel visitent notre sainte religieuse. Cette âme de prière, qui cherche toujours Dieu, le rencontre partout. Souvent, en récitant l'office, le sens caché des paroles inspirées s'ouvre tout à coup pour elle, s'appliquant à ses voies et les éclairant.

« Pendant l'office des martyrs, mais particulièrement depuis l'antienne : *Tradiderunt corpora sua ad mortem*<sup>32</sup>, j'ai senti que Dieu demandait de moi un martyr pour arriver à la mort intérieure. Je dois être holocauste pour rendre témoignage à la vérité, et chaque fibre de mon être tellement dédiée à Dieu, que ma vie soit un culte perpétuel devant lui. À l'antienne *Omnes sancti quanta passi sunt tormenta*<sup>33</sup>, je vis qu'il fallait, comme celui qui doit souffrir le martyr, passer par beaucoup de tribulations avant d'arriver au terme, et être fidèle dans ces tribulations. Ce peut être dur à la nature d'être réduite à montrer ses croyances et son adhérence à Dieu par le sacrifice de sa substance même ; mais c'est ce qui est demandé dans l'appel au martyr où, à moins de donner sa vie et de subir la destruction par violence, on devient apostat, et la moindre faiblesse ou retour vers soi met en danger la persévérance. Je me sentais absolument condamnée à perdre la vie, – toute vie propre, – non par les hommes, mais par Dieu ; c'était dans une si grande réalité, qu'il m'était nécessaire de voir que Dieu soutient ses martyrs d'une force au-dessus de la nature, pour m'ôter ma grande crainte d'être infidèle. »

Hors du chœur, tout le long du jour, Jésus continue à parler à l'âme qu'il s'est choisie pour en faire la dépositaire des secrets de son amour ; il la travaille par sa parole, cette parole efficace qui fait ce qu'elle dit, qui brise, sépare, renverse comme le glaive de Dieu. La nuit, quand sœur Thérèse-Emmanuel s'éveille, la grâce agit toujours exigeante, pressante : ce sont des lumières douloureuses, des appels à la souffrance, à la croix.

« 25 février 1843. – Pendant la nuit, je sentis un désir inexprimable de Jésus-Christ et d'être toute à lui. Il se présenta au plus intime de mon âme, en croix. C'était comme s'il me disait : « Tu désires être tout à moi, me voici, me veux-tu dans cet état ? » me faisant comprendre qu'il ne pouvait se donner pleinement à mon âme que crucifié. Je le voyais dans le brisement, la pauvreté, l'extrémité de ses souffrances : *vir dolorum, sciens infirmitatem*<sup>34</sup> ; le plus méprisé des hommes : *opprobrium hominum*<sup>35</sup>. Je ne puis rendre l'impression que je subissais, sentant que je dois avoir une appartenance totale à Jésus crucifié. Pendant l'oraison du matin, je me sentis tirée dans une solitude effrayante. Oh ! que cet état est loin de toute créature, vie ou société humaine ! Rien n'est seul comme une âme crucifiée. La réalité de cette grâce est au-delà de toute expression. Nul ne connaît le secret de l'âme, et c'est ce qu'il y a de plus intime qui est le sujet de cette ruine. C'est la mort, et la mort de la croix. J'ai dit un oui total avec tout l'amour dont je suis capable. C'est moi maintenant qui veux une appartenance à Jésus à tout prix. »

<sup>31</sup> . « Vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1Co 3, 23).

<sup>32</sup> . « Ils ont entraîné leurs corps à la mort »

<sup>33</sup> . « Tous les saints qui sont passés par de tels tourments. »

<sup>34</sup> . « Homme des douleurs, connaissant la faiblesse » ( ? )

<sup>35</sup> . « Je suis l'opprobre des hommes » (Cf. Sl 108, 25 – Vulgate)

Le carême se passe dans l'occupation de Jésus crucifié et de sa croix. Les méditations du jeudi et du vendredi saint sont admirables. Enfin arrivent les fêtes de Pâques. Pendant les matines solennelles, sœur Thérèse-Emmanuel eut des lumières merveilleuses sur les joies de la sainte Vierge en voyant son Fils ressuscité : « L'Église le sait, s'écrie-t-elle avec enthousiasme, lorsqu'elle lui chante : *Regina cœli, lætare*<sup>36</sup>. Elle la proclame reine, comme son Fils roi. Marie partage la domination de Jésus sur l'enfer, sa victoire sur le péché, sa puissance acquise dans une si grande et si laborieuse guerre. Marie est la glorieuse reine du ciel, bien qu'elle soit encore sur la terre ; son âme est glorifiée en Jésus, comme elle est morte en Jésus, au pied de la croix : sa compassion est devenue la source de toutes ses joies. Elle est la Mère du Ressuscité, et elle reste sur la terre pour établir la domination de Jésus à vaincre ses ennemis, être le premier témoin de sa vérité. Et lui, vivant en elle, soutient son Église. La Passion est perdue dans la Résurrection ; c'est la conversion des douleurs en joies divines, ce qui a fait la souffrance fait la gloire. La Passion est la fleur, la Résurrection le fruit, dans le corps de Jésus : – *Propter quod et Deus exaltavit illum*<sup>37</sup>. La sainte Vierge voit maintenant la Passion dans son état permanent : le corps glorieux de son Fils, les blessures en gloire. »

Le jour de Pâques, c'est comme Agneau que Notre-Seigneur se révèle à notre grande mystique. *Agnus occisus ante thronum Dei*<sup>38</sup>. « Il me montrait les mystères de ces grands jours dans le caractère de l'Agneau, caractère qu'il garde encore au ciel et vis-à-vis de l'Église, qui est l'épouse de l'Agneau. Nous avons été rachetés par le sang de l'Agneau, c'est le cantique des bienheureux : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem*<sup>39</sup>, etc.

« Ta vie n'est plus ta vie, me dit Jésus au fond de l'âme, c'est la vie de l'Agneau. Vis-à-vis des créatures, c'est douceur, l'Agneau ne résiste à rien ; – vis-à-vis de Dieu, immolation, – et en toi-même, le silence : *obmutui et non aperui os meum*.<sup>40</sup> »

Tout le jour et le lendemain, sœur Thérèse-Emmanuel resta comme enveloppée dans le mystère de la résurrection glorieuse du Christ. À la récréation du lundi de Pâques, déjà en usage parmi nous, elle s'efforçait d'y prendre part, de se mêler à la gaieté des Sœurs, de lutter contre le recueillement qui l'envahissait et la rendait passive sous l'action de Dieu ; mais la lutte était au-dessus de ses forces, et afin que les Sœurs ne s'aperçussent de rien, il fallut que la supérieure prît prétexte d'une occupation urgente, pour lui dire de se retirer dans sa cellule.

Dans une vie de communauté qui ressemblait à une vie de famille, les religieuses ne pouvaient pas s'empêcher de voir que la maîtresse des novices était conduite par des voies exceptionnelles et que Dieu la couvrait de ses grâces. Mais elles respectaient « le secret du roi », et jamais la moindre allusion ne fut faite à ces états extraordinaires, jamais on n'entendit la moindre remarque. La supérieure y tenait absolument, voulant protéger ainsi l'humilité de la religieuse et laisser pleine liberté à l'Esprit de Dieu d'agir comme il voulait et quand il voulait. C'était une des formes de l'adoration des droits de Dieu, principe fondamental de la direction de notre Mère.

Les jours suivants, jusqu'à l'Ascension, la même lumière continue. Les notes de sœur Thérèse-Emmanuel se pressent rapides, nombreuses. Jésus est sa vie ; elle doit être pour lui ce que l'humanité sainte a été, douce, généreuse, allant au-devant de toutes ses volontés, humblement dépendante, morte à la vie terrestre. Le 2 mai, jour anniversaire de sa naissance, qui devait être aussi celui de sa mort, elle écrit ces paroles : « J'ai senti que je prenais pour ainsi dire terre ferme et solide

<sup>36</sup> . « Reine du ciel, réjouis-toi »

<sup>37</sup> . « C'est pourquoi Dieu l'a exalté » (Ph 2, 9).

<sup>38</sup> . « Un Agneau immolé devant le trône de Dieu » (Ap 5, 6)

<sup>39</sup> . « L'Agneau égorgé est digne de recevoir la puissance... » (Ap 5, 12).

<sup>40</sup> . « Je me suis tu et je n'ai pas ouvert ma bouche. » (Ps 38, 10).

en Dieu, comme si je transportais mes tentes hors de la vie humaine, pour avoir appui en Dieu seul et bâtir déjà en lui mon tabernacle éternel. »

D'admirables enseignements marquent les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte. L'intelligence de ces deux mystères lui est donnée dans une merveilleuse lumière, dépouillante toujours, et appliquée à sa vie dans un sens contraire à son attente. « Le matin de la Pentecôte, me préparant à recevoir le Saint-Esprit, je désirais le don de force pour me relever de cette oppression intérieure et de cette faiblesse extrême. J'eus une vue intime que la rédemption ne s'est point accomplie par un coup de force, et ces paroles me furent dites : « La force est propre à Dieu, la souffrance à l'homme, la douceur à l'Agneau, et l'union des trois à Jésus-Christ ». Mon âme ainsi apaisée dans un recueillement profond comprit que le Saint-Esprit voulait se reposer en moi, et je sentis une grande émotion à cause de la réalité de cette occupation divine. Puis j'entendis ces paroles : « Je ne viens pas en toi pour te rendre forte, » et j'eus la vue d'un dessein tout opposé, abaissé et humble. Le Saint-Esprit venait en moi pour être cet esprit de douceur divine et d'amour pur, pour sanctifier mon âme, en ressemblance à l'âme de Jésus sanctifiée par la plénitude du Saint-Esprit, et rendue douce et aimante au-delà de ce qui est humainement possible à la nature. »

Dans l'octave de la Pentecôte de grandes lumières sur le mystère de la sainte Trinité lui enseignent qu'elle doit vivre de cette vie divine qui lui est communiquée par la grâce ; notre sainte mystique conçoit dans une pure et simple vérité l'inutilité de tout ce qui est en dehors de cette vie.

« La fin des âmes est de rentrer en Dieu, » écrit-elle. C'est le dernier mot de cette période de grâces.

## CHAPITRE V

### 1843. – FORMATION DU NOVICIAT. – ESPRIT CATHOLIQUE DE LA JEUNE ASSOMPTION.

Nous connaissons maintenant la Mère qui est appelée à former les novices de l'Assomption ; la sainte Providence va nous envoyer de nouvelles Sœurs, et le noviciat va se fonder. Jusque-là les essais de quelques postulantes n'avaient pas été heureux : « Elles n'ont pas notre esprit, » disait tristement sœur Thérèse-Emmanuel. C'était en effet cet esprit de pauvreté, de détachement joyeux qui effrayait les nouvelles prétendantes ; mais les Sœurs données à l'œuvre dès les premiers jours ne perdaient pas courage, attendant l'heure de Dieu et les âmes de son choix. *Sustine Dominum*<sup>41</sup>, a dit le Prophète. Il faut savoir supporter les délais du Seigneur et l'attendre dans l'espérance et la patience : *in spe et patientia*.

Sœur Marie-Josèphe, dont la mort avait laissé un si grand vide dans la communauté de l'impasse des Vignes, ne pouvait oublier au ciel l'œuvre qu'elle avait tant aimée, la famille religieuse dont elle avait partagé les joies et les douleurs. Sa prière dut être puissante, car nous la voyons bientôt exaucée. Dans cette même année 1843, quatre novices nous arrivent : sœur Claire-Emmanuel, sœur Marie-Cécile, sœur Marie-Gertrude et sœur Marie-Véronique. Deux autres devaient entrer dans les premiers mois de l'année suivante : sœur Marie-Louise et sœur Marie-Colette. Toutes étaient jeunes, ferventes, providentiellement conduites à l'Assomption.

Sœur Claire-Emmanuel (Irma Boubet), appelée à devenir une âme de prière, et qui mourut comme une sainte après peu d'années de vie religieuse, n'avait pas dix-sept ans lorsque Dieu nous l'envoya. Intelligente et fort instruite, douée d'une imagination très vive, elle avait été élevée dans un pensionnat de Paris où les cours principaux étaient donnés par des professeurs de l'Université. Les idées les plus avancées et les moins catholiques étaient exposées devant ces jeunes filles, qui les recevaient avec enthousiasme ; aussi sœur Claire-Emmanuel nous arriva-t-elle avec une foule de préjugés et d'idées fausses. Mais, dans un milieu si peu chrétien, elle avait conservé beaucoup de piété et d'innocence. Notre-Seigneur, qui voulait la posséder tout entière, s'était d'abord emparé de son cœur, le conservant très pur, y versant son amour et lui inspirant un immense désir de la vocation religieuse.

La jeune fille nous fut présentée par un ami de sa famille qui connaissait l'Assomption. Dès lors elle se prit d'amour pour la nouvelle fondation, voulut en faire partie et finit, à force d'instances, par en obtenir l'autorisation. Une fois au noviciat, ce fut avec courage, et non sans difficultés, qu'elle se donna au travail de réformation qui était nécessaire pour faire une religieuse de la brillante élève universitaire. Il lui fallut d'abord assouplir son caractère, qui n'était pas facile, puis modifier l'une après l'autre toutes ses idées. Destinée à l'apostolat de l'enseignement, qui n'est autre

---

<sup>41</sup> . « Supporte le Seigneur...dans l'espérance et la patience » ( ? Si 2, 1-6 ?)

que le rayonnement de la vérité éclairant toutes les sciences, elle avait à refaire ses études pour prendre sur toutes choses non seulement des idées chrétiennes, mais même des idées justes, qui lui manquaient totalement.

En revanche, tout ce qui dans les études regardait le français, l'arithmétique, la géographie et les sciences, avait été très développé ; et, au point de vue pédagogique, sœur Claire-Emmanuel était une excellente maîtresse. Elle avait brillamment passé ses examens, aimait passionnément le travail et l'étude ; on put bientôt lui confier l'économe et de nombreuses leçons. Son arrivée fut donc un secours pour le pensionnat, qui augmentait tous les jours et se développait dans un excellent esprit.

Sœur Claire-Emmanuel avait aussi des réformes à faire sur son caractère entier, difficile, impressionnable à l'excès. Ce fut par la prière qu'elle vint à bout de le dompter ; mais la transformation ne fut vraiment sensible que lorsque l'esprit d'oraison eut assez envahi son âme pour que Notre-Seigneur, devenu le maître souverain, dominât les premiers mouvements, modérât les impressions et rendit paisible et abandonnée cette nature ardente, qui ne pouvait pas supporter le moindre choc.

La seconde postulante, sœur Marie-Cécile (Joséphine de Momigny), était d'un caractère tout opposé : c'était une véritable enfant, simple, aimable, d'une inconcevable naïveté. Très jeune, elle avait perdu son père, et, sa mère s'étant remariée, une amie de la famille avait demandé de la prendre chez elle, afin de lui confier sa petite fille. Cette dame était peu chrétienne, et Joséphine, élevée au couvent, oublia bientôt tout ce qu'on lui avait appris de la religion ; mais quand l'enfant dont elle était chargée dut faire sa première communion, on pensa qu'il était convenable de lui donner un prêtre pour la préparer et l'instruire. Joséphine suivit les instructions du catéchisme, en fut extrêmement touchée, et la pensée de la vie religieuse se présenta à elle comme un moyen d'assurer le salut de son âme et de témoigner à Dieu plus d'amour.

C'est ici que se place l'intervention d'une excellente personne qui avait passé quelque temps chez nous, sous le nom de Marie-Stéphanie. Sa dévotion exaltée et quelque peu singulière ne nous avait pas permis de la garder ; mais elle n'en avait pas moins conservé beaucoup d'affection pour l'Assomption. Elle parla de nous à son amie, Mlle de Momigny, et celle-ci demanda tout de suite à nous être présentée. « Pas encore, répondit Stéphanie ; j'aurais honte d'envoyer à ces saintes religieuses une personne aussi peu formée à la vie intérieure, il faut d'abord que je vous apprenne à faire oraison. » La jeune prétendante paraissant ravie de l'idée, il fut convenu que l'initiation commencerait dès le lendemain ; mais comme l'exercice pouvait être long et que l'estomac de Joséphine défailait facilement, elle eut soin de garnir sa poche d'un petit pain.

Voici les deux amies fidèles au rendez-vous : la maîtresse se met à genoux, l'élève l'imita. Stéphanie commence par faire un discours très pieux, mais long ; le cas était prévu. Joséphine s'assied tout doucement sur ses talons et commence à tirer de sa poche ledit petit pain. Dans le feu de sa dévotion, Stéphanie ne s'aperçoit de rien et se met à pousser de profonds soupirs, à jeter de brûlantes exclamations ; l'autre, effrayée, quitte la place et disparaît. On ne dit pas si l'essai fut renouvelé.

La prétendante était d'une simplicité incroyable et prenait tout au pied de la lettre. Stéphanie lui avait fait de grands discours mystiques, disant entre autres choses que, dans la vie religieuse, lorsqu'on arrivait la première à l'oraison du matin, on voyait la chapelle toute remplie d'anges. Sœur Marie-Cécile n'a garde d'oublier cela, et, le lendemain de son entrée chez nous, elle se lève avant le jour, afin de se trouver la première à la chapelle, bien persuadée qu'elle va voir de ses yeux une partie de la cour céleste. Grande est sa déception, car l'obscurité de notre petit oratoire ne s'illumine pas ! Elle attend un peu et se dit : « C'est peut-être encore de trop bonne heure pour les anges ; mais, bien sûr, ils vont venir. » Vaine attente ! La cloche sonne pour l'oraison, les Sœurs arrivent. Pauvre

Marie-Cécile ne voyant apparaître aucun esprit céleste commence à regretter de s'être levée si tôt, car elle a bien sommeil. Les Sœurs se mettent dans leurs stalles, et après le *Veni sancte*, il se fait un profond silence ; chaque religieuse reste immobile à sa place, et la nouvelle sœur en conclut que tout le monde dort. « Étrange idée, se dit-elle, de se lever si matin pour venir dormir ici ! » Cette histoire est extraite des notes de sœur Marie-Thérèse, toujours malicieuse, qui se faisait un plaisir de taquiner sœur Marie-Cécile sur sa première oraison.

À sœur Claire-Emmanuel et à sœur Marie-Cécile se joignirent bientôt deux autres novices : une converse, sœur Marie-Véronique, jeune fille d'Avranches, intelligente et dévouée, qui a beaucoup travaillé pour la Congrégation et lui a donné des preuves d'attachement et de fidélité au moment de la mission du Cap. – Sœur Marie-Gertrude, qui devait être chargée de cette fondation, entra aussi la même année, d'abord comme dame pensionnaire, puis comme postulante. Moins jeune que les autres et plus capable, elle gagna tout de suite la confiance de notre Mère, qui fonda sur elle de grandes espérances. Sœur Marie-Gertrude aurait pu les réaliser si, envoyée dans une mission lointaine, des influences étrangères ne l'avaient détournée de l'union à la maison mère, sous prétexte d'un plus grand bien. Nous aurons à revenir sur ce sujet en racontant la fondation du Cap, en 1849.

À l'heure présente, si nous retournons à l'impasse des Vignes, nous trouvons un noviciat formé d'éléments divers, mais jeune et plein d'avenir. Les quatre postulantes sont dociles, généreuses, remplies de bonne volonté et du désir d'appartenir à Jésus-Christ. Avec ces dispositions, les âmes peuvent être travaillées et elles avancent.

Sœur Thérèse-Emmanuel, chargée de former les nouvelles arrivantes, se donna à cette mission qui devait être celle de toute sa vie avec un dévouement qui n'a jamais défailli. Former de vraies religieuses, préparer des épouses à Jésus-Christ lui paraissait l'œuvre par excellence, elle ne s'en lassa jamais. Nous nous rappelons son étonnement, je n'ose dire son indignation, lorsqu'un religieux, ancien maître des novices, lui exprima sa satisfaction d'être déchargé de cet emploi. « Mais, c'est le plus beau de tous, s'écria la Mère. – Oh ! c'est très fatigant, il faut toujours répéter les mêmes choses. – Ces choses-là vont à l'éternité » répondit Mère Thérèse-Emmanuel, avec un accent qui ne fut pas oublié.

La chère directrice se mit donc à travailler à la formation de ses premières novices avec cette énergie que Dieu lui avait donnée, ce sens des réalités divines merveilleusement développé par l'oraison, et ce sens pratique, nécessaire aussi dans la vie religieuse et qu'elle possédait à un rare degré. Personne plus que Mère Thérèse-Emmanuel n'entrait dans le détail minutieux de chaque emploi et n'exigeait une obéissance plus absolue à la règle. On se tromperait beaucoup, si l'on pensait qu'une âme appelée à une si haute contemplation négligeait les devoirs de tous les jours et avait peine à y descendre. Qu'il lui en coûtât quelquefois de quitter l'oraison pour les exercices de la vie active, c'est incontestable ; mais la volonté de Dieu lui tenait lieu de tout et l'oraison la suivait partout. Elle était comme les Anges qui contemplent la face du Père et gardent les hommes dans leurs voies. La foi relevait à ses yeux toutes choses. Chaque point de la règle lui était sacré et tout lui paraissait grand dans la vie religieuse. Ce qu'elle demandait à ses novices, elle-même le faisait : donnée aux Sœurs, aux enfants, à tous les emplois de la maison, ne craignant pas d'être chargée, elle descendait avec une facilité merveilleuse des hauteurs de l'oraison aux plus petits détails de la vie pratique.

Une lettre de notre Mère à l'abbé d'Alzon, écrite en 1843, appuie ce que nous venons de dire : « Sœur Thérèse-Emmanuel est admirable. Quoique son inclination la porte à ne s'occuper que de Dieu, et qu'intérieurement il soit vrai qu'elle n'a pas de pensée pour autre chose, nulle pourtant n'est si continuellement dans la fatigue de la charge des autres. Elle a plusieurs leçons à donner à la

classe, et c'est une chose impossible de lui en faire manquer une. Chargée des novices converses et de chœur, rien n'égale son exactitude à les voir en particulier, à les instruire et à leur faire garder les exercices communs du noviciat. Elle porte certes plus de la moitié de ma charge, outre qu'elle est toujours prête à aider ou à remplacer les autres, mettant au service de tous les arrangements de la maison son adresse et sa mortification. »

Dans une autre lettre du même temps : « Sœur Thérèse-Emmanuel est mise maintenant en cet état d'oblation pour l'Église qui semblait si loin d'elle et que je rêvais pour moi. Cela s'accomplit en son âme avec une réalité cruelle, mais admirable et profonde. Dieu la traite en sainte et en grande sainte. Ses souffrances passent les bornes d'un être créé, mais elles sont visiblement toutes pures et divines. Cette âme doit bien glorifier Dieu ! je me reproche souvent de ne pas écrire tout ce qu'elle me dit de son intérieur, ce serait une grande chose et riche en lumières. »

Ces deux lettres rapprochées ne sont-elles pas saisissantes ? Elles nous disent ce que pourraient répéter toutes les religieuses qui ont eu le bonheur de connaître Mère Thérèse-Emmanuel, de recevoir ses enseignements et d'assister au spectacle mille fois plus beau de sa vie. Toutes nous diront que ce qui les a le plus frappées dans cette vie, c'est l'union de ces deux forces : le dévouement et la prière, les voies mystiques les plus élevées, les vertus pratiques les plus humbles. La sainte Mère relevait tout par l'amour, et trouvait dans l'amour la force de se donner à tout. Les deux vertus sur lesquelles elle insistait le plus, c'étaient l'obéissance et la pauvreté. Dans ses instructions générales, dans les pratiques données chaque matin pour la sanctification de la journée, comme dans ses directions particulières, elle revenait sans cesse sur ces deux vertus, fondement de la vie religieuse : « Il faut que l'obéissance soit prompte, exacte, joyeuse, empressée ; il faut que la pauvreté soit étroite, descende dans les moindres détails, que l'âme s'incline de préférence vers le moindre, le plus petit, le plus incommode, vers les emplois les plus humbles, et cela par mépris des biens créés, par une haute estime des biens éternels. »

« Trop est avare à qui Dieu ne suffit, » aimait-elle à dire avec saint François d'Assise.

La direction de Mère Thérèse-Emmanuel développait dans les âmes une grande dévotion à Jésus-Christ et à ses mystères, un zèle ardent pour les intérêts de Dieu dans l'Église, et un amour tendre pour sa congrégation. Elle eut voulu l'Assomption si belle, si sainte !... « Un ordre religieux, dira-t-elle plus tard, est une pensée divine pour le salut des âmes, réalisée par des créatures faibles qui quittent tout, leur vie propre, leur passé pour se donner à cet unique but. Cette pensée divine est pour nous l'Assomption... Zèle donc et amour de notre Institut ! Nous sommes dans le temps où l'esprit de l'Assomption se fait ; nous sommes à la source de la Congrégation, à l'origine de tout. Puiser là pour la ferveur. Les traditions se formeront sur notre conduite. »

En effet, la grande tâche dans ces commencements était de fonder les traditions de l'Institut. Aussi sœur Thérèse-Emmanuel exigeait-elle le respect le plus absolu pour les moindres usages établis dans la communauté, car dès ces premiers temps on disait déjà comme dans les anciens ordres : *nos usages, nos traditions, nos coutumes*. Nous avons pu remarquer ces expressions dans la lettre de notre Mère après la mort de sœur Marie-Josèphe. Elles revenaient souvent sur les lèvres de la maîtresse des novices, qui sentait la responsabilité de sa charge par rapport à l'avenir. C'était le moment de fonder par la pratique et dans le détail de la vie cet esprit de pauvreté, de régularité, d'obéissance que nous devons si chèrement garder.

Il fallait aussi établir tout ce qui regarde le culte. L'office était l'objet de la sollicitude toute particulière de Mère Thérèse-Emmanuel, et elle tenait, comme notre Mère, à nous rapprocher le plus possible des anciens ordres pour les usages liturgiques.

« Au printemps de 1843, lisons-nous dans les notes d'une de nos anciennes Mères, nous eûmes l'occasion d'offrir l'hospitalité à une religieuse cistercienne dont la maison était transférée à Besançon et qui se trouvait à Paris pour affaires. C'était une personne de mérite qui avait occupé plusieurs charges dans sa maison, où elle dirigeait toutes les cérémonies du chœur. Elle resta quelques semaines avec nous, nous donna des leçons de plain-chant et nous aida à compléter les cérémonies que nous avions déjà pour l'office et les prises d'habit. Elle nous initia aussi à d'autres usages monastiques que nous ignorions, et qui ont été conservés depuis. Cette bonne Mère nous laissa en parlant un profond souvenir d'édification et fut elle-même fort touchée de l'union et de la ferveur qui régnaient dans la Communauté. »

Comme tout nous intéresse dans l'histoire de ces premiers temps, nous transcrivons une note qui nous montre quels étaient alors nos usages, quant à l'office et à la célébration des fêtes. Cette page est écrite de la main de notre Mère et signée par Mgr Gros, le 23 janvier 1843, peu de temps avant son départ de Paris. On avait sans doute voulu faire confirmer par sa signature des permissions obtenues depuis longtemps, car on constate que toutes ces demandes « ont été accordées depuis le mois de mai 1841 par notre supérieur, Mgr Gros. »

C'est d'abord la permission d'avoir le salut tous les jours où M. Combalot l'avait établi, c'est-à-dire tous les dimanches et fêtes de première et deuxième classe, toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, celle de saint Joseph, saint Michel, notre père saint Augustin et les saints Anges. L'exposition du saint Sacrement est réclamée pour diverses fêtes spécifiées, car nous n'avions pas encore l'adoration perpétuelle. Cette grâce ne nous a été accordée que peu à peu, jour par jour, et nous ne l'avons obtenue complète que grâce aux instances de Mère Thérèse-Emmanuel et à la haute piété de deux de nos supérieurs, Mgr de La Bouillerie et Mgr d'Hulst. – Permission d'avoir tous les offices liturgiques de la semaine sainte, selon les rubriques du bréviaire et du missel romain, et d'adopter pour le jeudi et le samedi les offices votifs du saint Sacrement et de la sainte Vierge. – Enfin, la supérieure demande l'autorisation « d'accorder aux Sœurs la dispense du jeûne, lorsqu'elle le jugera nécessaire, et celle de l'office, dans le cas d'une grande fatigue. » Elle demande aussi « à laisser entrer quelquefois, lorsque c'est nécessaire, des étrangers dans la maison, à cause de la mauvaise disposition du local qui rend impossible pour le moment certains détails relatifs à la clôture. » Cette note n'est intéressante que par sa date, – mai 1841 ; – mais elle prouve que déjà, à cette époque, nos habitudes religieuses étaient fondées, et que nos deux grandes dévotions étaient le saint Sacrement et l'office.

Une lettre accompagnait la pièce signée. C'est un adieu :

« Ma très chère Mère, j'ai à m'excuser auprès de vous de n'avoir pas encore répondu à votre dernière lettre. Elle est cependant bien bonne pour moi, recevez-en aujourd'hui mes tardifs remerciements. Jamais je n'oublierai mes filles de l'Assomption. Je m'en souviendrai pour recommander leurs œuvres à la grâce de Dieu. Donnez-moi, je vous en prie, une petite part dans vos prières. J'en sentais le besoin à Paris ; maintenant que mes charges se sont accrues, il y a plus d'urgence. J'espère que plus tard il me sera donné de faire quelque voyage, et je serai heureux d'aller encore m'édifier dans votre solitude. »

Un an après, Mgr Gros écrivait de Versailles où il avait été transféré : « Je remercie Dieu des faveurs qu'il vous fait et je m'en réjouis. J'ai la confiance que votre communauté, faible encore, s'accroîtra et servira l'Église. C'était déjà mon espérance, lorsque j'avais le bonheur d'avoir avec vous quelques rapports, et ce sera toujours l'objet de mes vœux. Veuillez en agréer l'expression bien sincère. Je recommande à vos prières l'évêque de Versailles et son diocèse. »

Mgr Gros fut vivement regretté par la petite communauté de l'impasse des Vignes. C'était notre premier supérieur : il avait toujours été bon pour nous, et s'il avait eu un moment de crainte

sur l'avenir de l'œuvre, il s'y était ensuite donné avec un cœur tout paternel. Il fut remplacé par M. l'abbé Gaume, vicaire général, ami de M. Combalot et confesseur de notre Mère lorsqu'elle était au couvent du Saint-Sacrement, en 1838. M. Gaume était le frère du célèbre écrivain de ce nom, aussi calme que celui-ci était ardent ; mais dans les mêmes convictions, appelées alors *ultramontaines*.

Ces doctrines, qui devaient triompher au concile du Vatican et unir plus que jamais l'Église de France autour de son chef, étaient celles de l'Assomption dès le premier jour de son existence. Des relations ménagées par la Providence vont les développer encore et affermir en nous l'esprit catholique et romain.

L'amour de Jésus-Christ est le plus puissant des liens ; il suffit pour unir les âmes, rapprocher les distances et amener entre les serviteurs de Dieu ces rapports intimes que rien ne peut altérer. Nous en avons bien des exemples dans l'histoire des origines de l'Assomption. Nous y voyons nos premières Mères, avec ce sens catholique que la direction de M. l'abbé Combalot avait si fort développé en elles, s'intéresser à tout ce qui se passe dans l'Église de Dieu, faire une alliance de prières avec des missionnaires qui partent pour Madagascar et pour la Chine, suivre avec enthousiasme le mouvement de retour manifesté dans l'Église d'Angleterre, s'unir par leurs vœux et leurs prières à la restauration en France des Bénédictins et des Frères Prêcheurs, qui fut comme le retour triomphal des ordres monastiques proscrits par la Révolution. Nous trouvons dans les notes d'une de nos premières Mères des détails intéressants sur ces alliances de prières, qui mettaient notre jeune Assomption en communion avec les grandes œuvres catholiques suscitées par l'Esprit de Dieu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Nous n'avions pas encore d'aumônier ; les Révérends Pères du Saint-Esprit, qui demeuraient près de nous à l'impasse des Vignes, nous disaient la messe, et nous fîmes ainsi la connaissance de ces saints religieux. Deux d'entre eux se préparaient à aller à Madagascar, ils étaient admirables de générosité et de ferveur. Nous avons revu le Père Richard après deux ans d'apostolat ; sa santé était complètement ébranlée, mais son courage n'avait pas diminué. Il venait en France pour demander des secours à la reine Marie-Amélie et repartir ensuite. Il nous a beaucoup parlé de sa mission et raconté comment ils séjournèrent à Mayotte et à Sainte-Marie, évangélisant de là les peuplades voisines. Ces bons Pères n'ont vécu que peu de temps, tués par ce climat dévorant, comme les missionnaires envoyés par saint Vincent de Paul. Un autre Père, qui remplaça auprès de nous ceux qui étaient partis, se préparait à aller exercer son ministère à Cayenne, auprès des lépreux. Son dévouement joyeux, son entrain dans le sacrifice nous ont bien édifiées. C'est avec ces religieux, martyrs de leur zèle pour la foi, que nous avons établi une union de prières, ainsi qu'avec M. l'abbé Charrier, missionnaire de la Chine<sup>42</sup>.

« Celui-ci avait subi un long et admirable martyre, dont les actes se trouvent dans les annales de la Propagation de la foi et rappellent l'héroïsme des martyrs de la primitive Église. Deux ans en cage de fer, interrogatoires accompagnés de supplices, réponses sublimes, rien n'a manqué à la gloire de ce confesseur de la foi. On voulut un jour le forcer à marcher sur la croix ; il resta impassible, et plusieurs hommes ne purent parvenir à le soulever. Au moment où on allait le conduire au supplice et lui couper la tête, le missionnaire fut réclamé par le commandant d'une corvette française. Il ne pouvait se consoler d'avoir manqué ainsi la gloire du martyre. « J'étais si près du ciel, disait-il, sûr d'y aller « tout droit !... et maintenant, qui peut savoir ! »

« Ramené en France par le vaisseau français, l'abbé Charrier n'avait qu'un seul désir : retourner en Chine. Il parvint à y rentrer en se cachant et put encore pendant quelques années

<sup>42</sup> . Nous retrouvons en effet les noms de MM. Richard, Yves et Charrier dans les intentions pour la communion du premier samedi de chaque mois, consacré à prier pour les missionnaires de la Chine et de Madagascar.

continuer sa mission ; mais de nouveau rappelé par ses supérieurs, il revint définitivement à Paris, et mourut directeur de la maison des Missions étrangères<sup>43</sup>. »

On le voit, les intérêts catholiques préoccupaient vivement les premières religieuses de l'Assomption, et tout ce qui touchait à l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre faisait battre leur cœur. Il leur tardait de pouvoir prendre leur part au combat, de travailler elles aussi à la vigne du Seigneur. La partie du champ que Dieu leur donnait à cultiver était encore si petite, qu'elle ne pouvait suffire à leur zèle. Ce zèle ardent embrassait le monde, et par leurs prières elles s'unissaient aux joies de ces missions lointaines et au double mouvement de renaissance catholique en Angleterre et en France.

On sait comment le docteur Pusey, chef et fondateur d'une nouvelle secte qui se rapprochait beaucoup du catholicisme, avait attiré autour de lui l'élite de la jeunesse de l'Angleterre. Il forma avec ces jeunes gens une sorte de communauté où l'on menait une vie austère, vie de travail et d'études sérieuses sur les origines de l'Église catholique, la liturgie romaine et la vie des saints. C'étaient des âmes droites et des cœurs purs, aussi la vérité ne tarda pas à se manifester à eux. Presque tous, les plus éminents surtout, se convertirent à la foi catholique, se firent prêtres ou religieux. Il suffit de rappeler les noms de Faber, Dalgairns et Newman, qui caractérisent ce premier mouvement de retour de l'Église d'Angleterre à la foi catholique. Par une permission de la Providence, ce furent les Pères Faber et Dalgairns, pour qui nos Mères avaient offert tant de prières et de pénitences, qui se montrèrent nos amis les plus dévoués au moment de la fondation de notre maison de Londres.

---

<sup>43</sup> . Nous lisons dans une lettre de notre Mère au Père d'Alzon : « Je vous envoie ci-jointe une relique bien précieuse : c'est un morceau du vêtement de M. Cornay, martyr du Tonkin, qu'il portait au moment de son supplice, et qui est tout imbibé de son sang. C'est un autre confesseur de la foi, M. Charrier, qui me l'a donnée. Quelle impression cet homme m'a faite ! Quelle honte quand on retombe sur soi et qu'on l'entend parler si naturellement des tortures qu'ils ont endurées ! »

## CHAPITRE VI

### LE PÈRE LACORDAIRE ET L'ASSOMPTION

En France, des événements bien consolants venaient aussi réjouir les cœurs catholiques ; c'était une époque de renouvellement et d'espérance. Le 14 février 1841, le R. P. Lacordaire, revenu de Rome avec l'habit blanc des Frères Prêcheurs, avait reparu à Notre-Dame et prononcé son superbe discours sur la vocation de la nation française. En 1843, la chaire de Notre-Dame lui était offerte pour les prédications de l'Avent.

Mère Marie-Eugénie n'avait pas oublié ce qu'elle devait au Père Lacordaire, l'effet produit sur son âme par les conférences de 1836, les conseils pleins de discrétion et de lumière qu'elle avait reçus du grand orateur. Lorsqu'il partit pour Rome en 1836, voulant lui aussi faire son noviciat, avant de rétablir en France l'ordre des Frères Prêcheurs, les premières religieuses de l'Assomption l'accompagnèrent de leurs prières au couvent de la Quercia et à Sainte-Sabine. Le nombre si restreint des premiers compagnons du Père Lacordaire, les modestes commencements de leur fondation, les dates elles-mêmes qui se rencontraient, tout semblait établir une sorte de fraternité entre la nouvelle branche du vieil ordre de saint Dominique et la jeune congrégation de l'Assomption. C'est qu'au fond la même pensée soutenait les deux œuvres, le même sentiment les animait : l'amour de la vérité et le zèle des âmes. Quels cœurs d'apôtres n'auraient pas tressailli à ces paroles tombées de la plume du Père Lacordaire :

« Qui a la vie la donne, qui a l'amour le répande, qui a le secret le dise à tous ! Alors commenceront des temps nouveaux, avec une nouvelle effusion de richesses ; et la richesse, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre des choses précieuses, ni la vapeur ou les chemins de fer, ou tout ce que le génie de l'homme peut arracher aux entrailles de la terre ; la richesse, il n'y en a qu'une, et c'est l'amour. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content, et une goutte d'amour mise dans la balance avec tout l'univers, l'emporterait comme la tempête ferait d'un brin de paille<sup>44</sup>. »

Les âmes religieuses savent cela par expérience ; mais, au commencement de toute fondation, il y a un souffle de vie plus fort, un souffle d'amour plus senti. Serait-il donc trop hardi d'appliquer à nos Mères cette page écrite par l'historien du Père Lacordaire sur ses premiers compagnons, réunis à Rome au couvent de Sainte-Sabine : « Ouvriers de la première heure, apôtres de l'Église naissante, s'ils eurent leurs catacombes, ils eurent aussi leur cénacle. Ils connurent cet épanouissement de la foi dans les cœurs voués à une œuvre difficile, ces élans dans le sacrifice, ces saints enthousiasmes, cette gaieté dans la souffrance qu'exprime si bien cette parole du Père Lacordaire : « Quand l'âme est unie à Dieu et que le cœur est content, tout le reste devient facile. » Ils connurent aussi ces pures

---

<sup>44</sup> . Lettre sur le Saint-Siège, qui préparait le rétablissement des Frères-Prêcheurs.

amitiés, ces épanchements intimes, ces saints transports sous le souffle de Jésus, qui ravissent et embaument toute une vie.<sup>45</sup> »

Nous trouvons dans nos archives une série de lettres du Père Lacordaire, précieusement conservées par notre Mère ; elles sont courtes, mais indiquent des rapports sympathiques et suivis. Comment ne pas nous arrêter un instant pour parcourir cette correspondance si intéressante pour nous, et en citer quelques fragments ?

Une première lettre datée de Paris, 19 novembre 1841, indique des relations déjà établies.

« Ma Révérende Mère,

« J'ai lu suffisamment vos Constitutions pour en avoir une vue claire. Il me faudrait une étude et de longues réflexions pour bien les apprécier. Quant à présent, il faut s'abandonner au temps, observer les côtés faibles, chercher les remèdes, et lorsque l'heure sera venue, avant de les présenter à la Constitution apostolique, vous pourrez introduire les changements nécessaires. La patience et la persévérance sont les vertus dont vous avez le plus besoin, et je prie Dieu de vous les accorder, me recommandant de mon côté à vos bonnes prières et à votre souvenir.

« Frère Henri-Dominique LACORDAIRE. »

Cette lettre, bien que fort simple, encouragea la Mère Marie-Eugénie à entrer dans des communications plus intimes. Elle parle au Révérend Père de quelques difficultés personnelles, de la peine qu'elle éprouve au sujet de la règle, qui ne lui semble pas toujours comprise par les ecclésiastiques qui auraient charge de la soutenir.

Le Père Lacordaire répond de Bordeaux, le 25 décembre 1841 : « Vous me demandez un conseil, ma Révérende Mère, je vous le donnerai de mon mieux. Je conçois sans peine les difficultés intérieures que vous éprouvez, étant privée d'un guide en qui vous ayez pleine confiance. Suivez, du reste, l'esprit de votre règle, tel que vous me l'avez communiqué. Pour l'éducation, il se réduit, si je ne me trompe, à vouloir inspirer aux jeunes filles chrétiennes un plus grand dévouement, une piété moins égoïste, si je puis ainsi parler, et à leur donner une instruction religieuse plus solide, telle qu'elle convient à un temps agité comme le nôtre. Ces pensées sont excellentes ; on ne pourrait discuter que les moyens et les limites de cette éducation. Il est certain que les femmes ne doivent pas être des savants, ni même des apôtres hors de leurs familles, à moins de circonstances particulières. Je crois que ceux qui attaqueraient vos pensées là-dessus n'auraient en vue que de combattre l'exagération.

« Pour l'esprit de pauvreté, d'austérité, vous savez bien que les saints n'en ont pas d'autre. Si quelques-uns l'ont blâmé en vous, c'est apparemment qu'ils craignaient que vous ne puissiez suffire à une vie à la fois lettrée et austère. Quant aux enfants, rien n'est plus important que de les accoutumer à une vie simple, pauvre, mortifiée sans excès, je dis sans excès, parce que leur âge exige une grande mesure. La pauvreté, l'humilité, la pénitence sont des vertus chrétiennes nécessaires à tous, et sans doute on peut regretter que beaucoup de chrétiens et de chrétiennes ne sachent plus guère ce que c'est. Toutefois il faut prendre garde que des enfants, pris en général, ne sont pas destinés à la vie religieuse, et que leur éducation doit être autre que celle d'un noviciat.

« Voilà, il me semble, à peu près sur quoi roule votre lettre. Prenez courage contre les difficultés et les misères. Humiliez-vous devant Dieu sans vous décourager ; conservez l'esprit de sacrifice, étant toujours prête et désirant, comme les saints, souffrir et mourir pour Jésus-Christ. Quand vous aurez besoin d'un conseil positif, partout où je serai, vous pourrez me le demander et

<sup>45</sup> . : *Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, t.I, p. 366.

être sûre que je trouverai du temps pour vous répondre. Ouvrez-vous sans crainte, si Dieu vous en donne le goût, et si vous vous apercevez que mes conseils vous font du bien. »

La lettre du Père Lacordaire donne à la fondatrice l'occasion de préciser sa pensée au sujet de l'éducation et des études :

« Je ne sais pourquoi on pense que nous voulons tant reculer les limites de l'instruction des jeunes filles. Nos désirs se portent, non vers un grand développement d'études, mais vers une instruction conforme et favorable à la foi, au lieu de lui être hostile. Cela donnera plus d'unité à l'enseignement et par là peut-être une supériorité involontaire ; mais le résultat pratique n'a rien d'inquiétant, puisqu'il doit appliquer plus fortement la femme à ses devoirs au lieu de l'en détourner.

« Si je vous ai parlé du latin et de saint Thomas, il est bien entendu que ces études ne sont que pour les religieuses, et je dois reconnaître qu'elles leur ont été grandement utiles, soit pour leur faire aimer l'office et les aider pour l'oraison, soit pour les mettre simplement en état d'enseigner le catéchisme du concile de Trente, dont elles se servent pour les enfants. Vous savez, mon Père, qu'entre toutes les grâces que sainte Catherine de Sienne avait reçues de Notre-Seigneur, elle estimait particulièrement celle de comprendre les heures canonicales. J'aime à nommer ici cette grande sainte, qui appartient à votre ordre, car Dieu ayant permis que notre congrégation commençât juste le jour de sa fête, et trouvant en elle un parfait modèle de la vie de zèle unie à la vie de prière, nous la regardons comme notre patronne de prédilection.

« Du reste, l'étude du latin a été longtemps en usage dans les noviciats de beaucoup d'abbayes, comme l'attestent les lettres de Bossuet aux bénédictines de Jouarre. Pour les enfants, il n'en résulte qu'une chose, c'est qu'elles ont de meilleures maîtresses de français, car on n'enseigne bien sa langue qu'en en sachant une autre ; et encore, que si les parents le désirent, elles peuvent apprendre les éléments de cette langue. J'ai vu bien des mères regretter de ne pas savoir le latin, lorsqu'elles étaient obligées de se séparer de leurs fils avant l'âge de la première communion, faute de pouvoir les aider dans leurs études les plus élémentaires.

« Vous vous tromperiez si vous croyiez notre règle très austère ; elle ne l'est pas, et cependant elle l'est encore trop aux yeux de personnes qui, n'étant pas dans la vie religieuse, ne comprennent pas à quel point les mortifications extérieures y sont nécessaires, autant du moins qu'on peut les embrasser sans manquer à la fin de son Institut. Ainsi, si l'on ne veut pas fixer dans la règle trop de jeûnes d'obligation, je le conçois, parce que les femmes ont de la peine à enseigner et à jeûner ; mais le coucher sur la paille, les habitudes de pauvreté, les pénitences ordinaires se supportent très bien avec la classe, et je serais désolée qu'on nous ôtât ces moyens de former dans nos Sœurs l'énergie chrétienne et le renoncement qu'elles ont besoin d'enseigner aux enfants. »

Un peu plus tard, la Mère Marie-Eugénie consulte le Père au sujet du supérieur qui devait remplacer Mgr Gros. Il était question à l'archevêché de plusieurs ecclésiastiques ; notre Mère penchait pour M. Jacquemet et désirait avoir l'avis du Père Lacordaire, avant de rien demander. Celui-ci ne voulut pas se prononcer et écrivit la lettre suivante :

« Bordeaux, 4 février 1842.

« Ma Révérende Mère,

« Je réponds brièvement à la consultation que vous me faites au sujet du nouveau supérieur qui pourrait vous être donné. Je crois qu'il faut tout abandonner à la Providence ; elle seule saura vous servir convenablement à ses vues sur vous. Laissez faire le bon Dieu ; s'il veut donner de la solidité à votre œuvre, il le fera, pourvu que de votre côté vous persistiez dans votre vocation et dans la

pratique des devoirs qu'elle vous impose. Le temps amènera, par le secours de Dieu, ce qui vous manque aujourd'hui. Rien ne naît et ne se fonde que dans la patience, les larmes et la persécution. Tous les saints en ont été là, les fondateurs ou restaurateurs d'ordres plus que les autres ; mais leur patience a fini par vaincre le démon et le monde. Vivez comme tout germe doit vivre, humblement et lentement. Ne cherchez pas à vous accroître beaucoup ; peu de personnes bien unies sont plus puissantes que mille à demi unies.

« Ecrivez-moi quand vous voudrez ; je vous répète que vous ne me fatiguerez jamais, et je vous répondrai toujours du mieux que je pourrai. Je serai aussi simple avec vous que vous l'êtes avec moi. Je me recommande instamment à vos prières. »

Une autre lettre est datée du couvent de Bosco, 5 octobre 1842.

« Ma très Révérende Mère,

« L'abbé de la Treiche, aujourd'hui notre frère, m'a remis votre lettre. Elle m'a consolé en m'apprenant que vous étiez tranquille du côté de l'autorité diocésaine, à laquelle vous avez enfin inspiré confiance, et qui ne cherchera plus à modifier vos règles dans un sens opposé à la vocation que Dieu vous a inspirée. C'est un très grand point de gagné, le reste viendra en son temps. Nous ne devons jamais être pressés avec Dieu, étant assurés par la sainte Écriture que ses voies ne sont pas nos voies, et qu'il fait tout avec force et douceur. S'il n'employait que la force, il n'aurait pas besoin de temps ; mais comme il emploie parallèlement la douceur, le temps lui est nécessaire pour toucher et persuader. N'oubliez jamais que le temps renferme la solution de toutes les difficultés des œuvres saintes. Nous l'éprouvons beaucoup pour nous-mêmes. Notre œuvre dominicaine a fait cette année de merveilleux progrès en unité, solidité, tranquillité d'esprit. Au 23 octobre prochain, nous serons dix profès, outre deux novices et plusieurs postulants ; dans le nombre, il y a cinq prêtres. La plus profonde union règne entre nous, en même temps que la charité la plus fraternelle. Je ne puis vous dire combien de difficultés ont été résolues pour nous, depuis cinq mois que je suis à Bosco. Il en sera de même pour vous.

« Je suis bien touché de la persévérance avec laquelle vous priez pour nous. Ne vous laissez pas de le faire, pas plus qu'il ne faut vous lasser dans le vide spirituel où vous êtes quelquefois plongée. Suivez votre esprit primitif, et attendez.

« Je quitterai Bosco le 8 ou 10 novembre pour me rendre directement à Nancy, où je passerai tout l'hiver à l'évêché. Ce n'est qu'à la fin d'avril que je viendrai à Paris pour une quinzaine de jours. Je serai heureux de vous y retrouver.

« Veuillez agréer, etc. »

La correspondance continue pendant l'année 1843. C'est, le 29 janvier, une lettre de remerciements au sujet des prédications demandées à Versailles : « La perspective de l'époque où je serai libre est trop éloignée, pour que je puisse me rendre au désir que l'on vous a manifesté. Je doute d'ailleurs que Versailles, composé de personnes retirées du monde, n'ayant point ou peu de jeunesse, pût être propre à recevoir le genre d'instructions auquel je suis habitué. Ma reconnaissance n'en est pas moins grande pour vous et pour les personnes qui ont bien voulu songer à moi. »

Le 29 septembre 1844, une lettre datée de Nancy annonce à la Supérieure de l'Assomption la fondation de Chalais :

« Vous avez su peut-être, ma très Révérende Mère, que nous avons une seconde maison à Chalais, près de Grenoble, beaucoup plus considérable que celle de Nancy. Dieu a béni ce second établissement plus encore que le premier, par les sympathies qu'il nous a fait trouver à Grenoble et dans ses environs. Je recommande toujours notre œuvre à vos chères prières. Vous savez quel intérêt

je porte à la vôtre. Unissons-nous devant Dieu et en Dieu, et croyez, ma Révérende Mère, au sincère et respectueux attachement dont je vous prie d'agréer l'hommage. »

Nos Sœurs ayant envoyé un ornement à la nouvelle fondation de Chalais, le Père Lacordaire écrit cette charmante lettre de remerciements et d'excuses :

« Il y a longtemps que nous avons reçu les ornements dont vous avez bien voulu gratifier notre maison de Chalais, et il y a longtemps aussi que nous vous en devons des remerciements. Cet oubli apparent tient à ce que nous étions deux pour vous remercier, le prieur et moi, et que nous avons tous les deux compté l'un sur l'autre. Je ne m'en excuse pas moins de cette négligence, que je me reproche beaucoup ; mais qui, je l'espère, vous donnera plus mauvaise idée de ma capacité administrative que de mon cœur.

« Votre ornement est le plus complet que nous ayons, et nous nous en servons toujours aux grandes fêtes, par conséquent. Ce souvenir n'est pas le seul qui me reporte vers l'Assomption, et je désire bien que, de votre côté, vous n'oubliez pas tout à fait les absents. Notre maison de Chalais prend de plus en plus bonne tournure au spirituel et au temporel, et je la recommande instamment à vos prières. »

Citons encore, puisque nous ne reviendrons plus sur cette correspondance, la lettre du 4 juin 1845, si intéressante pour les annales dominicaines.

« C'est demain, à dix heures du matin, que notre chapelle sera bénie sous le titre de Notre-Dame-de-Saint-Dominique. Je vous prie bien vivement de vous unir à nous devant Dieu, afin que ce germe de notre établissement à Paris soit agréé dans le ciel. Je suis on ne peut plus touché et reconnaissant des prières que vous n'avez cessé d'adresser à Dieu pour nous depuis notre origine. Après bien des traverses, nous voici en France dans trois maisons, et notre noviciat va commencer dans l'une d'elles, j'en ai reçu l'autorisation de Rome. Tout me persuade que Dieu nous continuera ses bénédictions, veuillez aussi nous conserver la pieuse affection qu'il vous a mise au cœur pour nous. »

Nous trouvons dans les notes de Mère Marie-Thérèse le souvenir d'une visite du Père Lacordaire à l'impasse des Vignes, pendant l'Avent de 1843. « Il me semble, nous dit-elle, le voir encore dans notre petite salle de communauté avec son habit blanc de Frère Prêcheur, sa tenue grave, son air modeste. C'était l'idéal du religieux, une grande figure monastique ; en le voyant, on se croyait revenu au moyen âge et aux premiers temps de l'œuvre dominicaine. Dans cette visite, il était accompagné par un jeune religieux, le Père Danzas. »

« Le Père Lacordaire nous promit de venir à Noël pour nous dire la messe de minuit, et faire faire la première communion à une de nos élèves, Berthe de Roth, dont il connaissait la famille. Nous avions fait de nombreuses invitations, et tout le monde se réjouissait d'entendre le grand orateur de Notre-Dame ; mais quelle ne fut pas la déception générale lorsque le Père, se retournant vers l'enfant, au moment de la communion, lui dit qu'elle n'avait qu'à se rappeler ce qui lui avait été enseigné aux leçons de catéchisme sur le sacrement de l'eucharistie. Plus tard, le Père Lacordaire voulut bien accepter de revenir dans notre petite chapelle pour donner le saint habit à sœur Marie-Cécile et à sœur Marie-Louise, et nous fûmes alors amplement dédommagées.

« C'est aussi à l'impasse des Vignes que nous avons connu M. Gay. Il n'était pas encore prêtre et avait déjà l'air d'un saint ; on le regardait comme un homme d'oraison recevant de Dieu des grâces extraordinaires. Il vint nous voir avec M. l'abbé Dumarsais, curé des Missions étrangères, et nous frappa par son air recueilli et sa modestie, qui était celle d'un religieux. »

Plus tard, le Père Lacordaire, qui avait l'abbé Gay en très haute estime, conseilla à la Mère Eugénie d'entrer en relations spirituelles avec lui, disant que c'était le prêtre de Paris qui pouvait le

mieux nous convenir. Notre Mère était alors très préoccupée de la direction de Mère Thérèse-Emmanuel et avait demandé au Père Lacordaire de vouloir bien s'en charger. Après quelques conversations intimes, celui-ci dit à la supérieure : « Cette âme me dépasse, confiez-la plutôt à l'abbé Gay ; c'est le directeur le plus capable de la conduire dans les voies merveilleuses où le Saint-Esprit la fait entrer. » Humilité touchante, qui devait seconder les desseins de Dieu.

Vers cette même époque, nous fîmes aussi la connaissance de dom Guéranger, restaurateur de l'ordre bénédictin en France. Il vint nous voir au couvent de l'impasse des Vignes, accompagné d'un jeune novice, qui devait être plus tard le cardinal Pitra. Dom Guéranger se préparait alors à inaugurer le mouvement liturgique qui a produit de si heureux fruits, en donnant à la France cette unité de prières qui préludait à la parfaite unité doctrinale. L'illustre bénédictin fut étonné de l'accueil enthousiaste que trouvaient ses idées dans une Congrégation qui naissait à peine ; et plus tard, un jour qu'on parlait devant lui des communautés fondées au XIX<sup>e</sup> siècle dans un esprit tout nouveau, il arrêta son interlocuteur qui nommait l'Assomption : « Oh ! pour celle-là, je la mets à part, c'est un ordre nouveau, c'est vrai, mais dans l'esprit des congrégations anciennes. »

Un Père bénédictin de Marseille, à qui nous avons communiqué notre règle et quelques instructions de chapitre de notre Mère fondatrice, nous faisait l'honneur de nous dire qu'il était étonné du rapprochement qu'il trouvait entre les idées de dom Guéranger et celles de la Mère Marie-Eugénie : « Où donc avez-vous pris tout cela ? ajoutait-il, ce sont nos idées, et nullement celles qui dominaient en France au moment de votre fondation. »

Un autre Père, ami de l'Assomption, nous disait après la mort de la Révérende Mère : « Lorsque je vis votre Mère générale pour la première fois, je ne puis dire l'impression que me laissa la conversation que j'eus avec elle. Elle me parla avec une affabilité exquise de mille choses qui touchaient l'Église et les âmes, de ses préoccupations pour votre Congrégation. Après cet entretien, où elle avait abordé toute espèce de questions avec sa belle intelligence, sa largeur de vues et sa délicatesse de sentiments, je me suis dit : « C'est étonnant comme cette Révérende Mère me rappelle Dom Guéranger ! » La Mère Eugénie avait, en effet, les mêmes vues, les mêmes notions sur l'Église, la liturgie, les mêmes appréciations sur les personnages ecclésiastiques de son temps : c'étaient deux natures qui se ressemblaient.

« Votre Mère générale avait vraiment une tête d'homme ; toutes ses appréciations étaient lumineuses... Ce qui me frappa aussi, ce fut de voir, dans cette âme qui avait quelque chose de viril, quelque chose aussi de tout à fait virginal. Ce fut ma première impression. Cette nature si forte avait toute la fierté, la pureté, la tendresse, les délicatesses de la vierge.

« Votre Mère, ajoutait-il, avait un don spécial pour prendre partout ce qui pouvait être un bien pour votre Congrégation. On trouve dans votre règle, comme dans celle de saint Benoît, la simplicité des grandes lignes catholiques. »

La Mère Eugénie de Jésus a toujours eu une grande admiration pour l'ordre bénédictin, qui représente la tradition de l'Église et dont la règle si pondérée, si sage, convient à tous les pays et à tous les temps. Nous lui avons entendu dire souvent qu'on ne cause pas une heure avec un bénédictin sans apprendre beaucoup de choses, et elle se serait volontiers mise à l'école de dom Guéranger, dont elle admirait la vaste science ecclésiastique. Son désir a toujours été que nous unissions aux œuvres de zèle les traditions des anciens ordres et l'amour de la liturgie. Elle aimait à puiser aux sources bénédictines : bien des chapitres de la première rédaction de notre règle (les études et l'office divin) leur étaient empruntés, et, plus tard, *l'Année liturgique* de dom Guéranger est devenue comme le manuel des religieuses de l'Assomption.

« Votre œuvre se rattache, nous dit un jour un bénédictin de Solesmes, au moment le plus intéressant de l'Église de France, à cette école de prêtres ou de moines qui sont tous couchés dans la tombe maintenant, et qui ne sont pas remplacés. Votre Mère est restée la dernière de cette génération. Ce sont aujourd'hui d'autres idées ; on ne vit plus de ce dont nous vivions, mais vous en vivez encore. Gardez vos traditions et votre esprit. Que toutes les anciennes écrivent leurs souvenirs, ce sera trop tard dans vingt ans. »

Nos Sœurs eurent aussi le bonheur, dès les premiers temps de la fondation, de se trouver en rapports très directs avec la Compagnie de Jésus. Le seul rapprochement de nos maisons, à la rue de Vaugirard et à la rue des Postes, favorisait les relations. À Vaugirard, les Pères venaient souvent nous dire la messe et, à l'impasse des Vignes, ils furent pendant quelque temps nos confesseurs. Le Révérend Père Boulanger, provincial des Jésuites, se montra très bienveillant pour la nouvelle Congrégation et nous envoya plusieurs postulantes. Le Père Leroux fut pendant longtemps notre confesseur extraordinaire. Il venait tous les quatre-temps à l'impasse des Vignes, puis à Chaillot, pour entendre les confessions de la communauté.

Plus notre Mère a eu de rapports avec les Jésuites, plus elle a apprécié la sûreté de leur direction et la pureté de leur doctrine. Elle a toujours eu une dévotion spéciale à saint Ignace et une grande admiration pour les *Exercices*. L'auteur de Manrèse, l'abbé Deplace, les a donnés deux fois chez nous, avec un succès qui n'est pas oublié. Devenue Supérieure générale, la Mère Marie-Eugénie tenait à ce que la prédication des retraites, dans nos différentes maisons, fût souvent confiée aux Pères de la Compagnie de Jésus. « Les *Exercices* font travailler, disait-elle ; ils sont nécessaires à la formation des âmes, parce qu'ils donnent des principes de spiritualité absolument sûrs et conduisent à la véritable perfection. »

Ces influences diverses, ces relations ménagées par la divine Providence étaient une grâce pour la nouvelle Congrégation. Elles y maintenaient la ferveur, l'esprit de zèle, les traditions catholiques ; elles élargissaient les âmes pour les rendre capables de recevoir tout souffle qui vient d'en haut, et en bannissaient ce qui est étroit et personnel.

Mais, de toutes les influences bénies de Dieu qui aidèrent au développement de l'esprit de l'Assomption, aucune ne fut plus puissante que celle du Très Révérend Père d'Alzon. Il n'était pas encore religieux lorsqu'il vint à Paris, au mois d'août 1843, pour les affaires d'un collège qu'il voulait fonder à Nîmes et qui devait devenir le berceau de sa famille religieuse. Ce fut sa première rencontre avec la petite communauté de l'impasse des Vignes. À partir de ce jour, les liens vont devenir plus étroits, et le nom du Père d'Alzon se rencontrera bien souvent dans cette histoire. Nous avons déjà parlé de lui plusieurs fois, mais sans entrer dans aucun détail sur sa vie et sur son caractère. Il faut maintenant essayer de faire connaître à nos jeunes Sœurs cette grande figure, encore si vivante dans le midi de la France, et dire ce que furent ses rapports avec notre Mère et la Congrégation.

## CHAPITRE VII

### L'ABBÉ D'ALZON. – SA JEUNESSE. PREMIÈRE VISITE À L'ASSOMPTION DE PARIS ( AOÛT 1843 )

« Le Père d'Alzon appartenait, par son origine et par sa naissance, à cette forte race de nos Cévennes qui a donné à l'Église, à l'armée, à la magistrature, aux sciences et aux lettres, tant de grands esprits et de cœurs généreux. Il était de la tribu des Montcalm et des d'Assas, auxquels l'unissaient une étroite parenté ou d'anciennes alliances. Le nom de ses ancêtres, que l'on trouve dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle dans les annales de nos montagnes, n'a jamais rappelé que la religion, la fidélité et l'honneur. Les Daudé comptaient depuis longtemps dans la noblesse du Languedoc quand le fief d'Alzon fut attribué à l'aîné de la famille ; le titre de vicomte ajouta encore à ces honneurs et la fortune patrimoniale, agrandie par des mariages, devint une des plus brillantes du pays. Il convient de rappeler tous ces traits pour apprécier le dévouement et les sacrifices du Père d'Alzon. »

C'est ainsi que l'évêque de Nîmes ouvre une belle étude sur le Révérend Père, écrite sous forme de lettre au moment de sa mort, et adressée au clergé du diocèse. Nul hommage n'a été plus complet. En quelques pages émues, Mgr Besson rappelle les principales lignes de cette vie vouée à l'extension du règne de Jésus-Christ, et trace le portrait de cette nature contrastée et vaillante. Nous ferons à cette lettre de nombreux emprunts.

Emmanuel d'Alzon naquit au château du Vigan, le 30 août 1810. Son père était un homme d'une foi antique et d'une piété rare ; sa mère, douce et forte chrétienne, était l'amie des pauvres, le modèle des riches, la providence de toute la contrée. L'enfant fut donc, dès le commencement, à une grande école.

Mais quels furent les traits saillants de ses premières années ? « Lorsque Emmanuel était encore tout jeune, dit une de ses cousines, il était ardent, espiègle, indépendant, mais très gai, très aimant, très pieux. Un soir de septembre, à Lavagnac, il mit dans le lit du supérieur du séminaire de Montpellier, de passage au château, une nichée de trois petits chats-huants. Il n'y avait pas alors d'allumettes chimiques ; le pauvre abbé eut un saisissement terrible. Emmanuel, qui ne mentait jamais, avoua tout et subit très bien sa punition. Une autre fois, il fit chavirer un bateau dans l'Hérault. Étant tout petit, il se roula un jour dans un tas de farine et s'en vint tout blanc au salon. Cependant on avait vite raison de ces enfantillages et de ces écarts de caractère. L'enfant subissait loyalement ses pénitences et ne boudait pas ; la note gaie, l'oubli de soi-même l'emportaient bien vite. Tout jeune encore, il adorait admirablement le saint Sacrement, et, au besoin, c'était là qu'il achevait de se rendre et d'adoucir sa nature bouillante et impétueuse. »

On le surprit un jour se hissant sur la pointe des pieds contre la porte de la chapelle, et regardant par le trou de la serrure la lampe qui brûle devant le saint Sacrement. On lui dit : « Que fais-tu là ? Il répondit : « J'adore. »

Un autre trait de cette belle nature se dessine encore dans son enfance : c'était l'amour des petits et des pauvres. Au Vigan, on le voyait courir, à la vue d'un indigent, chez le boulanger, et, sans compter, distribuer largement pains et pâtés, en disant : « Vous mettrez cela sur le compte de papa. »

Son esprit, vif et prompt, éclatait déjà en mille saillies originales et inattendues. Mme d'Alzon avait un jour, à Nîmes, une nombreuse réunion dans laquelle se trouvaient plusieurs dames de la société protestante, entre autres la marquise de Calvières, qui réclama aimablement de voir le petit Emmanuel. Mme d'Alzon envoya chercher l'enfant ; mais celui-ci, mécontent d'interrompre ses jeux, arrive de fort mauvaise humeur, le pas ferme, les bras croisés derrière le dos, et se présente la tête haute, sans donner le moindre signe de politesse. La mère reprend vivement son fils, et lui ordonne de saluer ces dames qui lui faisaient l'honneur de le demander. Alors, conservant son attitude fière, l'enfant répond sans hésiter : « Maman, vous m'avez toujours dit : Hors de l'Église, point de salut ! » Emmanuel avait alors sept ans.

Le caractère le plus saillant de cette enfance exubérante de vie et d'ardeur, ce qui en était l'âme, c'était la piété et l'amour des cérémonies de l'Église. En face des riches jouets qu'une de ses tantes avait fait venir de Paris pour ses étrennes, le petit Emmanuel paraissait déçu. « Mais que veux-tu donc ? lui dit-on. – Je veux des calices, des crucifix, des ornements pour dire la messe. » Pour satisfaire ses goûts, on lui procura une chapelle.

Le bonheur de l'enfant était de faire le curé. Il savait très bien prêcher son petit auditoire, le gronder même lorsqu'il ne le trouvait pas assez recueilli. Un jour, il célébra un mariage, et comme il avait depuis peu de temps un précepteur dont il se serait bien passé, il ne manqua pas de dire dans son allocution, prononcée devant toute la famille : « Mes chers amis, si le bon Dieu vous envoie des enfants, ne leur donnez jamais de précepteur, mais élevez-les vous-mêmes. » Et il développa sa thèse à la très petite satisfaction de l'abbé X., présent à la cérémonie.

Tous ces traits sont caractéristiques, et lorsqu'on a connu le Père d'Alzon on le retrouve dans chaque mot de l'enfant. C'est lui, avec son esprit pétillant et sa verve caustique, avec sa foi vive et son ardeur communicative.

On conserve, au château de Lavagnac, un portrait d'Emmanuel à treize ans. Sa figure est souriante ; elle trahit la note gaie qu'on dit avoir été la dominante de son enfance, comme la note enthousiaste fut celle de sa jeunesse et de sa maturité. Mais quelle limpidité et quelle pureté dans ce regard qui révèle tout le fond de sa jeune âme ! Quelle finesse déjà et quelle vie dans ces traits d'enfant ! Quel air de noblesse jaillit de toutes parts de cette charmante physionomie, qui restera toujours insaisissable à force d'être mobile et variée !

L'éducation publique parut bientôt nécessaire pour assouplir au joug du devoir le caractère impétueux d'Emmanuel. Son père se décida à l'envoyer à Paris, au mois d'octobre 1823. Il fut d'abord placé comme externe au collège Saint-Louis, puis à Stanislas. Après trois ans passés à Stanislas, le jeune d'Alzon commença l'étude du droit. Mais cette étude lui laissa assez de loisirs pour suivre les cours de la Sorbonne et fréquenter la société des Bonnes Études, qui réunissait l'élite de la jeunesse chrétienne.

« Là, présidait M. Bailly, le maître vénéré de cette ardente jeunesse, qui devait donner deux de ses fils à l'Assomption. Les du Lac, les Montalembert, les de Coux, les Cornudet étaient les brillantes recrues de cette société ; les Combalot, les Gerbet, les Salinis, les Dupanloup y faisaient entendre leur grande parole. C'était, dans son germe et dans son berceau, toute la renaissance chrétienne de la France...

« Le jeune Emmanuel ne tarda pas à se demander ce qu'il devait faire de ses dix-neuf ans, de son nom, de sa fortune et des plus légitimes espérances d'un grand avenir. Sa foi lui dicta la réponse. Il songea à la prêtrise, dans un moment où la prêtrise était le plus impopulaire. « Bel état que l'Église, a dit Pascal, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu ! c'est alors que sa défense est pour tenter un cœur noble. »

« L'abbé de Lamennais était alors un des oracles de l'Église de France : il était surtout celui de la jeunesse, et le gentilhomme du Languedoc se sentit attiré par mille côtés vers la nouvelle école. Il écrivait à Lamennais qui lui répondait, et dix fois il fut sur le point d'aller grossir le nombre de ses disciples. Ce ne fut point l'avis de son père, et le père fut écouté. La correspondance continua cependant entre le maître et le disciple, non seulement tant que le maître demeura fidèle à l'Église, mais après qu'il l'eut contristée par son apostasie. On sait que Lamennais n'entraîna personne dans sa chute ; mais ceux qu'il avait attirés à lui continuèrent à l'aimer, et ce pécheur, à la fois si attrayant et si despote, demeura l'objet de leurs larmes, de leurs prières et de leurs espérances. Emmanuel d'Alzon ne cessa de le voir et de lui écrire. Il fut le dernier prêtre qui pénétra chez lui en costume ecclésiastique ; et le vieux maître, qui paraissait si endurci, se troubla devant celui qu'il avait appelé successivement *mon enfant*, *mon cher ami*, *monsieur et ancien ami*, marquant ainsi, par ces appellations diverses, les divers degrés de leurs relations sans vouloir jamais les rompre.

« M. d'Alzon avait pu retenir auprès de lui, pendant un an, son cher Emmanuel, l'unique et magnifique espoir de son nom et de sa fortune. Mais la grâce parla plus haut, et le jour du départ arriva. Un soir de novembre 1831, Emmanuel quitta en secret le château de Lavagnac, fit seller un cheval et partit pour Pézenas. Là, il prit au milieu de la nuit la voiture publique, et se présenta le lendemain matin au séminaire de Montpellier. Cette brusque rupture était le fruit d'une réflexion profonde. Il y avait d'ailleurs au séminaire un saint directeur, M. Vernières, qui avait été le confident de ses projets et qui l'accueillit comme un fils.

Après avoir reçu la tonsure et les ordres mineurs, l'abbé d'Alzon alla achever à Rome ses études théologiques. « Les écoles de Rome n'étaient pas fréquentées, comme elles le sont aujourd'hui, par l'élite du jeune clergé, venu de tous les points de l'univers chrétien. C'était un rare bonheur que de visiter la ville éternelle, un bonheur plus rare d'y étudier les sciences sacrées. M. d'Alzon eut cet incomparable avantage, qui manqua à presque tous ses contemporains. Vivant en pleine lumière, disciple aimé des plus grands maîtres, il se pénétra de la pure doctrine, remplit son esprit des plus hautes pensées et son cœur du plus ardent amour pour l'Église et pour Rome. » Il reçut la prêtrise le 26 décembre 1834, et célébra sa première messe à Saint-Jean-de-Latran, le 27 décembre, jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste.

« À son retour de Rome, l'abbé d'Alzon parut dans toute la fleur de sa jeunesse et de son mérite. On commença à dire de lui qu'il tenait tout à la fois du gentilhomme, du soldat et de l'apôtre. Il avait du gentilhomme la fière tenue et la noble allure ; du soldat, l'humeur entreprenante et belliqueuse ; de l'apôtre, le zèle, l'ardeur et le dévouement. Sa haute taille, sa belle figure, son instruction solide et variée, son esprit vif et pénétrant, sa grande âme surtout qui débordait de toutes parts, tantôt en abondantes aumônes, tantôt en magnifiques desseins, tout en lui attirait le regard et commandait une sympathique attention. »

À quel diocèse appartiendra ce prêtre ? Nîmes et Montpellier pouvaient se le disputer : l'un parce qu'il avait pris naissance au Vigan ; l'autre parce que le château de Lavagnac, dans l'Hérault, était la résidence de la famille. Mgr de Chaffoy, alors évêque de Nîmes, n'eut pas de peine à obtenir la préférence et s'attacha l'abbé d'Alzon par le titre de vicaire général honoraire. Élevé dès le début à la seconde place du diocèse, celui-ci la garda pendant quarante-cinq ans, sous quatre évêques dont il ne cessa de justifier la confiance par son affection et ses services. Mgr de Chaffoy ne lui avait

donné qu'un titre d'honneur ; ses trois successeurs regardèrent comme un devoir de le rapprocher encore plus de leur personne et de l'employer, sous le titre de vicaire général titulaire, à l'administration diocésaine.

« M. d'Alzon, qui avait tant reçu de la nature, ne cessa d'accroître par l'étude le fond de ses connaissances. Rien ne lui demeura étranger, excepté peut-être l'architecture et la musique. Théologie, Écriture sainte, controverse, ascétisme, histoire sacrée et profane, poésie, éloquence, liturgie, politique, relations internationales, il étudia tout et ne cessa d'étudier jusqu'à la fin. Sa parole se revêtait, selon les sujets, des couleurs les plus vives. Il était, dans ses discours et ses sermons, tour à tour ferme et précis, riche et abondant, mêlant les sentiments les plus nobles aux considérations les plus élevées, inégal et parfois trop familier, mais toujours capable de se relever d'un coup d'aile et de ravir avec lui son auditoire jusqu'au sublime...

« Il avait d'ailleurs toutes les qualités de l'orateur : la taille ; le port, le geste, le regard, la doctrine sûre, la parole noble, l'accent ému et entraînant. Prédicateur populaire, dans la meilleure acception du mot, il eut à Nîmes tous les succès ; mais il n'ambitionna qu'une gloire : celle d'éclairer et de convertir. Il y mit sa prière, ses mortifications, les artifices de son zèle, sa santé mille et mille fois compromise par les pieuses fatigues de sa parole. La confession d'un seul pécheur suffisait à le délasser de tout un carême. »

Nous n'avons pas à raconter ici la vie du Père d'Alzon ; nous allons du reste en suivre les principaux événements à travers sa correspondance, et assister au début de presque toutes ses œuvres. Mais il fallait faire connaître quel était ce prêtre que Dieu nous envoyait, avant d'entrer dans le détail des relations qui vont s'établir entre lui et l'Assomption.

Nous savons que la Mère Marie-Eugénie avait bien des fois recouru à ses conseils et qu'il la dirigeait de loin par ses lettres ; mais une correspondance n'apporte jamais qu'un faible secours et amène parfois bien des malentendus. On ne s'était pas vu depuis Chatenay, c'est-à-dire avant le commencement de l'œuvre. L'abbé d'Alzon désirait connaître cette communauté nouvelle, à laquelle il portait un intérêt sérieux, parce qu'il la croyait appelée à faire un grand bien, et, de leur côté, la Mère et les sœurs le pressaient de venir les voir. Aussi lorsque, au mois d'août 1843, Mgr Cart proposa à son grand vicaire de l'accompagner en Franche-Comté, celui-ci n'hésita pas, pensant profiter de cette circonstance pour aller jusqu'à Paris, où l'appelaient des affaires et son vif désir de faire connaissance avec l'Assomption. Le séjour à Paris fut court, – huit jours à peine, – mais il suffit pour établir des liens de mutuelle confiance et de sainte affection dont Dieu devait se servir pour sa gloire.

Les lettres de l'abbé d'Alzon nous disent les impressions qu'il emporta de ce voyage. À peine arrivé à Lyon, il écrit à la Mère Marie-Eugénie de Jésus :

« Lyon, 16 août 1843.

« Encore quelques heures, ma chère enfant, et le Rhône mettra entre nous quatre-vingts lieues de plus. Je ne veux pas que la journée se passe sans que je vous aie remerciée du bien que vous m'avez fait. J'étais allé à Paris avec bonheur sans doute, en pensant que je vous verrais, mais surtout avec l'espoir quelque peu orgueilleux de vous faire du bien ; vous en ai-je fait autant que vous m'en avez procuré ? Je le désire vivement. Je profitai de votre dernière recommandation. Monté en voiture, je priai Dieu pour vous, et, chose étonnante, il me sembla avoir retrouvé cette liberté de cœur envers notre divin Maître que je me reprochais d'avoir perdue depuis longtemps déjà. Mes réflexions se portèrent beaucoup sur ce que Dieu pouvait demander de moi, c'était la continuation

de notre entretien. Je n'y vis rien de nouveau. Il paraît, en effet, que je dois être là où je suis ; tant que sa volonté m'y placera, j'y resterai.

« Ce que je disais à vos Sœurs du triomphe que Notre-Seigneur me semble devoir remporter de nos jours, m'a souvent frappé. Qu'en pensez-vous ? C'est sous ce rapport que j'entends sa double action en nous. Il vient d'abord comme se réfugier dans l'âme de ceux qu'il aime, comme pour se mettre à l'abri de ses persécuteurs, et il s'en sert ensuite comme d'un moyen de faire triompher sa cause, d'où résulte pour ses disciples la double obligation d'établir son règne au-dedans d'eux-mêmes et au-dehors. Vous êtes bien heureuse, ma fille, après avoir été élevée loin de Dieu, d'être appelée à l'aimer en vous et dans les belles âmes de vos Sœurs qui vous sont confiées.

« Pardonnez-moi ce petit bonsoir que je n'ai pu m'empêcher de vous souhaiter. Je remercie Dieu du fond du cœur de tout le bien qu'il m'a fait par vous. »

La Mère Marie-Eugénie avait été aussi bien consolée par cette visite ; on s'était mieux compris, la confiance devenait plus facile, et un appui nouveau était donné à la Congrégation.

« J'ai eu envie de vous écrire presque après votre départ, dit-elle le 18 août 1843 ; vous auriez su plus tôt que vous m'avez fait un bien immense. Depuis nos conversations du dernier jour, mon âme est singulièrement en paix. La joie, la liberté y reviennent avec un renouvellement de cette manière d'aller à Dieu plus simple et plus vraie que j'avais perdue, et dont je me sentais de plus en plus loin chaque jour. Je vois maintenant que vous me connaissez, et je n'ai plus peur.

« Je vous ai trouvé aussi bien bon et bien indulgent, je ne dis pas pour mes défauts, – ce n'est jamais ce que je désire, – mais pour les dispositions de mon âme. Enfin, il ne s'agit plus pour moi de *subir* votre direction, et je m'y abandonne filialement, en paix, dans la confiance qu'elle tirera parti de ce qui est en moi, pour le service de Dieu.

« Maintenant que ces huit jours sont passés, il y a une foule de choses dont je ne comprends pas que nous n'ayons pas parlé. Mais, pour ce qui est de vous et de moi, je crois que nous nous sommes expliqués, et c'est là ce qui m'a fait tant de bien.

« C'est aussi un bonheur pour moi de penser que vous avez quitté Paris plus fervent et le cœur plus libre. Il me serait impossible de dire combien j'ai pensé à vous devant Dieu : ce matin encore j'ai communiqué pour la perfection de votre âme. Aussi vous continuerez à m'en parler, mon père, et je vous dirai toujours combien je vous désire l'affranchissement des moindres idées systématiques, afin que vous suiviez librement et suavement le doux Maître intérieur qui ne parle guère par principes, mais qui va revêtant de sa ressemblance jusqu'à un geste, une parole, et transformant tout en lui. »

Dans ce premier voyage à Paris, le Père d'Alzon fut frappé de la ferveur joyeuse et de l'union qui régnait dans la communauté de l'impasse des Vignes. La pauvreté des premières religieuses de l'Assomption l'édifia profondément. Il remarqua l'austérité de leur vie et appuya sur cette note qui lui semblait fondamentale dans la vie religieuse. Dans les entretiens pieux qu'il eut avec les Sœurs, il leur parla beaucoup de cet esprit d'immolation qui donne tout à Dieu, le cœur, le corps, tout l'être. Il en parla surtout à sa fille, la Mère Marie-Eugénie, qui avait offert sa vie religieuse comme une expiation pour les siens, restés si loin de Dieu. Celle-ci obtint facilement toutes les permissions de jeûnes, veilles, pénitences qu'elle voulut demander. Mais sa santé, ébranlée par tant de secousses morales, n'était pas en état de porter de nouvelles austérités ; elle tomba malade, et nous voyons l'abbé d'Alzon, effrayé du résultat de ses conseils, lui écrire le 8 septembre 1843 :

« Je tremble d'être pour quelque chose dans votre fatigue, ma chère enfant. Soignez-vous, je vous en conjure ; mais tout en vous soignant, conservez cet esprit d'immolation qui, considérant le corps comme un instrument, l'oblige à se ménager sur certains points pour être plus facile à être mis

en usage sur d'autres. Donnez-moi ou faites-moi donner des nouvelles de votre santé, je tiens à en avoir. Je remercie tous les jours Notre-Seigneur de m'avoir fait entreprendre le voyage de Paris, ou plutôt de m'avoir ménagé l'occasion de le faire. J'y vois de sa part une de ces marques de bonté que l'ordre de la foi me découvre. Le bien que nos entretiens m'ont fait est un incontestable résultat, et si, comme vous le dites, ils vous en ont fait autant qu'à moi, je crois bien que j'y puis voir une preuve que Dieu nous a faits pour nous soutenir mutuellement. »

« Ces dernières paroles vont se vérifier admirablement ; elles résument l'histoire des relations persévérantes de ces deux âmes exceptionnelles et du bien incomparable qui en résultera pour les œuvres que Dieu leur inspirera, et pour lesquelles elles s'entraideront de leurs prières, de leurs lumières, de leurs entretiens et de leurs dévouements<sup>46</sup>. »

---

<sup>46</sup> . Notes communiquées sur la vie du P. d'Alzon .

## CHAPITRE VIII

### CORRESPONDANCE AU SUJET DE NOS CONSTITUTIONS. - ŒUVRES FONDÉES À NIMES PAR L'ABBÉ D'ALZON

Une question importante occupait depuis quelque temps la fondatrice de l'Assomption. C'était la révision de la règle donnée par M. Combalot. Cette règle n'avait jamais été achevée. M. l'abbé Gaume, notre supérieur, insistait avec raison sur la nécessité de la compléter, de la revoir et d'y faire toutes les modifications désirables, avant de la présenter à Mgr Affre et de s'y lier par des vœux définitifs.

Dans les courts instants du séjour de l'abbé d'Alzon à Paris, la Mère Eugénie lui avait parlé de cette grande question. « Nos entretiens ont besoin d'être continués, lui écrit-elle peu après son départ. M. Gaume est venu ; il nous a fait renouveler nos vœux pour un an, nous promettant d'obtenir avant ce temps l'approbation définitive. Il veut auparavant revoir la règle avec nous, avant de la présenter à l'archevêque. Il nous fera ses observations, nous lui ferons les nôtres, etc. »

Une autre lettre soumet au Père les observations de M. Gaume et lui demande son avis. « Le résultat total est pour moi qu'il faudrait faire beaucoup de modifications à la règle. Pourquoi alors ne pas en profiter pour faire toutes celles que nous pouvons juger utiles ? Si l'on n'avait rien changé, il y aurait eu l'avantage de la stabilité ; si l'on doit changer beaucoup, il y aura, à le faire complètement selon nos idées, l'avantage de la stabilité pour l'avenir, plus de simplicité, d'énergie, de caractère religieux. J'en ai parlé à nos Sœurs, qui sont toutes de cet avis, et je conclus de là qu'il faut que j'y travaille avec l'aide de sœur Thérèse-Emmanuel. Malheureusement je continue de cracher le sang, et je suis très fatiguée, ce qui me fait perdre bien du temps. »

« J'approuve très fort de faire une bonne fois tous les changements nécessaires, répond l'abbé d'Alzon ; mais maintenez-vous dans une certaine largeur pour les points non éclairés que vous insérerez plus tard, quand vous aurez l'expérience, dans les coutumes ou observances...

« Il me paraît que vous êtes bien heureuse d'avoir un an pour refaire vos Constitutions, et je pense quelquefois que Dieu n'a permis votre indisposition que pour vous obliger à aller plus lentement et à réfléchir davantage. Puisque vous y êtes, vous devez les refaire aussi bien que possible, pour n'avoir pas à y revenir. M. Gaume n'approuve pas certains détails de la règle ; ne pouvez-vous pas les réserver pour le coutumier ? J'ai été frappé de ce que vous m'avez répondu, lorsque je vous parlais des petites pratiques d'humiliations : que vous y teniez comme moyen de vous séparer du monde. Cette idée m'a paru toute surnaturelle, et c'est pourquoi, sans tenir à telle pratique en particulier, je pense que vous ne sauriez mieux faire que de les maintenir en principe.

« Pour ma part, ma chère enfant je vous offre bien volontiers, pour vous venir en aide, une neuvaine de messes et une neuvaine de jeûnes. J'offrirai cette petite mortification pour vous, qui ne pourrez la faire peut-être par ma faute ; je ne puis vous exprimer avec quelle joie je vous donne de ma misère. Ce serait bien bon à vous de me demander quelque chose de temps en temps de vous-

même, sans attendre que je vous prévienne ; ce sera à cette marque que je connaîtrai que vous me croyez réellement votre père.

« Adieu, ma chère fille, que Dieu vous inonde de son amour et vous imprime cette perfection que je désire tant pour votre âme. »

Les lettres se succèdent, longues et nombreuses ; ce sont de véritables conversations, des consultations pleines de confiance, des réponses marquées au coin d'une grande sagesse. C'est de part et d'autre une note très surnaturelle, une vue très haute de la perfection religieuse.

« Je me sens fortement poussée à faire ce travail des Constitutions, et en cela voyez comme votre voyage et nos conversations m'ont été utiles, écrit la Mère Marie-Eugénie. Sœur Thérèse-Emmanuel, de son côté, consulte Dieu et en reçoit des promesses magnifiques, des assurances que Dieu veut avant tout nous consacrer à son Fils et par là seulement au prochain... Je ne sais quels desseins Notre-Seigneur a sur cette âme, mais il lui fait des grâces merveilleuses, ce qui me fait croire qu'il a aussi des desseins de sainteté sur notre œuvre. Je voudrais que cela se sentit un peu dans la règle.

« M. Gaume veut que nous refassions le chapitre *de la fin de l'Institut*. Je suis assez gênée pour ce travail. Nous ne sommes pas assez établies pour que j'ose exprimer notre but comme je le comprends : *La vie contemplative éclairée par les études religieuses, et principe d'une vie active de foi, de zèle, de liberté d'esprit*. Pour moi, le vrai but, le vrai cachet d'une œuvre est dans sa consécration intérieure à tel ou tel mystère divin, envers lequel elle soit comme un hommage toujours subsistant. Je crois que nous sommes appelées à honorer le mystère de l'Incarnation et la personne sacrée de Jésus-Christ, ainsi que l'adhérence de la très sainte Vierge à Jésus-Christ ; c'est là même ce qui domine nos vues sur l'éducation.

« M. Gaume nous trouve une tendance trop contemplative ; il m'a beaucoup dit que si nous voulions avoir les obligations de la vie contemplative avec l'éducation, nous n'y tiendrions pas. À propos du chapitre III, il a blâmé l'obligation de l'office, et, dans la résistance positive que j'ai faite sur ce point, j'ai peut-être été maladroite. Comme il me disait sans cesse que notre but était la vie active, j'ai un peu dénié cela, lui disant qu'il n'y avait pas une de nos Sœurs qui ne tint avant tout aux obligations de la vie religieuse ; que l'éducation était notre devoir, la vie religieuse notre attrait. »

Cette réponse ne pouvait déplaire au Père d'Alzon : « Ce que vous avez dit à M. Gaume sur l'office est fort bien, écrit-il à la Mère Eugénie. Vous pouvez, au reste, vous appuyer des Frères des Écoles chrétiennes. Il y a quelque temps que je causais, avec leur supérieur général, d'un collège à fonder par eux ; il me dit qu'il était résolu à y mettre un nombre considérable de ses religieux, parce que c'était le seul moyen de laisser à tous le temps nécessaire pour se maintenir par l'oraison et les autres exercices dans l'esprit de leur état. Cette réflexion me donna une haute estime pour ce général-là...

« En réfléchissant sur votre but et le chapitre qui doit l'exposer, il me vient une idée : les mots épouvantent souvent plus que les choses. Je suis sûr qu'en étudiant l'Écriture sainte, vous y trouverez une foule de passages qui exprimeront ce que vous voulez dire, et en vous servant du style sacré, vous aurez l'avantage de recevoir, ou plutôt de chercher votre règle dans la parole de Dieu et d'empêcher qu'on vous attaque. »

Après avoir répondu aux demandes qu'on lui adresse, le Père pose ensuite ses questions :

« Dans l'application de votre dévotion au mystère de l'Incarnation, de quelle idée partirez-vous un jour pour l'ornement de vos chapelles ? Sainte Thérèse et saint Ignace y étalaient tout le luxe possible ; d'autres, comme les Capucins, y conservaient la plus grande simplicité. Verrez-vous

dans les tabernacles la pauvreté de la crèche, ou bien ornerez-vous vos sanctuaires selon ce que vous pourrez faire de mieux ? Les ornements ne semblent jamais mieux placés que dans les chapelles, et cependant c'est, à mon gré, bien souvent une grave source d'abus. J'aime beaucoup ce qui donne de la gravité et de la majesté au culte ; mais tous ces colifichets, comme on en montre tant, me déplaisent au suprême degré.

« Je suis profondément convaincu que les temples magnifiques peuvent être nécessaires ; mais la grandeur du culte peut être considérablement augmentée par ce que l'homme y met, non de sa manifestation extérieure, mais de son action spirituelle. Rien n'est plus beau comme effet de lumière que les illuminations que l'on voit dans certaines églises de Rome. Eh bien ! rien ne dit moins au cœur. À côté de cela, mettez la cérémonie de la communion chez les Trappistes, et vous aurez l'âme ravie... Vous comprenez qu'il ne s'agit pas des sentiments intérieurs, mais du culte. Les uns adorent Notre-Seigneur avec des bougies, les autres avec tout leur être.

« Je n'ai jamais mieux compris ces paroles de l'Angélus : *Et verbum caro factum est*, que dans une Chartreuse, à deux heures du matin. Tous les fronts rasés s'inclinaient vers la terre en répétant les paroles de l'Évangéliste. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'aubes en dentelles et de broderies en or pour donner de la majesté au culte extérieur. Pour moi, ma disposition naturelle me porte à aimer la richesse seulement dans les vases sacrés qui touchent le corps de Notre-Seigneur. »

Cette lettre répondait à la manière de voir de la Mère Marie-Eugénie, aussi fut-elle accueillie avec joie.

« J'avais déjà pensé à chercher dans l'Écriture sainte des paroles pour exprimer notre but, écrit-elle le 12 septembre, et j'essaierai de les y trouver courtement et simplement, renfermant la chose en éminence plutôt qu'en développement. Merci de toutes vos autres observations ; vous ne pouvez vous imaginer combien vous entrez dans ce que je pense, et, à propos des chapelles, j'ai été surprise de vous voir aborder une question sur laquelle j'ai depuis quelque temps une impulsion intérieure très forte, qui m'incline à la pauvreté et à la simplicité.

« À l'exemple de saint Ignace et de sainte Thérèse, que vous m'alléguez pour les chapelles, je voudrais cependant vous faire remarquer la convenance de leur époque. Les hérétiques attaquaient alors Jésus-Christ par la destruction des mille ornements de la robe de l'Église : culte, sanctuaire, ornements, images, dévotions populaires ; l'amour devait alors témoigner sa foi à la présence réelle par des hommages tout opposés à l'esprit protestant. Mais, de nos jours, ce qui attaque Jésus-Christ c'est une religiosité sentimentale, sans esprit chrétien, c'est la mollesse de l'âme, les hommages purement artistiques.

« Je suis donc tout à fait de votre avis, et je trouve qu'il n'y a de culte beau, grand, puissant sur le cœur que dans les ordres qui ont pris le côté de la pauvreté. « Pauvres, dit saint Bernard, si toutefois vous êtes pauvres, que fait cet or dans vos églises ? Les évêques dans les leurs sont redevables à tous, ils peuvent exciter par les ornements la dévotion du peuple ; mais vous, pourquoi ces magnificences, ces couronnes resplendissantes de pierreries, ces arbres d'or et d'argent ? » D'après les règlements de la Trappe, que j'ai ici, et les usages de Port-Royal, le culte n'a dû avoir nulle part plus de grandeur que chez les enfants de Saint-Bernard en cette simplicité. C'est dans cet esprit que je voudrais voir marcher nos maisons. »

Il faut ajouter cependant que la Mère Marie-Eugénie de Jésus était loin de proscrire ce qui pouvait rehausser la beauté du culte. Ce qu'elle redoutait, c'était l'abus ; elle voulait qu'autour de l'autel tout fut grandiose, mais simple ; qu'on y sentit l'amour, non la recherche. La Révérende Mère a fait bâtir bien des chapelles ; c'était l'objet de sa sollicitude la plus vive, et, comme elle avait un sens exquis de l'art chrétien, elle a tenu à conserver partout le style le plus pur, celui qui porte le

plus à l'adoration et à la prière. Elle-même a formulé nettement sa pensée en faisant écrire dans nos Constitutions, à l'article de la pauvreté :

« Quant aux bâtiments, tout en maintenant la simplicité dans leurs pensionnats et la pauvreté dans leurs cellules, les religieuses accepteront pour leurs maisons tout ce qui peut inspirer à leurs élèves les sentiments des arts chrétiens. Leurs chapelles seront pour elles l'objet d'un saint zèle ; elles y consacreront tout ce qui peut manifester leur amour et leur religion pour la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement. »

Nous retrouverons plus loin la suite de la correspondance au sujet des Constitutions. Il y aura là pour nous des questions intéressantes, qui nous aideront à mieux comprendre l'esprit que Dieu voulait imprimer à notre Congrégation. Mais, en attendant que les chapitres soient refaits et soumis à l'appréciation de M. Gaume et de M. d'Alzon, suivons les lettres de ce dernier pendant l'automne de 1843 et l'hiver de 1844. Nous y verrons quel était le caractère de ses rapports avec notre Mère. Sans entrer dans les détails d'une direction trop intime, citons cependant quelques lettres de conseils.

« Nîmes, 4 octobre 1843.

« Parlez-moi souvent de votre disposition d'aimer Notre-Seigneur, ma bien chère fille. Il me semble difficile de s'occuper d'un pareil sujet sans éprouver le désir de se transformer entièrement en lui. J'ai fort goûté vos impressions de retraite, et je ne puis croire qu'il y ait illusion dans vos dispositions de perte amoureuse de votre âme en Dieu. Écoutez-le bien lorsqu'il vous demande d'être toute sienne ; laissez-le maître souverain de vos affections. Jouissez de votre paix et de votre joie, vous ne pouvez qu'y gagner beaucoup. »

Dans une autre lettre :

« ... Vous vous reprochez de ne pas porter assez vos filles vers Marie. Je crois que vous avez raison. Il me semble que des filles de l'Assomption doivent prendre pour but leur glorification en union avec la glorification de Marie opérée par la formation de Jésus en elle. Cette pensée de saint Grégoire de Nazianze que les vierges sont les mères de Jésus-Christ, me frappe beaucoup par rapport à votre ordre destiné à former, en imitation de Marie, le corps mystique du Sauveur ; c'est une incarnation permanente qui doit s'opérer en vous et par vous, en imitation de Marie qui forme Jésus en elle pendant qu'elle le porte dans son sein, et le forme pour le monde lorsqu'elle lui donne le jour. Cette pensée m'a beaucoup frappé, la trouvez-vous juste ?

« ... Je me trouve assez fatigué ces jours-ci ; cependant il me semble que je suis uni à Notre-Seigneur. Quelques petites épreuves m'ont passablement brisé ; mais, que voulez-vous, il faut savoir passer par la souffrance et goûter la mort par amour. »

« 13 novembre 1843.

« Je prie tant pour vous, ma chère enfant, que j'espère obtenir de Dieu de voir si clair dans votre âme, qu'à la fin vous n'aurez plus aucun doute à cet égard.

« Avez-vous, comme vous le craignez, perdu votre temps pendant votre maladie ? c'est possible, pourtant je ne le pense pas. Le mépris de soi-même est un grand bien, sentir son incapacité est une grande science. Il ne s'agit pas de savoir si, pendant que vous étiez ainsi souffrante, vous aperceviez vos progrès. La plante ne pousse au printemps qu'autant que, pendant l'hiver, elle a enfoncé ses racines invisibles sous le sol. Votre caractère gai et entraîné reviendra, croyez-le, mais tel que Dieu l'aura façonné. Il me semble que, pour moi, j'aperçois quelque chose de semblable dans le fond de mon âme... Je me tiens assez sous la main de Dieu, vis-à-vis de la personne en question ; je

goûte toujours beaucoup ce que vous m'engagez à faire par rapport à *ma force et à ma douceur*. Parlez-moi souvent ainsi. »

Le Père traversait alors de véritables difficultés, et la Mère Eugénie y avait fait allusion dans une lettre qu'elle terminait par ces mots : « Laissez-moi vous dire d'essayer de faire comme Notre-Seigneur me le demande ; soyez si doux que vous ne soyez pas brisé, si fort en Dieu que les choses de la terre ne soient pas trop des épreuves pour vous. Je crains que vous vous trompiez en voulant trop ressentir vos ennuis. Je ne puis m'empêcher de croire que vous devez plutôt vous efforcer de sentir cette paix qui surpasse tout sentiment et qui donne, dans les inquiétudes même du zèle, la conviction que le succès ne dépend ni de celui qui court ni de celui qui veut, *sed Dei miserentis*. »

Une amitié toute sainte s'était donc établie entre le père et la fille ; ils semblaient rivaliser de zèle pour leur mutuelle perfection. Rien n'est touchant comme la noble simplicité de ces rapports : c'est le mystère de la fraternité des âmes que nous voyons si souvent se renouveler dans la vie des saints ; c'est l'union des idées, « lien le plus fort que Dieu donne à des créatures intelligentes, écrit la Mère. Chez les anges ce serait l'unité, selon ceux qui disent que les esprits célestes ne sont distingués les uns des autres que par la diversité de l'image intellectuelle que Dieu leur imprime. »

Dans son désir de travailler au salut des âmes, l'abbé d'Alzon usait et abusait de ses forces. La supérieure de l'Assomption se préoccupait d'une santé si précieuse pour l'Église, et adressait à son Père de respectueuses observations, lui reprochant de « se tuer à plaisir ». « Vous engager à vous soigner m'est bien permis, ajoutait-elle, puisqu'en le désirant, je n'en désire pas moins que vous vous sacrifiiez tout entier pour Jésus-Christ. Mais il faut plus souvent se sacrifier à la vie qu'à la mort, et il y a plus de vertu. »

Cette lettre resta quelque temps sans réponse ; enfin, le 12 décembre, l'abbé d'Alzon écrit : « Depuis ma dernière lettre, ma chère enfant, j'ai reçu tant de reproches de tous côtés sur ce que je me tuais, que j'ai cru devoir prendre quelques mesures pour *conserver mes jours*. Ne dirait-on pas que je suis nécessaire ? Enfin, j'ai dû me soigner, et comme la journée était prise malgré moi par deux ou trois retraites à prêcher, par les arrangements à prendre pour nos Carmélites, qui arrivent enfin dans huit jours, et par une maison d'éducation pour les garçons que je me suis mis dans la tête d'organiser, lorsque le soir arrivait, je n'avais pas pu trouver un moment pour vous écrire. Pendant ce temps-là, chère enfant, vous demandiez à Dieu mes douleurs ; c'est ce que je ne veux pas très positivement. Si je les ai eues par imprudence, ne convient-il pas que je subisse les conséquences de ma sottise ? et, si c'est Dieu qui me les envoie, n'est-ce pas une preuve qu'il faut que je souffre par quelque bout ? Du reste, elles ont assez diminué pour être très tolérables, et pas assez pour me faire croire que vous avez été exaucée. Ai-je besoin de vous dire cependant combien votre prière m'est allée au cœur ?... »

M. d'Alzon continuait à se fatiguer, et les reproches qu'on lui faisait ne l'arrêtaient guère. Il joignait, à ses occupations de vicaire général, des prédications fort nombreuses et des heures de confessionnal qui augmentaient tous les jours. En très peu de temps, il était devenu le confesseur de presque toutes les dames de la ville, et les femmes du peuple, les pauvres ouvrières se pressaient aussi autour de son confessionnal. Pour celles-ci, il se levait à quatre heures du matin, afin d'avoir le temps de les entendre avant sa messe. Ajoutez à cela les couvents qu'il appelait à Nîmes, comme le Refuge et le Carmel, et les œuvres nombreuses qu'il y fondait.

« J'aurais bien d'autres choses à vous dire, écrit-il à la Mère Eugénie au commencement de janvier 1844 ; mais il me faut aller confesser les religieuses du Refuge, que j'ai abandonnées depuis quinze jours. Je viens aussi de me faire directeur d'un pensionnat qu'il faut renouveler. Cela, joint aux Carmélites que nous avons depuis un mois, me donne assez de besogne. Adieu, chère enfant,

que Dieu, pendant cette année, vous donne son amour avec cette surabondance et cette latitude de cœur qui est le fruit de la vraie sagesse. »

De son côté, la supérieure écrivait :

« J'ai extrêmement prié pour vous à Noël. Je me sentais raide et peu conforme à la suave dépendance de Jésus ; mais je m'offrais pour y être fidèle toute ma vie, et je n'en pensais que plus à prier pour vous, à vous souhaiter une sainte et bonne année et à demander pour moi la souplesse de l'hostie sainte qui se donne chaque jour par vos mains. »

Le carême arrive. L'abbé d'Alzon est appelé à Alais pour prêcher la station : c'est une occasion de se donner sans mesure ; il n'y manque pas, et le voilà arrêté dans ses prédications : « J'ai eu d'autant plus le temps de penser à votre affaire, écrit-il le 9 mars 1844, que depuis lundi je garde ma chambre ; j'ai eu une espèce d'esquinancie, il m'a fallu interrompre mes prédications. J'en suis fâché dans un sens, j'avais eu le bonheur de plaire aux notabilités du lieu par quelques considérations qui avaient pour elles le mérite de la nouveauté, et le peuple, qui n'y comprenait pas grand'chose, me trouvait d'autant plus sublime. Il semblait que je pouvais espérer de laisser quelque chose dans ce pays : puisque le bon Dieu a permis que je fusse malade, il faut croire que c'est pour le mieux. J'ai conservé assez mon âme en paix, il me le semble du moins. Il me faut arrêter, parce que ma tête, qui n'est pas très forte, ne veut plus rien penser. »

Un peu plus tard : « Merci de vos inquiétudes pour ma santé ; ma mère m'écrit aussi pour me gronder ; mais il me semble que je vais bien maintenant, sauf un peu d'enrouement qui passe dès que je suis en chaire. Je vous promets de me soigner après Pâques<sup>47</sup>. »

Le carême d'Alais eut un plein succès, et cependant le prédicateur ne fut pas complètement satisfait. Si son auditoire l'a consolé, il est mécontent de lui : « Priez plus particulièrement pour moi, dit-il ; j'ai été peu recueilli pendant ce carême, et quoique l'on m'ait fait force compliments, je crois que j'aurais fait plus de bien si j'avais voulu prier un peu plus. Du reste, je suis, ce me semble, dans une soumission très calme, très triste et très sèche, à la volonté de Dieu. Ces trois mots suffisent pour me peindre tout entier, et je n'ai pas le courage de dire plus, parce qu'il n'y a pas plus. »

Pleine de sollicitude pour l'âme aussi bien que pour la santé de son père, la supérieure répond aussitôt :

« Vous êtes donc bien sec, mon pauvre Père : c'est une rude croix pour qui voudrait sentir qu'il aime Dieu. Je prie beaucoup Notre-Seigneur de vous donner tout le fruit de cet état pénible, et je dois vous dire que, lorsque je le prie, il me semble toujours qu'il vous aime particulièrement et qu'il vous rendra bien saint, si vous lui êtes fidèle. Aussi, je vous souhaite cette fidélité avec une étroite union à Jésus-Christ. »

On avait conseillé à l'abbé d'Alzon d'aller se reposer à Lavagnac des fatigues de son carême. C'est de là qu'il écrit, le 27 avril :

« J'ai reçu avant-hier, ma chère enfant, l'excellente lettre où votre charité vous fait vous occuper de moi d'une manière qui me va vraiment au cœur. Vous m'y dites des choses d'une vérité parfaite. Vous voulez me recommander de me recueillir. Vraiment, je ne sais si je l'ai fait depuis

<sup>47</sup> . Le carême de 1844 fut pour M. d'Alzon l'occasion de fonder diverses œuvres à Alais. L'œuvre des Dames de la Charité et les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul le mirent en relation avec M. et Mme Varin, qui devaient plus tard donner une de leurs filles à l'Assomption : Mère Jeanne-Emmanuel, morte supérieure à Nîmes en 1890, et qui a laissé un souvenir de grande édification. Mme Varin, une nature distinguée, une instruction sérieuse, un esprit fin et observateur, qui furent mis au service du bien et merveilleusement surnaturalisés par la direction du P. d'Alzon. Cette femme éminemment chrétienne se dévoua aux pauvres, et fonda elle-même plus tard dans ses terres une œuvre admirable pour les enfants des campagnes.

quelques jours ; non que j'aie été bien dissipé, mais, quoique j'eusse de longues heures à moi, je ne les pouvais employer à autre chose qu'à penser à ce qui me venait par la tête. Or, ce qui m'occupait le plus, sauf quelques plans d'irrigation, c'était notre magnifique soleil, les fleurs qui s'épanouissaient, les rossignols qui ont été en retard, et cela non pour faire du symbolisme comme vous, mais uniquement pour me réchauffer au soleil, m'imprégner de sa lumière, voir les fleurs, entendre les oiseaux et respirer un air nécessaire à mes poumons. Tout cela est bien animal. J'y ai employé huit jours sans trop de scrupule, parce qu'en arrivant ici j'ai été pris d'un gros rhume, résultat de ma fatigue du carême.

« Votre lettre est venue fort à propos pour me remonter un peu ; elle m'a valu un bien bon sermon, faites-m'en souvent de la sorte. Seulement, je vous conjure d'éviter les actes d'humilité, *de vous trouver bien hardie*, etc. Ce sont des choses que je n'aime point dans sainte Thérèse, à tort peut-être ; mais je vous préviens que cela ne me fait pas un bon effet, parce que, convaincu comme je le suis que vous savez vous-même que ce que vous me dites m'est fort bon, je préfère cent fois mieux que vous me parliez tout rondement. Mais n'est-ce pas vous faire tomber dans le défaut qu'on me reproche avec tant de raison, et vouloir que pour être ronde vous deveniez sèche comme moi ? Au fait, allez comme vous voudrez. Nous en sommes, Dieu merci, à ce que quelques phrases ou périphrases ne nous empêchent pas de nous entendre.

« Vous ai-je dit que, de concert avec un autre prêtre, je m'occupais à monter un pensionnat de garçons ? Il nous faut former un personnel. Nous avons des demandes incessantes. Si vous connaissiez quelque jeune homme d'un vrai talent, sans place, et qui voulût se livrer à l'enseignement, vous me feriez plaisir de me l'indiquer. »

Le Père d'Alzon a raconté lui-même, dans quelques pages charmantes, comment il fut amené, sans aucune intention préalable, à se charger de ce collège qui devait un jour devenir le berceau de sa Congrégation religieuse. L'article est trop joli pour que nous puissions le supprimer. Il fut écrit pour les élèves du collège et publié dans leur journal, *l'Assomption*, sous le titre de *Mémoires d'un ancien*.

« On prétend que le Père d'Alzon, venu au monde avec une légère dose d'originalité, avait eu l'idée, à son retour de Rome, où il avait été ordonné prêtre, de fonder à Nîmes deux œuvres : un couvent de Carmélites et un collège. Point du tout. On lui confia les Dames de la Miséricorde. Quant au collège, on l'engagea à fonder un Refuge qu'il dirigea pendant dix ans ; après quoi, avec son inconstance bien connue, il songea à faire autre chose.

« Toutefois il n'était pas tellement inconstant qu'il n'eût toujours en tête les Carmélites. Profitant donc du sacre de Mgr Sibour, qui eut lieu à Aix, en 1840, il alla trouver les Carmélites de cette ville et leur parla de son projet. Ces saintes filles acceptèrent avec enthousiasme. Il ne s'agissait que d'un local à trouver. Quant à l'argent, une demoiselle de Nîmes devait fournir quarante mille francs ; une demoiselle étrangère, cinquante mille francs ; c'était assez beau. Mais les deux demoiselles n'entrèrent pas au Carmel, et le Père d'Alzon ne reçut rien.

« Mais quel rapport y a-t-il entre la fondation du collège de l'Assomption et le futur couvent du Carmel ?... Attendez, je vais vous le dire.

« Vers 1839, M. l'abbé Vermot avait fondé à Nîmes un collège sous le vocable de *Notre-Dame de l'Assomption*. Il plaça à la tête M. l'abbé Tissot prêtre très pieux et très instruit de Lyon, dont la mère était morte de faim, parce que, une nuit, on avait oublié de mettre près d'elle de quoi manger : la pauvre femme fut trouvée morte d'inanition.

« Le collège, dit-on, fut bientôt réduit un peu à l'état de la mère de M. Tissot. Il se traîna de maître en maître, et l'on pouvait prévoir que cela finirait par un enterrement de pauvres, quand le P. d'Alzon et M. l'abbé Goubier, curé de Sainte Perpétue, eurent l'idée de l'acheter pour les Carmélites que l'on devait faire venir d'Aix. À peine les propositions étaient-elles faites, que les difficultés s'élevèrent. M. le chanoine Reboul, qui était en même temps que M. Vermot propriétaire de l'Assomption, se refusa à fermer sa maison et rouvrit les cours pour l'année scolaire 1843-1844. On chercha un autre local pour les Carmélites. Mais la rentrée ne répondit pas aux espérances de M. Reboul, il se convainquit promptement que la situation ne pouvait pas s'améliorer ; et dès le mois de janvier 1844, il offrait sa maison à MM. d'Alzon et Goubier. Qu'en faire maintenant, puisque les Carmélites en avaient une autre ? C'était bien simple : relever le collège.

« Il fallait des hommes et de l'argent, rien que cela. Le P. d'Alzon avait quelques écus et surtout deux précieux amis : M. Monnier, professeur au lycée de Nîmes, et M. Germer-Durand, professeur au lycée de Montpellier, tous deux agrégés de l'Université. Des propositions leur furent faites, et, grâce à Dieu, acceptées. Aussitôt furent ouvertes des conférences entre MM. Goubier, Monnier, d'Alzon et Durand. M. Goubier y apportait les souvenirs du petit séminaire, M. d'Alzon ceux du collège Stanislas de Paris, MM. Durand et Monnier les méthodes universitaires. Ce fut de la combinaison de ces divers éléments que résulta le règlement de l'Assomption future. Qu'il y eût des utopies, c'est possible ; mais, ce qui est incontestable, il y avait de la vie, plutôt trop que pas assez. On était plein d'espérances, on fit un prospectus. »

Nous n'avons pas à dire ce que fut ce prospectus fait par des hommes supérieurs, animés du seul désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; nous savons seulement qu'il eut un succès prodigieux. En très peu de temps, le collège fut transformé et acquit une telle réputation, qu'on y accourait de tous les points du midi de la France. Il en sortit des hommes de valeur, de grands chrétiens qui se distinguèrent dans l'armée, la marine, la magistrature et l'Église. Ce fut l'œuvre la plus chère du Père d'Alzon ; il y sacrifia sa fortune, y consuma ses forces, lui donna sa vie. Nous retrouverons dans la correspondance du Père bien des traces de ses incessantes préoccupations.

Un nouveau lien l'unit maintenant à notre couvent de Paris : ce nom de *l'Assomption*, qu'il a trouvé inscrit sur les murs du collège, la sainte Vierge, patronne des deux œuvres, l'éducation comprise de la même manière, animée d'un même esprit, l'enseignement devenant un apostolat, c'était la pensée du Père d'Alzon et celle de la Mère Marie-Eugénie : aussi devaient-ils se soutenir l'un l'autre, s'aider de leur expérience, de leurs lumières et porter ensemble le poids des sollicitudes inhérentes à toute fondation. Comment ne pas voir ici le doigt de Dieu ?

## CHAPITRE IX

### SŒUR MARIE-LOUISE. – LETTRE DE LÉON BORÉ (1844).

Nous avons laissé un moment la communauté de l'impasse des Vignes pour suivre le P. d'Alzon dans sa correspondance et ses travaux apostoliques. Pendant cet hiver de 1844, une nouvelle sœur nous est arrivée : sœur Marie-Louise, de douce et sainte mémoire. Elle était Allemande et nous avait été envoyée de Munich par M. Léon Boré.

Les deux frères, Eugène et Léon Boré, avaient fait partie de l'école menaisienne. Disciples chéris du maître, ils avaient eu le courage de se séparer de lui après sa chute, et ils continuaient, sous la direction de Rome, les travaux entrepris à la Chênaie pour la défense de la foi, poursuivant toujours la même pensée : mettre la science au service de la vérité. Eugène Boré, célèbre orientaliste, fut chargé d'une mission scientifique en Orient et y passa une trentaine d'années consacrées aux études linguistiques, aux recherches historiques et archéologiques. Plus tard, en 1850, il entra dans les ordres, puis chez les prêtres de la Mission, et devint supérieur général des Lazaristes en 1878.

Son frère, Léon, resté dans le monde, est aussi connu par ses nombreux travaux. C'est l'Allemagne surtout qu'il étudia au point de vue de l'art chrétien, de l'hagiographie et de l'histoire. « Pendant notre séjour à l'impasse des Vignes, lisons-nous dans les notes de ces premiers temps, M. Léon Boré était un de nos amis les plus fidèles et les plus dévoués. Il venait nous faire part de ses travaux de littérature et d'histoire, et s'intéressait vivement à notre œuvre naissante. Appelé à Munich pour ses études et attaché comme professeur à l'Université de cette ville, il conserva avec notre Mère les plus aimables relations, et parla de nous si favorablement dans la famille d'un professeur de Munich, M. Beiling, que sa fille Louise voulut venir à Paris pour s'y faire religieuse de l'Assomption. »

Les lettres de M. Léon Boré donnent le détail de cette négociation et nous font connaître le caractère de ses rapports avec la Mère Marie-Eugénie. Peu de temps après son arrivée à Munich, le 28 octobre 1843, il lui écrit :

« Madame la supérieure,

« Vous n'avez pas cru, j'en suis sûr, que j'aie pu oublier la bienveillance affectueuse dont vous avez daigné m'honorer pendant mon dernier séjour à Paris ; mais peut-être s'est-il glissé dans votre esprit quelque soupçon sur la solidité de la promesse que je vous ai faite en parlant, de vous trouver quelques vocations en Allemagne. Je m'en suis occupé cependant avec sollicitude ; j'ai vu l'évêque de Trèves, Mgr Arnoldi, et je lui ai parlé de votre maison. Dès mon arrivée, j'ai été promptement aux informations, je me suis adressé aux ecclésiastiques les plus recommandables. Il ne manque pas ici de jeunes personnes ayant la pensée de la vie religieuse et toutes disposées à

entrer au couvent ; mais la haute estime que j'ai de votre Congrégation et le désir de répondre complètement à vos vues me rendent difficile. Enfin, un prêtre en qui j'ai pleine confiance, M. Müller, aumônier de la cour, m'a indiqué ces jours-ci deux jeunes filles qu'il croit devoir vous convenir entièrement. La première est Mlle Beiling, fille d'un très excellent directeur de pensionnat, fort dévoué à la science et à l'enseignement de la jeunesse, lequel vient de mourir, laissant sept enfants.

« Mlle Louise, l'aînée de la famille, a été tout spécialement formée à l'art de l'éducation par son père. Elle a dix-huit ans, un caractère simple et doux, un extérieur très gracieux. Quant à sa vocation, M. Müller la croit solide, et il a sur ce point une expérience particulière, car c'est à lui que s'adressent ici, pour prendre conseil, la plupart des personnes qui veulent renoncer au monde. Sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction, Mlle Louise est un sujet distingué qui vous rendrait d'excellents services. Elle avait déjà prié son père de lui permettre d'entrer au Bon-Pasteur, mais M. Beiling l'avait engagée à choisir un autre ordre. Tout ce que je lui ai dit de l'Assomption la ravit. »

L'autre jeune personne, nièce de l'archevêque de Bamberg, appartenait à une des meilleures familles de Munich ; mais comme elle n'a pas pu se décider à quitter l'Allemagne, nous n'en parlons pas ici.

L'entrée de sœur Marie-Louise à l'Assomption ne se réalisa pas non plus sans difficultés. Sa mère, après avoir accepté avec reconnaissance les propositions de M. Léon Boré, se mit tout à coup à regretter d'avoir donné son consentement et s'opposa formellement au départ. M. Boré ne savait comment expliquer ce changement, d'autant plus que la supérieure avait mis dans toute cette affaire une grande délicatesse, offrant de se charger de l'éducation de la seconde fille de Mme Beiling, Madeleine, qui aurait accompagné sa sœur à Paris. Tout était providentiel pour la pauvre veuve dans ces arrangements.

« La conduite de Mme Beiling est inexplicable, écrit M. Léon Boré, le 16 novembre 1843. Après avoir regardé comme la plus grande faveur du ciel et de la terre que sa fille fut religieuse, l'avoir dit sur tous les tons à M. Müller, n'avoir témoigné qu'une seule crainte, c'est que votre réponse ne fût pas favorable, la voilà qui change tout à coup d'avis et ne veut plus donner son consentement. C'est une vocation sacrifiée, un avenir immolé ; car je ne doute pas que Mlle Beiling ne fût destinée à devenir une religieuse accomplie. Elle a dans le cœur, dans l'esprit et dans le caractère tout ce qui convient à un ordre comme le vôtre, et vous perdez en elle un sujet précieux, si toutefois Dieu, qui a ses voies et ses opérations secrètes, ne vous l'envoie pas plus tard d'une manière ou d'une autre.

« Je ne vous ai pas dit toutes les qualités, tous les avantages de Mlle Louise, afin de vous procurer la jouissance de découvrir en elle plus que je ne vous avais annoncé. Elle parle bien français, dessine agréablement, peint même assez bien ; enfin, elle chante et touche le piano d'une manière remarquable. Cela, joint à son aptitude pour l'enseignement, et surtout à sa piété, à son caractère et à son extérieur charmants, constitue une personne d'élite. Ce qui m'assure de sa vocation réelle et solide pour la vie religieuse, c'est que, malgré ses désirs nettement et vivement exprimés à M. Müller et à moi, elle n'a pas fait entendre une parole de plainte ni d'impatience quand sa mère a changé le plan qu'elles avaient formé ensemble ; elle n'a même pas dit : « Je me dévouerai, » elle a dit simplement : « Je suis prête à faire ce que ma mère juge le meilleur, Dieu fera le reste. » Quant à Mlle de Rufini, elle est toujours bien décidée à entrer au couvent, mais elle ne veut pas quitter l'Allemagne.

« Ces contretemps, auxquels vous devez être accoutumée en matière de vocation religieuse, ne vous feront pas désespérer d'avoir, même bientôt, une jeune Allemande, telle que vous la désirez.

M. Müller connaît encore plusieurs sujets, et il n'a, à vrai dire, que l'embarras du choix. Mais, je le répète, nous sommes difficiles.

« Vous me remerciez, madame, comme d'une chose extraordinaire, *du vif intérêt que je porte à votre chère Assomption*. Permettez-moi de vous le dire sans flatterie comme sans exagération, si j'éprouve pour vous tant de sympathie, c'est parce que je vous vois tendre avec intelligence et générosité vers l'idéal d'un ordre d'éducation approprié aux besoins de notre époque ; c'est parce que, entre beaucoup d'autres règles excellentes, vous avez le bon sens d'exiger que vos Sœurs sachent ce qu'elles disent en parlant au bon Dieu en latin trois ou quatre heures par jour ; c'est parce que vous n'avez peur ni de la philosophie, ni de la poésie, ni de la mystique, ni de la langue, ni de la littérature allemande ; en un mot de la science et de l'art, quelle que soit la forme honnête et utile qu'ils revêtent ; c'est parce que... Mais en vous disant toutes mes raisons, madame, je craindrais de blesser la première des qualités qui m'attachent à votre ordre et à votre personne, je veux dire la modestie. »

Mme Beiling ne tarda pas à revenir sur sa seconde décision et à supplier M. Boré d'écrire de nouveau à la supérieure de l'Assomption pour lui offrir ses deux filles. C'est le sujet de la lettre suivante :

« Munich, 25 décembre 1843.

« Madame la supérieure,

« Vous avez sans doute trouvé que je tardais bien à vous répondre. J'ai attendu parce que les choses sont restées longtemps dans l'état où elles étaient la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et, d'ailleurs, je savais que vous êtes parfaitement habituée à regarder le temps comme un facteur nécessaire dans les problèmes des vocations religieuses.— J'ai donc laissé agir le temps et la grâce de Dieu sans faire aucune démarche auprès de Mme B..., et je ne m'en repens pas. Elle-même est revenue me trouver pour me dire qu'elle regrettait bien de n'avoir pas accepté les propositions de madame la supérieure de l'Assomption ; qu'elle voyait sa fille aînée très malheureuse, bien qu'elle ne se plaignît pas, et que sa seconde fille de quinze ans, Madeleine, qu'on voulait bien admettre comme pensionnaire à Paris, ne se consolait pas d'avoir perdu une si belle occasion ; que, s'il y avait encore moyen de faire accepter ses filles au couvent de l'Assomption, ce serait la plus grande faveur et consolation de Dieu qu'elle pût recevoir dans son infortune. Je n'ai pas besoin de vous dire, madame la supérieure, ce que je répondis alors à Mme B... ; j'avais vos instructions, je m'y suis conformé.

« Quant à Mlle Louise, elle est au comble de la joie, et vous n'aurez pas de peine à la former ; elle sera sous votre main comme une enfant pleine de candeur et de docilité. Oui, elle est enfant dans le beau sens du mot, enfant par la simplicité, en même temps que par l'inexpérience. Je ne doute pas que vous n'éprouviez de grandes joies maternelles à voir se développer sous vos yeux et sous vos soins cette fille de votre cœur. Car elle vous appartiendra bien ; elle sera bien votre fille, après que vous l'aurez ainsi attendue, après que vous aurez fait de généreux sacrifices pour la recevoir. Vous n'aurez qu'à vous louer aussi, j'en suis sûr, de Mlle Madeleine, qui est une jeune personne douce, affectueuse, pleine de bonne volonté et fort intelligente. Ces deux enfants vous aiment déjà du fond du cœur. »

Tout se prépare enfin pour le départ, et M. Léon Boré peut écrire, le 8 février 1844, l'itinéraire du voyage :

« Mlles Louise et Madeleine sont parties ce matin par le chemin de fer d'Augsbourg. Elles prendront ce soir la diligence dans cette dernière ville et elles iront d'un trait à Strasbourg, où elles

arriveront samedi. Là, elles se reposeront deux jours chez les Religieuses hospitalières à qui elles sont recommandées et, après quarante-huit heures de nouveau passées en diligence, elles tomberont, rue des Postes, dans vos bras maternels... Elles vous manderont de Strasbourg l'heure de leur arrivée à Paris, afin que vous puissiez envoyer aux bureaux des Messageries une personne de confiance pour les recevoir.

« Voilà donc une bonne chose faite, non sans peine, selon les lois imposées en ce monde à tout ce qui est bien ! Mais je vous avoue, madame, qu'en y réfléchissant je trouve aujourd'hui les retards moins longs qu'ils ne semblaient tout d'abord à mon vif désir de vous obliger. Des liens aussi forts que le sont ceux qui attachent deux jeunes personnes à leur pays natal et au cœur de leur mère, ne peuvent pas se rompre en quelques jours. Je vois bien à présent que, par-dessous les divers obstacles qui ont surgi depuis le mois d'octobre, il y avait un amour maternel qui, d'une manière ou d'une autre, cherchait à reculer, à éviter la séparation. Se séparer de ses enfants est toujours un grand sacrifice pour les mères les plus malheureuses, et il suffit d'être témoin d'un de ces adieux, d'un de ces départs les mieux consentis, les mieux prévus depuis longtemps, pour reconnaître combien profondes sont les sources de tendresse auxquelles nous avons puisé la vie.

« Heureusement pour Louise et Madeleine, vous serez une seconde mère, dans l'acception inexprimable de ce mot qui dit tout à la fois. Elles en ont absolument besoin. Ce sont deux enfants encore non sevrées des douces affections et des simples habitudes de la famille, d'une famille tout allemande. Vous comprenez ceci sans que j'aie besoin de l'expliquer, et vous verrez, madame, avec quelle tendresse, avec quelle piété filiale, ingénue et profonde, ces deux jeunes filles s'attacheront à vous. Elles ne connaissent rien du monde, dans lequel elles n'ont jamais vécu : leur volonté est droite, leur cœur bon et pur, leur caractère flexible ; vous les formerez à votre gré, pour ainsi dire, sous le souffle de votre amour et de votre intelligence.

« Ce sera une œuvre aussi douce que facile pour vous, madame, qui comprenez le génie germanique dans ses nuances les plus délicates et qui savez le goûter. Mais tout le monde n'est pas comme vous, tout le monde n'a pas l'élévation, l'étendue d'esprit et cette généreuse sympathie de cœur qui vous font accepter et aimer les natures différentes de la nôtre. »

La veille du départ de Louise pour la France, M. Léon Boré écrivit les lignes suivantes sur un album que la jeune fille lui présentait :

« Ouvrez au hasard l'Écriture sainte, vous y trouverez une foule de vues fécondes, applicables à toutes les sphères de la pensée et de l'activité. Si vous tombez, par exemple, sur ce passage : *Toute discipline semble être, dans le temps où l'on s'y assujettit, un sujet non de joie, mais de douleur ; mais ensuite elle produit, pour ceux qu'elle a exercés, les fruits de paix et de justice les plus heureux*. N'y a-t-il pas là toute la théorie de l'habitude, et qu'est-ce que la vertu, qu'est-ce que la perfection, sinon l'habitude de bien faire ? Après ces profondes paroles, l'Apôtre s'écrie aussitôt : *C'est pourquoi relevez vos mains affaissées et vos genoux brisés, et marchez et faites vos voies droites*<sup>48</sup>. »

Il y avait dans ces quelques mots toute la notion de la vie religieuse, un vrai programme de perfection.

Sœur Marie-Louise devait réaliser ces espérances. « Lorsqu'elle nous arriva, dit notre Mère, son premier abord nous charma, et le lendemain, lorsqu'elle descendit à la chapelle avec ce mélange de parure et de simplicité qui est particulier aux Allemandes, il nous sembla que jamais plus gracieuse créature n'avait frappé nos regards. » Sœur Marie-Thérèse raconte que la nouvelle

<sup>48</sup> . He 12, 11-12.

postulante vint à la messe en costume de soirée : ses beaux cheveux noirs artistement nattés, sa robe de soie noire légèrement décolletée et un collier de corail faisaient ressortir la blancheur de sa peau. Elle avait une démarche élégante, un grand air de distinction et de modestie. En passant devant l'autel, elle fit la plus gracieuse révérence, comme devant un roi. C'était, en effet, le Roi des rois qu'elle saluait, c'était l'Époux choisi de son âme !

Cette âme était pure et innocente comme celle d'un petit enfant ; elle en avait la simplicité, la naïveté, la grâce. « Nous étions toutes jeunes, dit notre Mère, notre gaieté lui était une grande joie. Sa vie s'était passée au sein d'une famille chrétienne sans que rien ne vint la ternir. En recherchant ses péchés passés, elle ne trouvait guère autre chose que d'être arrivée quelquefois un peu tard à la messe le dimanche, parce qu'elle multipliait ce jour-là les nattes de ses cheveux. « Mais, disait-elle, comme j'allais à la messe tous les jours, j'en avais d'avance au ciel. »

Quelques jours après son arrivée, la petite postulante disait aux Sœurs : « À Munich, on croit que tout est si beau à Paris ; s'ils voyaient ce qui en est, comme ils seraient étonnés !... Ici, on mange avec des couverts de bois ; à Munich, avec des couverts d'argent. On a ici des lits de paille, et, là-bas, on a de bons lits avec des matelas de plume et des édredons... » Et, pensant que tous les habitants de Paris vivaient comme nous, elle s'en allait comparant nos usages avec ceux de Munich, jusqu'à ce qu'on lui eût fait comprendre que la sainte pauvreté établit de grandes différences entre les usages du monde et ceux des couvents.

Sœur Marie-Louise aimait à raconter l'origine de sa vocation. Elle avait toujours été pieuse ; mais ce ne fut qu'après sa première communion qu'elle eut la pensée de se donner entièrement à Dieu. Une circonstance particulière lui révéla l'ineffable beauté de la virginité chrétienne. Un jour, dans les rues de Munich, elle rencontre des groupes de jeunes filles qui se dirigeaient, des bouquets à la main, vers une maison mortuaire. Louise les suit et entre dans une chambre où reposait une enfant de seize ans, vêtue de blanc une couronne de roses blanches sur la tête, tout entourée de fleurs naturelles d'une éclatante blancheur. Des cierges allumés brûlaient autour de ce lit de mort transformé en autel, et la morte elle-même semblait dormir du plus doux sommeil ; un rayon céleste illuminait son visage. On se pressait dans sa chambre, chacun voulait la voir et déposer à ses pieds quelque hommage. Déjà tout éprise d'idéal, Louise fut saisie par cette vision de paix. « Pourquoi ces honneurs ? demanda-t-elle, est-ce que cette jeune fille est une sainte ? – Nous ne le savons pas, lui fut-il répondu ; mais ce n'est pas à elle, c'est à la sainte virginité que ces honneurs sont rendus. » Cette parole fut une révélation pour l'enfant. « C'est donc quelque chose de bien grand que la virginité ? se dit-elle. Eh bien ! moi aussi, je veux rester vierge, emporter au ciel ma robe blanche et ma couronne de fiancée ; je veux n'appartenir qu'à Jésus-Christ. » C'est alors qu'elle demanda à son père la permission d'entrer tout de suite au Bon-Pasteur de Munich ; mais elle était encore trop jeune, et Dieu la réservait pour l'Assomption.

Cette nature exquise, qu'aucun souffle du monde n'avait ternie, se développa admirablement entre les mains de notre Mère et de Mère Thérèse-Emmanuel ; la jeune religieuse s'attacha à ses deux Mères avec une vénération touchante, mais la Mère Marie-Eugénie surtout lui inspira une affection si vive, qu'elle disait naïvement au moment de mourir qu'elle ne regretterait rien au ciel « que le saint Sacrement et notre Mère ». Elle confiait un jour à la maîtresse des novices que, lorsqu'elle entendait la voix de sa supérieure, elle se rappelait cette parole de l'Écriture : *Anima mea liquefacta est, ut locutus est*<sup>49</sup>.

Cette naïveté charmait Mère Marie-Eugénie de Jésus, qui aimait les natures allemandes, et qui a toujours eu un attrait particulier pour les âmes simples. La ferveur de sœur Marie-Louise, son amour de Dieu si pur et si tendre, son zèle pour la perfection et l'obéissance touchaient aussi Mère

<sup>49</sup> . « Mon âme s'est fondue quand il a parlé » ( ?... ).

Thérèse-Emmanuel ; elle sentait que cette enfant pourrait s'élever bien haut appuyée « sur les deux ailes de la simplicité et de la pureté. ».

La belle nature de sœur Marie-Louise s'épanouissait donc dans la vie religieuse ; elle y fut heureuse, très aimée, et ne cessa de remercier Notre-Seigneur de l'avoir conduite à l'Assomption. Dans sa reconnaissance, la novice ne pouvait oublier celui dont Dieu s'était servi pour lui faire connaître sa volonté. Une lettre écrite à M. Léon Boré reçut la réponse suivante :

« Madame,

« Vous m'avez ému au-delà de ce que je pourrais dire par vos paroles si confiantes et si affectueuses, par vos vœux pleins de bonté pour moi et pour ma famille. Le calme, la paix, le bonheur dont vous jouissez dans la vie religieuse, vous exagèrent la petite part de reconnaissance que vous me devez à cet égard. Je n'ai été qu'un instrument fortuit et sans valeur entre les mains de Dieu, qui voulait vous avoir tout à lui ; mais je me féliciterai toujours d'avoir été cet instrument, à cause des grâces et de la joie que j'en retire. En effet, madame, j'ai le sentiment, la conviction que vos bonnes prières m'ont été plus d'une fois utiles ; et la pensée que vous êtes heureuse dans le meilleur, dans le plus parfait des états, me réjouit sans cesse, lorsque mes souvenirs se reportent vers vous, ce qui arrive bien souvent.

« Les nouvelles que vous me donnez de mademoiselle votre sœur, si heureuse à l'Assomption, m'ont été aussi très agréables. Ce sont là les indemnités, les dons centuples que le Seigneur a promis, dès ici-bas, à ceux qui quittent le monde pour s'attacher à lui exclusivement. Les faveurs du Ciel se répandent, comme une rosée visible, sur votre esprit et jusqu'au fond de votre cœur. Permettez-moi de vous dire, avec une religieuse allemande du x<sup>e</sup> siècle : « Vivez heureuse, vierge sacrée, et, persévérant dans la crainte de Dieu, conservez la pureté inviolable qui vous fera trouver digne de l'hymen éternel<sup>50</sup> ! »

« Madame votre supérieure vous a sans doute parlé quelquefois de cette supérieure célèbre d'un monastère de Bénédictines, en Saxe, dans les temps du moyen âge qui passent pour les moins éclairés. Ce monastère était aussi une maison d'éducation pour les jeunes filles des meilleures familles de l'Allemagne septentrionale. Hroswitha vivait deux siècles avant sainte Gertrude, autre abbesse bénédictine, de la connaissance de madame votre supérieure, qui aime à lire en latin ses *Insinuationes pietatis*<sup>51</sup>. Les maîtres de la spiritualité placent ses ouvrages à côté de ceux de sainte Thérèse, ce qui n'est pas un médiocre honneur pour votre chère Allemagne. »

À la Mère Marie-Eugénie, qui le remerciait aussi, M. Boré répondait :

« Munich, le 29 mars 1844.

« Madame la supérieure,

« Vous avez la bonté de me remercier, de me parler de reconnaissance au sujet des deux jeunes personnes que je vous ai envoyées ; mais tout profit est ici pour moi. Je me suis assuré les prières de deux âmes candides et de toute une communauté fervente, je ne mérite donc pas de remerciements ; c'est à moi plutôt de vous remercier de la confiance dont vous daignez m'honorer, et, en vérité, je le fais du fond de mon âme.

« Milles Louise et Madeleine, j'aime à le croire, seront toujours pour vous un sujet de contentement. Ce sont deux enfants, sans aucune expérience de la vie réelle. Elles n'ont pas même

<sup>50</sup> . Drame de Gallicanus, composé par Hroswitha, abbesse de Gandersheim.

<sup>51</sup> . « Introductions à la piété. »

entrevu, avant de le quitter, ce monde si peu aimable, mais toujours trop aimé. Qu'elles seront heureuses, si, comme je l'espère, Dieu leur fait la grâce de ne quitter votre douce solitude que pour la société du ciel ! Pauvres enfants, leur sort eût été triste au milieu de luttres auxquelles rien ne les avait préparées ! La Providence a été bien attentive et bien bonne pour elles.

« Je vois d'ici le contraste que leur extrême simplicité, leur tranquillité allemande doit produire dans votre maison, avec la finesse et la vivacité françaises. Elles doivent paraître quelquefois bien lentes ; mais quand on connaît comme vous les Allemands, on sait tout ce qu'ils font en marchant pas à pas, tandis que nous, trop souvent, nous nous ruinons les jambes à courir de toutes nos forces. Le meilleur assurément est une juste combinaison des deux caractères opposés, et cet alliage si rare, cette trempe si précieuse, vous la donnerez, j'en suis sûr, à ces deux jeunes âmes qui ne demandent, pour ainsi dire, qu'à être repétées. Voilà le but, voilà le triomphe de la vie religieuse, plus facile, je crois, à atteindre avec des natures de ce genre, quand une fois elles ont reçu l'étincelle divine. Au reste, madame la supérieure, je vous abandonne ma théorie pour ce qu'elle vaut, car je n'ai nullement l'expérience d'un maître des novices.

« Combien je suis aise que vous ayez vu M. et Mme Ozanam ! c'était une connaissance que je désirais depuis longtemps vous procurer. À mon goût, il n'y a pas d'homme du monde plus intéressant, plus aimable que ce jeune professeur, et en même temps un plus courageux, un plus laborieux, un plus ferme athlète de la vérité. Sa femme est digne de lui, ce qui est faire en deux mots son meilleur éloge. Dès que vous aurez quelque loisir, madame, lisez, si vous ne l'avez déjà lu, dans le *Correspondant*, le travail intitulé : *De l'établissement du Christianisme en Allemagne*, et signé A. F. OZANAM ; puis, à la première occasion, veuillez m'en dire votre sentiment. À mon avis, c'est une des plus belles choses qu'ait produites, dans ces derniers temps, la littérature catholique. »

Les lettres de M. Léon Boré à la Mère Marie-Eugénie de Jésus, rappellent des correspondances restées célèbres dans l'Église. C'est un échange de pensées élevées et fortement chrétiennes, des jugements sur les œuvres catholiques qui paraissent. Parfois l'écrivain parle de ses propres œuvres ; il consulte avec un respect touchant cette jeune supérieure de vingt-sept ans ; il lui demande des services, l'envoi de nouvelles brochures sur telle ou telle question qui l'occupe en ce moment ; il la charge de ses commissions pour ses amis de France qui sont aussi les amis de l'Assomption. C'est M. l'abbé Gabriel, devenu notre aumônier ; on l'attend à Munich pour les vacances ; il a promis et il ne vient pas ; – c'est aussi l'abbé de Cazalès, entré dans les ordres depuis peu de temps et mis en rapport avec l'Assomption par M. Boré ; – enfin l'abbé d'Alzon, dont il admire la ferme attitude et la parole énergique dans la campagne commencée pour la liberté de l'enseignement.

À la fin d'une lettre, écrite au mois de septembre 1844, nous trouvons ce mot au sujet d'une traduction allemande, que l'auteur avait envoyée à notre Mère :

« Je compte toujours sur votre complaisance pour la correction des épreuves de ma traduction de l'*Amour de Dieu*, de Stolberg, et vous ne regretterez point votre peine, j'en suis sûr, tant elle vous procurera de plaisir... Je ne vous demande pas de corriger les fautes typographiques, mais seulement de confronter l'impression française avec le texte allemand, et, s'il se rencontre des expressions, des tournures que vous jugez à propos de changer ou de modifier, je vous laisse plein pouvoir : vous êtes bien mieux pénétrée que moi du sujet de l'ouvrage. »

Citons encore deux lettres qui résument le caractère de cette correspondance.

« À propos de l'établissement du christianisme en Allemagne, que j'étudie en ce moment, il me serait difficile, madame, de vous dire toutes les jouissances que j'éprouve en lisant, dans les vieux hagiographes, les vies d'hommes, de saints, tels que Willibrord, Winfried, Sturm, etc. etc. Winfried surtout, couronne de son glorieux surnom de Boniface, le grand apôtre de la Germanie,

m'a charmé, m'a exalté jusqu'à l'enthousiasme. Mais aussi quelle vie que la sienne ! Trente-six ans de travaux, d'efforts incessants consacrés à la même œuvre, à la diffusion de la douce loi du Christ et de tout ce qu'elle porte avec elle de lumières et de bienfaits. Je l'ai lue, cette vie héroïque, dans Willibald et Othlo, dont le premier était contemporain de l'apôtre ; j'ai lu le recueil entier de ses lettres, et maintenant il me semble que j'ai dans l'esprit et dans le cœur son image assez complète : elle y est du moins bien vive.

« Vous savez, madame, quels puissants auxiliaires il trouva dans plusieurs religieuses, dignes de prendre part à ses travaux. « On vit sortir aussi des couvents de la Grande-Bretagne un essaim de vierges et de veuves : c'étaient les mères et les sœurs des missionnaires, jalouses de partager leurs mérites et leurs périls. Chunhild et Berathgit, sa fille, s'arrêtèrent en Thuringe. Chunidrat fut envoyée en Bavière ; Thekla demeura à Kitzingen, sur le Mein. Lioba, *belle comme les anges, ravissante dans ses discours, savante dans les Écritures et les saints Canons*<sup>52</sup>, gouverna l'abbaye de Bischoffsheim. Les farouches Germains, qui autrefois aimaient le sang et se mêlaient aux batailles, venaient maintenant s'agenouiller aux pieds de ces douces institutrices. Leurs humbles travaux s'entourent d'ombre et de silence, mais l'histoire marque leur place aux origines de la civilisation germanique : Dieu a voulu qu'il y eût des femmes auprès de tous les berceaux<sup>53</sup>. »

« Je voudrais, madame, que vous prissiez, je ne dirai pas la peine, mais le plaisir de lire le petit nombre de lettres qui nous ont été conservées de la correspondance de Winfried avec les religieuses ci-dessus mentionnées et avec quelques autres. C'est délicieux de simplicité, de grâce et d'onction. Par exemple, il écrivait à l'abbesse Begga, restée en Angleterre : « Sœur vénérable, depuis que la crainte de Jésus-Christ et l'amour des courses lointaines a mis un espace immense entre nous, j'ai appris les tribulations qui, avec la permission de Dieu, viennent de vous assaillir. J'en ai amèrement gémi dans mon âme contristée, toujours remplie du souvenir de votre ancienne amitié. »

Quoi de plus charmant que la suscription suivante : *Winfritho cognomine Bonifacio, Presbyteratus privilegio prædito, et virginalis castimonie floribus velut liliorum sertis coronato nec non doctrine scientia erudito, Tangyth, indigna ancilla ancillarum*<sup>54</sup>.

« Dans le travail dont je vous ai cité un passage, Ozanam dit en parlant de Ruprecht, apôtre de la Bavière, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle : « Il eut aussi la profonde pensée de commencer l'éducation des peuples par l'éducation des femmes ; et, comme il voyait le troupeau du Seigneur se perdre par les passions de la chair, il fit venir de Worms une noble vierge, sa parente, appelée Ehrentrud, et lui bâtit un monastère, où beaucoup de jeunes filles apprirent à servir Dieu. On vit dans une contrée barbare reflourir la pureté de l'Évangile et la douceur des sociétés policées : *Videns gregem Domini, etc... oravit ad Dominum dicens : « Domine, si bonum est in oculis tuis, eligam mihi aliquas personas tuo cultui et servito aptas, per quas illiciantur non solum feminae, sed et viri, ad bonæ vitæ exercitationem. »* Il me semble, madame, que les dernières paroles de saint Ruprecht résument assez bien votre but et votre plan d'éducation. Vous pouvez faire tous les jours la même prière : *Domine, si bonum est in oculis tuis, eligam mihi...*<sup>55</sup> etc.

« Je ne m'excuserai point des longueurs de cette lettre. Comme je vous l'ai dit en commençant, madame, c'est une conversation entière dont j'éprouvais depuis quelque temps le besoin. Vous avez d'ailleurs, vous-même, la bonté de ne pas regarder au nombre des pages quand

<sup>52</sup> . *Vita S. Liobæ.*

<sup>53</sup> . Ozanam, *Corresp.*, déc. 1843.

<sup>54</sup> . « À Winfried, surnommé Boniface, riche des dons du sacerdoce, couronné des lis de la chasteté virginal et versé dans la science de la doctrine, Tangyth, indigne servante des serviteurs de Dieu. »

<sup>55</sup> . « Seigneur, s'il était bon à tes yeux, choisis-moi quelques personnes aptes à ton culte et à ton service, par lesquelles, non seulement les femmes, mais même les hommes, seraient attirés à la vie parfaite. »

vous m'écrivez. Supposez que je vous ai fait une visite et que je vous ai retenue un quart d'heure au parloir, c'est à peu près la même chose. »

La plupart de ces citations nous sont connues, et nous retrouvons aujourd'hui, dans les œuvres d'Ozanam et de Montalembert, les idées exprimées dans cette lettre ; mais alors elles étaient nouvelles et résumaient les travaux de toute une école. Ces vaillants admirateurs du moyen âge, ces intrépides chercheurs de vieilles légendes et de manuscrits poudreux, découvraient sous cette poussière du passé des fleurs d'un parfum exquis, et ces siècles, si longtemps dédaignés, leur révélaient des trésors de poésie. L'art chrétien traversait une phase nouvelle, et c'est en Allemagne qu'on allait chercher ces sources d'inspiration qui devaient rajeunir la littérature française. C'est de ce mouvement que sont sortis, avec tant d'autres ouvrages : *les Francs et les Germains*, d'Ozanam ; *Sainte Élisabeth et les Moines d'Occident*, de Montalembert.

Ce souffle de vie intellectuelle, tout idéale et purement catholique, avait passé sur notre jeune Assomption. Peut-être lui doit-elle en partie sa naissance. De là l'intérêt si grand pris à toutes ces questions et le plaisir qu'éprouvaient ces hommes qui faisaient de l'art une mission, de se sentir compris par une femme supérieure qui, très modestement, dans le travail obscur de l'éducation, cherchait à propager leurs idées et à établir la vie religieuse elle-même sur les grands principes monastiques du moyen âge.

Une autre lettre écrite plus tard complète ce chapitre ; elle a pour nous un attrait spécial, à cause de la question liturgique qu'on y traite :

« Avez-vous lu, madame, le volume des Homélies de Hischer ? Je n'ose pas vous demander : Avez-vous l'intention de le traduire ? J'ai été trop souvent battu sur ce point pour y revenir aujourd'hui. Quel malheur cependant que plusieurs des œuvres les plus remarquables et les plus utiles de l'Allemagne catholique restent ainsi ignorées chez nous faute d'interprètes ! Quoi qu'il en soit, je ne craindrai pas de vous recommander, au moins pour la lecture, le bel ouvrage de Staudenmayer, intitulé *Der Geist des Christenthums, dargestellt in den heiligen Zeiten, in den heiligen Handlungen und den heiligen Kunst*<sup>56</sup>. Cet excellent livre est très répandu et très goûté par les catholiques allemands.

Voici une page de l'introduction :

« Il existe une douce affinité, une analogie merveilleuse entre le cycle des fêtes chrétiennes et l'ordre des temps dans la vie de la nature. Nous portons tous, d'ailleurs, au-dedans de nous-mêmes une corde qui vibre plus ou moins toutes les fois qu'il est question de la nature au milieu de laquelle nous vivons. Chacun de nous a eu, dans sa vie, des instants où il a éprouvé une tendre sympathie pour tout ce qui existe autour de lui ; des instants où l'étoile scintillante, dans les profondeurs des cieux, nous était chère comme la plante délicate, comme la fleur gracieuse qui se balance près de nous ; où la pierre inanimée, elle-même, nous inspirait une sorte d'affection. Notre sentiment, en s'exprimant au-dehors, croyait trouver un écho dans la nature, et celle-ci nous semblait partager nos joies et nos peines. Dans de tels instants, on admet volontiers que le monde physique renferme un côté spirituel couvert d'un voile, et que c'est de cette face de la nature que saint Paul a dit *qu'elle aspire à sa future transfiguration*.

« La liturgie, dans la variété de son ordonnance, est nécessairement subordonnée aux temps et aux jours consacrés. Tout en admettant la profonde connaissance de la nature et des hommes, avec laquelle les évêques et les papes ont approprié au cours des saisons et aux principaux moments de la vie le service divin, il ne faut pas perdre de vue que le culte entier, symbolisme vivant des choses divines, est bien plutôt le résultat de la vie intérieure que du raisonnement. Ceux-là donc qui ont

<sup>56</sup> . *L'Esprit du christianisme exposé d'après l'année religieuse, les cérémonies liturgiques et l'art sacré.*

réglé le culte divinement n'ont fait que suivre l'impulsion de la vie chrétienne elle-même, agissant en eux et dans l'humanité catholique, et c'est ainsi qu'il leur a été donné de trouver pour de saintes idées une sainte expression. »

« Comme vous devez le pressentir, madame, l'ouvrage de Staudenmayer offre de grandes analogies avec le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, et aussi avec l'*Année liturgique*, de dom Guéranger. Il y a là, sur les rapports de notre culte avec les besoins et les facultés humaines, sur son action continuelle, journalière, sur les beautés, les harmonies exprimées par les cérémonies, par le chant, par la musique instrumentale, par l'architecture, la sculpture et la peinture ; il y a, dis-je, une foule d'aperçus vastes ou ingénieux, d'images fortes ou gracieuses, de sentiments profonds, tendres et ardents qui jaillissent de l'esprit et du cœur intimement catholiques du prêtre, du philosophe et de l'écrivain. Staudenmayer est actuellement professeur de théologie à l'université de Fribour-en-Brisgau. Je crois vous en avoir dit assez pour que le *Geist des Christenthums*, etc., soit bientôt sur les rayons de votre bibliothèque, comme il est depuis longtemps dans le fond de votre âme. »

Cette correspondance, où toutes les lettres de la Mère Eugénie nous manquent, la révèle cependant sous un jour nouveau. Nous la voyons ici dans ses rapports avec les hommes de lettres et les artistes, sympathique à tout ce qui est beau. La poésie, l'histoire, l'art chrétien, le symbolisme, tout cela est compris, goûté par elle. Sa pensée dominante dans l'éducation n'était-elle pas de se servir de toutes les beautés créées pour élever les âmes vers le Créateur ; de ne rien mépriser des forces humaines, mais de les employer toutes à la gloire de Dieu et à l'extension de son règne ?

## CHAPITRE X

### SUITE DU TRAVAIL SUR LES CONSTITUTIONS. – LETTRE DE LA MÈRE MARIE-EUGÉNIE SUR LA NÉCESSITÉ DE RENOUVELER L'ENSEIGNEMENT.

L'année 1844 est importante dans l'histoire de nos origines. Nous l'avons dépassée pour suivre la correspondance de M. Boré avec l'Assomption ; mais une autre correspondance nous y ramène, celle du Père d'Alzon avec notre Mère, au sujet de nos Constitutions.

Nous avons vu comment, à la demande de M. Gaume, qui réclamait quelques changements à la première règle, la Mère Marie-Eugénie avait été amenée à revoir la règle tout entière pour mieux préciser l'esprit de l'Assomption et entrer dans des applications plus pratiques. Ce second travail, fait avec l'aide de Mère Thérèse-Emmanuel, et accompagné de méditations et de prières, était soumis à l'abbé d'Alzon, qui l'éclairait de ses conseils et de son expérience. Le grand vicaire de Nîmes, chargé de plusieurs communautés religieuses, ayant été mêlé à des affaires assez difficiles, se trouvait, malgré sa jeunesse, avoir acquis une grande expérience au sujet de l'organisation des communautés et de ce qui pouvait être désirable ou regrettable dans le gouvernement.

Les lettres échangées sur les divers articles de nos Constitutions sont nombreuses ; nous ne pouvons en donner ici que quelques fragments. La fondatrice tient surtout à garder l'esprit premier de la Congrégation, celui qui doit la faire vivre et la marquer d'un caractère particulier. Elle voudrait que cette pensée fût inscrite en tête de la Règle, et voici ce qu'elle propose :

Mon cher Père,

« Je vous envoie l'essai des Constitutions, au moins les premiers chapitres, que nous avons travaillés avec sœur Thérèse-Emmanuel. Le premier n'est pas définitif ; dites-moi cependant ce que vous en pensez. Il me semble qu'on pourrait conserver la première phrase et la développer un peu avec des paroles simples, et tirées de l'Écriture le plus possible. Je voudrais pouvoir faire comprendre que l'éducation chrétienne n'étant que le soin de former les âmes à la connaissance, à l'amour et à la ressemblance de Jésus-Christ, les religieuses qui se consacrent à donner une instruction plus étendue doivent, dans tout le cercle des connaissances qu'elles acquièrent et qu'elles communiquent, trouver Jésus-Christ, aller à Jésus-Christ, juger comme Jésus-Christ ; que cette science est bien plus donnée à l'humilité et à l'amour qu'à l'esprit naturel ; qu'elle est le fruit de l'oraison et découle d'une plénitude d'union à Jésus-Christ, sans laquelle les Sœurs seront à jamais incapables de remplir la fin particulière de leur vocation, de sorte que, pour elles, tout ce qui maintient et fortifie la vie d'oraison est d'une utilité plus grande à la Congrégation que ne saurait jamais l'être un grand développement extérieur.

« On pourrait ajouter que la sainte Vierge est le modèle parfait des Sœurs, en ce qu'elle n'a jamais pensé à aucune chose que dans le rapport qu'elle avait avec Jésus-Christ, et qu'elle aussi est,

à cet égard, principe de vie et d'esprit chrétien ; – que l'Incarnation est le mystère auquel les Sœurs doivent avoir une spéciale dévotion, puisque c'est en ce mystère que toutes les choses humaines ont été divinisées et ont trouvé leur fin. Le monde est fait pour Jésus-Christ, et l'enseignement de l'histoire doit le démontrer : c'est en la vie de Jésus-Christ que nous avons connu le jugement divin sur toutes les positions, les actions, les choses de ce monde, et c'est par le mystère de l'Incarnation, où un Dieu a fait corporellement les œuvres de miséricorde, qu'a été divinisée la charité active, à laquelle doivent aussi être formées des femmes destinées à vivre dans le monde.

« Dites-moi ce que vous pensez de tout cela. »

La réponse du Père d'Alzon ne nous a pas été conservée ; elle devait se trouver dans la marge du texte envoyé à Nîmes, où la supérieure demandait que fussent mises les observations.

La Révérende Mère Marie-Eugénie avait une grande dévotion au mystère de l'Incarnation, et nous ne croyons pas sortir de notre sujet en transcrivant ici ce qu'elle écrivait dans des notes intimes, le 25 mars 1843, après une nuit passée en prière devant le saint Sacrement. Nous verrons comment le Saint-Esprit imprimait dans l'âme de la fondatrice ce qu'elle devait ensuite communiquer à ses filles, comme esprit fondamental de l'Assomption.

« En cette retraite du jour de l'Annonciation, je renouvelle, ô mon Dieu, tous les vœux que j'ai faits, et, selon l'espérance et le très ardent désir que vous avez *imprimés* dans mon cœur, je m'offre à vous pour être à jamais une appartenance à votre incarnation sacrée, me donnant en extension de ce mystère à tous ceux auxquels il vous plaira de m'appliquer. Autant qu'il me sera possible et permis de le faire, je me voue, me consacre et m'asservis à Jésus-Christ, mon Seigneur, pour que tout ce qui est en moi serve d'hommage à ses états divins.

« Je le supplie d'y appliquer ma volonté, mon esprit, mon cœur et tout ce que j'ai de puissances libres et intelligentes. Je les donne pour cela et désire ardemment qu'elles me soient prises, espérant qu'un jour enfin la miséricorde divine les appliquera puissamment au saint objet de mes uniques désirs et imprimera en moi la vie de Jésus, avec ses inclinations, ses vertus et ses souffrances. Mais ce n'est pas assez, je désire encore que mes actions les plus insignifiantes soient tellement revêtues aux yeux de Dieu des actions semblables de Jésus-Christ, qu'elles lui en rendent l'honneur et l'hommage. Ainsi je le supplie d'agréer mon sommeil en continuation et en dépendance du sommeil de Jésus ; mes repas, mes paroles, mes mouvements, mes regards et les moindres usages qu'il puisse faire de l'être qu'il m'a donné, en imitation et en honneur des actions de Jésus pendant sa vie mortelle.

« Ces mystères sont si grands et j'en ai si peu l'intelligence, que je ne puis m'y présenter que comme une fille de désirs. Après que j'ai offert ce que je crois le mieux, et répandu devant Dieu le sentiment d'amour par lequel il me semble, par sa grâce, n'avoir besoin que de lui, je le supplie d'agréer l'hommage le plus grand, l'adoration la plus profonde, l'amour le plus pur, toutes choses que je n'ai pas, que je ne connais pas, mais que je voudrais pourtant lui donner, car elles lui sont dues. O mon Dieu, qu'heureuses sont les âmes en qui vous donnez, en face de vos mystères, ce sentiment particulier ! elles savent ce que vous voulez d'elles à cette heure. Que volontiers je répéterais la même parole durant des siècles, si c'était celle que vous voulussiez entendre de ma bouche ; mais je ne puis vous offrir que l'ardeur de mes désirs. C'est ce que j'ai fait surtout pendant cette nuit »

Revenons maintenant aux Constitutions. Après le chapitre qui traite du but de l'Institut, vient celui des vœux : « Pour l'article de la chasteté, dit la Mère, j'ai trouvé quelques paroles admirables, à mon sens ; mais vous ne devineriez jamais où je les ai prises. Les voici : « Comme elles se donnent entièrement à Jésus-Christ, il n'y a plus d'action, ni de parole, ni d'instant de leur vie qui ne lui appartienne. Il faut qu'il remplisse seul la capacité de leur cœur ; et tout ce qui peut y être qui

n'est point Jésus-Christ, ou qui n'y est pas en son nom, par son ordre ou pour l'amour de lui, ne saurait y être retenu à moins de blesser cette chasteté parfaite en laquelle elles doivent vivre<sup>57</sup>. »

Le sujet de la pauvreté revient sans cesse dans cette correspondance, à cause de ses applications pratiques. C'est la pensée qui préoccupe le plus la supérieure ; elle la trouve fondamentale et pose au Père la question suivante :

« Je ne sais si vous vous rappelez que, dans l'article de la réception des novices, on avait mis : « que la communauté devait tâcher de s'établir dans un état d'indépendance qui lui permette de subsister pauvrement, sans le secours des pensionnats. M. Gaume trouve cela très bien ; mais, pour moi, j'ai pesé notre esprit, notre mission, et je vous avoue que cette règle m'a donné de la peine. Veuillez m'aider à y réfléchir, me donner votre avis, en vous rappelant que c'est un point fondamental, et que l'œuvre sera profondément modifiée par la décision que nous prendrons en ceci.

« Je trouve que c'est une extrême richesse que d'avoir son existence assurée indépendamment de son travail. Ou j'ai mal compris notre œuvre, ou je crois pouvoir dire qu'elle ne doit pas se développer par des moyens matériels ; que son moyen de succès, c'est d'avoir l'esprit le plus évangélique, le plus ecclésiastique possible, et qu'en disant que la pauvreté est la base de notre Institut, nous ne disons pas un vain mot, puisqu'elle seule est la gardienne de l'esprit de foi, de simplicité, d'indépendance du monde que nous désirons porter dans l'éducation.

« Ne croyez-vous pas aussi que la pauvreté maintient l'esprit d'oraison, et que, lorsqu'on est fondé dans la foi, dépendant de son travail et de la bénédiction de la Providence, on est bien plus fervent ?

« Si nous pouvions faire accepter à nos supérieurs la pensée que je vous soumets, ce serait à mes yeux une marque que Dieu me l'inspire, et je vous avoue que cela me ferait grand plaisir. Cela me semblerait être ce que dit Bède sur le texte *Noli timere*<sup>58</sup> : que la plus généreuse pauvreté est, après avoir méprisé pour le Seigneur tout ce qui est à soi, de travailler pour vivre et faire l'aumône : *Sic laborantes oportet suscipere infirmos*<sup>59</sup>. »

« Dans l'article des malades, la pauvreté sera un grand sujet d'observations pour M. Gaume, dit encore la fondatrice. Je pense qu'il y a des expressions à modifier ; mais, puisqu'on pratique ici cette pauvreté, pourquoi ne pas la maintenir ? Vous ne sauriez croire combien il est nécessaire de faire des règles pour les malades.

« Les imperfections ou la dissipation de l'infirmerie ôtent souvent bien des grâces au moment de la mort, et la faiblesse d'esprit, amenée par la souffrance, ne dispose que trop à mille fantaisies contre la pauvreté et l'irrégularité. »

La question des malades préoccupe fortement la Mère Eugénie ; elle se demande si le recueillement ou la condescendance doit dominer à l'infirmerie ; et, se répondant à elle-même : « Réflexion faite, je crois que ce doit être la douce et charitable régularité, le recueillement, le silence bienveillant et pas trop absolu. Le silence est bon pour la santé des malades, il sert à faire de la maladie un temps de sainte retraite, il plaît aux âmes ferventes, il prépare à la mort, il édifie la communauté, et je crois que c'est pour ces fins que les choses doivent être arrangées. D'ailleurs, cela évite de grands maux et des sources de relâchement. »

La Mère demande encore s'il n'y a pas avantage à ce qu'une maîtresse des novices ne soigne pas trop ses Sœurs en maladie, du moins elle-même, et les laisse aux soins réguliers de l'infirmière,

<sup>57</sup> . Ces paroles ont été insérées textuellement dans nos Constitutions ; elles sont de l'abbé de Rancé, dans le livre *Des devoirs de la vie monastique*.

<sup>58</sup> . « Ne craignez pas » (Lc 12, 32 et d'autres...)

<sup>59</sup> . « Travaillant ainsi, on doit secourir ceux qui en ont besoin. »

afin de les fortifier d'avance contre la recherche d'une attention personnelle à leurs petits maux, le désir d'en voir leurs supérieures occupées, et toutes les blessures qui en naissent ?...

« Oui, répond le P. d'Alzon, il faut faire comprendre aux novices que la force est de ne vouloir en santé et en maladie que les soins de la règle. Les soutenir pour qu'elles ne retombent pas sur elle-même, les faire soigner, visiter, les relever et les instruire ; mais ne pas les habituer à ce qu'on ait l'air occupé d'elles. Les porter à désirer le délaissement ? De grands maux sortent du contraire. »

Au sujet de la pauvreté à l'infirmerie comme ailleurs, le Père écrit : « Tenez ferme, autant que possible, pour la pauvreté partout où vous pourrez ; elle ne s'en va que trop promptement. » Nous le voyons entrer sur ce point dans les plus grands détails ; il traite successivement la question des dots, des héritages, des établissements ou locaux considérés comme propriétés de l'Institut, et ses lettres nous montrent avec quel intérêt il suit le travail de nos Constitutions et l'importance qu'il y attache. Il répond à tout et pose lui-même les questions :

« Vous voulez que les maisons soient bâties simplement et pauvrement ; ne faites-vous point de distinction entre la communauté proprement dite et le pensionnat ? Il y a là deux écueils : d'une part, un pensionnat trop pauvre éloigne les parents, et un pensionnat somptueux dégénère bientôt en hôtel de luxe, comme cela se voit en une foule d'endroits... Et quoique je sorte un peu du sujet, à propos du pensionnat, aurez-vous des dames pensionnaires ? C'est une œuvre très bonne pour les dames, et, je crois, des plus ingrates et des plus dangereuses pour les religieuses. »

Il souligne ensuite un mot de la règle : « L'usage strict des choses nécessaires, c'est parfait et c'est cela que vous feriez bien de développer un peu, car là est l'esprit pratique du vœu ; le reste touche plus à des dispositions matérielles. »

À son tour, notre Mère pose des questions :

1°. M. Gaume a fait des difficultés au sujet des communions de règle par semaine. On pourrait en limiter le nombre, laissant les fêtes en plus, et la permission pour le confesseur d'en accorder davantage. 2° Pensez-vous qu'il faille faire un article de la maîtresse des converses ? 3° Pensez-vous qu'il serait bon d'avoir, comme partout, deux Sœurs anciennes, chargées par la supérieure de veiller à l'observance des règles et d'avertir les Sœurs ? »

L'abbé d'Alzon répond : « Je n'aime pas les communautés où pour les communions on n'en peut faire ni plus ni moins que la règle. » C'est un principe qui domina toujours sa direction dans l'éducation, dans les couvents et partout. Il approuve une maîtresse des Sœurs converses et y trouve de grands avantages. « Je n'ai pas d'opinion sur les zélatrices, ajoute-t-il ; elles peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. »

Les autres points de la règle sont successivement étudiés. Le Père semble ravi de l'article de la maîtresse des novices. « Je vous le répète, ce chapitre est à mon gré très beau ; il a un esprit de charité admirable. Abrégez-le seulement si vous êtes sûre de ne pas le gâter. J'en veux faire, pour ma part, une de mes lectures spirituelles. » Enfin, il félicite la supérieure d'avoir fait des emprunts à la règle des dames du Bon-Pasteur d'Angers, Constitutions très appréciées à Rome.

Notre Mère avait envoyé à Nîmes le chapitre des études. « Il m'a donné une peine incroyable, écrit-elle. Je n'ai rien trouvé dans aucune règle sur l'esprit des études, et c'est pour nous une question capitale. Enfin, tel qu'il est, il me semble propre à faire entrer nos Sœurs dans l'esprit de notre fondation, à les relever au-dessus d'elles-mêmes, à leur faire du bien. Dites-moi votre pensée. » « Je préférerais, répond le Père, que l'article des Sœurs qui enseignent ne fût pas dans la règle, quoiqu'il renferme de bien belles choses ; mais, tel qu'il est, il me paraît plutôt un article de

directoire que de Constitutions... Je n'ai rien à dire sur vos observations, je suis en tout de votre avis, surtout pour la simplicité à inspirer à vos élèves. »

Après avoir recommandé l'unité du noviciat, le choix prudent et limité des Sœurs converses, comme au Carmel ; après avoir conseillé de ne pas laisser la supérieure user d'un pouvoir si absolu que les supérieurs et confesseurs ne soient plus rien, sans pour cela les laisser s'immiscer en toutes choses, l'abbé d'Alzon aborde enfin la question principale du gouvernement. Il y montre une expérience singulièrement développée par les affaires du Refuge auxquelles il avait été mêlé, parce que les religieuses de Marie-Thérèse l'avaient choisi comme arbitre entre la maison mère de Lyon et les évêques de Bordeaux et de Limoges, qui réclamaient le gouvernement de l'Institut.

« Décidément, prenez-vous un supérieur général ? Voici quelques observations que je tiens à vous soumettre :

« 1° Par le temps qui court, un évêque supérieur général d'une communauté est un objet de suspicion pour les autres évêques qui ont des maisons de sa Congrégation dans le diocèse.

« 2° Tous les jours on voit des évêques détacher des communautés d'une maison mère, pour se faire à leur tour supérieurs généraux chez eux.

« 3° Les évêques, supérieurs généraux, n'ont aucune juridiction dans les autres diocèses où ils ont quelque communauté dont la maison mère est chez eux...

« Voici mon avis. Ne serait-il pas possible de disposer les choses de manière à ce que l'archevêque de Paris eût sur votre communauté l'autorité que lui donne le concile de Trente, et laisser pour le moment la question d'un supérieur général ? Si jamais vous vous étendez hors du diocèse de Paris, vous vous feriez donner juridiction par Rome, et alors ce serait la supérieure générale qui aurait le gouvernement de tout son ordre. »

« J'ai reçu ce matin votre lettre et je vous en remercie mille fois, répond la Mère Marie-Eugénie ; mais vous ne m'aviez jamais dit ce que vous me dites aujourd'hui du supérieur général. C'est donc une nouvelle difficulté. Je ne vois rien de mieux, pour l'éviter, que le projet que nous avons de laisser, pour un dernier article, toutes les questions de gouvernement qui demandent une plus grande expérience pratique, et de mettre présentement cet article en dehors de l'approbation que nous demanderons à Monseigneur. Dans les derniers articles sur les confesseurs et le supérieur, nous tâcherons d'exprimer seulement ce qui regarde l'état actuel, c'est-à-dire que nous sommes constituées sous l'autorité de l'archevêque de Paris. »

C'était entrer dans la pensée de l'abbé d'Alzon, qui écrivait peu de temps auparavant : « Est-il nécessaire que votre règle soit donnée tout entière sur-le-champ ? Ne vaudrait-il pas mieux la faire peu à peu, en mettant les points difficiles à l'essai ? Du moment que l'on est en bons rapports avec vous, on ne vous pressera pas, si vous ne pressez pas. Une règle n'est pas l'affaire d'un jour ; plus elle est moulée lentement, plus elle a de garantie de durée. Si vous pouvez persuader cela à vos Sœurs, vous aurez plus tard sujet de vous applaudir de ne vous être pas pressée...

« Je ne vous avais jamais parlé comme je l'ai fait des supérieurs ecclésiastiques, parce que c'est une question qui m'a cassé la tête et que j'espère enfin la tenir. Remarquez que je ne vous ai donné que le résumé de mon opinion, contre laquelle bien des gens peuvent dire une foule de choses ; mais, en dernière analyse, diverses discussions entre évêques ont fini par amener ce résultat qui est tout à fait dans la manière de voir de Rome, d'après les renseignements que je puis avoir. » La question se termine ainsi : « Je crois que vous pouvez éviter d'avoir un supérieur général. L'approbation sous la juridiction de l'évêque, selon le concile de Trente, est une perfection. »

Le conseil fut suivi. La Mère Marie-Eugénie recevait avec un filial respect tout ce qui venait de son Père spirituel, et lui, de son côté, s'appliquait avec un dévouement admirable à ce travail de

nos Constitutions, s'étonnant de l'autorité que l'on donnait à chacun de ses avis. Le 27 avril, la supérieure lui écrivait : « Après m'être longtemps arrêtée devant les obstacles que je trouvais à formuler nos désirs sur le chapitre de la pauvreté dans les possessions, j'ai fini par écrire tout d'un coup ma pensée, éclairée de vos observations. Il me semble que sous cette forme nos supérieurs pourront l'accepter. Aussitôt votre réponse, je donnerai quinze chapitres à M. Gaume, qui les attend. »

Dès le lendemain, le Père répond : « J'ai reçu hier les articles de votre règle. Je ne puis vous dire d'abord l'espèce d'effroi que j'ai éprouvé en voyant que plusieurs idées, que je vous ai indiquées, avaient été adoptées par vous pour ce qui concerne le chapitre de la pauvreté. Il me semblait que je prenais sur moi la responsabilité de tout ce que je vous disais et il est bien différent de donner un avis ou une décision personnelle, au lieu d'une décision qui influera sur une communauté tout entière. Enfin j'ai tâché de vous parler de mon mieux, et il en sera ce que Dieu voudra. »

Ces lettres d'affaires, longues et nombreuses, sont à chaque instant entremêlées de conseils de direction ; car la formation de l'âme de la fondatrice intéresse le Père plus encore que la rédaction des Constitutions. Il pousse sa fille à l'obéissance, à l'humilité évangélique, à l'esprit d'abandon.

« Je ne puis vous écrire longuement aujourd'hui, dit-il en terminant une lettre au sujet de la règle ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que ce qui me préoccupe le plus chez vous, c'est votre sainteté. Plus je réfléchis aux devoirs que Dieu m'impose à votre égard, et plus je trouve frappante cette obligation pour moi. Dieu ne me demandera pas compte des conseils que je vous aurai donnés pour le développement de votre œuvre, je puis absolument m'en rapporter à vous ; mais il me demandera très sévèrement, je le crains du moins, ce que j'aurai fait pour vous rendre bonne, douce, humble, mortifiée, obéissante. Voilà ce qui me préoccupe très fort et sur quoi je vous prie de m'aider en remettant tout doucement votre tête et votre cœur sous le joug de l'obéissance ; et, pour vous en faire pratiquer un acte, dans l'heure qui suivra la réception de cette lettre, vous irez faire, à moins d'une impossibilité absolue, la première station du chemin de la Croix, et, pendant quatorze jours, vous ferez successivement les autres, une par jour. À chaque station et chaque jour, vous adorerez la profonde obéissance de Notre-Seigneur, qui s'anéantit pour ses frères les pécheurs, dont le crime se résume dans une révolte. La sainteté est donc la perfection de l'obéissance dans l'amour. »

Le 12 mai 1844, il écrit encore :

« Votre impression d'oraison me paraît admirable ; c'est une grande grâce que Dieu vous accorde de vous donner ces vues sur les abaissements de la sainte enfance... Je suis très content de vos dispositions, et je vous conjure de vous tenir toujours petite et basse comme vous voulez le faire ; mais, croyez-moi, que ce soit par un principe d'amour. Je vous donne pour dévotion pendant quelque temps l'imitation de Jésus enfant. Trouvez votre confusion à être si grande et si raisonnable devant le pauvre petit enfant Jésus. Sacrifiez-vous comme ce cher Agneau, et dites-lui qu'au défaut d'un temple ruiné, vous voulez lui offrir une étable. Adieu, ma fille, que notre divin Maître vous rende toute bonne. Soyez *Agneau*. »

À une lettre de tristesse et de découragement, il répond : « Que le silence et l'éloignement de Dieu ne vous troublent pas. Il me semble que c'est de moi que vous parlez. Le peu que je puis vous dire, c'est qu'il est très bon de vouloir ce que Dieu veut en pareil moment, par un sentiment de confiance qu'il veut notre plus grand bien... Laissez faire Dieu, il veut que vous le cherchiez, mais sous toutes vos ruines, surtout sous celles de votre amour-propre. C'est là qu'il est en quelque sorte caché, *in fossa humo et in foramine petrae*<sup>60</sup>, et cela par un prodige de son amour à lui. Je vous plains

<sup>60</sup> . « Dans la terre des fossés et dans les trous des pierres. »

de toute mon âme, ma pauvre fille, parce que je suis au même point que vous, avec la différence que je crois y être par punition, et que pour vous je n'y vois guère qu'une épreuve. »

À cette humilité se joint une simplicité admirable. Les rôles sont constamment intervertis, et le directeur semble toujours charmé du zèle de la pénitente pour la perfection de son Père : « Vous m'avez parfaitement prêché, et j'aime beaucoup que l'on me mène un peu tambour battant... Je vous prie de m'écrire quelquefois de la sorte. »

Suit une lettre de conseil : « Je voudrais avoir plus de temps pour causer avec vous de ce qui me paraît vrai dans les idées d'expiation de M. de Maistre, et ce qui m'en paraît exagéré, comme aussi sur ce qui me semble trop exclusif dans votre manière de voir. Vous m'avez demandé de vous indiquer quelques ouvrages des saints Pères. Vous pourriez lire dans le dixième volume des traités de la grâce de saint Augustin ; ou encore, parmi les autres traités, commencer par les livres *De peccatorum meritis et remissione* ; – *De natura et gratia* ; – *De gratia Christi et peccato originali*<sup>61</sup> ; et enfin les six livres contre Julien. » Peu de pénitentes seraient capables de porter de pareilles lectures ; mais le savant directeur sait à qui s'adressent ses conseils.

Nous arrivons maintenant à un événement qui eut dans la vie du Père d'Alzon une importance capitale et auquel notre Mère eut une grande part.

Au mois de juin 1844, M. d'Alzon fut appelé à Turin par sa sœur, Mme de Puységur, dont le mari était tombé gravement malade à la suite d'un voyage à Goritz, auprès du comte de Chambord.

« Regardez bien la date de ma lettre, écrit-il le 4 juin à la supérieure de l'Assomption. Je suis à Turin. Quelques heures après vous avoir écrit la dernière fois, je fus obligé de venir ici en toute hâte pour y voir mon beau-frère, très malade, mais aujourd'hui hors de danger... »

« Je ne puis vous dire quel sacrifice cette maladie me fait faire, car je vois bien qu'il me faut renoncer à aller à Paris, du moins de quelques mois, et c'était au mois d'août que j'aurais eu le plus vif désir de m'y trouver. »

L'abbé d'Alzon profita de son voyage en Italie pour ranimer son zèle et étudier les diverses créations inspirées par la foi et la charité : « J'observe ici beaucoup de choses, dit-il ; il est très curieux de voir comment Dieu se sert de l'esprit de tous les pays pour arriver à ses fins. Le bien qui se fait à Turin est admirable. »

Le grand air de noblesse de l'abbé d'Alzon, son esprit, sa distinction, son zèle frappèrent le clergé et les personnes de la haute société de Turin.

Il y avait alors dans cette ville une femme remarquable par sa foi et ses œuvres. C'était la marquise de Barol, née Colbert, française et vendéenne par sa naissance, fille de proscrits, devenue piémontaise par son mariage, alors que le Piémont était réuni à la France. Elle joignait à une âme forte et pleine de foi le charme d'un esprit vif et cultivé ; animée, spirituelle, aimant les luttes et les victoires de la conversation, en relation avec les hommes les plus distingués de Paris et de Turin, elle acquit dans les salons une autorité toute-puissante et mit sa force de volonté au service de son grand cœur. N'ayant pas d'enfants, elle voulut devenir la mère des malheureux et dépensa pour eux toute sa fortune. La marquise avait soixante ans en 1844, et les œuvres créées par elle étaient en plein épanouissement. Elle avait fondé à Turin l'œuvre des prisons, des asiles pour les orphelins, des patronages pour les jeunes ouvrières, les religieuses de Sainte-Anne, l'hospice des enfants infirmes, etc. À Rome, elle jouissait d'un si grand renom de sainteté, que le pape Grégoire XVI l'appelait *la sainte Paule de notre temps*.

<sup>61</sup> . « Du péché, ce qu'il mérite et du pardon. – De la nature et de la grâce. – De la grâce du Christ et du péché originel. »

Les conversations de Mme de Barol et surtout ses fondations intéressaient au plus haut point l'abbé d'Alzon, chargé d'œuvres semblables dans son diocèse. Il étudia tout spécialement celle du Refuge établie dans la banlieue de Turin, au val d'Occo, où le chanoine Cottolengo a fondé sa petite maison de la Providence. Il y avait là quatre institutions dans une seule : le Refuge, pour les repenties ; les religieuses de Saint-Joseph, chargées de les conduire ; les Madeleines, ou repenties désireuses d'embrasser la vie religieuse et claustrale ; enfin les Oblates de Sainte-Madeleine, pénitentes qui formaient un tiers ordre adonné aux œuvres de bienfaisance. L'abbé d'Alzon étudia avec soin l'organisation de ces diverses œuvres, et, de retour à Nîmes, il en tira un grand profit pour l'amélioration de la maison du Refuge, que lui-même avait établie, et la fondation des Madeleines, religieuses pénitentes qui se montrèrent admirables de mortification et de ferveur.

Le grand vicaire de Nîmes conserva longtemps des relations avec la marquise de Barol. Ces deux âmes s'étaient comprises ; elles avaient mis en commun leurs projets, leurs efforts, leurs idées. « Courage, monsieur, écrivait la marquise sexagénaire au jeune prêtre de trente-trois ans, vous êtes dans la force de l'âge et du travail, je demande à Dieu de vous soutenir et de vous conduire. »

Dans une autre lettre, le 30 août 1845, elle ajoute : « Vous voilà donc ayant terminé votre temps d'épreuve, d'examen, de retraite, et décidé sur le chemin à suivre ! Vous serez le fondateur d'un ordre religieux enseignant. C'était déjà à peu près votre projet l'année dernière. Je ne puis rien vous souhaiter de mieux que de demander au Ciel qu'au bout de trente ans votre ordre compte cinq mille sujets, comme celui des Jésuites tant persécutés ; qu'il compte autant de personnes de mérite et de vertu, et je n'en puis douter si vos collaborateurs vous ressemblent<sup>62</sup>. »

La pensée d'un ordre à fonder pour l'enseignement, quoique enveloppée de beaucoup d'obscurités, préoccupait depuis longtemps l'abbé d'Alzon ; mais ce fut à partir du vœu fait à Turin à la Madone miraculeuse Notre-Dame de la Consolata que cette idée s'affermir dans son esprit et s'en empara absolument. Une lettre à la supérieure de l'Assomption nous apprend quel fut ce vœu, et nous révèle dans sa touchante simplicité la grande âme du Père d'Alzon.

« Turin, 24 juin 1844.

« Ma chère fille,

« Je vous avouerai d'abord, avec une espèce de honte, que j'ai fait ici un vœu dont je ne sais que vous dire. Je fus extrêmement frappé un soir de l'état déplorable où l'ambition de certains menait l'Église, et le lendemain, à la messe, je fis vœu de refuser toute charge ecclésiastique.

« Vous dire les impressions que j'ai eues après, cela me serait difficile, il y en a qui ne sont pas belles, tant s'en faut ; mais ce que je veux vous faire observer, c'est que depuis lors une idée que j'avais eue autrefois et qui n'était plus qu'à l'état de souvenir m'est revenue plus forte que jamais : c'est de me consacrer à former une communauté religieuse.

« C'est vous dire combien je voudrais pouvoir causer avec vous, et pourtant, qu'est-ce que je suis capable de faire ? Jamais je n'ai vu plus clairement ma lâcheté, ma nullité, mon inconstance, mon amour-propre ; quelquefois je me dis que tant de vilains défauts devraient m'ôter de pareilles idées de la tête, et quelquefois aussi je pense que Dieu, en me les faisant voir avec une telle évidence, veut seulement me faire voir que, si quelque chose s'opère, ce sera lui qui aura tout fait.

« Vous me demanderez peut-être à quoi doit être bonne cette communauté ? Hélas ! ma chère enfant, si vous le demandez à ma raison, j'aurai un plan superbe à vous offrir ; mais, si vous le

---

<sup>62</sup> . Notes communiquées.

demandez à mon sens surnaturel, je vous dirai que je n'aperçois encore rien. Et je me repose sur cette idée : *Dieu le sait.*

« Aussi, chose fort bizarre en un sens, il me semble que Dieu veut absolument que je me tienne prêt, pourquoi ? je n'en sais rien, peut-être à partir pour l'éternité. Et cependant il y a, dans le fond de mon être, impulsion vers quelque chose que je ne sais pas dans le détail, mais que je découvre cependant confusément. Il y a aussi reproche de ne pas correspondre à la grâce ; priez pour moi, afin que je débrouille ce mystère. Je crois qu'aucun sacrifice ne me coûterait, si je voyais la volonté de Dieu bien manifeste. »

La Mère Marie-Eugénie fut vivement impressionnée en recevant cette lettre : c'était une réponse à ses prières, la réalisation de ses désirs. « Mon très cher Père, écrit-elle, j'ai enfin un moment pour causer avec vous de la chose qui m'occupe le plus depuis ce que vous avez bien voulu m'écrire de Turin, touchant la rénovation de vos pensées de fondation. Je vous avoue que j'ai peine à choisir entre les sentiments qui se pressent à cet égard dans mon âme. Me considérant ici purement comme une voix placée sur votre chemin, je crains un son faux qui trouble l'harmonie du plan de Dieu, puisque, très assurément, il n'y a pas une circonstance qui n'ait influencé profondément chaque fondateur d'ordre dans l'œuvre même que l'Esprit de Dieu lui inspirait...

« Depuis que nous avons établi notre œuvre, ajoute la Mère, voulant expliquer le mouvement qui dicte sa lettre, j'ai désiré avec une ardeur toujours croissante qu'il plût à Dieu de faire fonder dans son Église un ordre d'hommes d'un esprit semblable au nôtre pour donner aux jeunes gens et surtout aux jeunes prêtres un caractère plus fort, plus large, plus intelligent, plus noblement chrétien. Cela a été si loin, que souvent je me suis amèrement affligée de n'être pas plus sainte, pensant que si j'étais autre que je ne suis, j'aurais pu contribuer à inspirer à d'autres cette pensée. Croyez-le, mon Père, je sens l'invincible puissance de cette objection ; ce que je suis ne me laisse le droit de parler de mon désir qu'à Dieu, qui écoute tous les pieux désirs formés pour son Église, de quelque source impure qu'ils puissent sortir. C'est là une des raisons, et la plus forte, qui m'ait rendue si réservée lorsque, l'année dernière, je vous ai simplement questionné sur les attraites que vous pouviez éprouver de former une communauté religieuse.

« Pourquoi est-ce que je vous dis tout cela ? c'est pour vous faire comprendre comment ce peut être une ardeur naturelle qui me fasse entrer avec toutes mes puissances dans la pensée de vous voir fonder une association religieuse, si elle est dans le sens de ce pourquoi je prie. Vous ne me l'avez pas dit, et vous savez d'ailleurs que si c'est autre chose, – une œuvre de prédication ou de mission, – j'y prendrai l'intérêt qui me liera toujours à ce que vous ferez pour la gloire de Dieu ; mais, je l'avoue, ce ne sera plus la même chose.

« J'eusse donc bien voulu que vous me fissiez le plan de votre raison, en attendant les lumières du sentiment surnaturel. Mais puisque vous vous taisez, je vais vous dire, moi, ce que me fournit à cet égard tant ma raison que mon sentiment, tout en vous priant de vous souvenir que nous ne demandons à Dieu ni pères, ni frères, mais seulement des hommes qui le servent de leur côté comme nous le servons du nôtre. »

La Révérende Mère, d'abord émue par l'importance du sujet qui l'occupe, va maintenant, plus calme, nous développer sa pensée, et avec quelle clarté, quelle hardiesse, quelle profondeur de vues !

« Ce qui manque en France évidemment aujourd'hui pour les hommes, ce sont des ordres religieux en rapport avec les caractères, les esprits et je dirai même les forces physiques de notre temps. Si cela manque aux hommes appelés à l'état religieux, l'action de ces ordres ne manque pas

moins dans les différentes branches où elle peut s'exercer, mais surtout et spécialement dans l'éducation.

« Puisque d'injustes préjugés éloignent tant de personnes des jésuites, comment ne regarde-t-on pas comme le premier des devoirs de lever à côté d'eux une autre bannière à la suite de la croix ? Vous me direz qu'on ne le souffrira pas, et moi je dis que si. Que le chef soit en France, que les Constitutions portent un caractère de science et de franchise, que les individus se soumettent aux grades et qu'ils aient quelque valeur, on *autoriser*a.

« Ce qui nuit aux Congrégations enseignantes, c'est une infériorité de développement dont je voudrais pouvoir vous dire les causes, comme je les apprécie. Bien entendu, pour vous et pour moi, le développement, ce n'est pas la quantité des choses apprises ; c'est, si je puis dire ainsi, l'agrandissement de l'intelligence et du caractère dans la possession de la vérité qu'une science étendue présente sous plus d'aspects. Or je vais me servir d'expressions très impropres, mais je n'ai pas le temps de faire mieux : qu'est-ce qui agrandit le caractère et l'intelligence dans l'étude ? qu'est-ce qui coordonne puissamment toutes les choses apprises, leur sert de but, de lien, de raison ? En un sens, c'est une *philosophie* ; en un autre sens plus large, c'est une *passion*. Mais quelle passion donner au religieux ? Celle de la foi, de l'amour, de la réalisation de la loi du Christ, etc. Diverses dans leur unité, elles ont caractérisé les grands ordres : l'amour, saint François ; la foi, saint Dominique, etc. Une philosophie, ils en ont une, car remarquez que la plupart des grands ordres sont partis, – dans leur science, – de données que j'appelais *passion* en un sens, *philosophie* en un autre.

« Saint François d'Assise avait dit à ses frères : « Au lieu de chercher si Dieu est, faites des actes d'amour sur son existence. » Cette parole est pour moi le principe de la philosophie de saint Bonaventure et de l'ordre entier. Le dominicain étudie pour trouver la vérité, la coordonner, la défendre ; la foi est sa philosophie. Et pour peu que vous ayez lu M. de Bérulle, vous aurez compris qu'il ait engendré Malebranche. Je ne connais personne qui vous relève à des principes plus hauts de vérité plus divine, pour vous faire apprendre la chose la plus simple.

« Pour cela, vous le comprenez, il ne faut pas tuer cette double faculté, – l'intelligence et l'amour, – qui vit d'air, de lumière, d'un autre motif dans l'étude que la seule volonté du supérieur. Serait-ce une œuvre téméraire et orgueilleuse que de prendre chacune des âmes que Dieu nous envoie pour l'élever le plus haut possible dans la sphère de l'intelligence et de l'amour, pour l'attacher à Dieu seul, la laisser libre vers lui, et n'avoir d'autorité que pour l'empêcher de retomber dans le monde inférieur, dans les vues humaines, dans la recherche des choses de la vie présente ?

« Mais où en suis-je ? Je voulais vous dire que j'étais convaincue que l'on n'arriverait à la supériorité nécessaire aux catholiques pour triompher, que par la supériorité du caractère imprimé aux maîtres et aux élèves, à l'aide de la passion qui doit les animer, de la philosophie qui doit les diriger. Or, c'est précisément ce que l'on tue parfois imprudemment dans l'éducation religieuse ; de sorte que l'éducation laïque, qui a ces trois forces dans l'ordre humain, pourrait avoir un avantage intellectuel sur l'éducation qui les détruit. Elle aurait au contraire une évidente infériorité sur celle qui trouverait ces trois forces dans l'ordre divin.

« Je ne sais si je suis claire, mais je veux dire que mieux vaut un caractère trempé selon les notions de l'honneur humain que celui qui est brisé et n'a point de trempe : mieux vaut, pour le développement de l'intelligence, l'enthousiasme menteur des passions naturelles et le flambeau d'une philosophie mauvaise que l'absence de tout mouvement dans l'âme, et l'étude faite uniquement pour savoir chaque détail l'un après l'autre. Mais quelle ne serait pas la supériorité, si ces trois éléments de vie étaient pris à la source de la vie et non dans les citernes rompues dont parle le prophète, si on trempait les caractères selon la force de l'Évangile, si on embrasait les âmes pour

la vérité de Dieu et pour son règne, si la sagesse révélée par le Fils même de Dieu et la science de tous les êtres avec lui devenait la philosophie, le principe et la fin des études ?

« Voilà pourtant ce dont personne ne s'inquiète. Les évêques commencent à penser à faire prendre des grades à leurs prêtres ; mais sous l'habit sacerdotal, ce ne sera encore là que de la science humaine. Dieu veuille envoyer l'homme qui pense à la science et à l'éducation chrétienne en les unissant l'une à l'autre, en les soutenant l'une par l'autre. Vous me direz : « Je ne suis pas cet homme. » Mon très cher Père, j'ai bien envie de répondre par un mot spirituel que ma mère prêtait à mon père pendant les quinze ans qu'il passa à être candidat repoussé de toutes les élections. « Quand les libéraux auront réussi, disait-elle à ceux qui proposaient d'autres candidats, mon mari cédera volontiers sa place ; mais tant qu'il n'y a que des soufflets à recevoir, il tient à monter sur la brèche, et il osera toujours se proclamer le plus digne. » Cette parole m'a souvent fait du bien.

« Le commencement d'une fondation, le soin des hommes qui s'y joignent, des affaires même matérielles sur lesquelles elle subsiste, la lutte des obstacles, tout absorbe des moments qu'il serait dommage de prendre à des hommes supérieurs. Quand nous aurons fait le nid, Dieu les y mettra, il les fera marcher sur la route que nous avons peut-être mission de frayer comme d'humbles cantonniers ; je ne connais rien de plus propre que cette pensée pour encourager un cœur sincère, qui aime Dieu et son Église. Je crois qu'il faut moins présentement un homme très savant qu'un homme qui sache faire étudier et surtout diriger dans le sens que j'ai dit. La seule chose mortelle serait un mysticisme qui brisât les âmes : c'est là-dessus que vous auriez à vous examiner... À part cela, vous avez les conditions d'âge, de position, de fortune, d'expérience même que peu d'autres pourraient réunir ; c'est à vous de voir devant Dieu si cet instinct secret qui ne s'est pas encore développé clairement, ce reproche intime de n'avoir rien fait, ne vous disent pas que Dieu vous les avait donnés pour son œuvre. Je dis *son œuvre* : c'est la plus importante à mes yeux pour sa gloire présentement et pour le salut de son Église.

« Si c'est vers cela que Dieu vous porte, vous me permettrez de m'y joindre dès à présent par des communions, des prières, des mortifications. Oh ! que je voudrais être sainte pour vous soutenir, et que j'aurais de zèle pour offrir à cette intention les sacrifices que je ne fais pas assez généreusement !

« Vous savez trop comment dans notre fondation tout me semble rigoureusement enchaîné, pour que j'aie besoin de vous dire que pour les hommes, autant que pour nous, je verrais, dans les liens religieux et dans les habitudes sévères, sans être austères pour la santé, un gardien nécessaire d'esprits auxquels on a laissé leurs ailes, et qu'on ne doit jamais laisser libres de s'abattre sur la terre. »

Cette lettre, écrite d'une main si ferme et comme sous l'inspiration de Dieu, devait à son tour impressionner l'abbé d'Alzon. Dès son retour à Nîmes, le 16 août 1844, il écrit à la supérieure :

« Je ne puis vous dissimuler que la pensée d'être religieux m'a longtemps préoccupé, quoique je ne me sois jamais senti d'attrait pour aucun ordre subsistant ; et si, en ce moment, je savais bien positivement que Dieu me veut quelque part, comme j'ai su qu'il m'a voulu prêtre, je n'hésiterais pas un seul moment.

« Mais, je puis vous l'assurer, je ne vois aucune marque bien prononcée en moi... Il faut donc attendre que Dieu agisse. Voici ma manière de me juger : il me semble que, si j'ai quelques conditions pour faire ce que vous voudriez, il me manque bien des qualités. Je ne suis pas assez persévérant, je me laisse quelquefois trop entraîner par la pensée d'un bien quelconque, sans calculer comme je le devrais, le genre de bien que je dois faire. Je n'ai pas assez de régularité, ceci est singulièrement déterminé par mon tempérament ; mais il n'est pas moins vrai que j'oppose bien

des obstacles naturels à l'action surnaturelle. Depuis quelque temps je prends plus de régularité et de persévérance, mais cela n'est pas encore arrivé au point nécessaire pour l'imprimer aux autres.

« Il faut ensuite tenir compte de certains faits matériels. Parmi les œuvres dont je m'occupe, il en est trois que je ne puis abandonner avant de les avoir consolidées : le Refuge, les Carmélites et le collège ou pensionnat que j'ai établi. C'est ce dernier qui me pèse le plus. Reculer en ce moment serait terrible, à cause de la position du clergé vis-à-vis de l'université, et je vois que je vais me compromettre pour des sommes considérables.

« Vous me parlez de venir à Paris ; mais remarquez que Paris est pour moi bien moins essentiel que pour vous. Et c'est pour cela que je commencerais avec moins de peine dans le Midi, sauf à nous transporter plus tard ailleurs. Le Midi cependant a été assez bon pour les ordres. Saint François, saint Dominique, saint Benoît, et tant d'autres ont travaillé dans le Midi, et quoique en ce moment le mouvement soit dans le Nord, peut-être la position de nos contrées aurait-elle un côté favorable.

« Mais ceci n'est qu'une question incidente, je reviens à la principale... La base morale que je voudrais donner à une congrégation nouvelle serait : 1° *l'acceptation de tout ce qui est catholique* ; 2° *la franchise* ; 3° *la liberté*. Vous comprenez que je n'ai rien à dire de ce qui est nécessaire à un ordre pour être ordre. Je n'indique que ce qui devrait distinguer une congrégation moderne de celles qui subsistent déjà. Je reprends : je ne connais rien, pour faire mourir l'esprit propre et l'amour-propre, comme l'acceptation de tout ce qui est bien hors de soi. – Je ne connais rien qui gagne les hommes de nos jours comme la franchise. – Et je ne sache rien de plus fort pour lutter contre les ennemis actuels de l'Église comme la liberté, telle que je l'entends au sens purement catholique.

« Quant à la pensée dogmatique, si je puis me servir de cette expression, elle se résume en ces quelques mots : aider Jésus à continuer son incarnation mystique dans l'Église et dans chacun des membres de l'Église ; car c'est en suivant cette donnée, je crois, que l'on peut poser la vérité catholique dans tout son avantage contre les erreurs panthéistes, matérialistes de nos jours...

« J'entre tout à fait dans votre manière de voir, par rapport à ce que vous appelez la *passion* et la *philosophie* des ordres religieux. Ma *passion* à moi serait la manifestation de l'Homme-Dieu et la divinisation de l'humanité par Jésus-Christ, et ce serait aussi ma *philosophie*. »

La Mère Marie-Eugénie répond de nouveau, exprimant plus nettement sa pensée, et la développant avec une ampleur et une puissance étonnantes pour une femme si jeune encore. Ces lettres sont de véritables conversations ; même en les abrégeant, elles sont trop longues, mais leur importance ne nous permet pas de les supprimer.

« Paris, 23 août 1844.

« Je crois comprendre, mon cher Père, tout ce que vous me dites de la liberté catholique, de l'absence d'esprit d'exclusion, et de Jésus-Christ comme objet de votre philosophie, de votre mysticisme, de votre action. J'y entre de toute mon âme, permettez-moi cependant de vous soumettre quelques observations.

« Jusqu'à un certain point, le caractère exclusif bien compris est un élément de vie, et je crois que pour vous personnellement votre crainte de l'être vous a empêché de consolider votre caractère dans une unité en rapport avec le dessein particulier de Dieu sur vous. Il est certain qu'en imprimant à chacun de nous un caractère si divers, en nous douant de facultés particulières, en nous entourant de circonstances dont l'influence, jointe à celle de notre organisation propre, nous rend si invinciblement sympathiques à certaines choses et antipathiques à d'autres, Dieu a voulu créer notre personnalité, notre vocation propre. Il nous a faits, par tous ces moyens, tels qu'il nous a voulu pour tenir une certaine place dans son plan, pour être un certain rouage ; et je crois qu'humblement et

simplement il faut s'en tenir là, sans vouloir se donner étourdiment les propriétés des autres rouages, s'occupant seulement d'ôter de soi toute la rouille, tout ce qui vient du mal, tout ce qui nous empêche de donner et de rendre utile à la cause de Dieu notre puissance propre.

« Je voudrais donc qu'au lieu de poser pour principe l'*acceptation* de tout ce qui est catholique, vous posiez le *respect* de tout ce qui est catholique. Honorer, respecter, estimer, on le doit ; accepter, non. Le sage disait : *Qui ne garde point sa voie sera tué*. Il faut, si vous me permettez d'entrer dans votre mysticisme, s'attacher à Jésus-Christ selon les lumières qu'il nous donne, faire librement et hardiment l'Institut religieux auquel il nous appelle, selon les sympathies saintes qu'il donne à nous et aux premiers qu'il nous envoie, n'attirer jamais les vocations que par l'expansion de son esprit, puis compter dès lors que notre ordre est fait pour des organisations conformes à la nôtre et se garder d'y introduire ce qu'il y a de plus parfait ailleurs pour d'autres organisations ; ce qui n'empêche nullement de le respecter et de l'honorer à sa place.

« Jésus-Christ est le principe, le tronc de tous ; plus vous l'aimerez, plus vous aimerez en lui les autres branches, plus vous verrez et vous adorerez les différents degrés, les différentes expansions de sa grâce et de sa vie dans le prêtre, dans le pauvre, dans les religieux et les religieuses de toute espèce ; mais gardez-vous d'y vouloir participer autrement qu'en la communion générale des fidèles, le suc qui nourrit l'un affaiblirait l'autre. Le tronc seul peut porter toutes les branches : c'est une prétention trop générale aujourd'hui de vouloir être tronc, ou du moins de se rendre universel. Soyez branche, si vous voulez être quelque chose, et croyez même que vous ne serez jamais mieux disposé à la charité envers tous qu'en étant humblement à votre place ce que vous devez être en Jésus-Christ. L'ordre qui aurait accepté tout ce qui est catholique croirait en peu de temps le résumer, le contenir, et, s'il était puissant, il croirait par là suffire à lui tout seul, être tout, à jamais, à la fois.

« Rien n'est difficile, vous le sentez sans doute d'avance, comme d'harmoniser le respect de l'esprit des autres, avec l'énergie de l'esprit propre et la liberté avec l'obéissance. Je voudrais vous faire lire quatre ou cinq ouvrages qui m'ont beaucoup frappée ; à cet égard, sous des points de vues différents, et qui d'ailleurs contiennent tous différentes choses sur lesquelles je voudrais attirer votre attention ; je ne puis malheureusement les prêter, puisque la plupart ne sont pas à moi, et puis il faudrait causer en lisant, ou du moins vous donner les raisons du prix que j'attache à certains passages. – Ces livres seraient : la *Vie du Père Faure, réformateur des chanoines de saint Augustin au XVI<sup>e</sup> siècle* ; les *Devoirs de la Vie monastique*, de Rancé ; la *Direction des supérieurs de l'Oratoire*, de M. de Bérulle, avec ce qu'il a écrit pour les Carmélites ; la *Règle des Lazaristes*, et une *Notice sur Piel*, un des Dominicains de M. Lacordaire. Il y a d'autres choses encore, mais que j'oublie pour le moment.

« Est-ce par la pratique d'un très grand renoncement qu'on doit rendre le religieux capable d'une certaine liberté ? – En général, c'est mon opinion, et c'est pour cette raison surtout, qu'à un très petit nombre d'exceptions près, je pense qu'il ne faut pas chercher ses sujets dans le clergé. Le jeune homme qui quitte le monde pour entrer dans un cloître est généralement prêt à prendre un esprit tout autrement religieux que le prêtre déjà formé au séminaire à une vie parfaite, et cependant différente de la vie religieuse ; il n'apporte aucun esprit propre, aucun jugement de la vie qu'il embrasse ; le plus souvent même il la veut fervente, généreuse, au lieu que le prêtre retourne facilement à ses notions personnelles et ajoute difficilement un nouvel esprit de sacrifice à celui qui l'a fait prêtre. M. Lacordaire et dom Guéranger m'ont avoué le fait tous les deux. J'aurais encore mille raisons à donner contre les vocations de prêtres, pris en général, et la moindre n'est pas qu'il faut être bien fort pour les traiter aussi absolument en novices que les autres. Or, on ne saurait trop traiter en novices ; cela fait du bien à tous, aux parfaits comme aux imparfaits.

« De ce que j'ai posé en principe la pratique du renoncement, je ne voudrais pas que vous comprissiez en cela l'abdication de la volonté ; non, bien plutôt une force, une habitude donnée à la volonté de lutter contre les penchants de la nature. Ainsi je crois qu'il faudrait amener des novices à se combattre d'eux-mêmes, et ceux qui n'en sont pas capables les renvoyer ; car plus tard ils auront de la liberté, de l'influence, si d'eux-mêmes ils n'embrassent pas l'obéissance, la pauvreté, la mortification, vous n'aurez guère de ressources contre eux, au milieu de la vie active...

« Si vous étiez ici, dit la Mère en terminant, vous confesseriez des jeunes gens, et par là vous trouveriez des vocations ; vous les réuniriez chez vous pour continuer leurs études, et, lorsque vous auriez assez de docteurs, vous vous fonderiez où la Providence vous en ouvrirait les moyens. Autrefois, le Midi était plus savant ; aujourd'hui, Paris reçoit les jeunes gens lettrés de toute la France. »

« Je n'aurais que trop le goût d'aller à Paris, répond l'abbé d'Alzon, mais est-ce là que Dieu me veut ?... Je vous conjure de réfléchir beaucoup avant de me pousser. Je crois être prêt à faire ce que Dieu veut, et tout ce qu'il veut ; mais que veut-il ? Là-dessus, je suis dans d'épaisses ténèbres... »

La volonté de Dieu devait bientôt se manifester, et la grâce reçue aux pieds de la Madone allait porter ses fruits.

## CHAPITRE XI

### VOYAGE DE LA MÈRE MARIE-EUGÉNIE À NIMES POUR LES AFFAIRES DE LA CONGRÉGATION

Le voyage de l'abbé d'Alzon à Turin ayant rendu impossible celui qu'il comptait faire à Paris pendant l'été de 1844, la Mère Marie-Eugénie de Jésus, qui désirait vivement terminer avec lui le travail de nos Constitutions, eut la pensée d'aller le trouver, car les lettres ne suffisaient plus pour les décisions qui restaient à prendre. « La règle est une question de vie ou de mort pour notre œuvre, écrit-elle, j'ai extrêmement besoin d'être déterminée. Je sens que la volonté de Dieu est que vous m'aidiez, et je ne puis consulter personne avec autant de liberté. » Puis elle lui expose son désir d'aller passer quelques jours à Nîmes et lui en demande l'autorisation.

« On m'apporte à l'instant votre lettre, répond le Père ; je suis, je vous l'avoue, *abasourdi* que vous croyiez devoir me prendre pour conseil dans l'affaire de vos Constitutions, au point de laisser ce que vous pourriez avoir près de vous. Mais, abstraction faite de vous et de moi, est-il vrai que, pour une aussi grave affaire, une religieuse puisse faire deux cents lieues sans hésiter ? Je réponds : *oui*.

« Je vais prier de tout mon cœur pour que votre voyage soit selon les vues de Dieu, et que vous et moi nous y accomplissions sa volonté ; mais, pauvre enfant, encore une fois, qui venez-vous chercher à Nîmes ? »

Cette lettre est du 23 septembre 1844. Le départ eut lieu le 10 octobre suivant. Notre Mère, ayant obtenu l'autorisation de l'archevêque de Paris et de notre supérieur M. Gaume, partit accompagnée d'une personne respectable, amie de la communauté, car il était impossible, au moment de la rentrée, de diminuer le nombre si restreint des Sœurs.

Une lettre écrite sur le bateau de Chalon nous donne les premières nouvelles du voyage.

« Me voici fidèle à ma promesse, mes chères filles ; je vous écris du bateau, quoique ma table remue un peu. Que de choses déjà j'ai besoin de vous dire, car mon cœur est plein de paroles quand il se tourne vers vous ! J'ai été très heureuse en compagnons de route. La bonne dame à qui vous m'avez confiée est excellente et me protège avec amour ; nous avons couché dans la même chambre à l'hôtel, et elle m'entoure de tous les soins possibles. Mais, bien mieux, notre voiture était un couvent ambulante : sept religieuses du Bon-Pasteur sont venues y prendre place au dernier moment. J'en avais une près de moi, une autre était dans le coupé, et la rotonde contenait le reste. Ces bonnes Sœurs étaient parties d'Angers la veille ; elles allaient toutes en fondation, presque au lendemain de leur profession. La supérieure m'en a confié une ce matin qui n'a que vingt ans, qui paraît à peu près grave comme sœur Marie-Louise, et qui avait bien peur, la pauvre enfant, de monter seule dans le bateau à vapeur. Nous la laisserons à Mâcon, dans deux heures d'ici.

« Outre ma religieuse et ma bonne dame protectrice, nous avons un Anglais taciturne, un Français fort poli et une ouvrière qui, à moitié chemin, a cédé la place à une seconde religieuse, trop

mal placée dans la rotonde. Les pauvres Sœurs étaient bien fatiguées. J'ai profité de leur voisinage pour faire un cours complet de leur règle que nous avons tant étudiée ensemble, et qui est à peu près celle de la Visitation avec le généralat. Une prospérité, non de fortune, mais de sujets, de zèle et de succès, les a déjà dispersées dans le monde entier : trente-cinq établissements en Amérique, Alger, Munich, Rome, Turin, etc., et tout cela s'est fait depuis la supérieure générale actuelle. Après elle on élira tous les six ans, avec la liberté d'élire toujours la même.

« Nous ne sommes arrivées à Chalon que vers minuit, c'était la plus laide route possible. J'ai prié pour vous, avec vous ; le bon Dieu m'a fait la grâce de me sentir bien près de lui pendant ce voyage que je n'entreprends que pour sa gloire et le bien de notre chère Assomption. Nous sommes parties ce matin à sept heures et demie, et à midi nous serons à Lyon. »

La Mère Marie-Eugénie devait s'arrêter à Lyon chez les Dames de Marie-Thérèse, à qui l'abbé d'Alzon l'avait recommandée, et demeurer à Nîmes au couvent du Refuge, chez les Sœurs de la même Congrégation.

« Vous pouvez compter que vous serez logée ici de manière à ne voir personne et à n'être vue de personne que des religieuses, écrivait-il. Vous ne serez pas mal dans la maison qui vous recevra, et vous y serez pauvrement, soyez-en sûre. »

La maison du Refuge était, en effet, excessivement pauvre, ne vivant guère que des ressources que lui procurait la générosité du Père ou son ingénieuse charité. L'œuvre venait d'être transportée dans un ancien couvent de Bénédictines, entouré d'un très vaste enclos, et situé dans un quartier assez éloigné du centre de la ville. On était là presque à la campagne, dans une grande solitude ; Mère Marie-Eugénie fut très aimablement accueillie par les religieuses, et trouva au milieu d'elles un véritable repos. Ses lettres nous le disent : « La maison où je suis est vraiment très bien, et on y est plein de bontés pour moi. Ces jeunes professes, toutes naïves, me plaisent beaucoup ; leur Mère est simple et toute ronde. Je vais à merveille, le climat de Nîmes est admirable dans cette saison.

« Ma vie est ici fort sérieuse, presque sévère. Prier, me promener un peu pour ma santé, préparer les questions que je veux faire à M. d'Alzon, le voir, écrire ses réponses, voilà à quoi elle se passe. Nous allons lentement à discuter la règle. Je suis bien contente de mes conversations avec lui, il aime vraiment notre œuvre. Je le trouve très bon, très dévoué, et j'ai l'espoir que mon voyage sera utile à la Congrégation.

Plus loin, la Mère ajoute :

« M. d'Alzon croit essentiel d'éviter le supérieur général, et m'a cité à ce sujet plusieurs exemples de divisions opérées par les évêques pour se débarrasser du généralat. Il croit encore le plus essentiel de réélire la supérieure ; il l'eût même voulue à vie, mais il s'est rendu à mes raisons sur ce dernier point, car la vieillesse est un grand obstacle au bien. Il voudrait au moins que l'usage de la Congrégation fût de réélire la supérieure, à moins d'une raison grave. Quelque bien qu'il pût donc y avoir à me remplacer, il ne le voudrait pas, pour ne pas introduire ce mauvais exemple, et il m'a dit qu'il voulait encore y réfléchir, mais qu'il se sentait porté à *me défendre* d'y penser, d'en parler. Il veut que je sorte d'ici avec la résolution d'agir en supérieure et d'acquérir les vertus qui me manquent pour cela. J'espère que vous serez contente de lui. » (16 octobre 1844.)

Dans une autre lettre écrite deux jours plus tard, la Mère Eugénie revient sur la même question :

« Vous seriez bien contente de M. d'Alzon si vous saviez avec quelle fermeté *il m'ordonne* de déposer toute pensée, d'éloigner même de mes discours tout doute à l'égard de la supériorité, de ne songer plus qu'à me sanctifier comme supérieure, sans m'arrêter à aucun autre avenir. Eh bien ! cela

me fait plaisir, parce que cette assurance si forte de la volonté de Dieu me fait plus encore votre Mère ; rien ne me manquera jamais pour l'être par tout ce que je suis, si ce n'est la confiance que ce soit chose possible avec mes misères. »

Ces deux lettres nous disent quelle avait été la pensée intime de Mère Marie-Eugénie dans ce voyage à Nîmes. Elle avait espéré, une fois les Constitutions terminées, pouvoir déposer le fardeau de la supériorité et demander à l'archevêque de Paris de faire élire ou de choisir lui-même une autre supérieure. Son mandat lui paraissait achevé ; elle eût été heureuse de mettre sa vie sous la règle de l'obéissance, afin de n'avoir plus à s'occuper que de sa propre perfection. Plusieurs fois déjà elle avait parlé de ce projet à M. Gaume, et nous en retrouvons la trace dans plus d'une lettre à l'abbé d'Alzon. Mais, pas plus que M. Gaume, celui-ci ne voulut y consentir ; le mandat de la fondatrice n'était pas expiré, son œuvre commençait à peine, et nulle n'aurait pu la remplacer dans une charge qu'elle portait si vaillamment, bien que son âme en sentît le poids. Dieu avait mis en elle les dons nécessaires à la formation et au développement d'une Congrégation, elle devait accomplir sa tâche jusqu'au bout :

Le Père d'Alzon le comprit, et Mère Thérèse-Emmanuel se fit l'interprète non seulement des Sœurs présentes, mais de toutes celles qui devaient venir plus tard à l'Assomption, lorsqu'elle écrivit :

« Ma chère Mère,

« Combien votre lettre me console et me donne de paix ! Vous oserez enfin être *notre Mère* et croire que Dieu vous veut où notre amour et notre voix unanime veulent vous voir toujours. Oh ! oui, croyez que c'est vous qui devez nous conduire ; je n'ai jamais pu avoir que cette conviction, et je bénis Dieu de toute mon âme qu'il vous la donne aussi par l'assurance si positive de M. d'Alzon. J'ai tellement de la joie et de la consolation des grâces que Dieu répand sur vous en ce moment, que quand il m'aurait fallu souffrir votre absence trois fois plus longtemps, je l'aurais fait volontiers pour obtenir pour vous la paix, le courage, et par-dessus tout l'assurance sur votre état et la conviction de la volonté de Dieu sur vous dans votre charge.

« Je considère comme très importants les effets de ce voyage, non seulement pour vous, mais pour l'œuvre, et quoique je me réjouisse beaucoup des sujets que vous pourrez trouver là-bas, ma grande et éminente joie est que votre chère âme y trouve un peu de consolation et de paix. Je vous sens doublement ma mère, maintenant que je sais que vous ne chercherez plus à vous défaire de votre maternité à notre égard. Vous me laisserez m'appuyer sur vous, car Dieu vous voulant mère, vous croirez à vous, à la substance de cette qualité qu'il met en vous pour porter toutes vos filles.

« Je ne puis vous dire à quel point votre résolution me communique de force ; il est si bien dans l'ordre de Dieu qu'une fille s'appuie sur sa mère, des religieuses sur leur supérieure et un nouvel ordre sur sa fondatrice ! Vous êtes tout cela à notre égard : mère de chacune individuellement, supérieure de la maison et fondatrice de l'ordre. Dieu doit être en vous en chacune de ces qualités, et c'est sur lui en vous que nous nous appuyons. S'il chancelle en vous, nous chancelons ; mais s'il est ferme, nous sommes soutenues. Il ne vous a jamais manqué que la foi à lui *en vous*, pour agir selon l'étendue d'autorité et de droit que votre position vous donnait au milieu de nous. Mais maintenant tout est fait, vous croyez à votre mission comme nous y croyons, et je vous verrai mère par la conviction autant que par l'amour.

« Remerciez mille fois pour moi M. d'Alzon de l'ordre qu'il vous donne d'être notre Mère de cœur, d'esprit et de confiance. Oui, nous rendrons notre œuvre sainte avec vous à la tête. Ce sont vos prières qui nous obtiendront cette grâce, c'est votre courage que Dieu nous communiquera, car tous les biens nous viendront avec vous, ma Mère. »

Cette lettre peint Mère Thérèse-Emmanuel tout entière, c'est l'écho de sa vie. Ce que la chère Mère écrivait en 1844, nous le lui avons entendu dire jusqu'à sa mort. Elle avait foi dans la grâce de la fondatrice : soutenir son âme, lui rendre confiance dans sa mission, la défendre contre toutes les attaques, grouper autour d'elle tous les cœurs, toutes les volontés : tel fut le rôle providentiel de Mère Thérèse-Emmanuel à l'Assomption. C'est pour cela que nous avons le droit de l'appeler notre seconde fondatrice, parce que c'est elle qui a fait l'unité de la Congrégation en se montrant en toutes circonstances l'appui humble et désintéressé du gouvernement de notre Mère. On peut dire que, comme un nouveau saint Jean, elle n'a jamais cessé de lui préparer les voies et d'aplanir les sentiers par où elle devait passer.

Peu de temps avant de mourir, la sainte Mère disait au prêtre qui l'administrait : « J'ai regardé toute ma vie comme ma mission spéciale de réunir toujours les cœurs autour de notre Mère, afin qu'en elle nous ne fassions qu'un pour accomplir l'œuvre de Dieu. » Et le prêtre put lui répondre : « Vous avez bien rempli votre mission, ma Mère, et elle a porté ses fruits. »

La supérieure ne pouvait être que profondément émue par les sentiments exprimés par sa chère assistante et par les Sœurs, qui toutes disaient leur joie, leur dévouement, leur tendre et filiale reconnaissance.

« Votre dernière lettre m'a fait fondre le cœur, écrit-elle à sœur Thérèse-Emmanuel, non que je ne susse bien que vous êtes ainsi pour moi, mais j'en ai été inexprimablement touchée. Que vous êtes bonnes, mes filles, d'avoir un cœur si affectueux pour votre Mère ; ces résolutions si ferventes de servir Dieu parfaitement, cette manière de me le dire, je ne saurais assez vous en remercier !... »

Puis elle parle de son retour :

« Après quelques jours employés ici à terminer mes longues conversations sur la règle et sur tout ce qui touche à ma perfection, je voudrais retourner tout de suite et me retrouver près de vous dans les premiers jours de novembre.

« Je suis toujours très contente d'être venue, surtout pour le bien que M. d'Alzon me fait. Dans la solitude où je me mets, ce lien est peut-être plus efficace ; je crois que lui-même me juge mieux, et ce n'est pas peu de chose pour la Congrégation, – je finis par le croire avec lui, – que de me mettre en zèle, en bonne et hardie résolution pour tous mes devoirs. Je sens maintenant l'espoir d'avancer, et suis prête à reprendre avec un courage nouveau la charge de notre œuvre, l'effort de la rendre parfaite et de la développer.

« Priez pour moi, ma chère fille ; c'est à vos prières que j'attribue le bien que j'espère vous rapporter ; puissé-je vous mieux aider à vous sanctifier, vous d'abord, ma fille, puisque, ne devant plus vous considérer comme ma mère future, il faut que je vous considère comme ma plus chère moitié. »

Une autre lettre disait : « Ma vie est ici fort sainte. Mon père spirituel, qui a voulu mettre mon âme au premier rang des affaires, me fait fuir ma grande retraite : il me comprend mieux cette fois, mais il me demande beaucoup. »

Ce dernier mot effraya sœur Thérèse-Emmanuel, toujours inquiète au sujet de la santé de la supérieure : « Prenez garde, ma Mère, à votre santé dans toute cette sainteté de vie que M. d'Alzon vous fait mener. Rappelez-vous mes droits d'aide spirituelle, de près comme de loin. J'espère que vous n'avez pas, à vous deux, diminué mes droits dans la règle ; en attendant, je les réclame pour vous prier de ne pas faire trop d'austérités et de vous soigner. Toutes nous désirons vous épargner toute inquiétude et nous voulons vous consoler, pensant que Dieu a des desseins sur vous pour son œuvre en permettant que vous soyez retenue loin de nous. Il est certain que vous gagnerez en repos

et en santé dans ce doux Midi, et en consolation et paix pour votre âme auprès de votre bon Père, que nous remercions mille fois pour tout le bien qu'il vous fait. »

Le Père d'Alzon méritait ces remerciements, car il se dévouait réellement à l'œuvre, donnant son application, son temps, ses lumières au travail des Constitutions et à l'âme de la fondatrice, cherchant à lui trouver des sujets et à lui préparer des maisons :

« Nous avons beaucoup combiné les moyens d'avoir des sujets dans ce pays, écrit la Mère Eugénie. M. d'Alzon m'a dit qu'il avait déjà cherché à en trouver, mais il croit toujours qu'il nous faut des femmes particulièrement capables ; j'ai tâché de lui faire comprendre que la simplicité et la ferveur nous suffisaient.

« Depuis que je lui ai exprimé le désir d'avoir surtout des postulantes capables de soutenir notre œuvre par leur vertu, il m'a mise en relation avec trois jeunes filles. La première est Mlle d'E., la sainte et aimable personne dont je vous ai parlé. C'est une fille qui peut procurer la gloire de Dieu en elle-même et dans les autres. À Alais, où elle habite, elle est l'âme de tout ce qu'on veut faire pour soutenir la foi et dilater la piété, et c'est en la voyant capable d'une grande action pour la cause de Dieu que M. d'Alzon s'est senti le désir de nous la donner, car il a une grande idée de l'esprit de sanctification que Dieu veut répandre sur notre œuvre. Bien que Mlle d'E. ne témoigne aucun attrait pour un ordre enseignant, le Père m'a dit qu'il désirait pourtant que je la visse, parce qu'il aimait à rapprocher des âmes qui voulaient les mêmes choses et à qui Dieu donnait les mêmes lumières ; que, si nous ne devons pas nous revoir, nous prierions l'une pour l'autre et nous recevions des grâces de la communication que nous nous ferions de notre désir d'entrer dans la vie de Jésus-Christ.

Mlle d'E. fut charmée de son entretien avec la supérieure et lui ouvrit entièrement son âme, qui était belle et généreuse ; mais elle n'entra pas à l'Assomption. Elle était appelée à faire du bien dans le monde et à soutenir des œuvres importantes.

Le portrait que notre Mère avait tracé de cette sainte personne avait frappé sœur Thérèse-Emmanuel, qui eût bien voulu avoir dans son noviciat une âme aussi avancée dans la vie intérieure. Cela lui donna l'occasion d'écrire la lettre suivante, où l'on voit éclater à chaque mot son active vigilance et son zèle pour la perfection de l'Institut.

« 2 novembre 1844.

« Je voudrais bien, ma chère Mère, que Dieu nous donnât cette sainte âme dont vous me parlez. Que nous avons besoin de saintes !... Ce qui vous consolera, c'est que toutes nos Sœurs sont en grande ferveur, et non pas pour une perfection abstraite, mais pour la règle, le silence, l'office ; enfin pour toute la régularité d'une vie fortement religieuse. »

« L'exemple du couvent de X., qui vient d'être supprimé, les a vivement impressionnées, et nous nous sommes toutes ranimées dans la résolution de soutenir les plus petites règles de perfection pour que notre maison soit vraiment une maison de Dieu et que les fondements en soient solides. Sœur Marie-Augustine m'a priée de l'avertir pour ses moindres manquements ; je l'ai fait, et elle m'a beaucoup remerciée. Pauvre sœur Marie-Thérèse pleurait à la vue du précipice où l'irrégularité peut conduire une maison religieuse ; elle m'a montré les vœux que vous et M. Blanc lui avez permis de faire, et m'a priée de l'avertir aussi, ce que je ferai avec votre agrément, car *je suis zélée d'un grand zèle* pour la beauté de cette maison, je souffrirais beaucoup pour la rendre sainte.

« Ces engagements d'avertissements que j'ai déjà par devoir avec mes novices et que j'ai contractés avec les sœurs plus anciennes me pèseraient assez, si je n'étais dévorée du zèle pour notre perfection comme corps ; mais je suis déterminée d'y tout sacrifier. Je vois que, pour établir cette perfection par l'observance stricte de la règle, il faut qu'avec mes novices je ne passe rien, pas le

plus léger manquement ; je ne veux pas dire en grondant, mais en ne l'admettant pas, comme une chose qui ne doit pas être dans notre vie.

« Tout ceci m'oblige à beaucoup regarder, à être aux autres en tous temps, et me relire des choses intérieures. Je tâcherai de m'unir au regard de Jésus-Christ, toujours ouvert sur nous, non pour juger, mais pour aimer, soutenir, relever, et qui ne laisse passer aucune imperfection, dans une âme qu'il aime, sans lui en faire amoureusement le reproche. Il y a là une donation aux autres de ma pensée, de ma vigilance, de mon occupation, que je n'ai jamais faite entièrement, car je voulais me réserver quelque peu pour être avec Dieu ; mais il faut que je procure le règne de Dieu partout, et ici, il est dans l'ordre qu'il règne en maître ; ainsi je vais l'aimer dans les autres et travailler pour qu'il y soit pleinement. Il faut que je puisse dire : *Manifestabo nomen tuum*<sup>63</sup>, etc. C'est souvent faute de reprendre les petits manquements que les novices ne deviennent pas *une personification de la règle*. J'espère désormais vous aider mieux en ceci. »

Nous avons vu avec quel affectueux dévouement l'abbé d'Alzon cherchait à donner des postulantes au nouvel Institut ; il voulait aussi lui concilier la sympathie des évêques : « Il paraît, écrit la supérieure, que M. d'Alzon a fait de l'évêque de Montauban un grand admirateur de notre œuvre. Il est convaincu que si nous avions plus tard une maison dans le Midi, il sera facile de nous y donner des sujets excellents ; Marseille et Montauban lui paraissent des lieux où nous ferions grand bien et aurions grand succès.

Mgr Doney, évêque de Montauban, avait reçu communication par M. d'Alzon d'une lettre de la supérieure de l'Assomption concernant M. l'abbé de Cazalès, qu'il voulait mettre à la tête de son séminaire : « J'ai lu et relu, dit-il, la lettre que vous m'avez envoyée et qui est d'une éminentissime intelligence. Pourquoi le bon Dieu ne vous donne-t-il pas trois ou quatre hommes comme cette admirable femme ! »

Au milieu des soucis des affaires, la Mère Marie-Eugénie n'oubliait aucune de ses filles et elle aimait à le leur dire : « Sœur Marie-Augustine et sœur Marie-Gonzague auront trouvé, depuis qu'elles m'ont écrit, deux petites lettres de moi à leur adresse ; mais je veux bien leur en écrire de grandes, puisqu'elles le désirent... Pour sœur Marie-Thérèse, j'ai aussi bien long à lui dire ; mais, s'il y avait moyen, les sœurs d'ici m'épargneraient la peine de lui écrire. Depuis que je leur ai parlé de ses soins d'infirmière, une jeune et charmante religieuse qui se meurt de la poitrine a une envie de ses secours, mais une envie de malade !... Toutes ici prétendent qu'une Marie-Thérèse appartient de droit à leur ordre, et, sans la distance, il faudrait tenir nos portes et nos fenêtres bien fermées, de peur que notre chère infirmière ne disparût un jour, enlevée par les filles de Marie-Thérèse. J'aime bien les religieuses de cette maison ; M. d'Alzon prétend que si je restais ici quelque temps, je pourrais les débaucher toutes : j'ai trop de respect pour son royaume qui, du reste, est pacifique, gai, plein de franchise, de simplicité et s'harmoniserait fort bien avec le nôtre. »

Plus tard, la supérieure s'adresse à sœur Marie-Thérèse elle-même ; c'est une lettre de direction : « Je suis très contente, ma chère fille, de ce que vous me dites de vos dispositions ; cette reconnaissance que Dieu cherche, surtout la souplesse de la volonté, est bien juste et précieuse pour vous. La gloire par excellence que son divin Fils lui rend, c'est d'être Agneau ; aussi l'est-il partout, à la crèche, à Nazareth, à la croix, mais surtout dans le tabernacle où nous l'adorons. Ah ! ma fille, si ce divin Agneau vous admet par une disposition d'amour si souvent à le recevoir, que n'a-t-il pas quitté pour cela ? Le repos le plus saint, la béatitude la plus juste, l'amour qui fait les saints, son Père, son Esprit, sa demeure, son être et sa vie même. Est-ce beaucoup que nous aussi nous ayons quitté quelque chose ? Ah ! plutôt qu'il nous reste encore à quitter ! N'ayons de repos que quand nous serons dépouillées et vides de toutes choses. Soyez bien généreuse, ma fille. Je vois en ce pays

<sup>63</sup> . « J'annoncerai ton nom » (Heb 12, 13 ; Ps 21, 23)

de beaux exemples de générosité qui me touchent. La jeune religieuse qui se meurt a voulu, se sentant trop d'attrait pour le monde, en faire le sacrifice à Dieu. Elle a été fidèle, fervente ; aussi l'Époux frappe-t-il à sa porte. Il frappera aussi à la nôtre : attendons-le, désirons-le toujours davantage.

« Quant à l'affection pour vos frères dont vous éprouvez le sentiment si vif en les revoyant, ne vous en tourmentez pas. Vous avez préféré Jésus-Christ à toutes choses et à vous-même. Dites-lui encore que vous le voulez pauvre, triste, souffrant, crucifié ; que vous voulez son agonie, sa couronne, ses douleurs, plutôt mille fois qu'aucune joie terrestre. Cela suffit, c'est là l'épouse. »

À sœur Thérèse-Emmanuel, que Dieu purifiait par de grandes épreuves intérieures, la Mère écrit aussi : « Je pense sans cesse à votre âme devant Dieu, et je sens fortement qu'en la dépouillant et l'anéantissant de plus en plus, il veut achever de l'unir à lui. Attendez de grands miracles de sa bonté ; je veux qu'une de vos occupations soit de l'adorer comme un Dieu de bonté qui vous aime, qui étant saint veut vous faire sainte et agir avec vous non selon ce que vous êtes, mais selon ce qui est. Ne regardez pas tant au fond que vous lui apportez. Le Père voit en vous son Fils bien-aimé, et il faut vous livrer chaque jour à lui pour qu'il en complète l'image dans votre humanité. Priez pour moi selon l'étendue de mes besoins et de notre union en Jésus-Christ. Et moi aussi, ma fille, je vous reviendrai avec une volonté ferme et une espérance nouvelle de me conformer en tout à la vie de mon Sauveur, de l'imiter, de m'unir à lui, de me confier à lui et d'agir en sa puissance sans me laisser décourager de mes répugnances, ni de mes impuissances, ni même de mes fautes. Voilà le grand bien que M. d'Alzon a fait.

« ... J'ai été bien contente de votre dernière lettre, à part que je crois devoir vous engager à ne pas trop raffiner sur votre désir de me revoir. Tous les saints, sainte Claire, saint François d'Assise, sainte Chantal etc., ont senti qu'il y avait quelque chose d'eux dans l'âme qu'ils aimaient. Telle qu'est la nature humaine, elle cesserait d'aimer si elle cessait d'avoir un mouvement de désir vers l'être à qui Dieu l'a unie. Or c'est bien à moi que Dieu a voulu vous unir, et j'en ai besoin, ma fille : c'est le plus doux, c'est le plus cher repos de ma vie, et l'une des choses qui me portent le plus à Dieu. »

La Mère était pressée de revenir ; des affaires l'appelaient à Paris, d'autres la retenaient à Nîmes : « Quand donc, mes filles, serai-je auprès de vous et causerai-je avec vous ? leur écrit-elle. Je ne puis supporter l'idée que cela soit encore retardé. L'affaire de M. Duverger qu'il faudrait terminer avant de quitter le pays, de futures postulantes que M. d'Alzon désire que je voie, pourront me retenir plus que je ne veux. J'aurai bien des choses à vous dire à mon retour, car dans nos conversations avec M. d'Alzon nous avons parlé de choses importantes pour le succès complet et le développement de notre œuvre. Priez Dieu qu'il bénisse toutes ces pensées, tous ces projets. Priez-le pour votre pauvre Mère, qui doit et veut devenir une sainte...

« Je n'ai pas vu un mur de Nîmes, je suis bien aise de rester enfermée près de Notre-Seigneur. Je ne vois ici que l'Assomption, son présent, son avenir, parce qu'enfin c'est le coin de l'Église où Dieu a fixé mon travail. »

L'affaire de M. Duverger se rattache à l'achat de notre maison de Chaillot. Celle de l'impasse des Vignes étant devenue insuffisante, on en cherchait une autre depuis longtemps, et, dès le 30 juin 1844, la Mère Marie-Eugénie écrivait à M. d'Alzon que l'archevêque l'autorisait à acheter une propriété à Chaillot, près des Champs-Élysées. « Le jardin que nous allons habiter est charmant, disait-elle, la vue délicieuse ; l'entrée, le quartier, la maison, tout doit présenter le plus grand attrait aux parents et même aux novices, parce qu'il y a un certain air de solitude très merveilleux pour Paris. Enfin, nous faisons une affaire très bonne, achetant trois arpents pour deux cent cinquante mille francs dans un quartier où, tout autour de nous, le terrain se vend le double. »

M. Duverger était le propriétaire d'un local contigu à celui où les religieuses de l'Assomption allaient s'établir. On était en pourparlers pour un échange de terrains qui nous eût rendues plus indépendantes des maisons du voisinage ; mais, par l'intermédiaire des lettres et des hommes d'affaires, on ne parvenait pas à s'entendre. La Supérieure voulut profiter de son voyage dans le Midi pour voir M. Duverger lui-même, établi près de Nîmes dans une grande propriété qu'il faisait valoir. C'était un homme fort riche, mais peu commode ; il était important de terminer avec lui ces négociations.

Tout ceci amena du retard, au grand regret de la Mère et de ses filles, qui étaient inconsolables. La supérieure dut ensuite aller à Marseille pour chercher une compagne de voyage. C'était une jeune fille qui désirait se donner à l'Assomption. Sa mère y avait consenti et semblait n'attendre qu'une occasion pour l'envoyer à Paris ; mais, le moment venu, elle fit des difficultés, trouvant son enfant trop jeune. Il fallut alors attendre l'arrivée d'une élève que notre Mère devait aussi ramener au pensionnat : c'était Sophie Valentin, âgée de treize ans, née au Sénégal, et qui devait entrer plus tard au noviciat.

De Marseille, la Mère Eugénie écrit à ses filles pour leur faire prendre patience ; une lettre charmante est adressée à Sœur Claire-Emmanuel, encore novice.

« Marseille, 5 novembre 1847.

« C'est en descendant de Notre-Dame de la Garde où j'ai tâché de remplir tous vos désirs, ma chère enfant, que je veux répondre à vos deux lettres. Je voudrais que vous eussiez vu avec quel plaisir je recevais tout le paquet de mes chères enfants du noviciat, avec quel empressement je le lisais ; vous n'auriez pas besoin d'être encouragée par votre maîtresse pour recommencer à m'écrire. Je vous cherchais dans vos lettres, je vous y retrouvais avec bonheur, et j'y cherchais aussi la trace de ces impressions de la grâce qui doivent vous transformer chaque jour à l'image de votre Époux.

« Mes filles du noviciat sont en un sens celles que je dois le moins retrouver les mêmes ; un mois c'est beaucoup dans le temps, toujours si court, que la religion leur donne pour être de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Que sera-ce donc quand je les retrouverai plus près de leur divin modèle, moi qui les aime déjà tant comme elles sont ? Au reste, puissions-nous toutes en être plus près ; les anciennes comme les nouvelles ont toujours besoin de cette nouveauté.

« Pour vous, ma fille, je vous ai bien reconnue dans votre lettre, et il m'est doux de vous y retrouver avec un progrès marqué vers Notre-Seigneur. Oh ! que je le remercie de vous donner cet attrait pour sa sainte Enfance ! C'est le mystère qu'il vous faut ; et, d'ailleurs, c'est celui des grandes grâces du Sauveur. J'ai plaisir à vous dire que c'est un de mes attraits ; je suis souvent frappée de la pensée d'une sainte âme, que c'est précisément l'état auquel nous devons uniquement nous porter, parce que c'est le seul que Jésus-Christ ait pris, son Père l'ayant mis dans les autres. La croix, la vie apostolique, la fuite en Égypte, tout cela ce sont des dispositions successives du Père. Jésus s'est simplement mis dans la petitesse, dans la souplesse, et l'obéissance l'a mené à l'accomplissement de tous les autres desseins de son Père.

« Soyez ainsi, ma bonne et chère fille. Ce matin, à Notre-Dame de la Garde, je l'ai supplié, ce Dieu des âmes pures et fidèles, de faire de vous une épouse parfaite de sa sainte Enfance. Je vous ai remise à la sainte Vierge, j'ai fait brûler un cierge pour vous devant son image, afin que cette dévotion de petitesse et de simplicité vous obtienne la ressemblance du petit enfant qu'elle porte dans ses bras...

« Sœur Thérèse-Emmanuel me dit la peine que vous avez eue avec votre tuteur ; c'est encore une grâce que la souffrance, mais je vous ai plainte pourtant, ma pauvre enfant, et j'eusse voulu être là pour aider votre bonne maîtresse à ôter cette épine de votre cœur. Priez toujours bien pour moi.

C'est sur les prières de mes filles que je compte pour devenir ce que je dois être. Priez pour notre Assomption, pour tout ce qui peut contribuer à la développer, à la sanctifier pour la gloire de Dieu. »

Une autre lettre est adressée à sœur Marie-Louise ; nous y voyons que la sollicitude de notre Mère s'étendait non seulement à ses filles, mais encore à leurs familles. On se souvient avec quelle affection Madeleine, la sœur de Louise, avait été reçue au pensionnat d'Auteuil ; maintenant, c'est son frère que la Mère Marie-Eugénie voudrait placer à Nîmes comme professeur au collège de l'Assomption.

« Ma chère enfant, vous me donnez de trop bonnes nouvelles, de tous les soins de vos Sœurs et des graves occupations de votre vie, pour ne pas doubler mon envie d'aller à mon tour les partager. Je vous promets de grand cœur, ma petite fille, une grande et belle récréation ; je dis *ma petite fille*, car vous êtes l'enfant du noviciat. Pourtant il faut que je commence par vous parler de choses sérieuses. C'est à Nîmes que j'aurais voulu faire entrer votre frère dans une maison d'éducation très chrétienne, qui était ce qu'il fallait. On l'aurait logé, nourri, avec quinze cents francs d'appointements, et la facilité d'achever ses études. Mais on n'aura besoin de lui que l'année prochaine. Voudriez-vous le lui écrire, chère enfant ? S'il veut attendre, je ferai en sorte qu'on lui garde la place. Il pourra pendant ce temps développer ses connaissances, surtout pour les langues grecque et romaine, et cette situation est d'ailleurs tout ce qui lui convient, parce qu'il y sera surveillé et bien dirigé par d'excellents prêtres. S'il ne veut pas attendre, nous ferons ce que nous pourrons à mon retour pour le placer à Paris.

« Hélas ! que ce retour est long à venir, chère enfant ! Je vois ici de belles choses, mais je ne songe qu'à notre petite Assomption. Rien ne vaut pour moi le gazouillement de ce petit oiseau que l'on nomme sœur Marie-Louise, et que ses lettres, du reste, représentent assez bien. Un peu d'allemand, un peu de français, de très graves pensées, la tranquille philosophie de rester dans son lit, quand tout le monde s'agite ; tout cela, chère enfant, vous a si bien fait connaître aux Sœurs de la maison où j'étais, encore que je ne leur en aie lu qu'une toute petite partie, qu'elles ont voulu vous envoyer des gages de leur amitié : 1° deux petits chandeliers avec leurs cierges, un pot à l'eau, un seau, toute sorte d'outils grands comme mon doigt, et même un instrument de pénitence dont vous ne serez pas trop effrayée, vu qu'il est de même dimension. Vous voyez, d'après ce dernier cadeau, que le bruit de votre ferveur a aussi traversé la France. Où en est-elle donc cette ferveur, ma fille ? Je pense que vous êtes bien douce, bien silencieuse, bien obéissante, pour me donner toute joie à mon retour ; car cela, chère enfant, c'est ma récréation. Il faut aussi que j'en aie une, je n'ai pas été moins ennuyée que vous, je crois même que je l'ai été plus.

« Enfin bientôt, chère enfant, je vous embrasserai, je me trouverai au milieu de vous, pour ne plus vous quitter, et j'espère vous ramener en outre une élève qui, tout au rebours de vous, a dix-huit ou vingt ans d'apparence et de raison, tout en n'ayant que treize ans d'âge. Mais, adieu, chère fille, je vous embrasse du fond de mon cœur ; aimez-moi toujours en Notre-Seigneur du même cœur que je vous aime. »

Ces lettres ravissaient les petites novices, et sœur Thérèse-Emmanuel en était doublement heureuse. Toujours désintéressée dans son affection, elle oubliait les peines qu'elle avait eues pendant l'absence de notre Mère, son vif désir de la revoir, tout ce qu'elle avait à lui dire, et lui écrivait dans une de ses dernières lettres : « Oubliez-moi à votre arrivée, chère Mère, pour donner la plus large part de joie et d'amour à chacune des Sœurs ; car chacune vous désire et attend de vous, comme si elle était seule, toutes sortes de consolations.

« Si vous le trouviez bon, je serais contente aussi que vous vissiez un peu les novices à votre retour. Les pauvres petites vous aiment tant ; elles vous ouvrent leur cœur si sincèrement, que je serais heureuse de profiter de cette occasion pour les lier à vous filialement. Elles ont eu tant de

bonheur de vous écrire et ont été si touchées de voir que vous avez reçu leur confiance avec un cœur de Mère ! Sœur Claire-Emmanuel gagne beaucoup, elle s'attache heureusement à la sainte Enfance, sœur Marie-Cécile à l'humilité ; sœur Marie- Louise est une enfant de naïveté, et sœur Marie-Gertrude est plus continuellement donnée à ses devoirs. C'est un bon noyau ; priez la sainte Vierge de le bénir ; nos petites novices sont persuadées que vous pouvez tout obtenir. Les Sœurs converses vont bien aussi et sont très ferventes en ce moment. C'est la pensée d'attirer des bénédictions sur vous qui les anime toutes, et c'est bien vous, quoique absente, qui agissez sur les cœurs pour les rendre généreux et fervents. »

La Mère peut enfin annoncer son arrivée : « Grâce à Dieu, ma chère fille, je marche vers vous, et je sens que plus rien ne m'arrêtera pour être bientôt dans vos bras. Je couche à Lyon, à cause de la fatigue ; puis, en trente-six heures, je serai à ma chère Assomption. Oh ! quel jour de joie pour moi, ma fille ! vous ne vous en faites pas une idée. Que de choses à dire ensemble ! Alors, je serai heureuse de vous parler de votre âme, car il me semble que je veux rapporter un esprit de rénovation et de ferveur et je désire qu'il vous profite ; mais aujourd'hui laissez-moi vous dire la seule chose à laquelle je pense : après le soin de me remettre à Dieu et d'accepter les événements qu'il conduit, c'est la tristesse qu'il y a d'être à plus de deux cents lieues de vous et le plaisir que je trouve à sentir que j'en reviens. Ah ! ma fille, je voudrais que vous vissiez dans mon cœur combien il a besoin de vous. Supportez-vous encore quelques jours, puis je viendrai vous aider à vous porter, je viendrai vous donner une main que vous dites être quelquefois ferme ; mais je vous la donne avec un cœur si désireux de vous voir devenir une sainte ! »

Une seconde lettre est écrite en route :

« Lorsque vous recevrez ce billet, je serai bien près de vous arriver. C'est du bateau de la Saône que je vous écris. Je l'ai pris pour repos entre la diligence de Marseille et celle de Chalon. J'ai dormi deux heures à Lyon, deux heures déjà ici dans le salon des dames, et en deux nuits et un jour je serai à Paris. Je vous amène Sophie Valentin, excellente enfant, fort commode en voyage.

« Dites à nos Sœurs tout ce que mon cœur a de tendresse pour elles et le besoin que j'ai de leur bonheur, en attendant que je le leur dise moi-même. Venez me chercher au bureau de la diligence, si cela est possible. Je vous attends comme ma fille, ma sœur, l'âme qui m'est le plus chère et qui vient de souffrir pour moi. Que je serai heureuse de vous embrasser toutes ! »

Nous ne décrivons pas les joies du retour ; la correspondance que nous venons de lire nous a assez dit quel était le cœur de cette Mère et l'affection qu'elle savait inspirer. Un nouvel élan semble imprimé à la Congrégation, et les âmes, plus fortement unies, fixées sur le but qu'elles doivent poursuivre, vont travailler ensemble au règne de Dieu.

## CHAPITRE XII

### PROFESSION DES QUATRE PREMIÈRES MÈRES DE L'ASSOMPTION. FÊTE DE NOËL 1844.

L'année 1844 va se terminer par le grand acte de consécration des premières Mères de l'Assomption à Jésus-Christ. Depuis trois ans déjà, au lendemain de l'épreuve qui les a séparées de l'abbé Combalot, elles ont prononcé leurs premiers vœux entre les mains de Mgr Gros, délégué de l'archevêque de Paris ; mais c'étaient des vœux temporaires. La Congrégation était encore trop peu établie pour que l'autorité ecclésiastique pût autoriser un engagement définitif. Il fallait attendre le moment de Dieu.

Pendant ces trois années de préparation, nos Mères avaient traversé bien des heures de souffrance, les difficultés n'avaient pas manqué sur leur route ; mais Dieu leur avait aussi donné des témoignages de sa protection. L'appui qu'elles trouvaient auprès des hommes les plus éminents de l'école romaine était pour elles une compensation aux critiques qu'elles rencontraient auprès des ecclésiastiques moins fondés sur les vraies traditions de l'Église. L'abbé d'Alzon était devenu un père pour la Congrégation. Sans avoir une action directe sur le gouvernement de l'Institut, il n'en était pas moins le conseil de la Mère, et nous avons vu avec quelle confiance elle l'avait consulté au sujet de nos Constitutions. Maintenant ces Constitutions étaient achevées ; on pouvait les soumettre à l'approbation de l'archevêque et se lier à elles jusqu'à la mort.

La maison de Paris avait aussi trouvé un ami dévoué dans M. l'abbé Gabriel, devenu notre aumônier depuis quelques mois. C'était un prêtre zélé, fort instruit, occupé d'études philosophiques et qui désirait depuis longtemps entrer en relation avec l'Assomption.

Pendant cette année 1844, plusieurs cérémonies religieuses avaient eu lieu dans notre petite chapelle de l'impasse des Vignes. Le 13 février, M. Gaume avait donné le saint habit à sœur Claire-Emmanuel et à sœur Marie-Gertrude ; le 25 mai, à sœur Marie-Cécile. Le 14 août, sœur Marie-Louise recevait aussi le voile de novice des mains de Mgr le nonce, archevêque de Nicée.

Enfin l'heure était venue pour nos Mères de prononcer leurs vœux définitifs. La fête de Noël fut choisie pour la cérémonie, et cette fête, si chère à tous les cœurs chrétiens, est pour nous doublement aimée à cause de cet anniversaire de la profession de nos Mères qui fondait définitivement l'Assomption.

« Je bénis Dieu de tout mon cœur de ce qu'il fait pour votre œuvre, écrivait le Père d'Alzon le 20 décembre 1844. Voilà que les quatre premières pierres vont en être posées sur la crèche de l'Enfant Jésus. Je vais tous ces jours-ci demander à ce cher petit Enfant de vous prendre et de vous faire grandir avec lui. Je demanderai à sa Mère de le placer dans votre cœur comme dans un berceau ; et quand il y sera, ma fille, examinez bien ce qu'il aime le plus, c'est ce qu'il est lui-même : un enfant. Vous deviendrez donc bien enfant pour l'amour de lui, et vous serez pauvre aussi, comme l'Enfant Jésus dans la crèche.

« Oh ! ma fille, que de choses je vois pour vous dans ce beau jour ! Je dirai à votre intention une messe à sept heures du matin. J'irai dire la messe de minuit aux Carmélites, et comme elles doivent me donner leurs communions, je les prendrai pour vous les donner. Si ensuite vous voulez faire part de ces petits cadeaux à vos Sœurs, libre à vous. C'est vous que j'envisage d'abord, et pour qui je prierai particulièrement ; mais vous ne trouverez pas mauvais que je pense à vos Sœurs dont l'œuvre m'est si chère.

« Adieu, mon enfant, vous ne sauriez croire avec quelle liberté et quelle joie de cœur j'accepte la responsabilité de votre âme autant que Dieu voudra que vous soyez mienne pour lui. Je vous accompagnerai dans votre solitude, et je charge mon bon ange d'aider le vôtre à vous maintenir dans le recueillement, la prière et la mortification. »

Il serait difficile de dire ce que fut cette retraite si grave pour la Congrégation. La Révérende Mère fondatrice se livrait plus que jamais à Jésus-Christ comme un instrument docile, se couvrant de son intercession, s'offrant à lui comme une hostie de louange, de servitude et d'amour :

« Dans les jours qui ont précédé cette retraite, écrit-elle, j'ai été fortement occupée à l'oraison : 1° de la pensée que Dieu me veut hors des choses de la terre, et surtout de ce qui est artificiel en la terre ; 2° de la prière de Jésus-Christ pour moi pendant ses souffrances. Pour couvrir mon indignité inexprimable et qui me paraît toujours faire une totale impossibilité de ses desseins, j'ai été portée à avoir toujours devant les yeux la prière de Jésus-Christ : *Meditatio cordis ejus in conspectu meo semper*<sup>64</sup>, surtout en l'état de crucifié où il se réduit à de si extrêmes douleurs pour obtenir mon salut. 3° J'ai vu qu'en échange de tout son sang, je devais au moins lui donner toutes mes pensées, tous les actes de ma vie, et cela fort sérieusement ; que, pourvu que je ne m'arrête à aucune chose de la terre et me tienne toujours vers Dieu, même dans le vide, Jésus-Christ fera le reste et me communiquera la générosité de participer plus tard à ses souffrances. 4° Que Jésus-Christ ne peut m'apporter en dot que ce qu'il a eu lui-même, non des goûts, des lumières que j'aime tant, mais l'un de ses silences d'abaissement en l'enfance, soumission à Nazareth, attention à ne dire que les paroles dictées par son Père, en la vie évangélique, patience à la croix, mort au sépulcre.

« Je pense avoir à entrer dans ces choses comme coupable pardonnée, et non comme innocente invitée, comme le pauvre qui revient, qui attend longtemps à toutes les portes, mais sera pourtant introduit, s'il persévère en confiance et fidélité. Je dois me rendre passive envers Jésus-Christ, sachant qu'il est le sanctificateur tout-puissant des âmes, et n'attendant les vertus que de son action, faisant taire mon activité même pour les vertus, et mettant ma pénitence à me tenir vide, en attente de lui, encore qu'il ne me fasse pas sentir sa venue. »

À la suite de la première méditation, la Mère écrit : « Dieu m'a créée pour manifester quelques-unes de ses perfections. Son Fils m'avait destiné des grâces pour reproduire la gloire rendue au Père par chacun des états de sa vie. À l'heure qu'il est, je suis en sa place comme religieuse, c'est-à-dire hostie de louange, de respect et d'amour à Dieu ; – comme supérieure, c'est-à-dire hostie de servitude et de charité aux autres. Je sens qu'il faut entrer enfin sérieusement dans les desseins de Dieu et bannir toute occupation terrestre pour être sans cesse, en toute gravité, à la fin pour laquelle Dieu m'a donné l'être et Jésus-Christ la grâce. Je n'attends cette nouvelle grâce que de lui, et je la lui demande, baisant ses pieds comme Madeleine pour y être admise comme elle en l'ordre de grâce et d'amour, et offrant son propre amour et ses désirs de sainteté pour moi. J'ai trouvé ces mots dans l'Évangile : *In mundo pressuram habebitis ; confidite, ego vici mundum*<sup>65</sup>. J'ai bien pleuré à ses pieds l'inutilité de ma vie passée, toute perdue pour ses desseins admirables.

<sup>64</sup> . La méditation de leur cœur est toujours devant moi.

<sup>65</sup> . « Dans le monde vous aurez des tribulations; ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jn 16, 33).

« Le soir, au Chemin de la Croix, j'ai demandé à Dieu l'effet *opérant* de tous ces mystères : l'esprit de mort à la première station, de dépouillement à la neuvième, de dépendance, sans le moindre effort ou la moindre puissance de m'y soulager en détachant mes mains de la croix, ou en ne les y laissant pas attacher ; enfin, quant aux amis et à toutes les choses du monde, l'*ensevelissement* le plus absolu, pour ne voir, ni savoir, ni causer, ni me laisser connaître ou aimer : voilà ce qui m'a été le plus demandé. »

Lorsqu'on lit ceci à la lumière des derniers jours, au souvenir de ce grand silence, de cet ensevelissement prématuré qui a duré des semaines et des mois, on comprend qu'il y a dans la vie des heures où la prière ressemble à une prophétie. Dieu peut-il résister à une âme qui désire si ardemment la sainteté, qui sent son impuissance et ne cesse de demander à Dieu de la conduire au but par tous les moyens ? La souffrance n'est-elle pas le plus sûr ?...

Ne pouvant tout citer, nous choisissons seulement quelques passages. Celui-ci, sur Bethléem, nous apprendra comment il faut méditer les mystères de la sainte Enfance, en les appliquant à son âme et à sa vie : « J'ai été fortement préoccupée de m'unir aux sentiments principaux du divin Enfant, son amour pour sa Mère, son amour pour son Père. J'aurais peine à rendre ce que j'ai senti là-dessus ; c'était comme si Dieu m'eût dessillé les yeux et donné une liberté d'amour.

« Cet amour du saint Enfant Jésus pour sa Mère me parut si tendre, si confiant, je le voyais se tournant vers elle avec attrait, avec douceur, la saluant cent fois le jour en son cœur d'enfant : *Ave Maria, Sancta Maria, Mater* ; et j'entendais que pour mettre en moi tous les sentiments de mon Époux, je devais faire de même avec confiance et tendresse.

« Le sentiment d'amour pour son Père m'apparut ensuite sous un jour nouveau. Je voyais l'Enfant Jésus couché sur la paille, dans un long silence, exultant d'amour parce que son Dieu lui est sans cesse présent, plus présent que l'air qu'il respire, que la crèche qui le soutient, que son être et les profondeurs mêmes de cet Être. Je compris alors, comme un don au-dessus de tout don extraordinaire, cette continuelle présence de Dieu à laquelle je ne pense trop souvent que pour m'effrayer.

« Dieu, c'est-à-dire tout ce que je désire, Dieu est mon vêtement, ma société, l'hôte intime de mon être, et je puis faire attention aux lieux, aux choses, être autrement occupée qu'à exulter de joie sous ce revêtement de Dieu !... Jésus enfant était là pour ce Dieu, il souffrait pour lui et pouvait lui dire : C'est pour vous que je suis enfant, pour vous que j'ai froid, que je suis immolé à la pénitence, marqué au sceau de la victime. Eh bien, moi aussi, quoique coupable, dans tout ce que je suis, je peux dire à Dieu : C'est pour vous que je dépends, que j'ai froid, que je suis et dois être victime ; c'est pour vous que j'ai pris l'être de religieuse, comme c'est pour vous que Jésus est enfant. Cette permission, cette vérité m'ont été ineffables. Oh ! que ne supporterait-on pas en pouvant dire à Dieu : *C'est pour vous*...

« Cette présence, cette société, cette intimité avec Dieu est une grâce plus grande que les grâces particulières accordées aux plus grands saints. O mon âme, que vas-tu être jalouse ? Y a-t-il une de ses grâces qui égale la présence continuelle de Dieu revêtant et soutenant l'âme et le corps, tellement que si nos yeux s'ouvraient, nous ne pourrions supporter cette splendeur ? ou encore la sainte communion qui met Jésus-Christ enfant dans nos cœurs pour devenir en nous le principe d'un hommage pur à cette divine Majesté ? Cela m'a portée à tâcher d'oublier souvent le lieu où je suis, pour voir les choses ou les personnes qui m'entourent amoureusement perdues en la présence de Dieu ; puis cela m'a donné beaucoup de confiance, et j'ai pris ces paroles comme pour moi : *Ego dedi te hodie in civitatem munitam*<sup>66</sup>. Il m'arme de lui-même pour aller au combat de la pénitence

<sup>66</sup> . « Je vous ai établi aujourd'hui comme une ville forte » (Jer. 1, 18)

comme le petit Enfant Jésus ; car cet amour ne m'est pas donné pour que je ne souffre pas, mais pour que je souffre avec un élan d'amour, sans crainte, et sans ce poids terrible de la justice à laquelle je me reporte toujours tristement. »

Lisons encore cette page sur la vie cachée à Nazareth. « Ce matin, j'ai eu de la peine à me recueillir. Je n'ai pu le faire qu'en la pensée de m'attacher à reproduire la vie de Jésus lorsqu'il avait humainement l'âge que j'ai, c'est-à-dire à Nazareth, et à m'appliquer surtout l'espèce de silence qu'il a gardé. Ce silence m'a paru ces jours derniers sous notion de soumission. En effet, la seule chose qu'on ait dite de lui : *Erat subditus*<sup>67</sup>. Et moi je suis chargée ici de gouverner. Mais en cela justement le mystère s'applique. – 1° Jésus régissait ceux de qui il dépendait, et non seulement Joseph et Marie, mais il guidait, soutenait, portait à Dieu tous ceux qui l'approchaient, parmi lesquels il devait y avoir dans le village des caractères bizarres, des âmes peu fidèles à la grâce. En silence, en condescendance, en patience, en bon exemple, Jésus les attirait à l'accomplissement de la loi de son Père, puis il les supportait en dépendance ; chose merveilleuse pour moi qui veux apprendre à dépendre sans manquer à la conduite des âmes.

« 2° Dans la vie commune, Jésus relève toutes les actions à la vie divine ; il fait divinement les moindres choses humaines, et il y met grâce pour moi qui dois vivre en séparation de ma vie humaine, selon cet attrait de sortie des choses terrestres, les relevant, quelque peine que j'y aie, à la vie surnaturelle, à la volonté et à l'intention de Jésus.

« 3° Il n'y a, à Nazareth, ni les lumières du Thabor, ni les souffrances du Calvaire ; mais il y a l'abandon total qui conduit avec la grâce à bien porter la croix lorsqu'elle viendra. Jésus travaille, il a rapport aux autres, il aime Marie et Joseph ; mais toujours dans la gravité des réalités divines : l'Être de Dieu, le péché, la réconciliation, la justice, la Providence, l'omniprésence, toutes choses dont le souvenir doit me tenir grave et silencieuse. Il est ignoré, et je dois être retirée et cachée, me faire ignorer le plus possible. Il est tout à son Père, à Marie, à Joseph, tout à l'amour. Il prévoit les lois de son Église, les règles et l'ordre de toutes les communautés, il leur prépare grâce et direction ; je dois m'associer à son Esprit pour le travail que j'ai à faire en ce sens. »

Que cette dernière phrase est touchante sous la plume de la jeune fondatrice ! quel sérieux, quelle gravité dans cette âme ! Ces deux mots, qui reviennent sans cesse dans ses méditations, forment un contraste saisissant avec la note vive, gaie, spirituelle de ses conversations et de ses lettres. C'est ce contraste qui était le trait saillant de la Mère Marie-Eugénie de Jésus. Nulle femme n'était plus brillante en conversation, plus sérieuse en affaires, plus grave en face des choses divines. Dans la prière sa figure prenait immédiatement une expression de recueillement profond, quelque chose de digne, de sérieux, de douloureux parfois.

Du reste, son attrait de grâce est austère, nous l'avons vu. Bien que son adhérence au mystère de l'Incarnation lui fasse aimer tous les mystères de Jésus, c'est cependant la croix qui l'attire, elle y revient sans cesse. Le chemin de la Croix a été la grande dévotion de sa vie, la plus touchante et la dernière. Qui parmi nous pourra oublier ce chemin de la Croix des dernières années de notre Mère, alors que, courbée par l'âge, brisée par la fatigue, elle s'était fait une douce loi de suivre tous les jours Jésus dans sa voie douloureuse, et qu'on la voyait se traîner péniblement d'une station à l'autre, appuyée sur le bras d'une de ses chères novices, qui se disputaient l'honneur de servir de soutien à ses pas chancelants ? Qu'elles écoutent aujourd'hui ce que leur Mère disait à Notre-Seigneur lorsque, jeune encore, elle s'essayait à marcher sur ses traces, lui demandant l'amour de Madeleine au pied de la croix.

<sup>67</sup> . « Il leur était soumis » (Lc 2, 51).

« Méditation de l'après-midi : – Madeleine pleure aux pieds de Jésus ; j'ai pleuré avec elle mon orgueil, ma lâcheté, ma volonté propre, mon défaut de fidélité à la grâce et à mon emploi. J'ai grand attrait toujours à me mettre à sa place, près de Jésus-Christ. Que ne puis-je comme elle pleurer toutes ces fautes devant Jésus, aux yeux de tous, avec leur mépris et leur conviction de mes torts ? Quand aurai-je le cœur anéanti, brisé de contrition et d'amour aux pieds de Jésus-Christ ? Là, je sens ce qu'on veut dire en parlant de mon excessif orgueil. Il est excessif, en effet, je m'afflige de me relever en tout. Pourtant il ne me paraît pas plus excessif que mes autres défauts.

« J'ai fait le chemin de la Croix à la suite de Madeleine. Oh ! que j'aime cette grande sainte, que je m'unis facilement à elle, et comme cette union me met dans un rapport légitime d'abaissement et d'amour pour la sainte Vierge, plus calme près de Jésus souffrant, parce qu'elle est plus pure. Moi, comme pécheresse, je pleure avec Madeleine, je me désole de voir mon Sauveur ainsi traité pour moi, je ne conçois pas que la terre puisse me porter ni les créatures me souffrir, lorsque je sors de devant Jésus humilié avec un cœur orgueilleux ; je n'en veux plus remporter que les sentiments de mon Maître, m'enivrer de sa croix et chercher ses confusions au-delà de toute sagesse humaine. J'ai adoré Jésus dans ses chutes, j'ai compté ses souffrances et je les ai amèrement pleurées, pleurant aussi de n'y avoir pas encore trouvé une vie nouvelle. J'ai compris devant la croix et l'ensevelissement la portée de cet esprit de veuvage et de gémissment que l'Église attribue à l'état religieux. »

Ailleurs, elle écrit : « Il semble que Dieu ne me demande qu'une vertu qui est l'amour. Il me faut rester dans le sérieux et le silence de l'amour seul, jusqu'à ce que mon activité soit endormie ou purifiée... J'ai désir d'appartenir à l'état d'amour, à l'ordre d'âmes crucifiées qui s'est formé en Madeleine au pied de la croix. Que je rende Jésus-Christ le maître et il le fera bien ; que ma croix actuelle soit de ne faire que ce que Jésus-Christ ferait à ma place, de mortifier mes pensées, mes activités, mes rapports avec les créatures ; cette croix-là sera plus utile que les moments de désespoir où je prenais quelquefois la permission de me réfugier dans les choses extérieures. »

Rendre Jésus-Christ le maître de l'âme, se renoncer et porter sa croix, toute la sainteté est là. La Mère le sait, et elle écrit à la suite de la parole évangélique : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum*<sup>68</sup>, etc. « Enseignez-moi, Seigneur, ce que c'est que de m'oublier, de m'anéantir, de ne plus me compter pour rien ; de vous obéir absolument, continuellement, sans réflexion, retard, ni résistance, avec l'entier assujettissement de votre sainte humanité au Verbe.

« Enseignez-moi ce que c'est que de vous donner ses actions et d'entrer dans les vôtres, ne faisant rien que par vous. Apprenez-moi à vous porter en modestie, paix, régularité, attention intérieure à vous consulter et imiter en toutes choses ; à porter ensuite la confusion du peu de ressemblance réelle que j'ai avec vous, m'humiliant devant ceux qui vous voient en moi et encore plus devant ceux qui ne vous y voient pas.

« Enseignez-moi enfin ce que c'est que cet amour de tout abaissement qui doit être si grand dans mon cœur, puisqu'en entreprenant d'imiter votre humanité très pure, je ne vous apporte qu'un instrument souillé par son fond ; et cette impureté qui m'est propre devrait me donner un mépris constant de tous mes mouvements et sentiments. Que cette confusion me rende abjecte devant mes supérieurs et toute créature ! Je voudrais la grâce d'y pénétrer, d'en faire ma continuelle occupation. »

La retraite se termine par cette page touchante d'espérance et de foi :

<sup>68</sup> . « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même... » (Mc 8, 33).

« Ce qui m'a le plus occupée ce matin, c'est un amour de la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, une confiance que j'étais appelée à la posséder un jour ; que la foi, les sacrements, la vocation, les souffrances, les difficultés, les bons désirs, toutes les circonstances de ma vie, les personnes et les choses ne m'étaient données que pour m'y conduire ; puis un sentiment de paix sur les maux et sur la mort : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*<sup>69</sup> ; d'abandon à Dieu pour toutes les choses de cette vie passagère ; un désir de le servir dans une régularité parfaite, trouvant sa volonté dans les moindres points de ma règle et m'appliquant à mener cette communauté à toute la perfection possible de régularité, de modestie, d'oraison et de silence. »

Une prière générale résume tous les désirs de cette âme avide de perfection, plus avide encore de la gloire de Dieu dans le monde. C'est ce qu'elle appelle ses demandes de profession. Rien n'y est oublié. La religieuse va embrasser dans son cœur tous les intérêts de l'Église et acquitter sa dette de reconnaissance envers ceux qui l'ont aimée ou qui lui ont fait du bien.

« Mon Dieu, je vous demande tout ce que vous savez m'être nécessaire pour l'accomplissement de tous vos desseins sur moi, une grande union avec mon Père et mes Sœurs ; la grâce de les sanctifier et de leur servir d'excitateur, de soutien, de les porter puissamment à vous. Pour moi, mon Dieu, si vous le voulez, comme on me le dit, un peu de votre lumière et de votre amour. Mais je tiens bien plus à vous être dévouée pour faire tout, souffrir tout, être dans tous les états que vous voudrez. Je m'abandonne à vous sans réserve : *Ecce venio, in capite libri scriptum est de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam. Deus meus volui et legem tuam in medio cordis mei*<sup>70</sup>. Je vous en supplie, rendez-moi souple à votre Fils, faites-moi devenir son instrument, rendez-moi forte, généreuse, fidèle. Oui, mon Dieu, rien ne vous est impossible ; vous pouvez tout ce que je désire, vous le voulez par votre bonté et vous en voyez les moyens par votre sagesse. Aux dépens de ma vie, de toute souffrance et de tout brisement du cœur, de l'esprit, de la volonté, je vous demande de me faire entrer dans vos desseins et servir à votre gloire, à votre amour en toute créature.

« Je me donne, Seigneur, à une humble et douce obéissance jusqu'à la mort. Je vous promets pauvreté, chasteté et obéissance, selon la vue que vous m'en avez donnée. Je vous demande la simplicité, l'humilité confiante, oh ! une confiance sans bornes, large, communicative. Donnez-moi aussi la hardiesse de vous appeler mon Époux et de m'appuyer sur vous. O mon saint Époux ! mon Époux de majesté, de charité, de sacrifice, faites-moi un cœur conforme au vôtre, ôtez ses petitesse, ses misères, ses recherches, qu'il vous aime et se sacrifie tout à vous ! ...

« Je vous prie instamment pour tous ceux qui m'ont fait quelque peine, qui ont servi à me mortifier, à me faire souffrir, et aussi pour tous ceux qui m'ont aimée et voulu du bien. Vous m'accorderez, Seigneur, le repos de l'âme de ma mère ; elle a été le premier principe de ma vocation, la conversion et le salut de mon père, de Louis et de mon oncle de Franchessin.

« Acquittez ensuite ma dette de reconnaissance envers M. Gabriel, le Père Lacordaire, envers M. Combalot, me pardonnant et lui pardonnant les peines que nous avons pu nous faire l'un à l'autre. Que M. d'Alzon ait la grâce de fonder son ordre ; donnez-lui-en l'intelligence parfaite, la force, la sainteté, aplanissez les obstacles ou faites-les servir au succès. O mon Dieu, écoutez ma voix pour bénir votre sainte Église, c'est pour elle surtout que je m'offre ; bénissez notre Saint-Père, donnez-lui votre esprit, et s'il meurt, donnez-nous, en ces jours difficiles, les papes et les évêques les plus éclairés et les plus forts. Guidez et bénissez notre archevêque, notre supérieur, tous ceux qui nous ont fait du bien, nos confesseurs, ceux qui prient pour nous : les évêques de Nantes, Digne,

<sup>69</sup> . « J'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ » (Ph 1, 23).

<sup>70</sup> . « Voici, je viens. Au début du livre il est écrit que je fasse ta volonté. Mon Dieu, je l'ai voulu et ta loi est au milieu de mon cœur. » (Ps 39, 7-8 Vulgate).

Montauban, MM. Pion, Petit, Blanc, Lesaint, Leboucher, Leroux, etc. Je vous prie pour l'œuvre de la Résurrection (les Pères Polonais), celle de Marie-Thérèse, l'ordre de saint Dominique, la Visitation de la Côte. Je vous demande, Seigneur, de bonnes postulantes qui nous aident à fonder la Congrégation dans la sainteté et à l'étendre. Conservez nos chères enfants, gardez-leur la foi, la pureté ; donnez la fidélité à celles que vous appelez, le salut pour toutes.

« Accordez-nous cet esprit de zèle, d'adhérence à Jésus, de charité, de simplicité, de pauvreté, de régularité que nous vous demandons sans cesse. Formez vous-même notre esprit, guidez nos études, soyez l'auteur de notre règle. Sauvez-nous de toutes les entraves qui nous nuiraient, donnez-moi pour cela l'esprit de conseil ainsi qu'à nos Sœurs. Pour la pauvreté, les études, le quatrième vœu, la supérieure générale, les noviciats, la règle tout entière, conduisez-nous à obtenir ce que vous savez être le mieux. Accordez-moi d'être fidèle à l'étude et au travail, d'en tirer profit pour votre service ; donnez-moi l'esprit d'ordre et la capacité de tout régler dans votre maison. Donnez-nous une maison religieuse convenable, tirez-nous de tout embarras matériel qui nuise au bien, donnez-nous l'enclos de M. Duverger, enfin tout ce dont vous savez que nous avons besoin. »

Les demandes ne s'arrêtent pas là. Mère Marie-Eugénie veut inviter au festin de ses noces spirituelles tous ceux qu'elle a connus sur la terre, tous ont part à sa prière ; les amis d'enfance : Rolly, Bouland, Doulcet, la famille Néron, Mme Foulon et sa fille, Mme Poujoulat ; les bienfaiteurs et amis : Chateaubriand, Buchez, le docteur Cattois, etc. Cette énumération serait trop longue ; elle se termine par les noms des morts chers à son cœur : « Je prie pour tous et surtout pour ma chère fille Marie-Josèphe et tous ceux qui lui ont fait du bien. »

Tout est à sa place dans ce grand cœur, personne n'est oublié, on peut lui appliquer ce mot de la sainte Écriture : Dieu a ordonné en elle la charité. *Ordinavit in me caritatem*<sup>71</sup>.

On pourrait ajouter aux notes de retraite de notre Mère celles de Mère Thérèse-Emmanuel, qui sont admirables ; mais nous les retrouverons dans sa vie. Notre sainte contemplative pénètre de plus en plus dans le mystère des noces éternelles, de l'union de l'âme religieuse avec le Verbe incarné ; elle parle des bijoux de l'Épouse qui sont les clous de la croix et la couronne d'épines. La veille de Noël, enlevée par l'esprit de Dieu bien au-dessus de la terre, elle écrit : « J'ai vu Jésus comme *Ecce homo*<sup>72</sup> et *Crucifié*. C'est toujours dans cet état qu'il vient à moi quand il se présente comme Époux. Une dernière fois, avant de s'unir à mon âme pour l'éternité, il m'a demandé si je l'acceptais crucifié. Je l'ai choisi comme mon unique amour, pour être une épouse crucifiée, avec lui et pour lui. Et il me disait avec une douceur qui m'absorbait toute en lui : « C'est à l'alliance que je t'appelle ! »

« La sainte Vierge qui le donne au monde entier cette nuit, comme Enfant plein de grâce, me le donnera comme crucifié, m'ayant réservé cette part pour que je sois à lui dans l'état où il est le plus délaissé. »

La retraite touchait à sa fin. Après une sainte vigile et la radieuse nuit de Noël passée en prières, au matin de la grande fête, les premières professes de l'Assomption eurent la joie d'offrir « leurs vœux au Seigneur comme un sacrifice de louange » et de se consacrer à lui *jusqu'à la mort*. Elles étaient cinq sous le drap mortuaire qui disait leur adieu au monde, à leur famille, à toutes les espérances d'ici-bas. C'étaient : Mère Marie-Eugénie de Jésus, sœur Thérèse-Emmanuel, sœur Marie-Augustine, sœur Marie-Thérèse et sœur Marie-Catherine, converse. M. l'abbé Gaume, notre supérieur, vint, au nom de l'archevêque de Paris et au nom de l'Église, présider la cérémonie et

<sup>71</sup> . Citation ???

<sup>72</sup> . « Voici l'homme » (Jn 19, 5).

recevoir les vœux définitifs de nos premières Mères. Aux trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, elles ajoutèrent le vœu « de se consacrer par toute leur vie à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes ». Ce vœu répondait à leur vocation spéciale ; aussi fut-il accepté sans difficulté par M. Gaume, et l'abbé Gabriel en rédigea la formule<sup>73</sup>.

Les heureuses petites élèves de l'impasse des Vignes assistèrent à cette fête dont elles ne comprenaient peut-être pas toute la gravité, et cependant elles en furent profondément émues. Au saint recueillement des professes, à la retraite de huit jours qui avait précédé, à ce drap mortuaire qui rappelait l'ensevelissement, elles sentirent qu'il y avait là une consécration solennelle, une séparation absolue des choses de la terre. Leurs Mères devenaient à leurs yeux plus saintes, plus dignes d'amour. Jamais cérémonie ne causa une émotion pareille. C'était le ciel sur la terre, un idéal de beauté qu'on ne saurait définir ; c'était les noces de l'Agneau, non plus avec de simples créatures que la miséricorde divine attire, mais avec des âmes destinées à fonder ici-bas une œuvre d'amour et qui pouvaient dire comme l'épouse des Cantiques : *Trahe me, curremus*<sup>74</sup>.

Rayonnante de bonheur sous sa blanche couronne, sœur Thérèse-Emmanuel écrivait le soir de ce grand jour : « Maintenant je suis l'épouse de Jésus pour l'éternité. Je vais commencer la vie d'union à la vie et aux mystères de Jésus, comme le faisait Marie après la naissance de Notre-Seigneur... Jésus m'a parée de toute la plénitude de sa Rédemption ; la sainte Vierge, avec son ineffable amour de Mère, a voulu aussi me parer pour son Fils, et ses dons venaient de sa Maternité divine. *Mater pulchræ dilectionis, agnitionis et sanctæ spei*<sup>75</sup>. » Puis, énumérant avec une délicieuse naïveté tous ses cadeaux de noce venus du Paradis : « Sainte Catherine de Sienne, disait-elle, m'a donné le zèle et la foi ; sainte Gertrude, la simplicité et la confiance ; sainte Thérèse, l'obéissance. »

Bien qu'éloigné de plus de deux cents lieues, l'abbé d'Alzon était présent à cette cérémonie par son affection de père. Il eût voulu recevoir lui-même les vœux de sa chère fille et de ses vaillantes Sœurs, les offrir à Dieu pour sa gloire et pour l'extension de son règne ici-bas.

« Vous voilà donc tout à fait religieuse et pour toujours, écrit-il à la Mère Eugénie. *In æternum* ! Il y a dans cette immutabilité de votre état quelque chose du sacerdoce, et je pense bien que vous avez contracté vos vœux de manière à vous unir plus intimement à l'éternel sacerdoce de Jésus-Christ. Que Dieu, ma fille, vous donne toute l'étendue du courage nécessaire pour que, religieuse pour toujours, votre sacrifice soit perpétuel, et l'union de votre âme à Dieu, éternelle. Comment se fait-il, dites-le-moi, qu'après s'être senti élevé si haut par la foi et par les liens mystérieux dont l'amour de Dieu nous enlace, nous retombions si profondément dans notre néant, dans toutes ces misères de notre nature et dans la révolte de nos péchés ?

« J'aurais comme vous bien désiré recevoir vos premières impressions après votre profession, mais ce que vous m'écrivez s'en ressent encore assez pour que je sois convaincu de ce que vous avez donné à Notre-Seigneur et de la manière dont vous le lui avez donné...

« Vous me reprochez d'être trop bon ; mon Dieu, ma chère enfant, avez-vous si grand'peur que je ne puisse redevenir méchant ? Ne vaut-il pas mieux, dans tous les cas, vous laisser savourer les douceurs des premiers jours de vos noces ? J'ai eu le bonheur de les apprécier à l'époque de mon ordination. Je me les rappelle, et je remercie Dieu que rien ne les ait troublées. Il y a là pour moi des souvenirs de suavité que rien n'effacera et qui me calment dans les mauvais moments de

<sup>73</sup> . Plus tard, au moment de l'approbation de nos Règles, Rome a supprimé ce quatrième vœu, parce que les trois vœux de religion renferment tous les autres et suffisent pour livrer l'âme à tous les desseins de Dieu. Pour le moment, il spécifiait l'esprit de la Congrégation et en disait le but.

<sup>74</sup> . « *Entraîne-moi, courons !* » (Ct 1, 4).

<sup>75</sup> . « Mère du bel amour, de la connaissance et de la sainte espérance. »

découragement et d'ennui. Pourquoi ne vous aiderai-je pas à vous procurer ce secours qui est tout dans l'ordre de Dieu, car la joie de s'être consacré à son service vient, je pense, toute de lui. Je crois même que ce qui peut vous être le plus avantageux, c'est de faire durer le plus possible cet état d'abandon plénier qui ne vous laisse rien à dire, sinon que vous êtes toute à Dieu. Oh ! que je voudrais pouvoir contribuer à augmenter dans votre âme ce *juge convivium*<sup>76</sup> dont parle le Saint-Esprit. Les épreuves naissent assez tôt, et déjà n'en éprouvez-vous pas quelques atteintes ? Il me semble qu'en tout ceci, dans tout ce que je vous dis, je me mets à la place de Dieu, et je vous tiens le langage qu'il veut que je vous adresse.

« Vous avez raison de me gronder au sujet de ma réserve par rapport à vos Sœurs. Il est très vrai que je leur suis bien dévoué, mais c'est uniquement à cause de vous. Je ne les connais pas assez pour leur porter aucun sentiment qui ne passe par le cœur de leur Mère.

« Adieu, ma chère fille, que Dieu comble vos désirs pour vous et pour moi ; vous savez combien, sous ce rapport, vos désirs sont les miens. »

---

<sup>76</sup> . « Intimité avec le joug. »

## CHAPITRE XIII

### 1845. – VOYAGE DU PÈRE D'ALZON À PARIS. – RETRAITE PRÉCHÉE À L'ASSOMPTION DE L'IMPASSE DES VIGNES.

L'année 1845 vient de s'ouvrir. Elle verra se resserrer les liens de l'Assomption avec le Père d'Alzon qui, dans un voyage à Paris, va faire une connaissance plus complète avec la communauté de l'impasse des Vignes, et qui songe, lui aussi, à transformer sa maison de Nîmes en communauté religieuse, pour la grande œuvre de l'enseignement chrétien.

Ce voyage à Paris, si important pour les deux Congrégations, n'eut lieu qu'au mois d'avril. Jusqu'à cette date la correspondance de l'abbé d'Alzon avec la Mère Eugénie continue très active. Ces deux âmes s'appuient l'une sur l'autre et se consultent pour toutes choses. Le Père revient sans cesse sur la fondation qui le préoccupe ; c'est toujours le même ton de simplicité, d'abandon, de confiance absolue :

« Vous me parlez de toutes les vocations que je trouverais à Paris, écrit-il le 23 février 1845, pour un ordre tel que vous le rêvez ; mais, encore un coup, ai-je ce qui convient ? Ma manière de faire, d'agir, me prouve que, d'une part, je n'ai pas le bonheur de plaire à tout le monde ; d'autre part, je m'aperçois fort bien que dans l'ordre de la sainteté il n'y a aucun rapport entre ce que je suis et ce qu'ont été les fondateurs. Avant d'avoir entrepris de former les autres, quelle dure éducation ne s'étaient-ils pas imposée à eux-mêmes ? Prenez garde aussi, mon enfant, que ce qui vous a paru vous aller mieux chez moi que chez d'autres pouvait provenir de quelque chose d'indéterminé qui repoussait moins votre manière de voir que d'autres systèmes plus arrêtés... »

Puis il ajoute, au sujet du docteur Ferrand de Missols, à qui il avait parlé de ses projets : « Une fois pour toutes, je m'en rapporte entièrement à vous pour tous mes secrets. Je dois vous dire que j'en ai dit un mot, quoique vaguement, à M. Ferrand, parce que j'eusse voulu qu'il me donnât un jeune universitaire fort distingué ; mais il ignore que vous en soyez instruite. Vous pouvez être avec lui comme vous voudrez. »

Les lettres de direction se mêlent aux lettres d'affaires. La Mère Marie-Eugénie s'étant reproché de n'avoir pas été assez dépendante au sujet de ses mortifications, le père spirituel lui impose une pénitence fort rude pour une âme éprise de l'amour de Jésus-Christ :

« Vous me dites que vous n'avez pas été très soumise. Vous ne sauriez croire la peine que j'en ressens. Vous le dirai-je ? cela me décourage, non pas pour vous, mais pour moi. Que sommes-nous donc, mon enfant ? Vous me demandez de vous conduire ; puis il semble que Dieu veuille que je m'appuie un peu sur vous. Que deviendrons-nous si, au lieu d'être deux aveugles, nous sommes deux boiteux ? Il est bien vrai que je suis extrêmement peiné de ce que vous n'avez pas tenu compte des recommandations que je vous avais faites au sujet des austérités, et, pour vous en punir, je vous les défends toutes absolument jusqu'à la semaine sainte. Je veux que vous vous présentiez à Notre-Seigneur

comme une épouse qui a été jugée indigne de l'aider à porter sa croix et le poids de ses douleurs. Il me semble que vous en aurez un peu de honte toutes les fois que vous regarderez un crucifix.

« De grâce, ma chère enfant, revenez sous le joug de l'obéissance ; jamais je ne me suis autant senti disposé à porter doucement le poids de votre âme, et vous pensez bien que je n'en regarde pas la responsabilité du côté qui pourrait m'être dur ; mais c'est vous que je vois sous l'action de Dieu et n'y répondant pas avec assez de générosité.

« Je crois comme vous qu'il y a beaucoup d'amour de Notre-Seigneur dans votre âme ; mais l'amour est un principe d'action et doit se traduire autrement que par des sentiments, il veut aussi des actes. Tâchez de porter Notre-Seigneur partout avec vous par l'adhésion persévérante de votre amour. »

La Mère Marie-Eugénie devait avoir la consolation de reprendre pendant la semaine sainte les mortifications qui lui avaient été un moment interdites. Son zélé directeur ne les lui ménage pas : « Il faut monter sur la croix, lui écrit-il le 13 mars 1845. Quand donc vous aurai-je tout à fait attachée à cet instrument de mort absolue ?... Voici un temps précieux ; soyez une âme bien immolée pour toute cette semaine sainte. Voulez-vous que je vous porte un défi à qui des deux la passera le plus surnaturellement ? Celui qui aura perdu donnera à l'autre le quart de tout ce qu'il aura fait pendant ce temps. Nos anges gardiens arrangeront cela.

Suit la liste des pénitences à faire :

« Pendant la semaine sainte, vous pourrez prendre la discipline tous les jours, le mercredi et le vendredi saint jusqu'au sang. Ne portez la ceinture qu'autant que vos douleurs de côté vous le permettront, chaque jour trois heures, le vendredi saint six heures. Le vendredi saint, vous pourrez jeûner au pain et à l'eau. Voilà ce que je désire ; mais je n'ordonne pas, pour ne pas vous troubler si votre santé s'y oppose. Je compte toujours aller vous voir après Pâques. »

Ce voyage faillit encore n'avoir pas lieu. Une lettre, datée du 31 mars, raconte d'une manière assez piquante comment le vicaire général a été entraîné à Uzès par son évêque, et l'aurait suivi dans toute la tournée pastorale, sans un mot de la supérieure arrivé de Paris fort à propos pour lui rendre sa liberté :

« Vous ne sauriez croire, ma chère enfant, le service que votre lettre vient de me rendre ; aussi veux-je vous en remercier tout de suite, quoique avec une plume qui me rende un peu plus illisible que de coutume. Figurez-vous qu'après avoir prêché les derniers jours du carême jusqu'à trois fois par jour, j'avais espéré un peu de repos après Pâques ; au lieu de cela, il m'a fallu partir le lendemain de la fête, à six heures du matin, pour accompagner Monseigneur dans une tournée.

« Tout le monde me pressait de faire des observations ; on ne pouvait comprendre que, fatigué comme je devais l'être, on me choisît pour un travail si ennuyeux, surtout lorsqu'on savait d'autre part que j'avais hâte d'arriver à Paris ; mais, par un abominable amour-propre, je déclarai que je n'étais point fatigué.

« Je partis donc avec un rhume épouvantable, faisant blanc de mon épée tant que je pouvais, et fumant à part moi de la plus merveilleuse manière. J'ai été bon, poli, attentif on ne peut plus, sauf une fois où l'on voulait me faire prêcher et où je disparus pour qu'on ne m'y forçât pas. Comme il faisait un vent affreux et que les fenêtres de l'église étaient passablement brisées, l'évêque, force de monter en chaire, s'enrhuma à son tour ; ce qui le mit de mauvaise humeur pendant une heure ou deux et divertit prodigieusement mon amour-propre. Après quoi nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde, lui me donnant de la gomme sucrée, et moi lui offrant de la pâte de jujube. Pour cimenter ce traité de paix tacite, j'acceptai hier de prêcher, malgré les quintes de toux

que je faisais venir avec à-propos ; et lorsque le soir j'eus reçu votre lettre, je fus on ne peut plus ravi du passage où vous me pressiez d'arriver.

« Ce matin donc, avant que toute impression mauvaise ne fût venue troubler la paix du cœur de mon saint seigneur, je lui ai lu les quelques lignes où vous me dites d'arriver au plus tôt. Il m'a donné mon congé. Je le quitte dans huit jours ; j'en passerai trois ou quatre à Nîmes, et vers le 20 avril je présume être à Paris.

« En vous faisant le détail de toutes ces misères, j'ai quelque remords, car j'ai été plus vigoureusement méchant que je ne le fais voir ; mais, d'autre part, je ne l'ai pas été aussi persévéramment que vous pourriez le penser. Il me semble que j'ai tiré parti de quelque chose de tout cela pour l'offrir à Dieu. Je vous quitte pour aller mettre une mitre et recommander aux garçons de relever leurs cheveux, et aux filles leur voile, pendant la confirmation. »

Le vicaire général revient de la cérémonie : « La mitre a été mise sans moi, dit-il, je suis arrivé trop tard. » Puis la lettre devient grave. Tout vibre dans cette âme du Père d'Alzon ; il faut le laisser passer de la note gaie et même un peu mordante à la note sérieuse, douce parfois, mais toujours forte : c'est lui. Couper ses lettres ou les trop abrégées, c'est leur enlever leur caractère. Notre Mère avait dû lui témoigner la crainte que, dans son voyage à Paris, il perdît, en la voyant de plus près, la confiance qu'il avait en elle et ne lui parlât plus avec le même abandon :

« Ce que vous me dites de nos rapports réciproques et de l'embarras que vous éprouvez me surprend, répond le Père. Croyez-vous que, pour vous montrer à moi avec des défauts, j'aurai moins confiance en vous ? Vous auriez tort. Je pensais que l'habitude de la direction de vos religieuses vous avait donné la connaissance d'une impression que j'ai éprouvée par le confessionnal. C'est que la vue d'une âme qui veut être à Dieu est toujours double, et qu'il faut prendre son parti de la voir avec de grandes misères, sinon réelles, au moins possibles, comme aussi avec de grandes vertus réalisables, sinon réalisées.

« Ceci posé, du moment que Dieu permet que deux âmes se rencontrent dans une communion d'idées, l'opposition de leurs défauts à ces idées ne doit pas les empêcher de s'unir, car elles agissent l'une sur l'autre, non par leurs défauts, qui peuvent rester personnels, mais par les idées, qui leur deviennent de plus en plus communes. Si cette manière de voir est la vôtre, il ne faut pas craindre que ce que vous êtes me fasse diminuer mon estime pour ce que vous pensez.

« L'influence que je vous ai donnée sur moi est une espèce de sacerdoce, et le sacerdoce implique toujours un caractère indépendant de l'être qui en est revêtu. Et toutefois j'ai besoin de vous dire encore, pour ce qui est plus spécial dans nos rapports de vous à moi, c'est qu'autant que je puis me connaître, toute influence sur moi, pour être durable, doit être acceptée dans ma volonté avec une réflexion soutenue. Ce qui serait seulement instinctif ne se prolongerait pas longtemps. J'accepte quelquefois une influence involontaire, mais elle ne dure pas, et la réaction est souvent très vive dans le sens opposé. Il n'y a, je le crois du moins, de solide en fait d'influence que ce qui est le fruit d'une résolution calculée.

« Me fais-je bien comprendre ? Je ne sais, mais j'en ai le plus grand désir... Si le Saint-Esprit ne maudissait pas ceux qui s'appuient sur un bras de chair, je vous dirais que je sens que vous pouvez compter sur moi, comme je sais que je compte sur vous. Adieu, ma chère fille, priez bien pour moi. J'ai en ce moment le cœur singulièrement dilaté pour votre œuvre. Il me semble qu'elle est un peu la mienne ; c'est ce que saint Jérôme dit de Népotien : *Nepotianus, meus, tuus, noster, imo Christi*<sup>77</sup>. Avec la différence que Népotien était mort, et que Jésus-Christ, il faut l'espérer, fera vivre notre œuvre. »

<sup>77</sup> . « Népotien, mien, tien, nôtre, mais plutôt du Christ. »

La permission de l'évêque étant donnée, le grand vicaire partit pour Paris le 16 avril 1845. Il comptait y passer quelques semaines, il y resta cinq mois. Ce temps fut bien rempli : l'abbé d'Alzon avait à s'occuper des affaires de son collège et à préparer les éléments de sa future congrégation. Il se donna aussi à la nôtre avec cet élan qui le portait toujours vers les œuvres qui commençaient et dans lesquelles il voyait un germe d'espoir pour l'avenir. « Au début, dit Mgr Besson, il prodiguait sa personne, sa parole, ses peines, avec un zèle admirable ; mais, une fois l'œuvre fondée, il la laissait volontiers à d'autres mains, quittant le sillon ensemencé pour semer ailleurs ses sueurs, sa parole, sa fortune et sa vie. » Son don, à lui, était d'imprimer une impulsion vigoureuse, ou de relever par un secours efficace dans les moments difficiles. Il fut ainsi pour les âmes, aussi bien que pour les œuvres. Lorsque le Carmel, le Refuge et tant d'autres fondations créées par lui à Nîmes se plaignaient de son éloignement, il répondait avec son esprit ordinaire, jamais à court de réparties : « Que voulez-vous ! je fais comme les poules : quand elles ont leurs poulets développés, elles leur donnent des coups de bec et les laissent. »

À son arrivée à Paris, l'abbé d'Alzon descendit chez M. Bailly, qui occupait alors, rue Madame, l'hôtel Clermont-Tonnerre. C'est dans les salons de ce vaste hôtel, qui longeait le jardin du Luxembourg, que se tenaient les réunions générales des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul fondées par MM. Bailly, Ozanam, etc. L'abbé d'Alzon retrouvait là des souvenirs et les amis de ses chères années d'études, de ses premiers combats pour la défense de la religion. C'est dans cette même maison que Louis Veuillot, arrivant à Paris en 1842, abrita ses débuts de rédacteur de *l'Univers*.

Le Père n'avait qu'à traverser le Luxembourg pour se trouver dans le quartier qu'habitaient alors les religieuses de l'Assomption. Pendant ces cinq mois, il eut de longues et graves conversations avec notre Mère sur le collège qu'il venait de fonder à Nîmes et sur ses projets de communauté. La Mère Marie-Eugénie le secondait de tout son pouvoir : elle facilitait ses démarches auprès du ministère, s'appliquait par ses relations à lui procurer des professeurs, l'encourageait à fonder la Congrégation qu'il préparait et à se mettre sans retard à la vie religieuse, pour être à même d'y introduire ceux qui voudraient le suivre.

Nous trouvons dans les mémoires du Père d'Alzon la page suivante : « En 1845, je me rendis à Paris, et c'est ici que commencent, à proprement parler, les préoccupations sérieuses relatives à l'Ordre, mes relations fréquentes avec la supérieure de l'Assomption et le désir ardent qu'elle avait de me voir lui venir en aide, et de voir se former, à côté de son œuvre de femmes, une œuvre d'hommes analogue.

« Du 20 avril 1845 aux premiers jours de septembre de la même année, j'allai presque tous les jours dire la messe au couvent de l'Assomption, situé, à cette époque, impasse des Vignes. Après la messe, je passais assez longtemps avec la supérieure, soit à préparer le règlement du tiers ordre, soit à relire les Constitutions des religieuses, soit à parler des dispositions que nous prendrions pour l'ordre des hommes. Nous combinions et arrangions bien des choses. Les Sœurs étaient encore peu nombreuses ; quelques novices commençaient pourtant à se faire annoncer, et, dans le choix qui se faisait, il semble qu'on pût prévoir les bénédictions de Dieu. »

Après le témoignage du Père d'Alzon, citons celui de notre Mère : « L'abbé d'Alzon, qui avait fréquenté à Paris, dans sa jeunesse, les hommes remarquables de son temps : Lamennais, Salinis, Gerbet, Lacordaire, et avait comme eux ces idées de régénération catholique par une sève plus puissante, une vérité plus forte communiquée aux âmes, souffrait à Nîmes dans le milieu étroit où il vivait. Il en résultait pour lui des tristesses et des brisements très grands. Il eut avec moi de longs entretiens. De notre sympathie de vues, de notre accord d'idées résultaient pour lui de grandes

consolations, et pour tous deux des lumières plus vives sur les grandes questions que nous traitions ensemble. »

La Mère Marie Eugénie soutenait aussi son père spirituel par ses prières. Au lendemain de ses vœux perpétuels, elle lui écrivait : « Il n'est rien que, étendue sous le drap mortuaire, j'aie porté si chèrement devant Dieu que votre sanctification dans l'ordre de l'œuvre où je vous pousse. » Et plus tard, à propos d'une profession de ses filles : « J'oubliais de vous dire que les sœurs qui viennent de faire profession ont demandé, comme grâce spéciale, le succès et la sanctification de votre œuvre et du père des deux œuvres. »

Cette réciprocité de services, si naturelle et si providentielle, explique bien des choses et des paroles dont il convient de ne pas exagérer la portée, si l'on veut respecter la vérité... C'est ainsi que, toujours enclin à s'effacer, le Père d'Alzon, avec cette bonté aussi désintéressée qu'aimable qui le poussait à attribuer si volontiers à d'autres le bien qu'il avait fait, ira un jour jusqu'à dire aux religieuses de l'Assomption : « C'est à votre Mère que je dois d'avoir fondé l'Assomption des hommes »<sup>78</sup>.

De la même manière, et poussée par un même sentiment d'humilité, la Mère Marie-Eugénie, oubliant que c'est sur elle qu'a reposé la fondation, dira à Mgr Besson au lendemain de la mort du Père d'Alzon : « C'est notre fondateur, et sa mort nous laisse orphelines. »

La vérité est que ces deux âmes, unies par la volonté de Dieu, se sont admirablement soutenues l'une l'autre dans le commencement des deux œuvres, et qu'il est impossible de ne pas voir là le doigt de Dieu.

Nous lisons encore dans les notes qu'on a bien voulu nous communiquer : « Parmi les circonstances et les grâces qui devaient le pousser, au moment de la fondation de son ordre, il faut donc reconnaître avec lui que l'une des principales consista dans ses relations avec la supérieure générale de l'Assomption. Il pensait depuis longtemps à ce dont elle lui parlait, mais elle l'aida et l'affermir dans son désir de commencer. Il pouvait lui dire : « Il y a dans votre éducation et dans la mienne ce que j'appellerai une couche d'idées instinctives qui font que vous comprenez de sentiment ce que je voudrais faire, bien mieux que d'autres avec tous les raisonnements de la terre. »

Et ailleurs : « Ces deux âmes d'élite, touchées de la même grâce et poussées par une inspiration commune de Dieu, se rencontrèrent admirablement dans leur commune préoccupation : la régénération de la société par un nouvel esprit dans l'éducation et l'enseignement, soit des hommes, soit des femmes. Ils furent confirmés dans cette pensée par leurs entretiens où éclata la sympathie des idées et des aspirations... La suite de ce récit montrera comment ces liens providentiels se resserrèrent dès les premières années. Ces quelques mots suffiront, ce nous semble, pour établir qu'une grâce commune inspirait le père de tant d'œuvres et la mère des religieuses de l'Assomption ; ils montrent comment ils s'entr'aidèrent, quelle est la part qui revient à chacun, et surtout comment il faut, à leur suite, tout rapporter à l'unique auteur de tout bien. *Meus, tuus, noster, imo Christi.* »

Pendant son séjour à Paris, l'abbé d'Alzon se donna à notre œuvre avec un dévouement sans mesure. Il s'occupa des affaires temporelles de la Congrégation, et bien plus encore de l'avancement des âmes. Du 23 au 31 mai, il prêcha à l'impasse des Vignes une retraite qui fut extrêmement goûtée et fit un grand bien. Il faut avoir entendu prêcher le Père dans sa jeunesse pour savoir quel était alors le charme entraînant de sa parole. C'était une force, un élan, un *sursum* perpétuel ; il savait cependant descendre de ces hauteurs, et alors sa parole devenait une simple causerie. Le prédicateur

<sup>78</sup> . Notes sur le Père d'Alzon.

se mettait lui-même en scène pour raconter les plus jolies histoires, entremêlées des mots les plus fins. Du reste, l'esprit abondait dans ses discours, les saillies vives et inattendues ; mais ce n'était que pour amener un court repos, au milieu des considérations sérieuses, toujours élevées et toujours pratiques<sup>79</sup>.

Pendant cette retraite l'abbé d'Alzon fut un vrai père pour les Sœurs, et toutes lui ouvrirent filialement leurs âmes. Il s'occupa des nouvelles comme des anciennes ; les moins avancées trouvèrent en lui un secours, les plus avancées une lumière. Nous parlerons, dans le chapitre suivant, des rapports particuliers que sœur Thérèse-Emmanuel eut avec lui et de la manière dont il approuva son oraison et toutes ses voies.

Mais sa vraie fille était notre Mère. Pendant l'été de 1845, elle lui avait écrit qu'elle désirait se lier plus fortement à sa direction par un vœu d'obéissance. Le Père fut d'abord effrayé de cette ouverture : « Il me répugne, écrit-il, d'accepter un vœu d'obéissance de la part d'une religieuse. C'est, ce me semble, prendre quelque chose de ce qui ne lui appartient plus. » Il était cependant touché de cette marque de confiance, et se demandait comment il pourrait y répondre : « Que vous donner en échange ? Je ne puis que promettre à Dieu de me dévouer plus que jamais à la perfection de votre âme. »

Restait à préciser le vœu que voulait faire la Mère Marie-Eugénie, en disant de quelle manière elle entendait se lier à son directeur par un vœu d'obéissance. Voici ce qu'écrivit notre Mère à la demande du Père d'Alzon :

« Paris, 29 mai 1845.

« Il me semble que la volonté de Dieu dans l'obéissance que je vous ai vouée est que ce soit pour moi :

« 1° *Un rapport de dépendance*. Dans l'état actuel, je ne dépends guère de personne et je dois éviter de dépendre, afin de conserver pour l'œuvre la plus grande liberté d'action possible. Il me semble que Dieu veut suppléer à cela en soumettant à une exacte dépendance tout ce qu'il y a de personnel dans l'exercice de cette liberté, de telle sorte que, quelque latitude que j'aie dans ce qui regarde la communauté, je ne puisse faire ni vouloir la moindre chose qui me regarde sans votre permission ou sans votre volonté. Il faut que cette permission me soit même refusée ou différée dans les choses les plus légitimes, uniquement pour me faire pratiquer la dépendance, et que des ordres me soient donnés qui n'aient point d'autre objet que de me faire sentir que je ne suis pas aux mains de ma volonté.

« 2° *Un rapport d'humilité*. Je ne crois pas non plus, dans la position où je suis, devoir prêter beaucoup à être reprise, traitée avec autorité par mon supérieur ou par mon confesseur. Qui détruira alors cet orgueil intérieur, si ce n'est vous ?... Dieu me demande de m'y prêter et de m'apetisser beaucoup sous votre main. De plus, je suis portée à vouloir que les choses soient selon mon jugement, et quoique Dieu ne me demande pas de vous soumettre mes idées, je sens très bien qu'il me demande d'obéir sans juger, de croire que vous savez mieux que moi ce qu'il me faut, et ceci encore est une pratique d'humilité que je ne puis trouver qu'auprès de vous.

« 3° *Un rapport de sacrifice*. Autant Dieu me demande de sortir de la vie naturelle, autant je suis malheureusement disposée à en reprendre imperceptiblement les chemins. J'ai besoin qu'on me les ferme, qu'on dispose de moi en tout : travail, repos, rapports avec le monde ou la famille, afin que je n'établisse ma propriété en aucune de ces choses. Il faut que les bornes que je suis souvent

<sup>79</sup> . De son côté, M. d'Alzon semble ravi de son auditoire : « J'ai terminé aujourd'hui ma retraite aux religieuses de l'Assomption, ce qui m'a un peu absorbé, écrit-il, le 31 mai, à M. Goubier. Ces femmes font honte à bien des hommes par le développement de leur intelligence et la largeur de leurs idées. »

tentée de mettre à la mortification intérieure ou extérieure soient de temps en temps brisées et dépassées par l'obéissance, au-delà des mesures si rétrécies de ma prudence naturelle ou de ma lâcheté. C'est le moyen de me maintenir dans un esprit de sacrifice continu, parce qu'il suffit que l'on m'oblige de me vaincre en une chose qui me coûte, pour que je me sente dépouillée de toutes les autres et obligée de les tenir sans réserves prêtes à être sacrifiées. J'ai le sincère désir d'être toujours en cet état. Or rien ne m'y aide plus que des épreuves de temps en temps renouvelées, qui ne me laissent établir nulle part avec sûreté le camp de mes répugnances et de ma volonté. À cela répond sans doute l'impression que j'ai souvent à l'oraison : l'immolation que Dieu me demande doit être exercée par l'obéissance ; ma part à moi, c'est de me livrer, de dire simplement ce que je sens devant Dieu de la manière dont l'obéissance doit disposer de moi, et puis d'obéir et de me laisser immoler.

« 4° *Un rapport de foi.* Jésus-Christ veut encore que je prenne de bon cœur, avec joie, tout ce que vous pourrez vouloir sur moi de petit et de grand, comme une volonté personnelle de lui. Vous ne représentez pas près de moi le gouvernement général de la Providence ; mais le gouvernement particulier de Notre-Seigneur, ses volontés de bon plaisir, ce qui lui plaît au moment, la disposition qu'il me demande, la pratique, le sacrifice qu'il désire, et il me fait dire par vous l'heure même à laquelle il les veut. Je sens que c'est cette pensée qui doit m'assouplir et me donner de la joie dans tout ce que je puis faire avec vous par obéissance.

« Vous savez, du reste, je vous l'ai dit souvent, que, quelque trouble que je puisse éprouver, vous ne devez jamais hésiter à me faire plier. Je le puis toujours. Vous savez aussi que Dieu me demande d'être prête à rendre compte de ma conduite à la première personne qu'il puisse vous paraître bon de m'envoyer pour me commander, me reprendre, me corriger, et il me semble que si vous jugiez à propos de le faire, – ce qui serait pour moi une assez grande pratique d'abaissement et de désapprobation, – je serais disposée avec la grâce de Notre-Seigneur à agir avec autant d'obéissance qu'envers vous-même.

« À ces conditions, je ne sens nullement que Dieu me reproche la franche liberté que je garde avec vous, ni ma hardiesse à vous donner mon avis, ni l'indépendance de mes opinions sur toutes les questions générales. »

Ces pages généreuses, humbles et sages, suffisent à définir les rapports du Père d'Alzon avec l'Assomption. Notre Mère est sa fille spirituelle, elle l'a chargé de son âme et lui donne une autorité absolue. Mais, comme fondatrice, elle réserve la part de liberté qui lui semble nécessaire pour accomplir l'œuvre que Dieu lui a donnée à faire.

Le Père le comprend ainsi, il ne réclame rien de plus et répond au vœu de notre Mère par la promesse faite à Dieu de se dévouer de plus en plus à la perfection de cette âme, et de l'aider de tout son pouvoir pour le bien de sa Congrégation. Et comme il y a un flux et un reflux de grâce entre ces deux intelligences, lui aussi est pris d'un immense désir de se lier à Dieu par de plus fortes chaînes. Il aspire aux liens de la vie religieuse, et, en attendant qu'il puisse prononcer son serment devant l'Église, à la tête de sa Congrégation, il veut aujourd'hui, dans le secret de la prière, à l'autel de Notre-Dame des Victoires, se consacrer à Dieu par la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et se vouer plus que jamais au salut des âmes. La formule de ce vœu a été retrouvée dans les papiers de notre Mère, écrite de la main du Père d'Alzon.

Sœur Marie-Thérèse nous raconte que le jour même de cette consécration, au sortir de Notre-Dame-des-Victoires, après son action de grâces, le Père prit une voiture, parce qu'il pleuvait à torrents. Il se rendait à l'Assomption ; mais, à peine en voiture, le voilà saisi d'un grand remords : il a déjà manqué à son vœu de pauvreté ! Arrivé impasse des Vignes, la première personne qu'il

rencontre est sœur Thérèse-Emmanuel ; il lui confie son inquiétude, et celle-ci le rassure en lui disant qu'il aurait bien plus manqué à la pauvreté en sacrifiant sa soutane.

L'abbé d'Alzon avait une grande confiance dans les lumières de sœur Thérèse-Emmanuel, et il aimait à raconter le trait suivant. Au moment de son départ, chaque sœur ayant voulu lui donner une image, il fut très surpris de lire sur celle de sœur Thérèse-Emmanuel ces mots écrits de sa main : *Congregate illi sanctos qui ordinant testamentum ejus super sacrificia*<sup>80</sup>. « Où avez-vous pris cela ? dit-il vivement. – Dans les psaumes, monsieur l'abbé. – Mais qu'est-ce qui vous a donné cette idée ? – C'est ce que vous allez faire. » M. d'Alzon fut frappé de ce rapprochement, et longtemps après lui-même rappelait ce trait et disait l'impression que cette parole lui avait faite, juste au moment où il se décidait à commencer sa Congrégation<sup>81</sup>.

Nous allons voir le Père, dès son retour à Nîmes, poser les fondements de son œuvre, et nous suivrons dans cette phase si intéressante de sa vie. Mais, avant d'entrer dans ces détails que nous livrera sa correspondance avec notre Mère, un mot encore sur son action à Paris, auprès des religieuses de l'Assomption. Toutes lui avaient donné leur confiance, et nous avons vu nos premières Mères lui conserver toujours un sentiment particulier de reconnaissance et d'affection. Il fut longtemps en correspondance avec sœur Marie-Thérèse et sœur Marie-Augustine. Cette dernière écrivait, peu de temps avant sa mort : « Le Père d'Alzon a eu sur moi une très forte influence. C'était une grande et belle nature, un cœur de chevalier dans une âme d'apôtre. Quel ardent amour de la vérité et de l'Église ! quelle foi vive ! *Invisibilem tanquam videns*. En un mot, c'était un saint prêtre, et un saint prêtre, dit Veuillot, c'est tout simplement ce qu'il y a de plus grand au monde. »

Sœur Marie-Gonzague, surtout, trouva dans le Père d'Alzon un véritable appui pour son âme. Elle était jeune encore, craintive par nature : le Père lui donna foi aux desseins de Dieu et l'affermir dans son désir d'appartenir pour jamais à l'Assomption. Lui-même voulut recevoir ses vœux définitifs, le 15 août 1845.

---

<sup>80</sup> . « Faites autour de lui une congrégation ou une assemblée de saints qui fassent alliance avec lui par le sacrifice. »  
[Citation non trouvée]

<sup>81</sup> . Ce récit se trouve dans les notes d'une retraite prêchée à Auteuil en 1876.

## CHAPITRE XIV

### RAPPORTS DE DIRECTION DE MÈRE THÉRESE-EMMANUEL AVEC LE PÈRE D'ALZON.

Il nous reste à voir quels furent les rapports spirituels du Père d'Alzon avec Mère Thérèse-Emmanuel, que Dieu conduisait par des voies exceptionnelles, et qui réclamait l'appui d'une direction éclairée. Son confesseur, M. Le Saint, souvent consulté par la supérieure, affirmait la parfaite obéissance de sa pénitente et son humilité sincère ; mais il s'effrayait de ces états extraordinaires qui peuvent cacher des illusions et ne sont jamais sans danger. Notre Mère restait donc seule à porter le poids d'une direction si grave : « Je voudrais, écrivait-elle en 1842 à l'abbé d'Alzon, que la divine Providence vous eût mis en rapport avec une autre âme plutôt qu'avec la mienne ; vous méritiez mieux. Sœur Thérèse-Emmanuel est tout autrement propre à réaliser vos doctrines, et eût cent fois mieux profité que moi du temps que vous voulez bien me consacrer. » Et plus tard, le 2 février 1843 : « Sœur Thérèse-Emmanuel a maintenant des états de recueillement qui ressemblent si fort au ravissement ou à l'extase, que je me crois obligée d'en parler à nos supérieurs. »

C'est qu'en effet les demandes de Notre-Seigneur deviennent de jour en jour plus pressantes, et toutes appellent cette âme à la croix. La Mère Marie-Eugénie la suit avec une sollicitude pleine de discrétion et de sagesse, étudie les auteurs ascétiques les plus autorisés, ne précipite rien, ne s'étonne de rien, mais exige des preuves. Cherchant la lumière dans une oraison prolongée, elle applique avec une rare prudence les règles du discernement des esprits, voit si ce qu'elle doit juger est conforme à l'Évangile, aux enseignements des saints, et, sans rien décider, appuie sa direction sur la parole de Notre-Seigneur, qui répond à ce que Dieu semble demander à sa servante.

Le fait le plus merveilleux se présente pendant le carême de 1844. Voici ce qu'a écrit notre Mère : « À l'entrée du carême, sœur Thérèse-Emmanuel me dit que les demandes de Notre-Seigneur lui paraissaient si impossibles à suivre, qu'elle n'avait pu s'empêcher de lui dire : « Mais, Seigneur, vous voulez donc me faire marcher dans l'air ? Je ne vois pas sur quoi m'appuyer ; c'est comme si je sortais d'un premier étage par la fenêtre. » Notre-Seigneur lui avait répondu : « Tu ne veux pas croire à ma parole, tu ne veux pas t'abandonner à une puissance au-delà de la raison humaine ? Eh bien ! pendant ce carême tu vivras sans aliments, et tu verras si je puis te soutenir. » En effet, une fois le carême arrivé, il fut impossible de lui faire prendre aucune nourriture solide, elle la vomissait aussitôt, et, pour lui éviter d'atroces souffrances, je fus obligée de me résigner à ne lui donner qu'une tasse de thé vers le soir, et quelquefois l'intérieur d'une pomme cuite ; ce sont les seuls aliments qu'elle ait pu garder pendant ces quarante jours.

« Naturellement ma sollicitude était très grande, et je faisais venir de temps en temps le médecin pour qu'il examinât son état. Le docteur Gouraud ne trouva jamais son pouls affaibli ; elle continuait toujours la vie commune, se levait à cinq heures comme les autres Sœurs, marchait,

enseignait, disait l'office au chœur, et cela pendant quarante jours. À Pâques, elle eut quelques jours de très grandes souffrances physiques, puis se remit au train commun pour la nourriture. »

À côté de ce document presque médical, attestation en forme d'un fait qui dépasse les forces ordinaires de la nature, plaçons les notes de Mère Thérèse-Emmanuel. Nous tenons à laisser parler ici nos deux Mères, sans rien ajouter à leur témoignage.

« Le 1<sup>er</sup> mars, à la communion, comme à un vrai banquet, mon âme et mon corps se nourrissaient de Jésus-Christ. Je me sentis fortifiée corporellement, ce qui me pénétrait d'amour et me faisait éprouver jusqu'à quel point ma vie corporelle doit être pour Jésus, puisqu'il me nourrit de lui-même... Dans la journée, je vis un médecin. Jésus me dit que cet état venait de lui et qu'on n'y changerait rien. C'est comme si, au lieu de me ramener à la vie naturelle, il me menait à une vie de plus en plus surnaturelle, sans égard à la sagesse humaine.

« 2 mars. J'ai beau faire, je ne puis supporter aucune nourriture. Jésus veut que je sois nourrie de lui. Souvent dans la journée, j'éprouve un effet de renouvellement des forces du corps ; c'est comme un baume et une huile pénétrant partout, de sorte que la vigueur du corps est toute renouvelée ».

Le caractère d'obéissance, si marqué dans la vie de Mère Thérèse-Emmanuel, pouvait rassurer sur la sûreté de ses voies, car nulle religieuse ne fut plus simplement abandonnée à toutes les volontés de ses supérieurs. Quelques pages, écrites au mois d'avril 1845, nous disent ce qu'elle pensait de l'obéissance. Notre-Seigneur daignait l'instruire lui-même dans l'oraison, affirmant de plus en plus sa volonté de l'unir à lui dans l'état de victime. Il lui faisait comprendre qu'on peut avoir de lui deux sortes de connaissances : une, toute de lumière, qui s'imprime dans l'intelligence ; une autre, d'expérience, qui s'imprime dans tout l'être par la souffrance. « Jésus m'enseigne, dit-elle, que les grâces du crucifiement unissent plus à lui que les grâces de lumière, parce que dans le crucifiement l'âme est appelée à donner, par proportion, autant que Jésus-Christ. Elle peut devenir crucifiée en un aussi haut degré pour elle que Jésus pour lui-même, ce qui fait une union étroite avec lui... »

« Si Jésus-Christ était maintenant sur la terre et recommençait la vie qu'il y a menée, il aurait les mêmes volontés sur l'humanité à laquelle il s'unirait personnellement. Il ne s'incarne pas de nouveau, mais il s'unit à mon âme par union de grâce, et veut avoir sur elle des droits et des volontés qu'il a exercés sur la sainte Humanité. Mon âme, se sentant prise dans ce dessein, se dégage toujours davantage des autres influences pour n'être qu'à celle-ci... »

Mais, revenue de l'extase, le doute la ressaisit. Autant par crainte d'entrer dans ce que sa raison apprécie comme une illusion, que par crainte d'un état étrangement douloureux à la nature, elle est portée à se détourner. Cependant l'impression reçue dans l'oraison s'affirme comme une vérité, et la lutte devient plus grande. Dans ce conflit entre deux courants contraires, d'où viendra le secours ? Sœur Thérèse-Emmanuel connaît un moyen tout-puissant qu'elle a expérimenté bien des fois, l'obéissance ; elle va interroger Dieu, voilé sous le sacrement de l'autorité, et, sa supérieure ayant décidé qu'il lui est bon d'accepter les pensées et les vues qui l'unissent à Jésus crucifié, tous les doutes sont aplanis. Elle écrit le 28 avril 1845 :

« Jésus vint à mon âme tout joyeux, m'occupant de lui avec un immense amour, comme assuré de ne pas être interrompu, et m'enseignant qu'il a gagné à l'obéissance que ma supérieure m'a donnée, car c'est sa volonté qui se fait par notre Mère. C'est elle qui m'a liée, tandis que si je n'avais pas cherché une force dans l'obéissance, je n'aurais eu que ma propre volonté pour m'aider, et ma volonté n'étant pas l'humble servante de Dieu m'aurait éloignée, dès que l'incrédulité serait venue, des vues qui m'unissent à lui. Cette vue m'imprima une grande estime de l'obéissance en ces voies. Dans l'extase, la volonté de Jésus-Christ me moule et domine, pour ainsi dire, mon vouloir ;

mais, hors de l'extase, il y a deux volontés qui peuvent régler ma libre correspondance et ma fidélité : la mienne et celle de ma supérieure ou d'un confesseur. Celle-ci est non seulement semblable à celle de Dieu, mais sa volonté même, exprimée quant à moi. L'autre est humaine, excitée ou modifiée suivant les attrait, tentations ou répugnances.

« Dans l'extase, Dieu me gouverne par lui-même ; hors de l'extase, il me gouverne par ma supérieure. La volonté de Dieu me conduit en tout temps, et c'est la même conduite par notre Mère et par lui. Je compris de là le peu de valeur de ma volonté pour la fidélité, et le peu de parti que Dieu peut en tirer. Il ne peut pas y compter : tantôt elle coopère avec lui, et tantôt elle est obstacle, parce que, par essence, elle est changeante, incertaine, détournée de lui... Après cette vue, je me trouvais sous le pouvoir de Dieu, sans autre limite que sa volonté, ne pouvant plus rien régler par la mienne, qui était enfin soumise et liée. »

Quelques jours après, la veille de l'Ascension, l'Époux céleste vient annoncer à son épouse qu'elle va le suivre montant au ciel. Il la conduira captive, chargée des chaînes de l'amour ; la terre et les pensées terrestres s'évanouiront, et bientôt elle n'aura plus que lui seul pour amour et pour richesse. Le lendemain, pendant la messe, Notre-Seigneur lui découvre le mystère de l'Ascension dans le saint Sacrement.

« Jésus est là dans l'hostie comme dans son état d'Ascension : monté au ciel, caché aux hommes, à la droite de son Père, priant pour eux par ses plaies et leur envoyant ses dons. Dans le saint Sacrement, Jésus caché, mais visible aussi, est là sacrifice perpétuel, adorateur de son Père, offrande et hostie des hommes. » L'humble religieuse, appelée à suivre Jésus dans tous les mystères de sa vie mortelle, voit sa place marquée à côté de lui, captive de lui et enchaînée par amour. C'est sur l'autel qu'elle fera sa véritable ascension, comme hostie et comme victime, au-dessus de ce qui la retirait de Jésus :

« Jésus me montra comment sur l'autel il est vraiment sur terre, mais ayant une vie qui n'est pas de la terre, une vie à part qui ne convient qu'à une victime. De même je suis sur terre, mais je dois me regarder comme n'y étant que sur un autel, n'ayant aucun commerce avec la vie terrestre qui entoure le bas de l'autel...

« Je vis que je dois devenir comme la petite hostie où Jésus-Christ est réduit après ses grandes immolations : il demeure là, à l'état d'hostie, se communiquant à tous ; que je devais être pleine de Dieu, cette plénitude étant cachée sous des apparences viles, faciles à prendre ou à laisser ; donnée comme hostie afin de communiquer la vertu de Dieu. Il m'en coûtait de me livrer ainsi, et, quoique je n'eusse pas même un regard à ma nature, elle s'étonnait de la réalité de ces choses. »

Ces choses merveilleuses étaient en effet très réelles, nous les constatons à chaque pas de la vie de Mère Thérèse-Emmanuel. Plus elle avance, plus la grâce la presse de se donner, de se dessaisir d'elle-même, pour subir le domaine de tous, sans préférence, sans choix : Jésus-hostie n'est-il pas son modèle ? Dans l'hostie, Jésus ne s'appartient plus ; il appartient à chacun avec ses plaies et ses mérites, il est à la disposition entière de tous, même du plus indigne :

« Jésus veut maintenant prendre tout ce que je suis pour les âmes, écrit-elle au sortir de l'oraison. Jour par jour, il me privera de moi par quelque côté pour me sacrifier aux autres, et chacun pourra plus que moi profiter de mes mérites et de mes peines. Je fus étonnée par cette vue de trouver que, m'étant éloignée des créatures du côté naturel, mon cœur ayant à les délaisser et à vouloir en être délaissée, je leur revenais du côté divin, unie à Jésus-Christ dans sa mission pour les hommes. »

Toutes les âmes ne pénétraient pas le secret d'un tel don, lorsqu'elles approchaient de Mère Thérèse-Emmanuel. Mais aujourd'hui qu'il nous est révélé, qui ne reconnaît le foyer dont on sentait

les divines ardeurs ? Parmi celles qui sont venues chercher près de la sainte Mère une parole de lumière ou de consolation, en est-il une seule qui n'ait trouvé un être toujours livré, donnant son temps, sa peine, son dévouement, avec une patience et un respect vraiment surnaturels ?... Oh ! comme on sentait l'action de Dieu passant librement à travers une créature humaine devenue hostie pour mieux communiquer Jésus-Christ ! Comme elle réalisait la devise que devait lui donner plus tard Mgr Gay : *Esto donum Deo, ut sis donum Dei*<sup>82</sup>.

Nous avons vu avec quel respect la Mère Marie-Eugénie suivait sa chère assistante et s'appliquait à la soutenir dans ses voies saintes, mais rudes, par lesquelles il plaisait à Dieu de la conduire ; mais elle s'inquiétait avec raison de n'avoir pas pour cette âme le secours plus puissant du sacerdoce et cherchait un prêtre éclairé que les voies mystiques n'effrayeraient pas, et qui voudrait bien se charger de sa direction. Lorsque l'abbé d'Alzon vint à Paris en 1845, elle engagea sœur Thérèse-Emmanuel à s'ouvrir entièrement à lui. Ce désir fut un ordre pour la fervente religieuse.

Pendant la retraite qu'il prêcha aux Sœurs à la fin de mai, le Père s'occupa donc tout spécialement de cette âme d'élite ; il lui fit rendre compte de ce qu'elle recevait de Dieu pendant l'oraison, et de ce qu'elle éprouvait d'effrayante opposition en dehors de ces moments. « J'ai parfois dans l'âme, dit-elle, à travers la soumission aveugle et forcée à ce que l'on me dit, une moquerie mordante contre moi-même. Il n'y a pas d'incrédule sachant ce qui se passe en moi qui poursuivrait ces choses avec plus de sarcasme que ma raison ne le fait. » Cependant, comme le dernier mot reste toujours au surnaturel, le directeur conclut du caractère des grâces reçues à leur principe divin, et dès lors à l'obligation de s'y conformer avec une entière obéissance. Sous cette parole de l'autorité, les flots de la tentation s'apaisent et la grâce affirme sa victoire par les résolutions suivantes :

« 31 mai 1845.

« Je m'offre à Jésus-Christ et je me mets entre ses mains comme le pain qui est mis entre les mains du prêtre pour le sacrifice. J'y veux rester pour devenir, sous son opération, ce que Jésus voudra. Je veux pratiquer l'amour de Jésus crucifié, le choisissant dans cet état et me donnant pleinement à lui pour être crucifiée.

« Je m'appliquerai à être au milieu des novices comme Jésus-Christ avant sa passion, leur donnant l'exemple en toutes choses, me souvenant qu'il est dit de lui : *Cœpit facere et docere*. Être dans ma charge animée du zèle des âmes, disposée à faire tous les sacrifices jusqu'au plus terrible, pour une seule, la voyant rachetée par le sang de Jésus Christ. Dans la pratique de tous les jours, m'abaissant sous chaque âme dans mes rapports avec elle, comme sa servante et sa victime, me faisant, par excessif amour, plus petite qu'elle, afin de l'élever à Dieu.

« Foi et obéissance pour mes vues d'oraison, – obéissance comme religieuse avec notre Mère. »

Sœur Thérèse-Emmanuel eut encore, pendant quelque temps, des rapports de direction avec le Père d'Alzon ; ses conseils l'éclairaient et lui faisaient du bien, mais elle n'y trouvait pas la même grâce que la Mère Marie-Eugénie. Ces deux âmes, si unies, étaient conduites par des voies différentes. Sœur Thérèse-Emmanuel, toujours seule dans la sienne, attendra encore longtemps le guide que Dieu lui réserve, celui qui doit non seulement la soutenir et affermir ses pas, mais marcher lui-même dans la même voie et recevoir d'elle lumière et soutien. Nous n'avons pas besoin de nommer Mgr Gay.

En attendant, notre chère contemplative, ne trouvant jamais qu'un secours momentané dans les avis qu'elle avait reçus jusqu'alors, ne se portait pas d'elle-même à les demander ; mais, sur le désir

<sup>82</sup> . « Sois un don pour Dieu, pour être un don de Dieu. »

de sa supérieure, elle écrivit encore au Père d'Alzon au commencement de l'année 1846, pour lui parler de son âme, et elle en reçut cette réponse qui semble dictée par l'esprit de Dieu.

« Nîmes, 21 janvier 1846.

« J'ai reçu votre lettre hier soir, ma chère fille, et j'ai voulu dire la messe à votre intention avant d'y répondre, afin de trouver auprès de Notre-Seigneur les lumières dont j'ai besoin pour vous parler d'une manière qui satisfasse votre âme. Je crois entrer entièrement dans votre pensée lorsque vous me demandez une *sanction d'Église* ; aussi, laissant à part la question d'affection paternelle dont vous ne doutez pas, je vais vous parler avec toute l'autorité que vous m'avez donnée et que j'ai consentie à prendre à votre égard.

« Je ne sais si, moi aussi, je m'abuse, ma chère fille ; mais rien ne me semble plus clair que votre état. J'y vois deux éléments bien distincts et dont la lutte, par moments, établit précisément la souffrance ou une partie des souffrances que vous éprouvez, car il faut distinguer à cet égard. Que Dieu agisse en vous, cela m'est évident, ce n'est pas votre imagination. Si vos enlèvements devaient être attribués à votre exaltation personnelle, vous aimeriez à vous en entretenir, et les souffrances, les dégoûts que vous éprouvez en ce moment me paraissent prouver que cet état ne peut venir de votre propre fond, puisque vous m'avouez que quand l'extase vient vous n'en êtes pas maîtresse, et que, par votre disposition naturelle, vous êtes tentée d'incrédulité par rapport à la cause, et détournée ensuite d'en accepter les conséquences pratiques. Ce n'est pas non plus le démon qui produit ces effets pour une foule de raisons qu'il est inutile d'énumérer. Dès lors il ne reste plus que Dieu, dont j'aperçois, il me semble, l'action bien distincte à divers caractères :

« 1° L'enlèvement vous prend, que vous le vouliez ou non.

« 2° Dans cet état, vous allez où l'on vous pousse, sans que votre volonté y soit pour rien.

« 3° Les impressions sont toutes bonnes et très dignes de Dieu.

« 4° Vous distinguez à merveille ce qui vous est demandé et ce que vous choisiriez si vous agissiez naturellement ; d'où je conclus, du fait même et des caractères qu'il présente, à son principe divin.

« Une fois que nous avons appris que le principe du ravissement est divin, le reste coule de soi. Vous devez accepter les souffrances qui vous sont envoyées, toutefois en distinguant bien, ainsi que je viens de le faire, entre ce que Dieu vous imprime et ce que vous y mettez par votre propre faute. Ce qui est le résultat de votre incrédulité, de vos doutes, de votre lâcheté à vous porter à ce que Dieu vous demande, est de vous ; ces souffrances sont sans mérite, me pardonnerez-vous de vous dire qu'elles sont coupables ? Ce sont les angoisses de Jonas jeté au fond de la mer pour avoir refusé d'aller où Dieu le voulait envoyer. Sur cette partie de votre état, je crois devoir me montrer sévère, parce que je crois que c'est le point par lequel vous résistez au Saint-Esprit.

« Mais tout dans vos souffrances a-t-il ce caractère ? Évidemment non. Puisque Dieu vous attire à ses mystères douloureux, il est certain que vous devez souffrir et beaucoup souffrir ; mais ces douleurs qui résultent de l'impression divine ont un très grand mérite, si vous le voulez, mérite qui se compose de ce que Notre-Seigneur met en nous et de notre adhésion à cette action divine.

« Maintenant vous me demanderez si l'une des causes de vos souffrances étant l'incrédulité même à l'égard des impressions que vous recevez, vous avez quelque chose à faire pour bannir cette incrédulité de votre âme ? À cet égard, ma chère fille, je suis tout à fait embarrassé ; car si Notre-Seigneur veut vous éprouver par l'incrédulité même, ce qui se comprend très bien, vous n'avez que deux partis à prendre ou plutôt qu'un seul, qui implique deux conditions :

« La première, de vous établir dans une volonté très générale et très absolue de vous perdre dans la volonté de Dieu, en acceptant tout ce qu'il lui plaira et vous offrant de vous-même avec toute la générosité possible à ses coups, pour être *fille de douleurs avec Jésus-Christ*. La seconde, de vous en rapporter filialement pour le cas particulier de votre état présent à la direction et à l'autorité de votre Père et de votre Mère.

« Or, si ces dispositions sont en vous, et si vous êtes résolue à être généreuse pour tout envers Dieu et à accepter ma décision, je vous forcerai autant que j'en suis capable : 1° à accepter les enlèvements comme venant de Dieu ; 2° à vivre conformément à ces grâces ; 3° à bannir autant qu'il dépendra de vous toute incrédulité ; 4° à sortir de la vie naturelle pour vous constituer dans la vie surnaturelle où vous appelle Notre-Seigneur ; 5° à examiner si, dans cet état d'agonie, il n'y a pas un point par lequel vous avez une paix imperceptible. C'est le seul point sur lequel je ne trouve pas de renseignements assez positifs dans votre lettre. Il me semble que par moments la paix doit être entièrement bannie de votre âme, et que cependant quelque chose en vous, qui n'est pas vous, doit vous dire qu'il en doit être ainsi. Quand vous n'auriez cette impression qu'au moment de l'extase, dût-elle ensuite disparaître, cela ne ferait rien.

« Voilà ce que je voulais vous dire, et il me serait impossible de vous tenir un autre langage. Je vous le tiens avec toute l'autorité et la paternité que vous m'avez donnée sur vous. Soyez donc fidèle à Notre-Seigneur, et ne le forcez pas, par votre lâcheté, à vous punir dans sa jalousie. Mais j'espère bien mieux de vous, et, tout en vous aidant par mes pauvres prières à vous soutenir sur la croix, je suis sûr que le repos que vous donneront mes paroles vous encouragera à être victime et à vous placer vous-même sur l'autel où je vous ai immolée ce matin avec Notre-Seigneur. »

Cette lettre nous a fait dépasser la date à laquelle nous nous trouvions ; mais nous avons voulu réunir ici ce qui regarde les rapports de direction de la Mère Thérèse-Emmanuel avec le Père d'Alzon.

Avant de terminer cette troisième partie de nos annales et de quitter l'impasse des Vignes, il faut dire un mot d'une visite qu'on y reçut vers la fin de l'été 1845, et qui fut regardée comme une grâce pour la Congrégation.

La Mère Macrine, supérieure des Basiliennes polonaises persécutées pour la foi, s'était réfugiée à Paris. Elle vint demander un asile à la supérieure de l'Assomption, alors en relation avec le Père Jérôme et autres prêtres polonais venus en France pour chercher un abri contre la persécution. Écoutons cette page qui semble extraite des Actes des martyrs des premiers siècles de l'Église. C'est la Mère Marie-Eugénie de Jésus qui écrit au Père d'Alzon, le 17 septembre 1845 :

« La pauvre religieuse polonaise que nous avons ici nous édifie beaucoup. Elle est simple, gaie, naïve – presque comme sœur Marie- Louise, – et cependant c'est une bonne vieille de soixante et un ans, qui a porté pendant sept ans le poids de la plus horrible persécution.

« Elle était abbesse et a vu mourir presque toutes ses Sœurs dans les plus cruelles tortures. De trente-huit qu'elles étaient, quatre seulement ont fui, sept ou huit restent impotentes entre les mains des Russes, tout le reste est mort. On a arraché les yeux à huit, on en a noyé trois dans un supplice qu'on leur a fait subir à toutes bien des fois ; il consistait à les plonger dans l'eau et à les en retirer alternativement, leur demandant, à chaque intervalle, si elles voulaient embrasser le schisme. Deux fois par semaine, on les frappait cruellement à coups de bâton.

« C'étaient surtout leur évêque apostat et leur ancien confesseur qui les persécutaient. On employait la ruse aussi bien que la violence, et toutes persévéraient cependant avec force et avec joie dans leur attachement à l'Église.

« La conversation n'est pas facile avec la bonne Mère, qui ne sait que quelques mots d'allemand ; mais nos malentendus mêmes l'amuse beaucoup, et c'est quelque chose d'étonnant que cette simplicité et cette joie enfantine dans une âme tant éprouvée et si forte en face des persécuteurs. Sa présence est le grand événement de notre vie actuelle. »

Après le départ de la Mère Macrine pour Rome, la supérieure de l'Assomption écrit de nouveau (2 décembre 1845) :

« On dit que le Pape fait les préparatifs les plus brillants pour recevoir l'empereur Nicolas. Nous qui avons vu sa victime de si près, nous éprouvons à cette pensée une tristesse qui ne sera que trop partagée par tout ce qui, dans l'Eglise catholique, porte un cœur d'homme. Ce n'est pas une réception, mais une leçon que le Pape prépare sans doute ; car, en face des pauvres martyrs elles-mêmes, oserait-on honorer le bourreau ? »

La Mère avait raison de ne pas accueillir, avec trop de crédulité, les bruits qui couraient à ce moment ; on sait la leçon terrible que Grégoire XVI donna au czar, lors de son audience.

« Je vous dirai, ajoutait la supérieure, que lorsque la pauvre Russe polonaise a vu le Pape, elle s'est, à la fin de sa visite, jetée à ses genoux, déclarant qu'elle ne se relèverait pas qu'elle n'eût obtenu ce qu'elle voulait demander. C'était un jubilé en faveur de la Pologne. « Mais vous n'en avez pas besoin, dit le Pape ; le sang des martyrs crie vers Notre-Seigneur. »

« – Il est vrai, reprit la Mère ; mais, si le sang des martyrs est écouté de Notre-Seigneur, il doit l'être aussi du Vicaire de Notre-Seigneur. »

« Elle parla au Saint-Père avec une énergie admirable. Celui-ci lui disait que jamais il n'avait ouvert la bouche sans rendre la persécution plus violente. « Mieux vaut, lui répondit-elle, la violence de la persécution que la conviction où sont les Polonais que le Pape les abandonne. » Et toujours elle ajoutait qu'elle ne parlait pas d'elle-même, mais qu'il daignât peser les paroles qu'elle osait lui adresser, parce qu'elle croyait que Dieu les lui avait dictées. Le Pape sait, d'ailleurs, ce qu'il convient de faire et n'a pas de leçon à recevoir.

« Cette femme a une âme bien forte et bien humble, c'est une vraie sainte, et je crois que Dieu nous a accordé une grande grâce en permettant qu'elle s'arrêtât chez nous. Croyez-vous qu'avec toutes ses souffrances et les douleurs sans nombre que le martyre lui a laissées, elle s'était encore procuré une chaîne de fer qu'elle a portée continuellement durant tout son séjour ici ! »

Les souvenirs que l'Assomption conservera de la pauvre maison de l'impasse des Vignes nous semblent dignement couronnés par cette visite des religieuses martyres.

# **QUATRIÈME PARTIE**

## **L'ASSOMPTION À CHAILLOT**



## CHAPITRE I

### LA MAISON DE CHAILLOT.

Nous entrons dans une nouvelle phase de la vie de l'Assomption. C'est à Chaillot que nous allons voir la Congrégation prendre son véritable développement.

L'augmentation des élèves du pensionnat nous forçait de quitter l'impasse des Vignes, la maison étant trop petite et trop éloignée du centre. M. de Franchessin, devenu le conseil de notre Mère pour les affaires, et qui était très entendu dans ces sortes de questions, lui proposa d'acheter, rue de Chaillot, près des Champs-Élysées, une belle propriété avec maison et jardin. Il pensait avec raison que, dans ce quartier fort à la mode, le terrain ne tarderait pas à prendre une grande valeur, et qu'il fallait profiter de l'occasion.

La Mère Marie-Eugénie visita la propriété, fut ravie de la situation et du jardin admirablement dessiné et planté d'arbres superbes. C'était un immeuble de trois hectares, cédé pour deux cent cinquante mille francs. Ce chiffre pouvait effrayer une Congrégation encore si pauvre ; mais M. de Franchessin et l'abbé d'Alzon se chargeaient d'aider à trouver des emprunts. La maison était insuffisante, il fallut l'agrandir. On fit bâtir une chapelle et un dortoir pour les élèves ; plus tard on dut construire un pensionnat tout entier. Pour le moment, la communauté ne perdait rien des habitudes de pauvreté de ses premiers jours. Les plus belles pièces étant cédées aux enfants, les Sœurs étaient fort mal logées, et la maison était assez inconmode pour donner lieu à bien des mortifications ; les détails que nous allons lire nous fourniront, du reste, quelques preuves de cette exquise pauvreté si chère à nos premières Mères.

Un grave accident vint compliquer les choses. Sœur Marie-Gonzague était souffrante depuis quelque temps, lorsque vers la fin de septembre une fièvre typhoïde se déclara tout à coup. C'était le moment fixé pour le déménagement. On le retarda, dans l'espoir d'une amélioration dans l'état de la malade ; mais le mal ne fit que s'aggraver et donna les plus vives inquiétudes : « Le docteur que nous avait donné M. Combalot était un très honnête homme, dit sœur Marie-Thérèse ; mais c'était le plus mauvais médecin du monde, et il laissait notre chère Sœur s'en aller tout droit dans l'éternité. C'est alors que nous prîmes le bon M. Gouraud<sup>83</sup>, excellent médecin, qui venait chez nous depuis quelque temps soigner les demoiselles de Roth. Quand il vit sœur Marie-Gonzague, il fut tout effrayé, et dit à notre Mère qu'il craignait qu'elle ne fût perdue. Il ajouta qu'il allait tenter un traitement énergique, mais que l'état de la malade était assez grave pour la faire administrer auparavant. Notre aumônier étant absent, M. l'abbé Blanc fut appelé, et nous témoigna dans cette circonstance beaucoup de sympathie et de dévouement. »

Les vacances avançaient ; notre propriétaire se montrait fort pressé d'avoir sa maison, et il était impossible de transporter sœur Marie-Gonzague. Notre Mère se décida alors à envoyer sœur

---

<sup>83</sup> . Le docteur Gouraud est le grand-père du jeune capitaine Gouraud, le vainqueur de Samory, devenu célèbre dans la conquête du Soudan.

Thérèse-Emmanuel à Chaillot avec deux Sœurs converses pour préparer tout ce qui était nécessaire. Elle-même resta à l'impasse des Vignes auprès de sa chère malade, s'occupant de faire partir les meubles et d'envoyer les unes après les autres les Sœurs de la communauté. Quelques mots écrits à la hâte, sans date, sans signature, sur des bouts de papier jaunis par le temps, nous montrent quelle était sa sollicitude et les détails dans lesquels elle entrait pour l'organisation de la maison et l'observance de la sainte pauvreté. Citons seulement quelques fragments :

« Chère Sœur, je ne pourrai pas aller demain à Chaillot, parce qu'on doit m'amener trois petites Sénégalaises. Je me hâte donc de vous répondre qu'on pourrait mettre l'antichambre du second en blanc et gris clair, ou bien en blanc et jaune, comme le reste de la maison ; mais il me semble que deux gris, ou bien blanc et gris, resteraient plus propres et réussiraient mieux à la colle. M. Gouraud sort d'ici ; il trouve sœur Marie-Gonzague bien malade, cependant pas en danger. Si les choses tournaient mal, il y aurait toujours plusieurs jours avant le danger ; mais on peut espérer de l'en tirer. Priez et faites prier. »

« ... Je ne sais pas si on peut démonter la table de la lingerie sans la gâter. Ce sont les longues tables qu'il faut mettre au noviciat et à la salle de communauté, les autres à la classe provisoirement. La grande table ronde au réfectoire des enfants, si elle n'est pas ailleurs... L'armoire s'ouvrant par le milieu ôtera tout le jour pour chercher les souliers. Mieux vaut mille fois la porte s'ouvrant de l'autre côté de la fenêtre, de manière à laisser tout le jour dans l'armoire. Quant à la partie ne s'ouvrant pas, ce serait le désordre même. »

Autre fragment qui indique les préoccupations de la Mère au sujet de la pauvreté et de l'office qui n'a pas été un instant interrompu, malgré les fatigues du déménagement et les soucis d'une maladie si grave :

« ... Toutes les paillasses que je vous ai envoyées sont à vider dans le grenier de la vache, afin de ne pas perdre la paille ; nous n'en avons plus ici que juste pour coucher. Ce serait trop d'embarras de les laver et de les refaire ; vous pourriez donc me les renvoyer, car il me serait difficile de vous donner des Sœurs, excepté sœur Marie-Cécile qui ne serait pas une grande aide et qui est d'ailleurs nécessaire ici pour l'office... »

« ... Nous mettrons nous-mêmes les planches et les clous à la cuisine, ce n'est pas compris. — Faites arracher papier et tenture à la lingerie ; gardez la cheminée, elle nous évitera plus tard d'en acheter une. »

La Mère se décide cependant à transporter la récitation de l'office à Chaillot, afin de pouvoir y envoyer les novices : « Je crains de ne pouvoir vous donner des Sœurs converses, à cause de l'ouvrage qu'il y a ici à rentrer les légumes ; je me déferais plutôt des Sœurs de chœur, et ce serait à Chaillot qu'on dirait l'office. »

Sœur Thérèse-Emmanuel avait demandé la permission de revenir passer quelques heures à l'impasse des Vignes pour voir la chère malade qui préoccupait tous les cœurs. Notre Mère lui répond :

« Sœur Marie-Gonzague est dans l'état de fatigue qui annonce un mieux. Elle ne doit pas parler, mais rester dans un grand calme ; il vaut peut-être autant ne pas lui causer d'émotion. C'est ce qui m'empêche moi-même d'aller à Chaillot ; j'espère cependant aller vous voir lundi. »

La maladie avait des alternatives de mieux et de plus mal, et la Mère Marie-Eugénie restait inquiète. Elle aimait tendrement sœur Marie-Gonzague, appréciait sa loyauté, son bon sens, son dévouement à toute épreuve : la perdre eût été un immense chagrin pour la supérieure, et un malheur pour la communauté.

Cependant c'était le moment de la rentrée ; les élèves arrivaient l'une après l'autre : « Chère Sœur, écrit notre Mère, je suis obligée de vous envoyer les enfants aujourd'hui, parce que, ne pouvant avoir tous les jours des voitures de déménagement, il me faut profiter de celles-ci. Je sens que cela va vous déranger. Sœur Marie-Augustine arrivera ce soir avec les enfants. Mettez-les sur les paillasses faites pour nous. Vous mettrez nos Sœurs au troisième dans les chambres non nettoyées, sur les paillasses que je vais vous envoyer...

« Sœur Marie-Gonzague est toujours bien souffrante. On dit que la fièvre diminue, et pourtant je ne suis pas rassurée. Je ne pourrai donc pas aller à Chaillot demain soir ; s'il y avait du danger, je vous ferais revenir. »

L'état inquiétant de la malade était une raison de plus pour envoyer les enfants à Chaillot ; mais sœur Marie-Augustine, qui les accompagnait, s'inquiétait de l'insuffisance de leur installation. Elle s'agitait beaucoup, comptant les élèves présentes, celles qui devaient venir, et ne voyant rien de prêt pour les recevoir. De son côté, la pauvre Mère, brisée par les angoisses d'une maladie si grave et obligée de s'occuper de tous les détails, demandait qu'on lui laissât un peu de temps :

« Ayons la paix sur les trois Sénégalaises, écrit-elle à sœur Thérèse-Emmanuel ; elles ne sont pas là, et les trois autres que vous nommez ne font que remplacer les enfants parties. Jusqu'aux froids nous avons assez de couvertures, donnez des vôtres. Nous attendons des matelas du Périgord : je ne vois pas ce qui presse d'en acheter. Un peu de paix là où nous pouvons l'avoir est d'un grand prix à l'heure qu'il est. Mais ceci est pour vous seule. »

Toute la communauté s'était donc transportée à Chaillot. Il ne resta auprès de la malade que son infirmière, sœur Marie-Thérèse, et deux Sœurs converses : sœur Marie-Colette pour faire la cuisine, et sœur Marie-Véronique pour garder la porte. Notre Mère, qui avait été à la fin obligée de partir, revenait tous les soirs à l'impasse des Vignes, ne voulant pas laisser sœur Marie-Gonzague sans elle pendant la nuit.

Les notes de l'infirmière nous racontent une aventure assez tragique qui eut lieu à ce moment :

« Un dimanche soir, sœur Marie-Gonzague se trouva beaucoup plus souffrante. M. Gouraud, dans sa visite du matin, avait promis de revenir ; il était tard, et je descendis à la cuisine auprès de sœur Marie-Colette pour voir s'il n'arrivait pas. J'étais là depuis un instant, lorsque j'entendis quelqu'un à la porte du petit passage qui conduisait dans la maison ; je crus que c'était le docteur. Je m'élance vers cette porte, qui était vitrée, et j'allais l'ouvrir, lorsque, regardant par les carreaux, je vois un homme tout déguenillé, couvert de sang, les cheveux hérissés.

« Quand je le vis ainsi, je ne doutai pas qu'il n'eût assassiné la sœur de la porte pour venir jusqu'à nous. Il me dit d'un air hagard : « Ma sœur, ouvrez-moi, je vous prie ; je suis un pauvre voyageur qui demande à être remis dans sa route. » Je lui répondis que j'allais lui ouvrir, et, partant bien vite, je fus chez la malade faire signe à notre Mère de sortir, et je lui racontai ce qui se passait. Elle me dit : « Je vais m'enfermer par ici ; tâchez de repasser et de vous enfermer de l'autre côté. » Je fis ce qui m'avait été dit : je repassai devant cet homme, qui me criait toujours de lui ouvrir ; je lui fis la même réponse que la première fois. Nous nous enfermâmes, sœur Marie-Colette et moi, regardant si nous pourrions appeler quelqu'un ; nous ne vîmes personne, parce que c'était dimanche et très tard. Nous voulûmes voir s'il nous serait possible de descendre par les fenêtres pour appeler du secours ; mais nous nous serions tuées mille fois.

« Comme nous étions à nous demander ce que nous pourrions faire, nous entendîmes du bruit. Sœur Marie-Véronique n'avait pas perdu la tête ; lorsque cet homme en entrant l'avait poussée jusqu'à la renverser, il avait dit : « Ah ! je trouve une bonne occasion, j'en profiterai. » Aussitôt elle

était sortie pour aller chercher un agent de police, et, fort heureusement, elle ne tarda pas à en trouver un. Il arriva et se saisit de l'homme, juste au moment où celui-ci essayait d'entrer chez nous. D'un seul coup de poing, il pouvait renverser cette fameuse porte vitrée qui ne tenait à rien.

« M. Gouraud arriva à ce moment. Il nous demanda ce qui s'était passé, et fut terrifié lorsqu'il apprit le danger que nous avions couru. Depuis, il avait pour nous les plus grandes craintes. Il faut bien dire, conclut tranquillement sœur Marie-Thérèse, que notre maison était aussi isolée que possible, et nos plus proches voisins n'étaient pas faits pour nous rassurer. » Malgré cela, on n'avait pas peur à l'impasse des Vignes : la jeunesse ignore le danger, et les âmes religieuses, qui sont les enfants de la Providence, comptent sur elle pour les garder.

Sœur Marie-Thérèse ne tarit pas sur les soins du bon docteur : « M. Gouraud soigna notre chère sœur avec une grande habileté et une bonté plus grande encore. C'eût été sa fille qu'il n'y eût pas mis plus de cœur. Je crois que ce fut vers la fin d'octobre que sœur Marie-Gonzague put être transportée à Chaillot, et encore avec bien des difficultés. On l'étendit dans une voiture, et elle fut si fatiguée qu'elle en eut le délire pendant toute la nuit. »

Suit un mot assez joli sur la pauvreté de l'impasse des Vignes : « Lorsque nous avons fait notre déménagement, les hommes chargés de tout transporter avaient trouvé nos meubles bien peu élégants et disaient que *c'était la boutique à deux sous*. Ils se figuraient que nous réservions dans la chambre de la malade ce que nous avions de plus beau ; aussi furent-ils grandement étonnés lorsqu'ils y entrèrent pour prendre les meubles qui s'y trouvaient. En voyant deux mauvais lits, deux chaises, pas de fauteuil, ils dirent encore plus que c'était un déménagement à deux sous. »

Sœur Marie-Gonzague ne tarda pas à se remettre, et l'installation à Chaillot fut enfin terminée. « Nous étions encore plus mal logées qu'à l'impasse des Vignes, » continue sœur Marie-Thérèse, dont nous aimons à suivre les notes, parce que nous y trouvons la vraie couleur locale de ces premiers temps. La bonne Mère n'embellit pas ces descriptions :

« La maison est peut-être moins laide que celle de l'impasse des Vignes ; mais les religieuses ayant dû céder ce qu'il y avait de mieux aux élèves, nous étions les unes sur les autres. Il y avait une grande pièce où le plafond était si bas, qu'on pouvait le toucher avec la main ; cela nous servait de dortoir et d'infirmerie. On peut bien dire que c'était comme l'arche de Noé : il y avait des Sœurs converses et des Sœurs de chœur, des malades et des bien portantes. On l'appelait le dortoir jaune, parce que nous avions fini par faire des espèces de cellules avec des rideaux de cette couleur, afin d'être un peu plus chez nous. Notre Mère et Mère Thérèse-Emmanuel y ont couché longtemps.

« Notre réfectoire était en bas, dans les caves, aussi noir et aussi laid que possible. Bien des postulantes ont reculé devant ce réfectoire si triste ; mais ce n'étaient pas des vocations solides, nous ne les avons pas regrettées. »

Nos premières Mères avaient raison, il fallait établir sur la pauvreté les fondements de la Congrégation ; les postulantes qui ne le comprenaient pas faisaient bien de se retirer. Les vocations plus surnaturelles, mieux affirmées, trouvaient au contraire dans cette pauvreté sensible et parfois douloureuse je ne sais quel charme inconnu : c'était l'union au mystère de Bethléem et de la crèche ; loin de se plaindre, elles y goûtaient la vraie joie.

« Maison bénie, s'écrit l'une des heureuses Sœurs du noviciat de Chaillot<sup>84</sup>, maison si pauvre, si inconfortable, si dénuée de tout ce qui flatte les sens et plaît à l'orgueil humain ! Là, on mettait en pratique cette parole de la règle de saint-Augustin : Il vaut mieux avoir moins de besoins que d'avoir plus de choses. Les âmes semblaient ne respirer que du côté du ciel ; la terre avec ses vanités et ses

<sup>84</sup> . Mère Marie-Walburge, entrée un peu plus tard.

joies était foulée aux pieds. Chaque sœur s'efforçait de se passer de ce qui n'était pas absolument nécessaire et d'entrer dans cet esprit de détachement qui convient si bien aux filles de l'Assomption.

« Mais, dans cette vie de pauvreté, quelle animation et quelle joie ! quels bons éclats de rire résonnaient pendant les récréations dans les salles basses et sombres de la vieille maison ! Comme on dormait bien sur son lit de paille, dans ce dortoir jaune, ou dans ces galetas transformés en cellules, ou même au belvédère où le vent entraînait de tous les côtés ! Nous étions heureuses et fières de notre sainte pauvreté qui rappelait si bien Bethléem : là était le secret de notre bonheur.

« L'Assomption était alors dans son printemps. C'était vraiment le jardin fermé de l'Époux, où germaient les fleurs les plus parfumées et les fruits les plus doux. Celles qui n'ont pas connu le couvent de Chaillot peuvent difficilement se rendre compte de ce qu'était la communauté d'alors. Dans ce bon vieux temps, toutes les religieuses étaient jeunes, pleines d'entrain et de vie. Les Mères les plus vénérables n'avaient pas trente ans et rayonnaient de grâce et de beauté ; aussi disait-on malicieusement dans le monde qu'il fallait avoir de l'esprit, être jeune et jolie pour entrer à l'Assomption.

« Là, notre chère Mère gouvernait son petit royaume avec l'autorité d'une reine et la tendresse d'une mère. C'était elle qui donnait l'impulsion à tout ce qui se faisait dans la maison. L'obéissance était simple, facile et joyeuse. En cela, comme en tout le reste, Mère Thérèse-Emmanuel était notre modèle. Sa filiale affection pour notre Mère a duré autant que sa vie, et a conservé jusqu'à la fin la fraîcheur des premiers jours. C'était le lien secret de tous les cœurs. L'Assomption formait une vraie famille tendrement unie ; les personnes qui avaient des rapports avec nous s'étonnaient de cette union et disaient : « Elles semblent n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. » Et, en vérité, on peut dire que dans les orages et les difficultés du commencement, ce qui a sauvé notre petite barque, c'est l'amour mutuel des premières Sœurs et leur entière confiance en notre Mère. Notre-Seigneur ne lui avait-il pas donné grâce et lumière pour l'établissement de notre Congrégation ? Nous voyons dans chacun de ses ordres, ou même dans ses moindres désirs, l'expression de la volonté de Dieu. »

L'admiration des religieuses de l'Assomption pour leur Mère était partagée par les personnes du monde et par les hommes éminents que nous avons déjà vus en relation avec la Mère Eugénie de Jésus. On ne pouvait causer une heure avec elle sans être sous le charme de cet esprit supérieur qui éclairait toutes les questions, de ce cœur maternel qui comprenait toutes les souffrances. C'est sans doute ce qui nous a valu la confiance des familles, et a si vite amené le développement du pensionnat.

Il faut ajouter que si la maison de Chaillot était laide, elle était merveilleusement située ; le jardin était ravissant avec ses grands arbres, ses vertes pelouses, et cette allée ombragée qu'on appelait « l'allée solitaire », toute parfumée de l'odeur des lilas aux premiers jours du printemps. Une statue de pierre du moyen âge : la Vierge portant l'Enfant-Jésus dans ses bras, était posée dans une niche, sur la façade, du côté du jardin. Notre-Dame était là pour bénir Sœurs et enfants, et le couvent tout entier était placé sous sa garde.

La pauvreté ne nuit pas au développement des œuvres ; au contraire, Dieu la bénit. Cette maison de Chaillot devait recevoir des grâces toutes particulières : des postulantes d'une vraie valeur vont nous arriver, le pensionnat va se développer d'une manière inattendue et fort brillante ; d'admirables chrétiennes, de saintes religieuses sortiront de ce groupe choisi des élèves de Chaillot.

Les amis de l'Assomption sentaient qu'une ère nouvelle commençait, et s'empressaient d'envoyer leurs félicitations à la fondatrice. Mgr de Hercé, dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps, mais qui continuait à s'intéresser à la mère Marie-Eugénie et à son œuvre, lui écrivait vers cette époque :

« Le bon missionnaire qui m'est venu de votre part m'a fait un vrai plaisir en me disant que votre santé se soutenait, que votre maison était florissante et que le nombre de vos élèves augmentait. Votre habitation près des Champs-Élysées sera un bienfait pour les familles de ce quartier si brillant : votre simplicité leur présentera un touchant contraste et, votre aimable esprit les engagera à vous confier leurs enfants. Le luxe est une plaie de nos jours, mais vous savez de combien de ménagements il faut user pour montrer les vrais biens à ces pauvres aveugles. Votre générosité, votre mépris pour les richesses et votre amour pour la pauvreté leur montreront que vous portez dans votre cœur un trésor bien supérieur à ceux de la terre et élèveront leurs regards vers la beauté éternelle.

« Ce sera un bonheur pour moi, ma chère fille, de recevoir de vos nouvelles et de vous adresser quelques lignes d'un tendre souvenir. Si jamais mon étoile me conduit à Paris, je serai heureux d'aller vous offrir mes hommages de vive voix et m'entretenir de tout le bien que vous faites et que vous préparez pour l'avenir. J'ai demandé au Seigneur qu'il bénît votre maison et accordât à votre cœur, déjà si riche, les dons de son amour. Lundi, à sept heures, j'offrirai le saint sacrifice spécialement pour vous, ma bonne Mère, pour tout ce qui vous est cher et tout ce que vous avez aimé.

« Je suis heureux de vous renouveler l'hommage de tous les sentiments de respect, d'attachement que mon cœur vous a voués dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, et avec lesquels je suis votre humble serviteur, tendre ami et affectionné père.

« J. FRANÇOIS, Év. de Nantes. »

Dans une autre lettre, Mgr de Hercé disait fort aimablement :

« Je félicite ma cousine de vous avoir choisie pour vous confier sa fille ; je lui porte un tendre intérêt, et je connais trop votre sollicitude maternelle pour toutes les enfants dont vous vous chargez, pour vous la recommander plus particulièrement. »

De son côté, M. l'abbé Pion, que nous avons vu à la Côte-Saint-André si paternellement dévoué à notre Mère, ne restait pas indifférent à ce qui pouvait amener un développement pour son œuvre. Il lui écrivait :

« Ma très honorée Mère,

« Bien grande a été ma joie à la vue de votre lettre, que tout de suite j'ai connue me venir de votre main. J'allais enfin connaître le lieu de votre résidence, car il y a plus d'un an que je savais que vous deviez changer de local et que je vous y croyais établies. J'allais sans doute recevoir des reproches ; mais, au moins, j'apprendrais de vos nouvelles. Ainsi disposé, je vous ai trouvée excellente en vous lisant d'un bout à l'autre. Je vous remercie bien de votre bon souvenir et vous assure que je porte un vif intérêt à votre personne, à votre Congrégation et à sa prospérité.

« Je vous félicite d'avoir trouvé un local aussi favorable que vous me le dites et de toutes les bénédictions que vous avez reçues de Dieu et des hommes. Vous aviez semé dans les angoisses, et je vois que vous commencez à moissonner dans l'allégresse. *Euntes, ibant et flebant, mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*<sup>85</sup>. »

La suite de la lettre contient des nouvelles des religieuses de la Côte-Saint-André, des détails sur la mort de sœur Marie-Caroline, que notre Mère avait tant aimée, et aussi des réflexions un peu malicieuses sur l'abbé Combalot, qui prêchait en ce moment à Lyon. « Il a prêché l'Avent à

<sup>85</sup> . « En allant, ils vont en pleurant, portant leurs semences ; retournant, ils viennent en chantant, ils rapportent leurs gerbes » (Ps 125, 6).

Grenoble, où il a eu du succès, dit l'abbé Pion. Son imagination est toujours aussi ardente, son cœur bon et sa tête vive. Il fait des livres, il écrit au roi pour lui donner des conseils, à M. de Salvandy et à M. le ministre des cultes pour leur désigner les candidats aux évêchés vacants. Il a fait bâtir une jolie église gothique à Chatenay, et en même temps il voulait y fonder une Congrégation d'artistes chrétiens, peintres, sculpteurs, architectes, etc. Le tout a disparu de son imagination comme un rêve de la nuit. »

La lettre se termine ainsi : « Connaître, faire connaître Jésus-Christ et son Père qui l'a envoyé c'est tout. Vous travaillez à faire connaître et aimer Jésus-Christ. Je désire bien que ce que vous me dites se réalise... Que le nom de Dieu soit sanctifié par tous, que son royaume nous arrive à tous, voilà ce que je demande à Dieu à chaque instant. Soyons bons, soyons saints parce que le bon Dieu est bon, saint et parfait, qu'il faut être saint pour être uni à lui, et qu'il ne nous a donné tout qu'à cette fin.

« *Totus in Christo Jesu*<sup>86</sup>.

« T.PION, prêtre. »

Plus que tous les autres amis de l'Assomption, le Père d'Alzon se réjouissait de ce qui pouvait aider au développement de l'œuvre à laquelle il portait un intérêt si paternel. Il connaissait maintenant les religieuses de la Congrégation, toutes lui avaient témoigné une grande confiance, et plus que jamais il se sentait donné à elles, pour les pousser vers la perfection.

Dès son retour à Nîmes, au mois de septembre 1845, il écrivit à la supérieure :

« Je suis arrivé hier soir, et je veux vous montrer par mon exactitude à reprendre ma correspondance du mardi combien je désire qu'elle se maintienne et me dédommage de ces bonnes et longues conversations que je remercie tous les jours Notre-Seigneur de m'avoir accordées, comme moyen de me faire mieux accomplir sa volonté. J'ai tâché de sanctifier le plus possible mon voyage et de faire en sorte que toutes mes résolutions ne s'évaporassent pas. Il me semble qu'elles sont encore assez solides ; priez bien Dieu, chère fille, qu'elles se développent toujours et que votre pauvre père ne soit pas un jour puni d'avoir voulu trop faire voir son incapacité.

« Ai-je besoin de me rappeler au souvenir de nos filles ? Dites-leur bien tout le bonheur que j'éprouve à les avoir pu connaître un peu mieux ; l'impression que me cause la responsabilité que je contracte par rapport à elles ne diminue en rien la joie que m'inspire la pensée d'être le père d'une telle famille.

« Je tâcherai de vous écrire avant les huit jours ; on ne se désaccoutume pas sans quelque peine de ne plus se voir. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il me semble que Notre-Seigneur me donne tous les jours un peu plus pour vous les sentiments de *père*, de *fil*s et de *frère*. »

Ces trois mots définissent les rapports qui venaient de s'établir entre les deux fondateurs. La correspondance de cette époque en est à chaque instant la preuve : la confiance est réciproque, les services rendus de part et d'autre sont manifestes : « Ce que je veux que vous sachiez, écrit le Père, c'est mon désir de porter le poids de vos âmes ; je sais par celui des miennes combien il est quelquefois lourd et écrasant. Mais ces mots, les vôtres et les miennes, doivent-ils subsister entre nous ? Ne m'avez-vous pas fait le père de vos filles ? Et, en me poussant à l'œuvre que j'essaye, n'avez-vous pas consenti à être la mère de mes enfants ? »

Au milieu des préoccupations de son collègue et de l'ordre à fonder, le Père n'oublie pas l'âme de sa fille : « Je vous conjure de devenir une sainte, lui écrit-il, afin que je puisse avoir la pensée que mes rapports avec vous ont été utiles devant Dieu. »

<sup>86</sup> . « Tout en Jésus-Christ. »

Bien qu'il sente la supérieure surchargée de fatigues en ce moment, il ne la ménage pas, nous le voyons par les pratiques qu'il lui impose. Il compatit cependant à ses peines au sujet des difficultés de l'installation et de la question d'argent, toujours douloureuse. Le Père regrette de ne pouvoir nous aider pour les premiers paiements de Chaillot ; mais lui-même est dans des embarras financiers de toutes sortes avec son collège, et ses parents, mécontents de ses entreprises, semblent peu disposés à lui venir en aide. Cependant il veut tâcher de trouver des fonds à titre d'emprunts.

Pour lui-même, cette question ne le trouble pas : « Je croyais, dit-il, être en déficit de près de quatre-vingt mille francs ; on m'a prouvé que je n'étais en dessous que de cinquante mille francs. C'est quelque chose. » Puis il ajoute : « Tâchons, ma chère fille, au milieu de tous ces ennuis, de nous rappeler que nous sommes faits pour gagner notre pain à la sueur de notre front, et que nous devons dès lors accepter les soucis qui découlent pour nous d'une pareille obligation, même au milieu de nos plus beaux projets de vie incorporelle... »

Presque dans chacune de ses lettres, l'abbé d'Alzon parle de sœur Marie-Gonzague, dont la maladie le préoccupe vivement : « Veuillez dire à sœur Marie-Gonzague que j'ai dit ce matin la messe pour elle. Je m'en suis rapporté à Notre-Seigneur de ce qu'il voulait lui accorder. Donnez-moi des nouvelles de cette chère enfant. »

Un autre jour : « Parlez-moi de ma bonne sœur Marie-Gonzague. Je ne puis vous dire combien je suis content de la voir prendre son mal en patience et en sainteté. C'est une bonne et chère fille dont l'âme est tout entière à ma charge, par la manière dont elle s'est confiée à moi au moment de sa profession. Dites-lui que je la conjure de se guérir au plus tôt ; qu'autrement je ne croirai plus à l'efficacité de mes prières, ce qui me ferait grand'peine. »

Puis il revient à sa fille, la Mère Marie-Eugénie ; il ne veut pas qu'elle s'arrête un instant dans le chemin de la perfection et n'accepte pas les excuses d'un déménagement et d'une installation difficile.

« Nîmes, 15 octobre 1845.

« Il me semble, chère enfant, que depuis bien longtemps vous ne m'avez pas parlé de vous. Je comprends qu'au milieu de toutes les commissions dont je vous ai surchargée, au milieu des renversements d'une maison à quitter et des encombrements d'une maison à remplir, votre pauvre âme n'ait pas le temps de se reconnaître. Vous lui demandez la permission de ne pas vous occuper d'elle. Cependant, chère fille, il me paraît que nous ne devons pas perdre de vue ce que Dieu veut de nous et ce que nous devons faire pour accomplir sa sainte volonté. Je désire donc bien vivement ce que je vous ai déjà dit, que votre changement de demeure soit pour vous un renouvellement de vie et que vous ayez la force d'entrer complètement dans cet ordre surnaturel pour lequel vous m'avez dit si souvent que vous vous sentiez faite. Oh ! ma chère enfant, réfléchissez donc à ce que Dieu demande d'une fondatrice, et puisque maintenant, que vous le veuillez ou non, il faut que vous le soyez, mettez-vous sérieusement à en acquérir les vertus.

« Adieu, chère enfant ; je remercie Dieu tous les jours de nous avoir voulu sauver l'un par l'autre. »

## CHAPITRE II

### COMMENCEMENTS DE L'ŒUVRE DU PÈRE D'ALZON, À NÎMES. – QUATRE POSTULANTES SONT ENVOYÉES PAR LUI AU NOVICIAT DE CHAILLOT.

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de notre installation à Chaillot, pour suivre la correspondance du Père d'Alzon au sujet de la fondation de son ordre. Cette question nous intéresse cependant ; elle a sa place marquée dans l'histoire de nos origines, et a trop vivement préoccupé notre Mère pour que nous puissions la passer sous silence.

Dans la pensée du Père d'Alzon, – et, il faut bien le dire aussi, dans celle de la Mère Eugénie, qui avait tant prié pour la fondation de cette œuvre, – l'Institut nouveau devait se composer d'un tiers ordre enseignant, formé de prêtres et de laïques, et d'un ordre religieux proprement dit, avec les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, auxquels s'ajouterait celui de travailler à l'extension du règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Les commencements de l'Institut seront modestes : c'est la marque des œuvres de Dieu. La Mère Marie-Eugénie les suit avec une sollicitude de mère ; tout l'intéresse dans cette Congrégation, sœur de la sienne, et qui pourrait un jour en être l'appui. Le Père sait la part qu'elle prend à ses difficultés et à ses espérances ; aussi ne craint-il pas d'entrer dans trop de détails, il la tient au courant de tout, la consulte pour les moindres choses, lui demande tous les services. On sent qu'il compte sur un dévouement absolu et s'appuie à son tour sur un cœur de *mère*, de *sœur* et de *fille*.

Le Père d'Alzon a jugé les lettres de notre Mère, à cette époque, si importantes pour sa Congrégation, qu'il en a fait un dossier à part, recommandant à ses fils de les garder précieusement, parce qu'ils trouveraient là tous les documents nécessaires à l'histoire de la fondation de leur ordre. C'est dire la part que la Mère Eugénie a prise à cette fondation, part toute d'affection, de dévouement, de maternelle sollicitude : elle ne pouvait en avoir d'autre.

Du reste, ce dévouement était connu. Quelques lettres, citées dans la vie du Père d'Alzon, nous montrent comment, soit à Nîmes, soit à Paris, on recourait à la supérieure de l'Assomption pour tout ce qui pouvait intéresser ou compromettre l'œuvre du Père. Elle-même le tenait au courant de tout ; car la situation était délicate pour le collège, avec un gouvernement jaloux du monopole universitaire et peu favorable aux institutions catholiques. De plus, les embarras financiers ne faisaient que s'accroître. « Tout nous vient à la traverse, écrit le Père ; cependant il faut tenir bon. »

C'est qu'à peine de retour à Nîmes il avait appris que les billets qu'il avait souscrits à Paris pour une œuvre religieuse allaient être protestés, par suite de la crise imprévue que traversait cette fondation. La supérieure lui écrit : « J'ai vu M. Bailly, qui s'est bien tourmenté de cette affaire... Il avait un désir désespéré de dégager votre signature. Nuls frais ne lui eussent paru trop chers pour cela. Il nous proposait de payer des intérêts à six un quart pour cent, pourvu que nous donnassions

notre garantie pour l'aider à se procurer des fonds. Je lui ai dit que je verserais pour vous cinq mille francs sans toucher le six pour cent. Ce bon M. Bailly en a été ému jusqu'aux larmes. »

Presque tous les jours M. Bailly allait chez les religieuses de l'Assomption pour traiter cette question. Il s'occupait aussi très activement avec la supérieure des professeurs ou aspirants à la vie religieuse, qu'ils cherchaient tous les deux pour l'Assomption de Nîmes.

Une autre affaire, plus désagréable encore, aurait pu avoir les plus graves conséquences pour le collège. Avant de quitter Paris, l'abbé d'Alzon avait vu M. de Salvandy, grand maître de l'université, et obtenu de lui sinon le *plein exercice*, du moins un *demi-exercice* et de nombreuses concessions. C'était déjà un succès, un pas en avant dans la campagne soutenue par les catholiques pour la liberté de l'enseignement. L'université s'en émut, les grands journaux en parlèrent, et l'*Univers* fit paraître un article très énergique, où il relève la situation de l'enseignement chrétien, et prouve que le grand et noble exemple donné par l'initiative hardie de M. d'Alzon doit être le point d'appui et comme le levier des catholiques pour défendre et faire aboutir la question de la liberté d'enseignement. M. de Salvandy, assez vertement jugé dans cet article, en fut profondément blessé. L'auteur devait être M. du Lac ; mais toute la responsabilité de l'affaire retomba sur le directeur du collège de Nîmes.

La supérieure lui écrivit le 10 novembre : « Nous avons reçu hier une longue visite de Mgr Sibour, d'Aix, qui, à titre d'ami de cœur de M. Poujoulat, a eu à me parler des intentions de M. de Salvandy relativement à l'avenir de mon cousin, que l'on veut placer à la faculté d'Aix. Tout au milieu de ses discours, dont je vous fais grâce, il m'a raconté par hasard qu'il avait trouvé M. de Salvandy fort fâché contre vous, et, comme vous le pensez bien, je me suis fait dire tout ce que j'ai pu sur ce point, afin de vous le transmettre. Or donc, M. de Salvandy était fort irrité d'un article de l'*Univers* où étaient rapportées vos conversations avec lui. Il disait que c'était une chose déloyale, et qu'il avait été au moment de retirer toutes les faveurs qu'il avait accordées ; puis il avait pensé qu'il valait mieux laisser aller les choses. Comme, pour obtenir ces détails, j'avais dit que je vous connaissais et que j'avais entendu parler de votre collège, j'ai été en mesure d'affirmer que cet article avait dû être fait contre votre gré, puisque je vous avais vu, avant votre départ, très content de M. de Salvandy. »

« Ce que Mgr Sibour vous a dit ne me surprend pas, répond l'abbé d'Alzon, mais il faut s'attendre à des mésaventures de cette espèce. Si l'on m'avait lu l'article avant de le publier, je n'en aurais pas accepté la responsabilité ; maintenant qu'il est fait, je n'en suis pas fâché. Du reste, cet article n'a rien trahi des conversations particulières. Ce qui m'a été dit était répété à Nîmes sur tous les tons par les protestants avant et après notre conversation. Si pourtant vous aviez l'occasion, par M. Cattois, de faire savoir à M. de Salvandy que je fus sur le point de réclamer contre l'article de l'*Univers*, vous me feriez plaisir. Je ne réclamai point, parce qu'il me parut meilleur de ne pas relever ce qui pouvait passer inaperçu. »

Ces lettres nous disent avec quel intérêt la Mère Marie-Eugénie suit l'œuvre qui se fait à Nîmes ; aussi le Père d'Alzon lui en raconte-t-il les moindres incidents, et ces détails sont si charmants sous sa plume, qu'il serait dommage de les trop abréger. Nous lisons ces lettres comme on les lisait dans la petite communauté de Chaillot, où la Mère et les filles, unies dans une même pensée, ne cessaient de prier pour le succès de l'œuvre naissante :

« 26 septembre 1845.

« Advienne que pourra, ce soir je veux m'en donner de vous écrire. Il faut absolument, ma chère enfant, que je cause un peu à l'aise avec vous, et non pas en courant comme je l'ai fait tous ces jours derniers. Il faut convenir que je suis un peu affairé. Mes professeurs sont en retraite ; j'y ai mis

ceux que j'avais à ma disposition. Ils sont tous très bien, et j'espère que par ce moyen les choses iront bien. Quand une fois je leur aurai fait connaître ma pensée, j'espère qu'ils l'accepteront plus facilement...

« À part la reconnaissance que je vous ai pour toute la peine que vous prenez pour moi, vous ne sauriez croire quelle impression me cause la pensée du motif pour lequel vous prenez tant de fatigue. Que Dieu vous en récompense, mon enfant, car vous êtes vraiment une bien bonne fille ; et si ce que vous voulez est excellent, le zèle avec lequel vous poursuivez votre but est excellent aussi.

« Encore un coup, tâchez de m'expédier le plus tôt possible M. Sauvage, ou tout autre professeur de mathématiques qui vous paraîtra convenable ; vous avez sous ce rapport, une bonne fois, plein pouvoir. Si je suis le père de votre Assomption, n'êtes-vous pas un peu la mère de la mienne ? ou plutôt ne sont-elles pas toutes deux nôtres, en ce sens qu'elles sont à Jésus-Christ, qui nous les a confiées ? »<sup>87</sup>

Du 20 au 30 septembre, M. d'Alzon prêcha une retraite à tous les maîtres réunis afin de leur communiquer l'esprit dans lequel il désirait que l'œuvre se fit. C'est là qu'il leur inspira le désir de former une association, établie sur une pensée de foi et unie par des liens religieux, pour travailler ensemble à l'éducation et à la régénération sociale par l'extension du règne de Jésus-Christ. La grâce toucha singulièrement les cœurs des ecclésiastiques comme des laïques. Écoutons le récit très simple qu'en fait l'abbé d'Alzon à la Mère Eugénie :

« Nîmes, 1<sup>er</sup> octobre 1845

« Chère enfant, je n'ai qu'un moment entre la messe et notre dernière réunion de la retraite de nos jeunes professeurs, et je veux vous le donner pour vous dire qu'hier a été résolue définitivement la formation du *tiers ordre*, qui prendra le nom d'*association* jusqu'à ce que l'*ordre* existe. À la messe, ils se sont offerts à Dieu ; d'ici à Noël, nous nous mettons en état de probation ou de *postulat* ; de Noël à un an, nous ferons notre *noviciat*. Tout a été adopté, et c'est pourquoi il faut avoir la bonté de m'envoyer le plus tôt possible copie du petit office des Grandeurs de Jésus, qui doit être récité par eux. »

« Vous et sœur Thérèse-Emmanuel m'avez été particulièrement présentes pendant la messe que je disais pour eux. Priez beaucoup pour que la gloire de Dieu résulte de tout ceci. Vous êtes nos aînées, vous autres ; mais je n'en suis pas fâché, puisque nous eussions été les vôtres si nous eussions été plus généreux. »

Le nom d'*association* était choisi pour éviter tout ombrage ; car le secret relatif que l'on gardait sur la constitution d'un ordre religieux à côté du Tiers Ordre était motivé par bien des raisons. Au moment où les jésuites venaient d'être écartés par crainte de voir l'enseignement tomber aux mains des religieux, il ne convenait pas d'afficher la prétention de fonder un collège avec une congrégation, et d'exciter ainsi une nouvelle levée de boucliers ; l'esprit hostile du gouvernement obligeait à une grande réserve.

« Je viens, écrit la Mère Eugénie, de causer avec un homme<sup>88</sup>, bon catholique, très habile en fait d'éducation et ancien chef d'institution, qui a eu dernièrement beaucoup de rapports avec MM. Cousin et Villemain. En le consultant, d'abord sur tout autre chose, puis enfin sur la pensée d'une corporation ou congrégation, il m'a dit qu'en admettant la surveillance de l'université, qu'en

<sup>87</sup> . Notre Mère avait écrit : « M. Sauvage – bachelier ès lettres et ès sciences, professeur de l'université depuis treize ans, très recommandé par Lionet, – se sent, comme tant d'autres poussés par une grâce secrète, attiré vers vous et vers votre œuvre d'une manière qui lui semble extraordinaire. Depuis qu'il est ici, lui et sa femme sont dans une joie et une paix qui les étonnent, de sorte qu'ils croient aller tous deux où la Providence les veut. »

<sup>88</sup> . M. Michel

ayant un collège qui marchât bien et un commencement d'existence, il croyait qu'on obtiendrait l'autorisation, si on ne se laissait donner en attendant aucune couleur hostile. Comme à moi, cette corporation lui paraît si désirable, que nous nous sommes épuisés à faire des vœux pour qu'elle existe. »<sup>89</sup>

Le Père s'était mis à l'œuvre avec l'entrain joyeux qu'il apportait à toute chose. Il se peint lui-même dans une lettre datée du 7 octobre. C'est le grand seigneur devenu maître d'école. Pour ceux qui ont connu l'abbé d'Alzon, si fier par nature, ces quelques lignes sont admirables.

« Représentez-vous, ma pauvre fille, votre Père courant du matin au soir de la cave au grenier et du grenier à la cave, grondant les ouvriers trop lents, faisant laver les vitres et balayer les études, se fâchant tout rouge avec les élèves qui jettent du papier par terre, ou menaçant ceux qui répandent au réfectoire de l'eau sur les tables de la leur faire essuyer avec la langue ; entouré d'un tas de gamins tous plus mal élevés les uns que les autres, mais pour la plupart si spirituels dans les saillies, qu'il n'y a pas moyen par moments de tenir son sérieux au milieu des observations les plus graves. Enfin il faut croire que Dieu donne des grâces d'état, car tout cela m'intéresse beaucoup. »

Le Père voulait avoir un cachet particulier pour sa maison. « Lorsque vos occupations vous le permettront, dit-il à la supérieure, il faudra bien que vous me fassiez faire un cachet ; pour cela, je m'en rapporte tout à fait à vous. Je voudrais : MAISON DE L'ASSOMPTION et *Regina Apostolorum*<sup>90</sup>. Le *Monstra te esse matrem*<sup>91</sup> serait une usurpation du cachet de Mgr Cart, qui l'a pris pour sa devise. Mais comme vous l'avez déjà mis sur le vôtre, je ne vois pas pourquoi nous ne le prendrions pas. Ce que vous aurez décidé sera très bien assurément. Je désire surtout qu'il y ait quelque chose de la sainte Vierge. »

Ces lettres d'affaires, de commissions, sont entrecoupées de conseils de direction très pratiques. Quelques paroles un peu sèches du Père d'Alzon, toujours pressé lorsqu'il écrit, ont attristé la Mère Eugénie et diminué la liberté de sa confiance. Elle s'en accuse humblement, bien que ces sentiments, qui effleurent l'âme et nous saisissent malgré nous, ne soient nullement coupables.

« Ne soyez pas surprise, ma chère enfant, si mes paroles vous ont fait une impression pénible, répond le directeur. Après les avoir écrites, je les trouvai moi-même bien froides et bien sèches. Il ne faut pas trop vous alarmer de cela. Et puis, je ne suis pas fâché de voir ces retours d'une nature qui fournit ample matière à la pratique de la vertu. Allons, allons, ma fille, souvenons-nous de ce que vous voulez être. Vous voulez être une sainte, n'est-ce pas ? et l'obéissance est une vertu des saints. Pour ma part, je remercie Dieu de permettre que je découvre ces misères dans les autres, cela me révèle en moi une foule de choses.

« Pour rompre cette indépendance dans laquelle votre nature a tant de hâte de se réfugier, il me paraît bien meilleur de vous conduire aux pieds de Notre-Seigneur qu'aux pieds d'un homme, même son représentant. Voulez-vous porter sa croix, ma fille, oui ou non ? et, si vous voulez la porter, ne faut-il pas vous placer dessous ? Or voyez jusqu'à quelle mesure vous voulez vous placer sous la croix, quelle énergie vous voulez mettre à la tenir ferme sur vos épaules. Vous me feriez bien plaisir si vous pouviez faire une méditation d'une heure où, par la pensée, vous vous placeriez auprès de Jésus portant sa croix. Puis vous verriez quels sont les vrais instruments du supplice de Notre-

<sup>89</sup> . Au sujet d'une autre affaire, le Père écrivait à la supérieure : « L'effroi de M. X... m'étonne ; mais vous avez, du reste, parfaitement bien répondu, et je vous donnerai bientôt des lettres de ministre plénipotentiaire. Vous êtes un diplomate consommé. »

<sup>90</sup> . Reine des Apôtres.

<sup>91</sup> . « Montre que tu es mère. »

Seigneur et jugeriez votre indépendance par rapport à moi, qu'après tout ce bon Maître vous a donné pour vous crucifier.

« Pour moi, mon enfant, j'ai besoin de vous donner une assurance, au fond bien inutile, j'en suis sûr : c'est que toutes vos impressions n'effleurent pas même le sentiment si complet de repos que j'ai par rapport à vous, relativement à votre obéissance, quand je croirai devoir vous parler au nom de Notre-Seigneur. Je vous connais mieux peut-être que vous ne vous connaissez vous-même, et, encore un coup, je n'en doute pas.

« Vous parlerai-je de moi ? Comment se fait-il que, tandis que vous devenez si fière, je sois tout enclin à un profond sentiment d'humble reconnaissance pour tout le bien que vous m'avez fait depuis un an ? Que Dieu, chère enfant, vous le rende au centuple et multiplie en même temps les effets de ce zèle pour l'extension du règne de Jésus-Christ, qui doit faire le but de notre existence. Vous remarquez, dites-vous, que je suis meilleur que vous : je crois que très positivement vous vous trompez ; mais je veux le devenir. Adieu, chère fille, que Dieu vous soit toujours en aide ; revenez un peu doucement vers votre pauvre père, qui a bien envie que vous soyez une grande sainte. »

Un autre jour il lui écrit : « La préoccupation que me cause un de nos élèves dont le bras s'est cassé hier et quelques autres motifs m'ont empêché de dormir. Je me suis levé avant l'heure, et je suis allé visiter un peu Notre-Seigneur. Là je me suis senti porté à prier pour vous sinon avec tant de ferveur, du moins avec tant d'affection, que je veux vous dire ce que j'ai recueilli pour vous, sur les marches de l'autel où j'étais prosterné. Notre-Seigneur me disait, ce me semble, de vous rappeler ce que vous êtes, et en revenant sur la fête d'hier, je repassais cette strophe de notre office :

Ecce sedes hic Tonantis,  
Ecce cœli janua.  
Hic sacerdos ara, templum.  
Hic Deus fit hostia...<sup>92</sup>

« Je vous appliquais toutes ces paroles, et dans votre cœur je voyais un trône pour Dieu, la porte du ciel pour vos élèves, un prêtre, un autel, un temple pour Jésus-Christ, qui veut venir s'y faire victime afin que vous soyez victime avec lui. Voilà, ma chère enfant, quelque chose de ce que j'ai pensé à votre sujet. Je vous le dis fort mal ; mais ce que je ne puis pas vous exprimer, c'est le désir qui se versait en quelque sorte de mon cœur avec tant de plénitude aux pieds de notre divin Maître, pour obtenir de lui que vous devinssiez tout à fait digne de votre vocation. Vous m'avez dit que vous mettiez votre âme devant Notre-Seigneur comme une fleur devant le soleil. Oh ! si ma prière pouvait apporter quelque goutte de rosée à cette chère petite plante et l'empêcher de se dessécher au vent de la tristesse et du découragement !

« Mais je tombe dans les comparaisons, et je veux vous dire sans figure que plus que jamais, ma chère enfant, je suis tout vôtre en Notre-Seigneur. »

Le 12 octobre, le Père annonce son départ pour Lavagnac, où il va régler des affaires de famille.

La lettre écrite de la maison paternelle est admirable. Emmanuel d'Alzon, le seul fils de la famille, cède à sa sœur la terre patrimoniale de Lavagnac, cette propriété qu'il aime, où il a été élevé, qui lui rappelle toutes les joies, toutes les espérances du monde, tout ce qu'il a quitté pour Jésus-Christ. La simplicité avec laquelle il raconte les impressions qui ont traversé son âme nous semble fort belle :

« Lavagnac, 15 octobre 1845.

<sup>92</sup> . « Voici ce siège qui résonne très fort, voici la porte du ciel. Ici l'autel du prêtre, le temple, ici Dieu s'est fait victime... » (D'une ancienne hymne pour la fête de la Dédicace. – La lettre est du 10 novembre 1845).

« Me voici depuis hier chez mes parents, ma chère enfant ; je suis venu faire mon premier acte de dépossession. Je suis bien un peu effrayé encore de la manière dont j'use de ce qui ne m'appartient plus ; mais tout ne peut pas venir du premier coup, et il faut s'en rapporter pour quelque chose à la miséricorde de Dieu pour la complète exécution de nos intentions les plus sérieuses. Du reste, il semblait que je dusse faire mon sacrifice avec pleine connaissance de cause, car jamais tout cela ne m'avait paru si bien. Il me semblait qu'il y avait entente contre moi ; nous avions une de ces belles journées d'automne comme je n'en ai vu qu'ici, où la belle et paisible lumière de notre soleil semble rendre la vie aux arbres et aux plantes épuisées par les chaleurs de l'été. Mais, mon Dieu, à quoi bon toutes ces idées-là ?... Je vous avoue que je trouve fort triste de pouvoir se contenter de si peu, lorsque je pense que j'ai bien autre chose à attendre, et par delà une fortune de quelques écus, et par delà les plus belles journées d'automne que l'on puisse rencontrer en France<sup>93</sup>. »

« Pour se rendre compte du sacrifice offert alors par le futur héritier de tant de biens, lisons-nous dans la *Vie du Père d'Alzon*, il faut songer à l'assaut qu'ils livraient à son cœur : c'étaient, là-bas, les ravissantes et plantureuses prairies du Vigan, où il était né ; ici, le parc princier et le château royal de Lavagnac, avec les champs immenses de ce domaine, l'un des plus beaux et des plus riches du Languedoc. Ces propriétés, cette fortune de *quelques écus*, montant à plusieurs millions, et dont il dédaigne le *si peu* parce qu'il a *autre chose à attendre* ; ces belles journées dont sa jeunesse pure a joui d'autant plus que ses joies étaient plus innocentes et plus saintes ; cette famille enfin, si aimée et si digne de l'être, n'était-ce pas de quoi former une *entente* redoutable pour empêcher ce pauvre cœur humain de se déprendre ? »

À peine de retour de Lavagnac, le Père d'Alzon se remit avec un zèle nouveau à sa grande œuvre, ne reculant devant aucun travail, aucune fatigue : « Il est à peine trois heures, écrit-il à la Mère Eugénie, et je suis parfaitement réveillé ; car, de retour depuis hier soir, j'ai vu déjà une foule d'abus, et je viens de donner à un domestique un de ces savons comme vous ne savez pas en administrer, j'en suis sûr. Ai-je tort ? C'est possible. Cependant, après avoir, je ne sais combien de fois, fait doucement certaines recommandations, je n'ai pas vu de meilleur moyen, pour leur faire exécuter les ordres que je leur ai donnés, que de les faire lever deux heures plus tôt, afin de leur en rafraîchir la mémoire. Vous comprenez que sans la sottise de mon bon Bertulphe (le domestique), je n'aurais pas eu le temps de vous écrire ce matin. Il faut donc que je lui sois reconnaissant de ce défaut de soin. »

Et quelques jours après, le 28 octobre : « À qui parlez-vous, ma chère enfant, des ennuis de commander et de ne pas être obéi ? Il y a longtemps que j'en suis là, je vous assure. Pour vous écrire et trouver moyen que d'autres y vissent, il m'a fallu arranger moi-même deux lampes. Je ne demande pas mieux, mais je crois que dans ce moment j'ai autre chose à faire.

« La chapelle, qui a un aumônier, un sacristain et quatre sacristines, est sale à faire mal au cœur, si elle n'est pas visitée par moi deux ou trois fois par jour. Que faire ?... prendre patience. C'est ce que je ne fais pas assez, malheureusement. Quand j'ai dit à satiété la même chose, je finis par trouver qu'on aurait bien pu la faire la quarantième ou la cinquantième fois ; je n'ai pas le bonheur d'en venir toujours là. Mais, grâce au Ciel, tout ceci ne porte que sur des domestiques, des

<sup>93</sup> . Nous trouvons dans les lettres de notre Mère à Mère Thérèse-Emmanuel ce mot écrit le 2 mai 1884 : « Je me suis mise à relire les premières lettres du Père d'Alzon pour donner au Père Emmanuel ce qui peut l'aider dans son travail sur la vie du Père. C'étaient ses temps héroïques, et il se dégage de ses lettres de bien belles choses. Tout est rempli aussi de nos commencements... et de mes défauts, qui me font réfléchir et prier. »

ouvriers, et un peu de distraction de notre cher aumônier, qui, après tout, est un saint prêtre. Oh ! sœur Marie-Thérèse, où êtes-vous donc ? »<sup>94</sup>

La Mère Eugénie s'effrayait de cet excès de zèle :

« Je me réjouis, écrit-elle, de cette volonté forte avec laquelle vous vous dévouez à votre œuvre, malgré tout ce que vous pouvez y rencontrer d'obstacles, de contradictions et parfois de brisements. Mais, de grâce, ménagez votre santé. Un jour, vous m'écrivez pendant le repas pour la raison de ne pouvoir manger ; une autre fois, pendant la nuit pour ne pouvoir dormir, à cause de la nécessité de vous lever avant tout le monde pour réveiller les autres : vous n'y tiendrez pas. Sœur Marie-Augustine vous engage à lire la fable de *la Vieille et ses deux servantes* ; elle prétend que vous en faites le personnage avec vos réveille-matin de trois heures. Nous sommes vraiment inquiètes pour votre santé. »

Rien n'arrête l'élan du fondateur : il est dans la période de l'espérance ; plus tard nous verrons arriver celle du découragement, et nous ne nous en étonnerons pas. Il en est ainsi pour toutes les œuvres ; mais lorsqu'au-dessus des impressions passagères plane la grande pensée de la volonté de Dieu, l'œuvre se fait et porte des fruits.

« Depuis quelques jours je suis à observer nos nouveaux venus, et j'en suis très content, écrit le Père. Decker est parfait ; seulement, dans quatre ans il veut retourner en Allemagne. M. Sauvage est ébahi ; mais il fait ses prières avec une étonnante ferveur. Beiling est venu ce matin pour la première fois à la méditation. Ce pauvre enfant dort comme une souche. Quand le matin on vient me réveiller, il n'entend rien ; je m'habille, je fais ma toilette, le pauvre garçon reste marmotte. Cependant il s'est levé dès que je l'ai secoué. Figurez-vous que nous couchons quatre dans la même chambre : Beiling, Sauvage, Decker et moi. Cardenne est un homme précieux. Au moment où je vous écris, neuf de nos jeunes gens sont à étudier avec moi, qui fais le dixième ; un comité est réuni pour les études ; les autres sont à l'étude des élèves ou à donner des leçons. N'est-ce pas joli, et n'y a-t-il pas là de quoi dédommager des petits ennuis que causent des lampes mal mouchées ?

« Dimanche, c'est-à-dire avant-hier, nous eûmes réunion du tiers ordre ; je les y fis venir, et ils furent ravis. Sauvage surtout prit la chose à merveille. J'espère réellement beaucoup. Vous voyez, ma chère enfant, que je ne perds pas l'habitude de vous parler de moi et de mes affaires. Voyez-vous, je crois que vous voudriez me la faire perdre, que vous n'en viendriez peut-être pas si facilement à bout ; sur certains points, je suis plus têtu que vous ne le croyez.

« Mais passons un peu à ce qui vous regarde. D'abord, ma chère enfant, il faut que vous sachiez que je vous mets tellement de la partie dans tout ce que je fais, que je vous prends quelquefois comme l'écho de ma conscience. Si la conscience a la voix trop faible, l'écho vient la doubler et me faire peur, car il y a des moments où vous me faites peur, tant j'ai le désir d'être pour vous tout ce que je dois être ; et lorsque je m'aperçois que je me suis laissé aller à ce qui n'est pas bien, il me semble que je vois ma fille se lever pour me dire que j'ai tort, et je vous assure que cela me fait beaucoup de peine. Je ne dis pas que quelquefois je ne croie vous voir un peu contente de moi ; mais c'est rare, parce qu'après tout, moi aussi, je me laisse bien dessécher le cœur. »

La Toussaint arrive, elle rappelle au Père d'Alzon le séjour de la Mère Eugénie à Nîmes, l'an dernier. Il lui écrit le 1<sup>er</sup> novembre :

« Il y a aujourd'hui un an qu'à pareille heure je vous faisais ma dernière visite au couvent du Refuge et que vous déposiez entre mes mains le renouvellement de vos vœux. J'ai tenu à vous consacrer cette heure anniversaire, au moins pour cette année, afin de vous prouver qu'il y a des choses qui font trace chez moi.

<sup>94</sup> . Sœur Marie-Thérèse était alors sacristine à l'Impasse des Vignes.

« J'ai passé une journée bonne et mauvaise ; il m'a fallu me fâcher encore à cause de la chapelle, qui était tout en désordre malgré les recommandations qui étaient faites depuis huit jours ; mais il y a des gens que l'on ne peut changer. Et cependant j'avais de si bons éléments d'une jolie fête ! mes pauvres petits enfants étaient si bien préparés ! Il faut vous dire que j'ai peur de les trop aimer, et, quoique je me fâche souvent avec eux et que je les punisse du matin au soir, nous nous entendons à merveille. Il y en a qui viennent me conjurer de les punir, pourvu que je les rende bons.

« Je suis sûr qu'il y a un mot dans ma phrase qui vous choque : vous ne voudriez peut-être pas que l'on punit beaucoup. Rassurez-vous : cela est nécessaire pour le premier mois. Plus tard, nous diminuerons considérablement les punitions lorsque le pli sera pris et que les choses se feront régulièrement. »

Le révérend Père continue à parler à sa fille de ses difficultés et de ses projets. Il lui rend compte de ses essais, et lui fait connaître ceux qui doivent former les premiers éléments de son ordre :

« Le tiers ordre va assez bien, sauf que les réunions ont lieu le dimanche soir et que la plupart des membres, s'étant levés de grand matin, s'endorment assez généralement pendant que je parle. Mais je veux vous parler aujourd'hui de ceux qui formeront l'ordre définitif. Jusqu'à présent je n'en ai que trois qui viendront positivement : M. Henry, jeune prêtre qui fait les fonctions d'économe et de préfet de discipline ; M. Laurent, qui va être ordonné prêtre à Noël, actuellement professeur de quatrième ; et M. Cusse, professeur de français... Cardenne nous viendra ; mais je ne sais s'il prendra sa décision sur-le-champ. M. Tissot fera aussi un excellent moine ; mais il faut lui passer bien des choses de désordre, et je doute qu'à son âge on puisse s'en corriger. Notre aumônier est aussi bien bon ; mais il le serait davantage s'il ne fallait pas toujours lui être sur les épaules pour le faire agir. Ici je n'ai qu'un homme sur qui je puisse compter... et encore !!! Les autres sont bons, pieux, dévoués, mais n'ont pas encore l'intelligence du dévouement. Je demande toujours à Dieu quelqu'un sur qui je puisse me reposer. Je ne vois personne.

« L'abbé de Tessan reste chez lui, et puis nous sommes, non pas trop opposés, mais trop divers. M. Goubier s'occupe très bien des détails, mais ne m'est d'aucune utilité pour l'action... Il faut donc que je sache me servir de ces hommes sans cependant m'appuyer sur aucun d'eux. Situation pénible, et pourtant après tout peut-être fort utile, puisque, par ce moyen, on est sûr de ne compter que sur Dieu.

« Enfin, vous voyez où j'en suis. Reste à poser cette question : Que dois-je faire ? Faut-il former à Noël un noyau de Congrégation, ou bien commencer sur-le-champ avec des éléments tels que ceux que je viens de vous indiquer ? Donnez-moi votre avis là-dessus. J'ai grand besoin que l'on m'éclaircisse ma position, à laquelle par moments je ne comprends pas trop grand'chose moi-même.

« Ce matin, en disant la messe pour le frère de sœur Thérèse-Emmanuel, je me suis mis à prier Dieu de tout mon cœur de m'envoyer un ami auprès de moi. Hélas ! ma fille, n'étais-je pas bien ingrat après ce qu'il m'a fait trouver en vous ? Et, sous ce rapport, je vous avoue qu'en réfléchissant il me semble qu'il ne m'est pas bon de chercher d'autre appui extérieur que vous, mon enfant ; et voici pourquoi. Il est bien sûr que ce serait toujours avec vous que je m'entendrais le mieux : un tiers à qui je m'ouvrirais n'en serait-il pas mécontent ?... Allons, c'est à vous aujourd'hui à me donner un peu de courage. »

Un autre jour, c'est une lettre au sujet de sœur Marie-Augustine que le Père s'amuse à taquiner. Depuis son voyage à Paris, il s'était chargé de sa direction spirituelle et ne la ménageait pas ; mais, comme la chère sœur avait beaucoup d'esprit, il y avait plaisir à la provoquer. C'est à notre Mère que la lettre est adressée :

« Oserai-je vous charger d'une commission pour sœur Marie-Augustine ? Je voudrais qu'elle m'aidât à trouver la solution d'un problème de philosophie physiologico-morale. C'est son fort. Je posai hier devant quelques personnes la question suivante : Pourquoi, en général, les femmes parlent-elles plus que les hommes ? Je ne fus point content des réponses.

« On dit que les femmes parlaient sans penser, qu'elles parlaient d'autant plus qu'elles réfléchissaient moins ; ou bien encore que les femmes parlaient tandis que les hommes agissaient. Comme j'avais dans l'esprit la pensée de quelqu'un de ma connaissance qui assurément pense en philosophe, réfléchit tous ses mouvements, agit merveilleusement, et que cette personne n'en parle que quatre fois plus et dix fois mieux, je la conjure de me dire sa pensée tout entière sur une pareille question. »

Puis la correspondance redevient sérieuse. Elle est au fond toujours sérieuse, cette correspondance ; mais le Père a un esprit trop original pour pouvoir écrire comme tout le monde. Toutefois, lorsqu'il s'agit de consoler, de porter les âmes à la perfection, sa parole prend une onction pénétrante, et la note surnaturelle vibre toujours.

Le Père d'Alzon avait reçu de sa fille spirituelle une lettre un peu découragée ; elle est malade, accablée de fatigue, surchargée par des préoccupations de toutes sortes : « Depuis trois semaines, dit-elle, je suis agitée comme *Marthe*, et avec cela souffrante, ce qui me fait perdre beaucoup de temps. Ma chère *Marie*<sup>95</sup> prie pour moi ; mais les affaires m'écrasent. Il faudrait être à toutes choses, et il ne me reste pas un moment pour moi ; de sorte que je suis vide de ce qu'il faudrait donner aux autres.

« Oh ! si l'on regarde un peu Dieu avec sincérité, comme on voit que sa pureté ne peut accepter pour son service nos forces même les plus pures, et que pour travailler au temple de Dieu il ne faut vouloir apporter de matériaux que ceux qu'il nous donne lui-même !

« Dimanche, j'étais si triste, que je n'osais communier. M. Gabriel l'exigea. Je me remis un peu sous l'impression de cette action, que je trouve ineffable en ce qu'elle représente chacune des personnes divines en un acte différent d'amour pour nous : *Caritas Pater, gratia Filius, communicatio Spiritus sanctus*<sup>96</sup>. »

Le Père répond :

« 5 décembre 1845. – Eh bien, ma pauvre fille, vous avez donc aussi vos mauvais moments ! Je vous plains de toute mon âme, car je sais ce que c'est, et la peinture que vous m'en faites m'est connue.

« N'est-ce pas que c'est bien ennuyeux d'avoir à arranger et organiser une maison ? Hélas ! qu'allions-nous faire dans cette galère ? Il n'y a, à cette question, qu'une réponse : *Dieu le veut*. Il y en a pourtant une autre : Dieu le voulant, nous devons le vouloir comme il le veut et autant qu'il le veut, et il faut le vouloir d'une volonté amoureuse, simple, comme Jésus acceptant l'ennui des caractères si grossiers des Apôtres, la perfidie des uns, la trahison des autres, pour arriver à l'œuvre de l'organisation de son Église. Et ne pensez-vous pas qu'il ait voulu passer les trois années de sa vie apostolique sans avoir l'air de rien faire de bien stable, précisément pour donner aux supérieurs la force de se soumettre à la pensée qu'ils perdent leur temps pour rien ?...

« Qu'y a-t-il de perdu de ce qui est fait pour Dieu ? Qu'y a-t-il de gagné dans ce qui est fait en apparence pour Dieu, mais avec un esprit propre ? Allons, révérende Mère, faisons-nous à cette

<sup>95</sup> . Mère Thérèse-Emmanuel.

<sup>96</sup> . L'amour du Père, la grâce du Fils, le don du Saint-Esprit. [*Vérifier la traduction: peut-être: Le Père est amour, le Fils est grâce, l'Esprit-Saint est communication.*]

souple et simple résignation que Notre-Seigneur veut de nous. Sachons vouloir être lasse, souffrante... Mon Dieu, je veux bien, moi aussi, que vous le soyez ; mais, à vous parler franchement, j'aimerais mieux que ce fût moi.

« Bon ! voilà la lampe qui reprend, sans quoi je me voyais obligé de m'arrêter ; mais je reviens à vous. Pour l'amour de Dieu, ma chère enfant, soignez-vous et n'en faites pas plus que vous ne pouvez. Souvenez-vous qu'après avoir cru que vous m'enterriez, il y a des jours où vous vous croyez prête pour le cimetière. Or je ne veux point que vous mouriez de sitôt, parce que je crois que Dieu ne le veut pas. Reposez-vous, si cela est nécessaire ; donnez vos ordres, et profitez de votre état souffrant pour vous affranchir de ce qui peut être fait par d'autres. »

Le Père revient ensuite à ses préoccupations : « Décidément nous nous constituons en novices la nuit de Noël. Pensez-vous que dans la chambre des religieux il soit bon d'avoir un prie-Dieu ? Je ne veux pas qu'ils aient plus que vous autres, et je ne tiens au prie-Dieu qu'à cause de la confession. »

Une autre lettre à Mère Thérèse-Emmanuel multiplie les questions au sujet des usages à établir dans la nouvelle Congrégation :

« Puisque vous êtes si bien avec le Père Lacordaire, vous devriez bien savoir de lui : 1° s'il couche tout habillé ; – 2° s'il garde sa ceinture, comme il est prescrit aux bénédictins ; – 3° s'il fait lui-même son lit ; moi, je vote pour qu'on le fasse à l'Assomption des hommes comme à celle des femmes ; – 4° si la règle fixe le temps du sommeil.

« Je n'ai pas vu cela dans leurs Constitutions ; mais je pense qu'ils ont des déclarations particulières pour ces sortes de détails. Nos messieurs ont le plus grand désir de devenir religieux. Notre Mère a dû vous dire que nous commençons la nuit de Noël à nous constituer en noviciat ; nous serons au moins six : c'est beaucoup, et c'est bien peu. Je suis à cent lieues de notre Mère, et je n'ai pas de sœur Thérèse-Emmanuel pour me soutenir et me conseiller. Enfin Dieu y sera, il faut l'espérer. Notre noviciat sera long, il nous faudra une grande prudence pour ne pas donner de soupçons et ne pas empêcher l'autorisation nécessaire ; mais je ne suis pas précisément fâché d'avancer lentement pour que nous n'ayons jamais à reculer.

« Priez bien Notre-Seigneur, ma chère fille, pour que tout ce que je vais faire soit pour lui et avec lui. Mon Dieu, ne suis-je pas bien insensé de me croire capable de pareilles entreprises ?

« Je vous remercie infiniment de ce que vous me dites au sujet de la santé de notre Mère ; veuillez lui dire de ma part que j'use du droit qu'elle m'a donné de transférer mon autorité à qui je voudrais, et que je vous la confie tout entière pour ce qui regarde sa santé. Ainsi elle aura à vous obéir sur ce chapitre avec la plus scrupuleuse ponctualité ; vous agirez donc avec toute la prudence et la charité nécessaires au bien de cette excellente Mère et de toute la maison. »

La fin de la lettre annonçait l'arrivée des postulantes que le Père envoyait à la communauté de Chaillot ; car les soucis de son collège ne l'empêchaient pas de chercher à recruter des sujets pour notre œuvre, à laquelle il portait un intérêt sérieux. Il avait souvent parlé à la Mère Marie-Eugénie de son désir de lui trouver des vocations et de celles qu'il croyait entrevoir ; mais jusqu'ici ses espérances ne s'étaient pas réalisées. Au mois de novembre 1845, nous le voyons annoncer l'une après l'autre quatre postulantes qui demandent à entrer à l'Assomption :

« Voici une proposition pour une jeune personne : Mlle Élixa d'Éverlange, qui vient de terminer ses études chez les dames de Saint-Maur, où elle a eu l'année dernière le prix de sagesse décerné par les élèves, demande à être admise parmi vos filles. Elle a dix-huit ans ; son père, ancien

chef d'escadrons, a peu de fortune. Elle a deux frères : l'un prêtre, l'autre diacre et surveillant dans ma maison ; plus un petit frère de dix ans.

« Elle vient, la semaine dernière, de refuser un très bon parti, parce qu'elle croit que Dieu l'appelle à la vie religieuse. Son caractère est très doux, et il y a chez elle une excessive délicatesse de cœur. Je lui ai proposé d'aller chez les dames de Saint-Maur, où elle avait été élevée. Elle a refusé, parce qu'on n'y fait pas de vœux. Je crois que vous pourrez en faire une personne distinguée. Je vous l'enverrai par la première occasion. J'attends votre réponse au sujet de la jeune personne dont je vous ai déjà parlé. Le conseil veut-il l'admettre ? Les deux, Mlle d'Éverlange et Mlle Achard, partiraient ensemble. »

Le 22 novembre, une troisième postulante est annoncée : « Je pense, d'ici à un mois, pouvoir vous expédier : 1° Mlle Bourdet. C'est une enfant très bonne ; elle est fort jeune, – dix-huit ans, – et je la crois capable de se former.

2° Mlle Achard, dont vous serez, je crois, contente. Elle a des moyens, de la douceur, et sous ce dernier rapport a été formée à une bonne école.

3° Mlle d'Éverlange, à qui j'ai eu toutes les peines du monde à persuader que vous préféreriez une somme fixée à un trousseau, qu'elle voulait faire préparer ici. J'en prépare deux ou trois autres (non pas des trousseaux, mais des postulantes), mais ce sera pour plus tard. »

30 novembre. - « Quant à vos futures filles, vous n'en aurez pas trois, mais bien quatre ; la dernière, Mlle Roux, est assez instruite pour être sous-maîtresse, et une maîtresse de pension de Nîmes comptait s'en emparer... Il y a huit ans que je la confesse ; elle préfère entrer chez vous que dans d'autres couvents, où on la recevrait volontiers, et la joie qu'elle éprouve en songeant à aller vous trouver est quelque chose de très remarquable. Son caractère est un peu vif, mais bon et raisonnable. Elle a beaucoup de cœur et d'ouverture, pourvu qu'on sache la mettre à l'aise, et je suis sûr que vous l'y mettrez sans peine. Je l'ai chargée de retenir au plus tôt des places pour Paris ; il sera facile à son père d'arranger cela.

« Attendez-vous donc, à moins d'obstacle imprévu, à avoir ce petit bataillon carré pour Noël, parce que l'on parle à Nîmes de cette expédition comme on parle de tout, et que je veux que cela cesse. »

Enfin, l'arrivée des jeunes filles est annoncée le 11 décembre à sœur Thérèse-Emmanuel ; l'itinéraire du voyage nous semble aujourd'hui assez curieux : « Nos postulantes partiront d'ici après-demain dimanche, à cinq heures du soir, arriveront lundi soir à Lyon, y passeront vingt-quatre heures, et arriveront à Paris jeudi soir, par le dernier convoi du chemin de fer d'Orléans. J'ai déjà écrit à notre Mère ma manière de juger ces jeunes personnes ; j'espère que vous en ferez quelque chose de bon et même de très bon, au moins pour quelques-unes. »

Le 14, un mot tout paternel précise l'heure de l'arrivée. C'est à la supérieure qu'il est adressé : « Nos filles partent ce soir. C'est à dix heures qu'il faut les envoyer prendre au bureau de la diligence... Je crois que vous trouverez ma pauvre Élisabeth d'Éverlange une tige un peu délicate, mais sur laquelle on peut cueillir de belles fleurs et de beaux fruits en la prenant par le cœur.

« Ai-je besoin de vous recommander ces pauvres enfants ? Ceci ressemblerait à quelqu'un qui dirait à une mère : « Ayez bien soin de monsieur votre fils. » Je crains quelquefois que notre genre méridional n'effraye un peu votre raison allemande, j'allais dire tudesque ; mais non, les lettres que vous leur avez adressées sont parfaites, elles en sont ravies... Du reste, si la joie est une marque de vocation, les pauvres enfants l'ont bonne.

« Mais il faut m'arrêter, puisque je veux faire partir cette lettre avant midi. Je vous écrirai plus longuement tout à l'heure. Ainsi, jeudi soir, à dix heures moins un quart, veuillez les faire attendre à la diligence de Notre-Dame-des-Victoires. »

Les quatre postulantes arrivèrent à l'heure indiquée, après un voyage qui ne fut pas sans fatigue, mais que soutenait une grande espérance. Il y avait du courage à quitter sa famille, son pays, pour aller au loin se donner à une Congrégation nouvelle. Ces jeunes filles ne connaissaient personne à l'Assomption, et cependant, en arrivant au couvent de Chaillot, ce fut avec un tressaillement de joie qu'elles se jetèrent dans les bras de leur Mère et de leurs Sœurs. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle affection elles furent accueillies. C'étaient quatre charmantes personnes, toutes fort jeunes, pleines de distinction et de piété ; on leur donna les noms de : sœur Marie-Emmanuel (Mlle d'Éverlange), sœur Marie-Françoise (Mlle Bourdet), sœur Marie-Madeleine (Mlle Achard), et sœur Marie-Marguerite (Mlle Roux).

Les deux premières vivent encore, et nous pouvons dire en toute vérité qu'elles ont vaillamment servi la Congrégation. L'une, sœur Marie-Emmanuel, devait fonder les maisons de Londres et de Sidmouth, et, après avoir été supérieure à Bordeaux et à Saint-Sébastien, se consacrer à adoucir les dernières années de notre vénérée fondatrice, l'entourant de ses soins avec cette délicatesse de cœur que le Père d'Alzon avait remarquée, et qui devait, dans la vie religieuse, devenir une admirable vertu de dévouement et d'oubli de soi.

L'autre, sœur Marie-Françoise, non moins généreuse et dévouée, a aussi rendu de grands services à l'Assomption au moment de la fondation de Sedan et dans nos maisons de Lyon, de Nîmes et de Londres, où elle a été successivement envoyée. Quant aux deux dernières, bien que ferventes novices et pleines d'amour pour leur vocation, elles durent retourner dans le Midi à cause de leur santé. Sœur Marie-Madeleine, gravement atteinte, ne tarda pas à mourir, et sœur Marie-Marguerite se voua aux bonnes œuvres et resta fort attachée à l'Assomption. Le noviciat de Chaillot se fondait donc lentement, mais sûrement, et chacune des élues portait sur son front le sceau de Dieu.

À Nîmes, le Père d'Alzon pensait de plus en plus à la fondation de son ordre. Cette idée l'absorbait entièrement, ses lettres ne parlaient plus d'autre chose. Celles de la fin de décembre se suivent de très près, de plus en plus intimes, confidentielles, touchantes d'humilité et d'esprit surnaturel. Avec quelle admirable simplicité le Père s'appuie sur sa fille, sur l'âme qu'il est chargé de conduire, et qui semble en ce moment lui être donnée de Dieu pour le soutenir !

« Nîmes, 14 décembre 1845.

« C'est avec vous, ma chère enfant, que je sanctifierai mon dimanche ; car pour vous écrire je suis obligé de laisser mes enfants chanter vêpres sans moi, et je n'ai qu'une seule crainte, c'est de n'en avoir pas assez de scrupule. Mais enfin je veux avoir un peu de temps à moi, pour vous parler de moi. J'en suis bien fâché, je veux faire l'égoïste et vous entretenir de ma chère personne. Préparez donc toute votre patience.

« Vous dirais-je d'abord que je trouve, comme me le disait hier un avocat de mes pénitents, la vie très difficile, et que je voudrais beaucoup que l'on me fit voir la ligne bien droite dans laquelle je dois non seulement marcher, mais faire marcher les autres ? Oh ! que cette responsabilité pèse quelquefois ! et qu'en dehors de la disposition générale par laquelle on veut tout ce que Dieu veut, il y a à travailler pour découvrir ce qu'il peut vouloir dans chaque circonstance particulière !

« Ajoutez à cela cette espèce de nécessité où je me trouve d'être seul pour beaucoup de choses, et de discerner ce qu'il faut avoir l'air de ne pas trop vouloir pour le faire accepter ; ce qu'il

faut faire comprendre aux uns en un sens, aux autres dans un autre sens, pour que l'unité se trouve dans le résultat ; ce qu'il faut supposer vouloir sans discussion pour qu'on ne discute pas ; ce qu'il faut vouloir malgré la discussion ; le parti qu'il faut tirer des ressources de chacun des maîtres ; l'appui qu'il faut leur accorder ou leur refuser, selon leur caractère personnel. Mon Dieu ! vous savez tout cela aussi bien que moi, mais vous le savez depuis plus longtemps peut-être ; moi, je l'apprends tous les jours, et ce m'est tous les jours un nouveau sujet de surprise que Dieu me veuille là, avec tout ce qui me manque.

« C'est que ce n'est pas tout ; je suis vis-à-vis de Dieu dans un profond état de ténèbres. Ce que sont mes oraisons, je ne puis le dire. J'éprouve seulement l'action de Notre-Seigneur lorsque je suis à la chapelle, et j'ai surtout un peu de paix lorsque le soir, tout le monde étant couché, je viens passer un moment aux pieds de Notre-Seigneur. Il me semble aussi que ma dévotion à la sainte Vierge s'augmente tous les jours, et vous pouvez vous vanter d'y avoir contribué pour quelque chose. Mais cela suffit-il ? Je dis souvent la messe avec bien des distractions, les domestiques m'impatientent quelquefois furieusement, et je le laisse assez apercevoir. J'ai l'intelligence du bien ; mais je n'en ai pas cette pratique intime dans laquelle on avance à pas lents, mais sûrs, quand on a réellement au cœur l'amour de Notre-Seigneur.

« Vous voyez à découvert, ma chère enfant, toutes les plaies de votre pauvre père, et, ce qui est triste, c'est que je n'ai aucune honte à vous les faire bien voir. Si j'en découvrais d'autres, je crois que je vous les montrerais également. Si vous avez quelque bon avis à me donner là-dessus, parlez donc en toute simplicité. À vrai dire, je crois bien connaître le remède : c'est une plus grande générosité et quelque chose de plus constant. C'est à quoi je m'applique beaucoup, comme aussi à une grande égalité de caractère, qui m'a fait tant de bien chez vous. Me voyez-vous tel que je suis ? Je serais peu charmé que mon cœur fût transparent pour le public et même pour mes amis ; mais avec vous je le voudrais tout lumière, afin que votre affection servit à me rendre un peu plus aimable à Notre-Seigneur.

« Quand serons-nous donc, chère enfant, vous et moi, ce que nous devons être pour accomplir ce que Dieu demande de nous ? Voyez, j'ai de bonnes résolutions, prenez-en de votre côté, et que réellement nous puissions avancer vers Notre-Seigneur et faire avancer tous nos enfants.

« Mais c'est assez vous parler de moi ; j'ai à vous dire bien d'autres choses. Vous me demandez où j'en suis avec Durand ? – Au mieux ; – mais Durand est marié et ne peut pas être religieux : dois-je tomber dans l'inconvénient d'initier à mes affaires d'ordre un laïque ? Nous serons six à commencer, comme je vous l'ai déjà dit ; mais parmi ces six il n'en est aucun qui ait la moitié ou le quart d'intelligence de la chose telle que l'a Monnier, par exemple. Or, lorsque je parle d'intelligence, j'entends l'intelligence surnaturelle, que l'on rencontre si rarement parmi les gens de beaucoup d'esprit... Mais j'ai une grande douceur à penser qu'un jour j'aurai un sujet précieux dans l'un de nos élèves, qui n'est, à la vérité, qu'en seconde, mais qui a des moyens beaucoup plus qu'ordinaires, un cœur d'or et une grande piété. Je vous recommande de beaucoup prier pour lui. »

« 23 décembre 1845.

« Nous commençons demain soir le noviciat. Je regrette de ne pas vous en avoir prévenue plus tôt ; mais il m'est impossible de vous dire combien de fois j'ai voulu prendre la plume et j'en ai été empêché.

« Ce sera à la messe de sept heures que nous nous réunirons, parce que la veille tous aurons voulu dire la messe à minuit. Ma première messe sera pour l'Assomption de Paris, ma seconde pour l'Assomption de Nîmes, la troisième pour mes enfants du pensionnat. Je donnerai à sœur Marie-Louise ma messe du jour de saint Étienne, et au tiers ordre celle du jour de saint Jean. Si je n'étais

résolu à ne plus parler que sérieusement à sœur Marie-Augustine, je lui proposerais celle des saints Innocents. »

Arrive enfin le récit de la fête de Noël, fixée pour l'ouverture du noviciat. Le programme annoncé à la Mère Eugénie recevra quelques changements. Il y aura de l'imprévu, une mauvaise chance semblera poursuivre le Père pendant cette nuit et cette journée. Mais quel naturel, quelle simplicité dans ce récit, qu'il ne faut pas trop abrégé afin de lui laisser tout son charme !

« Nîmes, 26 décembre 1845, six heures du matin.

« Ai-je tort, chère enfant, de vous consacrer l'heure qui s'écoule entre ma méditation et la messe du onzième anniversaire de mon ordination ? Il me semble que non, puisque je ne veux vous parler que de l'œuvre par laquelle Dieu me permet de lui payer une partie de ma dette.

« Nous avons commencé à six ; vous commençâtes à cinq. Il faut bien que notre nombre compense le temps que vous avez de plus que nous. Avant-hier soir, nous nous réunîmes comme nous en étions convenus ; mais cette première causerie fut bien froide. J'étais épuisé de fatigue, je n'avais presque pas dormi la veille, et j'avais passé ma journée au confessionnal. Nos frères avaient aussi sommeil. Je parlai ; mais ce fut peu de chose, il n'y avait pas d'entrain.

« À dix heures, quand il fallut partir pour la cathédrale, où je devais chanter l'office et dire la messe de minuit, j'étais peu content de moi et des autres. Pendant la messe je fus assez bien, sauf une impatience, parce qu'on n'avait pas songé à l'encensement de l'autel pour le *Benedictus* ; et où en étaient mes sentiments ? Vraiment je ne le savais pas. Quand je cherchais à me donner à Dieu, il me paraissait que c'était déjà fait et qu'il n'y avait pas à y revenir. Je m'en retournai chez moi calme, tranquille, sans joie, sans tristesse, merveilleusement bûche. Il était deux heures du matin ; j'allai m'étendre sur le marchepied de l'autel, je voulais passer la nuit auprès de la crèche.

« J'allais m'y endormir, quand, au bout d'une demi-heure, un de nos Pères, qui avait lui aussi dit la messe dehors, rentra, et je crus qu'il valait mieux me coucher. On avait promis de me réveiller à six heures. Je devais dire la messe à six heures et demie pour la communauté. On s'oublia, et on n'entra chez moi qu'à sept heures moins un quart. Il fallait que la messe des élèves se dit à sept heures ; nous renvoyâmes la nôtre à sept heures et demie, d'où il advint que la messe de minuit fut pour vous, la seconde pour les élèves que j'eus le bonheur de voir communier en grand nombre, la troisième pour les nôtres. À la fin de la messe, je voulais leur dire quelques mots ainsi qu'aux membres du tiers ordre. Par un malentendu, il se trouva qu'en me retournant du haut de l'autel je n'aperçus que deux ou trois personnes dans la chapelle. Convenez que c'était peu encourageant.

« Heureusement, ce fut la fin de mes tribulations. En sortant de mon action de grâces, plusieurs de nos novices vinrent me demander de faire leurs chambres. Je leur répondis que les balais étaient prêts, et que j'attendais qu'ils me le demandassent. Je les ai prévenus que je ferais mon possible pour leur donner l'exemple et leur inspirer l'esprit religieux, que je leur suggérerais les pratiques, mais que je ne les imposerais que lorsqu'on me les demanderait. Je me trouve très bien de cette méthode, au moins pour commencer ; car pour les futurs novices, à mesure qu'ils arriveront, ils devront bien se mettre au pli. Ainsi, ils m'ont demandé des paillasses piquées. Un de nos professeurs qui, il y a deux mois, avait voulu faire tapisser sa chambre, est venu ce matin m'en demander une qui ne le fût pas.

« Pendant la grand'messe de la cathédrale, à laquelle il me fallut assister en *assistant* monseigneur, j'étais un peu harassé par la chape horriblement lourde qu'on m'impose en pareilles circonstances. Je dormis un peu au *Credo*, mais à part cela tout se passa bien ; au fond de moi, je fus même un peu ému. Je le dis avec embarras, car je pleurai pas mal ; mais je crois que cela venait du chant. Je ne puis pas entendre l'*Adeste fideles* sans pleurer. Au retour chez moi, je préparerai quelques

pratiques de pauvreté et d'obéissance. Je dînai, et en sortant de table je trouve un jeune diacre, frère de l'abbé Goubier, qui l'année passée avait été surveillant dans la maison, et qui venait me demander un rendez-vous pour aujourd'hui. Il paraît que la vocation lui vient.

« Il me fallait aller aux vêpres de la cathédrale et faire la quête, je me sentais sur le point de me trouver mal. Je fis la quête, et, voyez mon courage, je me décidai à assister au sermon ; je n'en avais pas entendu un seul de tout l'Avent, et le chanoine qui l'a prêché aurait pu se formaliser.

« Mais, pour contrepoids de mon dévouement, en prenant place à côté du Curé de la cathédrale, je lui recommandai bien, si je m'endormais, de ne pas me réveiller, ce qui le fit tellement rire que, malgré la houppe de son bonnet carré qu'il dévorait, je crus qu'il y aurait scandale. Pendant le sermon je ne dormis pas, et je pus très bien faire ma méditation. Le sermon était bien écrit, froid, prêché tièdement. Je pouvais être recueilli et n'y pas faire attention, c'est le parti que je pris.

« Au retour à la maison, je proposai à nos frères de se réunir encore, et là je leur vantai beaucoup un des leurs qui avait déjà commencé les pratiques d'obéissance envers moi. Je leur lus les pratiques que j'avais préparées ; je leur baisai les pieds, pour leur montrer la disposition de service et de dépendance où, comme supérieur, je voulais me placer vis-à-vis d'eux, et maintenant nous voilà en train.

« J'ai voulu vous donner ces détails, chère fille ; ils vous feront voir et le peu que je suis et le bien qui peut être obtenu de ces pauvres frères dont la simplicité est très belle et qui ne sont qu'un peu embarrassés... »

Ce grand acte d'une fondation, raconté si humblement, n'a pas besoin de commentaire.

L'année 1845 finissait ainsi dans la générosité et l'espérance. Le 30 décembre, le Père d'Alzon envoyait ses vœux à la Mère et aux Sœurs de Chaillot : « Je viens de vous offrir mes étrennes en disant la messe pour vous ; j'ai demandé à notre divin Sauveur que, pour vous, apparût sa bénignité, afin que vous trouvassiez en lui tout ce qui apaise, console et assouplit au milieu des tempêtes ou des raideurs de notre pauvre humanité. Je compte sur vous pour faire agréer mes vœux de bonne année à toutes nos filles. »

## CHAPITRE III

### LE PENSIONNAT DE CHAILLOT. - (1846).

Une belle cérémonie religieuse vint clore l'année 1845 et consacrer cette nouvelle maison de Chaillot qui devait nous devenir si chère. Le 29 décembre, le très Révérend Père Lacordaire reçut les premiers vœux de sœur Marie-Cécile et de sœur Marie-Louise. Il prononça un admirable discours sur les vertus religieuses et sur « cette chasteté de l'âme qui naît de l'amour de Jésus-Christ et de la contemplation de sa croix ».

Radieuse sous son voile de laine blanche et sa couronne de roses, sœur Marie-Louise semblait une vision du ciel. Le rayonnement de sa joie frappa tous les assistants, c'était une figure angélique. M. Léon Boré s'unit de loin à la solennité de ce jour ; il était fier de la jeune Allemande qu'il avait envoyée à l'Assomption, et, de Munich, écrivait à la Mère Marie-Eugénie (17 janv. 1846) :

« Je me suis associé du fond du cœur à cet acte souverainement heureux. Voilà donc sœur Marie-Louise unie pour toujours, sur la terre et dans le ciel, au plus aimable, au plus aimant, au plus sûr des époux ! Je conçois tout ce que le sentiment de cette possession infinie, impérissable, doit mettre de bonheur dans une âme neuve, tendre et pure. Qu'elle en jouisse le plus longtemps possible auprès de vous, madame, qui avez été et qui êtes toujours pour elle une mère, dans la meilleure acception de ce mot si doux. Je vous prie d'exprimer à sœur Marie-Louise toute la part que je prends à sa joie inépuisable, et d'offrir à cette nouvelle épouse de Jésus-Christ mes plus sincères, mes plus vives félicitations. »

Le pensionnat de l'Assomption ne tarda pas à se développer dans la maison de Chaillot. Les élèves qui nous furent alors confiées appartenaient aux plus grandes familles de France. Nous lisons sur les listes des classes, à cette époque, les noms des La Trémoille, Fitz-James, d'Harcourt, de Rohan-Chabot, Talleyrand de Périgord, de Pontalba, de Montreuil, de Ligne, etc. La petite princesse de Beaufremont nous fut confiée un peu plus tard, ainsi que bien d'autres enfants de riches familles anglaises, polonaises et russes<sup>97</sup>.

« Il paraît que nous avons dans le faubourg Saint-Germain une faveur qui nous amènera assez d'élèves, écrit la supérieure. La duchesse de Fitz-James est venue hier me prendre mon temps, mais pour nous amener sa plus jeune fille. Ce n'étaient là ni nos prévisions, ni nos projets ; mais, s'il faut en croire ces belles dames si gracieuses, notre réputation est faite là, au point de ne plus s'inquiéter, en nous amenant une enfant, que des détails de régime ou de trousseau. Il faut dire que celles qui nous donnent leurs filles sont les femmes qui tiennent à une éducation simple, éloignée de l'esprit du monde. Mme de Montmorency, qui veut nous envoyer sa nièce, Mlle de Valençay, est bien la raison

<sup>97</sup> . Nous aimons à retrouver, sur la liste du pensionnat de 1846, le nom d'Anna d'Altenheim, âgée de neuf ans, aujourd'hui notre chère sœur Marie-Antoinette. Dieu faisait déjà son choix dans ce petit pensionnat de Chaillot, et marquait au front quelques-unes de nos enfants, qui devaient puiser à sa source l'esprit de l'Assomption pour le conserver et le répandre.

en personne. J'ai donc assez de parloirs, toutes les tantes à grands noms voulant l'une après l'autre nous faire l'honneur de leur visite.

« Que penser de ces relations ? Nous les laissons venir sans les attirer. Je ne vois pas qu'elles aient fait reculer aucune famille bourgeoise, et nous sommes résolues de tenir la main à ce qu'elles n'atteignent point l'esprit de simplicité de notre pensionnat. »

Puisque c'est au pensionnat de Chaillot qu'a réellement commencé l'application de notre plan d'études, nous voudrions en quelques mots en résumer l'esprit. Là, comme en toutes choses, notre vénérée Mère fondatrice nous servira de guide ; nous n'avons qu'à l'entendre exposer elle-même au Père d'Alzon le but de notre fondation. La lettre que nous allons citer a été écrite en 1842, elle reste notre programme.

« Notre pensée sur cette œuvre est fort simple. Nous avons éprouvé que les femmes acquièrent ordinairement une instruction tout à fait superficielle, sans utilité par conséquent pour leurs enfants, et sans connexion avec leur foi, contre laquelle se tournent presque toujours leurs études, si elles les prolongent. Nous savions surtout qu'elles ont des idées totalement fausses de leur dignité et de leurs devoirs, ayant honte de faire la moindre chose utile, de s'occuper réellement de leur intérieur et de leurs enfants, se faisant gloire d'attirer des hommages qu'elles repousseraient si elles savaient combien ils déshonorent, attachant à la position, à la fortune de leur mari un prix qui va jusqu'à la bassesse ; et enfin, quoique pieuses, souvent très ignorantes de la nature de leur religion, de ses vérités, de son histoire, de tout ce qui pourrait leur faire comprendre l'esprit social chrétien. J'ajoute que peu de jeunes filles ont été instruites de la gravité de la vie, fortifiées contre ses revers ou ses douleurs, et habituées à prendre soin des misères qu'elles ne voient pas, à condescendre enfin lorsqu'il ne s'agit que de leur plaisir et à ne jamais plier lorsqu'il s'agit de leur devoir.

« Bien loin de penser que l'éducation des femmes doit se composer de superficies, je crois que c'est ce dont elle peut se passer, puisqu'elles sont appelées à avoir les avantages de l'instruction et non la réputation d'en avoir. Leur grande science est ce qu'on leur apprend le moins : lire, écrire et parler leur langue avec facilité et simplement. Cette facilité est précieuse ; on ne saurait croire combien elle peut aider à cette mission qui, avec l'éducation, me semble uniquement la nôtre : concilier les difficultés, et, comme disait ma mère, d'après Mme de Staël, « être la ouate qu'on place entre les cristaux pour les empêcher de se briser. »

« Pour que les autres études soient réellement utiles aux femmes, pour qu'elles relèvent leur dignité morale, il faut que le christianisme les remplisse. C'est notre plan pour toutes les raisons possibles. Mais, pour cela, combien faut-il connaître sa religion ? Dans quels ouvrages sérieux, remplis de vues à la fois sûres et larges, ne faut-il pas chercher le secret de ces rapports entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel où les modernes ont presque toujours mis des erreurs, parce que, quelque éminents qu'ils fussent, ils portaient de la science pour aller trouver la foi ?

« Je sais que la difficulté est grande et qu'on aurait droit de sourire de la voir aborder à des femmes, si l'on oubliait qu'elles n'abordent cette difficulté que dans la mesure restreinte et pratique de l'instruction à donner à des jeunes filles. Or je crois que Dieu communique à chaque être les lumières nécessaires à l'accomplissement des devoirs auxquels il l'appelle, et je le crois, parce que je l'ai plus d'une fois éprouvé.

« Pour rendre nos études chrétiennes, il fallait donc étudier sérieusement le christianisme ; et les ouvrages vraiment propres à cela sont les ouvrages écrits dans des temps plus chrétiens, à l'époque où les Pères de l'Église entourèrent l'Évangile de toutes les lumières humaines les plus élevées. C'est là ce qui pour moi distingue nos études : ce n'est pas d'apprendre plus, je ne sais pas

si cela est ; mais c'est d'apprendre ce que je viens de dire avant le reste et de concentrer toutes nos affections sur les vérités chrétiennes, les beautés chrétiennes, et sur des œuvres plus calmes que celles qui se font aujourd'hui. Étudier sa foi et conclure de ce qu'elle enseigne à tout ce qu'on a besoin d'enseigner, il faut pour cela plus de simplicité que de puissance, et les études y gagnent en sérieux autant qu'en piété. »

Mais comment appliquer à l'instruction des jeunes filles ces idées si hautes, si sûres, si lumineuses ? Quelques années plus tard, Mgr Dupanloup, toujours préoccupé de la question d'éducation et frappé des résultats obtenus à l'Assomption, eut plusieurs entretiens avec la Mère Marie-Eugénie. Il voulut voir notre plan d'études et désira savoir de quelle manière il était compris. « Écrivez-moi quelques notes, dit-il à la supérieure, je vous en serai très reconnaissant. » Cette demande nous a valu la page suivante :

« Notre vocation est de servir les âmes. Dans toutes nos leçons, comme dans tous nos rapports, avoir toujours en vue l'âme d'une enfant, ne lui donner jamais d'autres pensées que celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, développer la foi, l'amour de l'Église, l'amour de la pureté, la raison chrétienne.

#### ENSEIGNEMENT

« *La Langue française.* – Corrélation étroite de la pensée et de la parole. – Importance de donner aux enfants un langage pur, simple et juste. – Soins à apporter dès le premier âge à développer le jugement à propos de l'enseignement de la langue. – Plus tard, dans les leçons de style, chercher à faire exprimer des pensées justes et chrétiennes, sous une forme simple et pure, écarter des sujets de composition ce qui s'adresse à l'imagination et ce qui ne rentre pas dans le cadre de sentiments et d'actions d'une vie tout ordinaire et cachée.

« *Calcul.* – Que le motif en soit chrétien : être en état de régler ses comptes, sa maison, parce que c'est un devoir et que les pauvres en profitent. – Pouvoir au besoin, par des connaissances plus étendues à cet égard, se rendre utile dans la comptabilité, dans les affaires, dans la famille.

« *Géographie.* – Écarter toute notion fausse, comme, dans la statistique, la prééminence accordée aux nations protestantes. – Dire ce qu'il en est de leurs institutions, de leur prospérité ; montrer en quoi consiste la grandeur d'un peuple, sa supériorité ; où sont les vrais progrès de la civilisation.

« *Histoire.* – C'est, après l'enseignement religieux, l'étude où l'esprit des jeunes filles peut recevoir le plus de notions générales. – Pour l'histoire ancienne, se servir du point de vue de Bossuet. – Merveilles de l'histoire du peuple de Dieu. – Imperfection des vertus païennes qui attestent cependant les forces naturelles dont nous ne nous servons pas assez. – À partir de Jésus-Christ, action de l'Église sur le monde, sur chaque peuple en particulier. – Faire ressortir les grands caractères qu'elle a formés. – Tâcher de caractériser chaque siècle au point de vue de ses grands rois, de ses grands saints, de ses grands docteurs et de ses œuvres de foi et de dévouement. – Ne pas trop multiplier les faits, donner des idées générales applicables plus tard à d'autres faits.

« *Histoire de l'Église.* – Enseignée avec soin et complétant par l'histoire des hérésies et des conciles une instruction religieuse solide. – Faire ressortir le miracle des quatre notes de l'Église : unité, sainteté, catholicité, apostolicité.

« *Histoire de la littérature.* – L'Écriture sainte dit quelque part : « Qu'y a-t-il de beau, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ? » Apprendre aux enfants cette beauté-là, c'est-à-dire tout ce qui est vrai, sous une forme noble et pure. – Leur inspirer le mépris de ce qui abaisse l'âme, des fausses beautés, des choses dangereuses, du mauvais goût.

« *Sciences naturelles*. – On leur enseigne aussi l'histoire naturelle, les éléments de physique, de botanique, de géologie, etc., en y mettant une grande prudence, en tâchant de rester dans le même esprit et de leur montrer Dieu dans ses œuvres.

« *L'instruction religieuse* est le point culminant de l'enseignement chrétien. – Les religieuses tâchent d'y trouver le développement le plus élevé de l'intelligence de leurs élèves, de les instruire solidement et de suppléer par cet enseignement à des notions de philosophie qui n'entrent pas présentement dans notre cadre. »

La leçon de philosophie n'a pas tardé à prendre place dans le plan de nos études ; elle les complète, les éclaire, fortifie la raison et appelle les grandes solutions de la foi.

Faut-il citer encore une conversation de notre Mère recueillie par Mère Thérèse-Emmanuel ? – Oui, puisque nous réunissons ici tout ce qui constitue l'esprit primitif de l'Assomption.

« Qu'est-ce que vous enseignez ? » demandait-on à la Mère Marie-Eugénie. Elle répondit : « Nous enseignons ce que l'on apprend dans toutes les maisons d'éducation : histoire, géographie, littérature, sciences, langues, arts d'agrément, etc. ; mais ce n'est pas là ce qui est le propre de notre Institut.

« Dans ma pensée, l'instruction n'est pas l'important pour une femme. Savoir un peu plus d'une chose ou d'une autre, avoir dans l'esprit certaines choses qu'on a apprises dans un livre et qu'on a casées là, n'est pas, à mon sens, ce qui fait la supériorité d'un esprit sur un autre ; c'est bien plutôt la tournure de cet esprit, sa trempe particulière, le caractère propre qui lui a été donné.

« Que nos enfants n'aient pas beaucoup d'imagination, ce n'est pas un mal ; ce qui est à désirer, c'est qu'elles aient beaucoup de sérieux dans les pensées et soient fortement convaincues. Elles pourront dans les occurrences de la vie ne pas être toujours fidèles à leurs principes ; mais, plus tard, leurs principes les conduiront à des conclusions raisonnables et chrétiennes dans l'action.

« Nous donnons à nos sœurs professes un assez grand développement d'esprit, afin qu'elles soient capables de communiquer ce développement à leurs élèves et de leur donner une éducation plus forte. Dans le temps, on nous a blâmées de faire apprendre le latin et lire quelques extraits des Pères aux jeunes sœurs. S'il ne s'agissait que de former des maîtresses de grammaire ou de géographie, cela serait en effet peu nécessaire ; mais pour faire ce que nous cherchons dans l'éducation, c'est-à-dire former dans une âme le caractère chrétien, il faut des connaissances plus étendues, un corps de doctrine, des fondements solides, d'où partir pour les développements.

« L'instruction est ici poussée très loin, mais c'est surtout l'esprit dans lequel elle est donnée qui fait notre éducation. Je n'estime pas du tout cet enseignement de pur savoir, j'estime ce qui élève l'intelligence, ce qui lui imprime un caractère de supériorité dans les conceptions intellectuelles, les sentiments chrétiens. D'autres maisons d'éducation, mêmes religieuses, s'adressent plus à l'imagination, aux facultés affectueuses ; nous, plus à l'intelligence pour la christianiser en la développant, plus à la volonté pour la rendre capable de renoncement et de sacrifice. »

Si le programme de notre éducation venait de la Mère Eugénie, il faut bien reconnaître qu'il fut merveilleusement appliqué par sœur Marie-Augustine. La maîtresse du pensionnat était admirablement douée pour l'enseignement, et de plus elle avait la passion des âmes et de la vérité. Aussi s'était-elle réservée les leçons de catéchisme, d'histoire de l'Église et de littérature, c'est-à-dire tout ce qui forme les idées de l'enfant. Chaque matin elle faisait aux élèves réunies une courte exhortation pour leur parler des fêtes qui se succèdent dans l'année liturgique, les initier à la vie de l'Église et leur donner une piété absolument catholique.

Comme directrice générale des études, sœur Marie-Augustine avait aussi à former les jeunes maîtresses, et c'est dans ce but qu'ont été composés les cours de littérature et d'histoire dont nous avons déjà parlé. Dans ses volumineux cahiers, précieusement conservés, elle appliquait à l'enseignement de l'histoire la grande pensée de Bossuet : Tout est pour Jésus-Christ ; les anciens peuples lui préparaient la voie, les nouveaux sont appelés à étendre son règne sur la terre. De là ces belles notions sur la mission des peuples, sur ceux qui sont fidèles ou infidèles à leur mission. La prière pour la vocation de la nation française, trouvée dans un manuscrit du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, fut ajoutée par elle à la prière du matin du pensionnat ; on y joignit bientôt l'*acte d'abandon de Mme Élisabeth* dans la prison du Temple.

Cette âme ardente savait communiquer tous ses amours : elle donnait aux enfants un souffle de zèle, d'enthousiasme, pour les grandes et saintes choses, que les anciennes élèves de Chaillot ont conservé comme leur plus précieux trésor. La maîtresse du pensionnat dirigeait chaque enfant en particulier, c'est-à-dire qu'elle suivait cette petite âme dans ses efforts pour le bien et tâchait de la former à la ressemblance du divin modèle, Jésus-Christ. Sœur Marie-Augustine était tendre et maternelle, mais elle savait être ferme. La discipline était sérieusement maintenue, et cependant il n'y avait aucune compression, c'était un joug doux et suave qui sollicitait l'adhésion du dedans et inclinait l'âme à accepter. Rien de sévère, si ce n'est pour la duplicité et les défauts qui voulaient se dissimuler. On veillait sur l'innocence des enfants comme « sur un trésor de neige », selon la belle expression de saint Thomas. L'enfant, du reste, se sentant aimée, se livrait sans défiance, et doucement alors, par la raison, par la foi, la maîtresse s'appliquait à former le caractère et le cœur de son élève en posant à la base des vertus chrétiennes les vertus naturelles : la franchise, la simplicité, le courage, le sentiment de l'honneur et du devoir. Sur ces fondements, la grâce venait produire ses effets merveilleux : l'humilité, l'esprit de foi et l'esprit de sacrifice.

L'action individuelle des maîtresses était soutenue par la pensée profondément chrétienne qui présidait à tout et enveloppait l'âme de l'enfant d'une atmosphère de piété. L'ensemble du règlement : lever à heure fixe et matinale, sainte messe, méditation, prière, travail, silence, assujettissement aux divers exercices de la journée, tout contribuait à imprimer des habitudes fortes, à réagir contre le caprice, à combattre la mollesse, ce grand mal de notre temps.

Il y avait aussi le zèle des œuvres apostoliques, le dévouement aux pauvres que l'on visitait régulièrement : c'était la grande récompense ! Là, les enfants apprenaient à se priver pour faire le bien et recevaient les leçons de la souffrance et du malheur. On les occupait des intérêts catholiques. Leur piété reposait sur l'amour de l'Église, sur ses enseignements, ses traditions, son histoire. Le trésor de l'enfant de l'Assomption était son *Manuel du chrétien*, contenant l'Évangile, l'Imitation et les Psaumes. Ses dévotions les plus chères : le saint Sacrement, la sainte Vierge, les offices de l'Église et les prières liturgiques. Les associations de charité étaient déjà organisées, et c'était la supérieure qui les présidait.

« Je vous quitte pour voir des petites filles, écrit notre Mère au Père d'Alzon (1<sup>er</sup> février 1846). J'ai établi que je verrais toujours ensemble à la fin de la semaine celles qui n'auraient point de mauvaises notes. Puis nous avons formé une association dont je vois aussi les conseillères. Les élèves ont d'abord toutes donné leurs voix sur celles qu'elles jugeaient par leur charité et leur sagesse dignes de faire partie de l'association, assez pieuses pour y attirer les bénédictions de Dieu, et nous ajoutons laborieuses pour travailler pour les pauvres. Toute enfant repoussée ne donne plus sa voix, et je vous assure qu'elles ont été sévères. Après cela, elles ont élu leurs conseillères et la trésorière. Tous les quinze jours, on leur rend compte du bien à faire, de l'état des familles adoptées. On peut recevoir par vote de nouvelles associées, mais seulement après avoir vu leurs livres de compte bien tenus et dans lesquels il n'y ait pas, ou fort peu, de dépenses inutiles et égoïstes.

« Ce n'est que toutes les six semaines que l'on fait des admissions, d'aspirante d'abord, puis d'associée, car il faut compliquer les rouages pour intéresser les enfants. Il y a aussi un certain avantage à les forcer à faire des comptes rendus publics, à les charger de faire les discours qui doivent exciter la charité des autres, etc. »

C'est ainsi que le petit troupeau confié par le Bon Pasteur à nos premières Mères grandissait dans l'innocence et la paix. Le travail de l'éducation s'accomplissait doucement, et lorsque l'âme de l'enfant avait été docile, la chrétienne était formée au sortir du pensionnat et pouvait à son tour exercer une influence sanctifiante dans le milieu où elle était placée. L'idée d'être fidèle à son devoir, de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, était l'impression qui restait le plus profondément gravée. « J'en étais si pénétrée, dit une des élèves de ces premiers temps, que, dans ma simplicité, j'étais toute préoccupée des âmes que je devais sanctifier, et je me demandais comment j'allais les reconnaître dans le monde. »

Ce n'étaient pas seulement les bonnes natures que l'éducation renouvelait ainsi. Il y avait des transformations étonnantes et tout à fait inespérées. La plus extraordinaire peut-être date des commencements de l'œuvre. C'était une enfant qui avait des tendances déplorables. L'éducation qu'elle a reçue a si bien réagi, que par la foi, les lumières données, par tout l'ensemble de cette culture intellectuelle et morale, elle est devenue une femme admirable, une chrétienne parfaite. Après la mort de son mari, elle s'est enfermée à la campagne, se dévouant à l'éducation de ses cinq ou six enfants, sans jamais chercher aucun plaisir. Elle a persévéré jusqu'à la fin dans la pratique de la piété et une abnégation sévère.

La vie religieuse, avec ses habitudes de sacrifice et d'austère pauvreté, aide beaucoup à la formation des caractères chrétiens. Cette pauvreté se faisait sentir dans tous les détails de la vie ; les élèves elles-mêmes en avaient leur part et ne s'en plaignaient pas. Le peu d'exigence des enfants de ces grandes familles, leur joie de partager sur bien des points les usages de leurs Mères nous étonnent aujourd'hui ; et nous nous demandons si, depuis cinquante ans, le confortable est devenu une telle nécessité dans la vie, que les enfants elles-mêmes ne puissent plus, s'en passer. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elles s'en passaient à Chaillot avec un entrain merveilleux, et nous avons entendu dire à la fille d'un pair d'Angleterre, devenue sœur de Charité, que ce qui lui a été le plus utile dans son éducation à l'Assomption, ce sont les leçons de simplicité et de dévouement qu'elle y a reçues. « Quand je suis arrivée au noviciat, nous disait-elle, personne ne savait servir la soupe comme moi ; je portais six assiettes à la fois sans rien renverser. J'avais appris cela au couvent, c'était le privilège des enfants de Marie de passer les plats au réfectoire. » Ce mot n'est-il pas charmant dans la bouche de la grande dame, devenue servante des pauvres pour l'amour de Jésus-Christ ?

Cette impulsion si forte donnée au pensionnat de Chaillot venait, nous l'avons vu, de la Mère Marie-Eugénie de Jésus, et toutes les religieuses la secondaient avec amour ; mais sœur Marie-Augustine mérite une place à part, et ce chapitre doit être un hommage rendu à sa mémoire, car c'est elle qui a vraiment fondé l'enseignement chrétien tel que nous le comprenons à l'Assomption. Longtemps elle eut sur les enfants l'influence la plus complète. Elle excitait leur admiration par sa science, qu'on croyait universelle, et par son éloquence toujours entraînante lorsqu'elle parlait de Jésus-Christ ou de l'Église. Les parents eux-mêmes subissaient le charme de son esprit, de sa belle intelligence et de son grand cœur ; son autorité était unique et incontestée. Puis d'autres influences vinrent balancer la sienne. Il en est ainsi dans la vie : aux uns de semer, aux autres de récolter. Notre-Seigneur l'a dit, et n'est-il pas le seul maître du champ, le moissonneur divin qui liera les gerbes et recueillera les épis ? Notre gloire est de ne travailler que pour lui, et c'est déjà notre récompense.

Sœur Marie-Augustine conserva jusqu'à la fin de sa vie les saints enthousiasmes qui avaient soutenu sa jeunesse. Affaiblie par l'âge, courbée sous le poids des années, elle semblait se réveiller soudain lorsqu'on parlait de ce qu'elle avait tant aimé : la France, l'Église, le règne du Christ sur la terre. Peu de mois avant sa mort, le 16 octobre 1894, voici ce qu'elle répondait à nos questions sur l'enseignement chrétien :

« Je n'ai jamais cru qu'il y eût un enseignement chrétien propre à l'Assomption ; j'ai toujours pensé que des épouses de Jésus-Christ devaient avant tout se proposer dans leur enseignement la glorification de la religion qu'il a donnée au monde. J'avais compris de bonne heure que l'homme doit à cette religion sainte toute sa grandeur morale ; le comte de Maistre m'avait appris que les nations lui doivent leur prospérité et leur vraie gloire. Elle est si digne de Dieu, si bienfaisante pour l'homme et par là même si évidemment divine cette sainte Église ! c'est Jésus-Christ traversant les siècles en faisant le bien. Quelle merveilleuse création que le sacerdoce catholique ! Par lui, le Verbe fait chair habite toujours parmi nous et nous communique la vérité et la grâce qui nous fait participer à la vie même de Dieu, à la connaissance qu'il a de lui-même, à l'amour qu'il se porte éternellement. Enfin, j'aimais à montrer aux enfants que notre sainte religion répond si bien aux exigences et aux plus nobles aspirations de notre nature, qu'elle a nécessairement pour auteur Celui qui nous a faits.

« La glorification de notre foi ne suffit pas pour rendre à mes yeux l'enseignement vraiment chrétien. Ce qui le constitue, me semble-t-il, c'est la fidélité à toutes les doctrines du Saint-Siège. Ainsi, un enseignement qui admettrait le libéralisme, si faussement appelé catholique, ne me paraîtrait pas complètement chrétien. Cette erreur, plusieurs fois condamnée par l'Église, est une intolérable insulte à notre Dieu ; c'est le droit du blasphème représenté comme appartenant à un état de société plus parfait que celui qui le repousse ou ne le tolère que comme une triste concession faite au malheur des temps.

« Dès le commencement de notre Assomption, M. Combalot nous enseigna le dogme de l'infailibilité du Pape ; je m'y attachai de toute mon âme, et d'autant plus fortement que nous eûmes le bonheur de nous trouver en rapports avec de saints prêtres tout dévoués à cette vérité. Comprenant que le Vicaire de Jésus-Christ, étant infailible, ne pouvait se tromper sur l'étendue de ses droits, parce qu'il y a là une question de morale et de justice, je lui ai toujours reconnu, dans ces derniers temps comme dans le passé, tous les droits qu'il s'attribue. J'ai interrogé les papes, j'ai écouté leur voix dans les bulles, les lettres et les exhortations citées dans l'histoire de l'Église, et partout et toujours je les ai entendus affirmer que les droits qu'ils s'attribuaient étaient inhérents à leur charge de Vicaires de Jésus-Christ. Je les ai crus, comme j'ai cru Léon XIII lorsqu'il a déclaré que c'était à lui qu'appartenait la direction de toute lutte entreprise pour la défense de la religion. À quel tribunal supérieur en appeler de leurs décisions ? Où le trouver ici-bas ?

« Voilà donc ce qu'est à mes yeux un enseignement chrétien : c'est un enseignement appliqué à la glorification de notre foi et fidèle à n'accepter que les doctrines du Saint-Siège. » Ces pages sont précieuses, et nous les conservons avec respect comme le testament de la première maîtresse du pensionnat de l'Assomption.

« Que mon pèlerinage ici-bas a été long : soixante-dix-huit ans !... écrivait-elle la même année. Que de bienfaits reçus ! que de grâces tombées du Cœur adorable de Jésus dans celui de sa pauvre créature, et quelles infidélités les ont payées !... Courage pourtant et confiance ; il y a quelque chose qui surpasse infiniment ma misère, c'est la miséricorde de mon Dieu, c'est la tendresse toute-puissante du Cœur immaculé de notre divine Mère. Aussi, le pied sur le seuil de mon éternité, je me réjouis de la pensée qu'il me sera donné en subissant mon jugement de contempler

l'humanité adorable de mon doux et divin Rédempteur, et j'aime à répéter ces paroles qui seront l'expression de mon dernier vœu ici-bas : *Mitis et festivus mihi Jesu appareat aspectus*<sup>98</sup>. »

Quelques mois après, sœur Marie-Augustine de Saint-Paul s'éteignait à Saint-Dizier, le 17 janvier 1895. Des lettres nombreuses, arrivées de divers côtés, nous dirent les regrets de ses anciennes élèves et le souvenir qu'elles avaient gardé de leur Mère. « C'est à elle que je dois d'avoir conservé la foi dans un milieu qui aurait dû me la faire perdre depuis longtemps, » écrit l'une d'elles. Et une autre : « C'est Mère Marie-Augustine qui m'a appris à aimer Notre-Seigneur, lui seul peut acquitter ma dette de reconnaissance. Près de soixante années d'apostolat exercé avec la bonté, l'abnégation, le zèle, le dévouement, l'ardeur d'une sainte, lui ont certainement préparé une place de choix auprès de Celui qui était la passion de son cœur, passion qu'elle aurait voulu communiquer à l'humanité entière car son cœur était plus grand que l'humanité. Il m'est doux de prier pour elle ; quoique j'aie la pensée qu'elle ne doit pas en avoir besoin, je le ferai néanmoins autant que je vivrai. Je la prie aussi, persuadée qu'elle peut beaucoup auprès de Celui qu'elle a tant aimé et dont elle jouit pleinement au ciel. »

---

<sup>98</sup> . « Que le visage de Jésus me soit montré doux et aimable. »

## CHAPITRE IV

### LE NOVICIAT DE CHAILLOT

Le noviciat, confié à Mère Thérèse-Emmanuel, se développait aussi dans la maison de Chaillot. Nous avons vu arriver de Nîmes quatre nouvelles postulantes ; trois autres vont s'y joindre : sœur Marie-Liguori, sœur Marie-Caroline et sœur Marie-Mechtilde, jeune Bavaroise qui devait nous amener plus tard sa sœur, Mère Marie-Madeleine, dont le nom rappelle tant de souffrances et de si grandes vertus.

L'arrivée de sœur Marie-Liguori parmi nous fut bizarre. On se rappelle que, pendant notre séjour à l'impasse des Vignes, nous avions des rapports assez fréquents avec les Pères du Saint-Esprit, nos voisins et nos aumôniers. Un des plus anciens directeurs du séminaire, le Père Gaultier, ami du cardinal Gousset, continuait à venir nous voir à Chaillot. Un jour, il arrive fort embarrassé et demande la Mère Marie-Eugénie de Jésus : « Ma Mère, dit-il, voilà que l'on m'envoie une jeune fille de la Guadeloupe. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Son père est mort, sa mère consent à ce qu'elle soit religieuse, et on m'envoie l'enfant. Si c'était un garçon, je lui dirais : Viens au séminaire ; mais une jeune fille de seize ans, que voulez-vous que j'en fasse ? »

La protégée du Père Gaultier, Élodie Biclet, fut reçue sans difficulté à l'Assomption. C'était une agréable personne, brune, vive, pas très grande, avec des traits qui indiquaient un peu de sang mêlé et des yeux pleins de vivacité et d'énergie.

Son éducation ayant été assez négligée, on eut beaucoup de choses à lui apprendre ; mais elle se mit au travail avec tant de bonne volonté, qu'elle put bientôt se rendre utile au pensionnat. Ce n'était pas un caractère facile ; mais sa foi était vive, sa piété sincère, et tout mouvement de nature était l'objet de réparations généreuses. Sœur Marie-Liguori avait une très belle santé et pouvait suivre la règle sans jamais avoir besoin de dispenses, ce qui était précieux pour nous.

Sous le joug de Jésus-Christ, cette nature ardente s'est entièrement assouplie, la jeune créole a su se dévouer, s'immoler, ruiner même à force de travail cette santé brillante, dans la mission du Cap où nous la suivrons bientôt et où nous la verrons rester fidèle à sa Congrégation, au milieu de difficultés sans nombre. Puis elle viendra mourir à Auteuil, à l'âge de vingt-neuf ans.

Une seconde postulante nous arriva plus tard. Ici, les détails abondent dans les notes de la Mère Marie-Thérèse, qui eut toujours pour sœur Marie-Caroline la plus tendre affection

« Au commencement de l'année 1846, nous dit-elle, nous fîmes la connaissance d'une charmante jeune fille de la paroisse de Chaillot. Elle avait été élevée chez les Bénédictines du Temple et s'appelait Alix de Paty. Cette famille, l'une des premières du parlement de Bordeaux, avait été ruinée par la Révolution, et le père d'Alix occupait alors une place dans l'administration des postes, à Paris. »

Depuis sa première communion, l'enfant désirait se faire religieuse. Elle en avait parlé à son confesseur, le curé de la paroisse, qui lui disait d'attendre une nouvelle communauté qui allait s'établir à Chaillot : c'était l'Assomption. Dès qu'Alix sut notre arrivée, elle vint voir la Mère Marie-Eugénie, et, charmée de son accueil, elle se jeta dans ses bras, lui disant qu'elle voulait être sa fille. Mais il fallait obtenir la permission de son père, qui n'acceptait pas l'idée d'une séparation.

Mlle de Paty n'avait pas encore vingt ans, et, ses parents refusant leur consentement, nous pensions qu'il faudrait l'attendre longtemps ; mais nous la regardions comme l'une des nôtres, sûres qu'elle ne reculerait pas. C'était une nature décidée, extrêmement énergique. Le bon Dieu, qui tient les cœurs des hommes entre ses mains, changea tout à coup les dispositions de M. de Paty, et Alix eut la permission d'entrer au couvent, le 29 août 1846. Dès le lendemain elle recevait, avec le petit voile des postulantes, le nom de sœur Marie-Caroline.

La nouvelle sœur nous arriva brisée par les luttes qu'elle avait eu à soutenir. Elle aimait tendrement son père et savait combien sa vocation le rendait malheureux ; c'est pour lui, pour le salut de son âme qu'elle offrait à Dieu sa vie religieuse, ses prières, son travail et toutes ses souffrances. Sous une apparence de santé, sœur Marie-Caroline était fort délicate, et la souffrance fut son partage pendant toute sa vie. Elle avait des douleurs névralgiques très violentes, ce qui ne l'empêchait pas de travailler et de suivre la règle avec une énergie qui ne s'est jamais démentie.

C'était une personne active, dévouée, courageuse, faisant avec une rare perfection tout ce dont elle était chargée, et ne se doutant ni de ses qualités ni de ses talents. Elle était très intelligente et se disait sans esprit, fort jolie et se croyait laide, parce que son père n'avait cessé de le lui dire pour la préserver de toute vanité. Simple et droite, rude parfois, elle était très attachante.

Nous avons retrouvé une note envoyée à notre Mère par la supérieure du couvent du Temple, où sœur Marie-Caroline fut élevée. Elle est écrite par le professeur qui dirigeait les études du pensionnat et donnait les principaux cours : c'est un véritable portrait.

« Vous me demandez, madame, ce que je pense de Mlle Alix de Paty ? Ce que c'est qu'Alix ? – C'est un esprit profond, très profond, grave par conséquent, que l'on doit prudemment diriger vers des études sérieuses. C'est une âme forte et un cœur solide. Alix, madame, ne sera jamais une artiste, ni musicienne, ni poète. Elle sera, ce qui vaut mieux, un penseur profond, écrira dans un style sérieux et correct. Jamais une phrase ne s'échappera de sa plume qu'elle n'en ait pesé la justesse dans son esprit. Mlle de Paty est fière, très fière. Tant mieux, c'est une belle qualité, un bon conseiller dans la vie, c'est presque un brevet de dignité. Cette fierté de votre élève est un peu forte ; vous voyez aussi comme j'agis avec précaution. Dans le principe j'eus des difficultés, aujourd'hui nous nous entendons à merveille. Mlle Alix goûte mes leçons, profite immensément, a de la bonne volonté, jusqu'à me faire de grandes surprises. Elle est bonne, affectionnée ; enfin je tiens beaucoup à cette élève. Donc, madame, Mlle de Paty est dans votre pensionnat l'enfant qui promet le plus, au point de vue des études graves. N'est-ce pas quelque chose ? Les exercices de style formeront son cœur autant que son esprit, adouciront son âme, assoupliront cette nature si forte. »

Cette lettre est du 23 novembre 1840. Alix avait alors quatorze ans.

Plus que les devoirs de style, la piété devait transformer la nouvelle sœur et en faire un apôtre. Dieu lui avait donné, dans un rare degré, l'amour des âmes et la puissance de leur faire du bien. Elle en a fait beaucoup comme maîtresse de classe à Chaillot et à Auteuil. Tout était fort et surnaturel dans ses rapports avec les enfants, elle leur inspirait une confiance absolue.

Des défauts de caractère se mêlaient, – nous le reconnaissons, – à de très réelles vertus. Cette volonté si forte l'était trop parfois et ne pliait pas facilement ; mais l'influence de la fervente religieuse n'en devint pas moins de plus en plus grande, non seulement sur les élèves, mais encore

sur les personnes du dehors. Sœur Marie-Caroline savait toucher les âmes, les convertir et les gagner à Jésus-Christ. On lui demandait un jour comment il se faisait que, parmi ses filles (c'est-à-dire les enfants dont elle était spécialement chargée), il y avait tant de vocations. « Leur parlez-vous souvent de la vie religieuse ? – Jamais, répondit-elle de ce ton sec qu'elle avait parfois ; je ne m'occupe que de leur inspirer l'amour de Jésus-Christ et l'amour du sacrifice. » Ces deux amours sont nécessaires dans toutes les vocations. Heureuse l'âme qui les possède avec assez de force pour savoir les communiquer ! De là naissent des femmes solidement chrétiennes dans le monde, de saintes religieuses dans le cloître.

Sœur Marie-Caroline fut donc une acquisition précieuse pour l'Assomption, et nous nous sommes arrêtées avec plaisir devant cette physionomie très caractérisée d'une de nos anciennes Mères, celle qui, après sœur Marie-Augustine, a laissé les plus longs souvenirs au pensionnat.

Plusieurs sœurs converses nous arrivèrent pendant cette année 1846. Toutes ne réussirent pas, et, parmi les sœurs de chœur, il y eut aussi des essais infructueux ; nous les passerons sous silence.

Il est certain que, dans les commencements, Mère Thérèse-Emmanuel était sévère comme maîtresse des novices ; elle demandait beaucoup et tenait peu compte des répugnances de la nature. Tous les saints ont commencé ainsi, – voyez saint Bernard. – Ce qui les frappe d'abord, ce sont les droits de Dieu ; plus tard, c'est sa miséricorde infinie : ils font l'expérience de l'humaine faiblesse, ils en ont pitié, et, à l'exemple du divin Maître, eux aussi deviennent plus miséricordieux que justes. La sainteté de Mère Thérèse-Emmanuel attirait les âmes généreuses, mais effrayait les faibles, celles surtout qui n'étaient plus assez jeunes pour se laisser complètement façonner. Faut-il le regretter et lui en faire un reproche ? Nous ne le croyons pas ; la Mère a ainsi éloigné de la Congrégation les sujets qui n'auraient pas pu en prendre l'esprit, et nous a rendu par là un réel service. C'est l'esprit de l'Assomption qu'il était alors important de fonder. L'édifice d'une Congrégation s'élève avec des pierres vivantes ; il faut que ces pierres soient solides, habilement taillées, fortement cimentées les unes aux autres : sans cela tout l'édifice croule.

Nous avons déjà parlé de Mère Thérèse-Emmanuel comme maîtresse des novices ; mais le noviciat de l'Assomption n'a été vraiment établi qu'à Chaillot, et c'est là que nous voudrions étudier la sainte directrice dans la charge qu'elle remplira si admirablement pendant plus de quarante ans. La montrer au milieu de ses filles, la faire connaître aux Sœurs qui viendront après nous est difficile à cause des contrastes que présente cette nature aussi positive qu'idéale, qui montait vers les cimes les plus hautes et descendait dans les détails les plus pratiques ; sévère lorsqu'il fallait briser des caractères trop ardents, merveilleusement patiente et douce avec les âmes timides qui avaient besoin d'être soutenues.

Mère Thérèse-Emmanuel s'occupait de la formation de ses novices avec un zèle que rien ne pouvait lasser. Elle-même leur donnait des leçons de latin et de rubriques afin de leur faire mieux goûter les beautés de l'office divin ; des leçons de religion, tirées de saint Thomas, afin que leur oraison fût appuyée sur la base fondamentale de l'enseignement dogmatique. Une heure spéciale, appelée le noviciat, était réservée tous les jours à l'enseignement des vertus et des obligations de la vie religieuse. La Mère expliquait la Règle, le Directoire, les usages de la communauté, et laissait parfois déborder son âme sur la beauté de cette vie monastique consacrée à Dieu, à sa gloire, pleine de lui, toute pour lui. Ces jours-là on était suspendu à ses lèvres, rien ne paraissait difficile, les cœurs s'embrasaient d'amour, et l'heure d'instruction passait trop vite.

La chère Mère avait la passion des âmes : « C'est une chose arrêtée, écrit-elle un jour, que Dieu et son honneur, les âmes à sauver, voilà les seules choses à disputer sur la terre. Mais ces buts sont si loin, si peu atteints ; il y a tant à faire pour que chaque créature honore son Créateur, non

comme il mérite de l'être, mais comme il pourrait être honoré par elle, que je reste plongée dans les désirs de faire quelque chose pour Dieu. Je sens un besoin de le faire connaître, de le faire aimer ; c'est ma seule affaire sur la terre, je vivrai, je penserai, je travaillerai, je me sacrifierai pour cela. »

Voilà son programme, et comme elle l'a réalisé ! « Jésus-Christ est en moi pour manifester sa doctrine, dit-elle encore, pour l'enseigner d'autorité, servir les âmes, les éclairer et les lier à Dieu en y établissant sa lumière, sa puissance ; mais tout cela sans arrêt, sans un moment d'oubli. Jésus est venu pour cela et n'avait pas d'autre raison de vivre, – de même moi, ici. Je sens un si grand respect de sa doctrine, comme la vérité de Dieu qu'il nous confie pour la donner à chaque créature comme enseignement venant du ciel, qu'elle la comprenne ou non. C'est un dépôt divin à poser dans l'intelligence de chacun, de l'enfant ou de la religieuse. »

Ailleurs elle écrit : « Le Fils de Dieu aime les hommes avec passion ; cette passion d'amour domine toute sa vie, et je dois entrer en participation de cet amour, principe de tout... J'ai eu ce matin une impression très grande de tendresse pour les âmes ; elles me regardent, elles me sont confiées pour que je m'occupe de leur bien, de leur consolation, de leur salut. Je suis *établie* pour vivre et mourir pour elles. Si quelque chose leur manque, c'est à moi de ne rien épargner ; tout leur appartient : mon temps, mon cœur, mon esprit. Je trouve toutes les âmes en Jésus crucifié, toutes le touchent de près. Elles me touchent aussi ; car, par une très haute grâce, Jésus m'a choisie pour manifester son amour.

« C'est cet amour qui disposera de moi, parce que je suis à lui, mue par lui, avec cette passion d'amour qu'il a pour les âmes. Il me donne à elles, et, leur appartenant ainsi, je leur dois plus de douceur, plus de service que tout autre, ne pouvant dire d'aucune : Que m'est-elle ? ou quel droit a-t-elle sur moi ? toutes devant trouver en moi un être qui leur soit livré, quand j'ai des rapports avec elles. »

À la suite d'une confession, elle dit encore :

« Ayant beaucoup de regret d'avoir été quelquefois dans la semaine fatiguée du fardeau des âmes, de les avoir portées péniblement sans toute l'étendue d'amour que je leur dois, je fus vivement touchée de la patience et de la miséricorde de Jésus avec moi qui l'offense après tant de grâces. Il vint à moi comme le Bon Pasteur chargé d'une brebis sur ses épaules, et j'eus une vue de son amour inépuisable pour les âmes : qu'elles s'éloignent, qu'elles reviennent, qu'elles le fatiguent, qu'elles le crucifient, elles sont l'objet perpétuel de son amour et toute l'occupation de sa vie !... Il me montrait que je dois porter les défaillantes comme il porte cette pauvre brebis sur ses épaules. Je vois bien que c'est charmant pour elle, elle ne sent pas la fatigue de la route. C'est Jésus qui a un poids de plus ajouté à son travail et à sa sollicitude pour le reste du troupeau ; mais il aime et il se donne toute fatigue pour en épargner à cette pauvre âme. Il demande de moi le même dévouement. Il faut aimer le repos des âmes en y sacrifiant le mien. Il faut avoir pour elles un amour universel et divin, celui de Jésus qui ne discerne rien en chacune d'elles qu'une âme qui doit être aimée, portée, pour laquelle il faut vivre et mourir. »

Une page plus intime nous donnera le secret de cette éloquence à laquelle nul ne résistait, de ce dévouement que rien ne lassait : « Je me repose à l'ombre de Celui que mon âme a désiré, d'une manière ineffable. J'ai encore eu la même assurance intérieure que Dieu m'appelle à la sainteté. Je me suis livrée à lui pour recevoir les effets de cette promesse, et j'ai compris que les dons de Dieu ne sont pas selon le mérite, mais selon sa seule volonté. C'est pour cela qu'il m'a prise et veut m'avoir pour épouse... Et moi aussi, je le prends comme Époux, et je reste auprès de lui en repos, comme auprès de Celui qui est *totus desiderabilis*<sup>99</sup>. Je voudrais rester en ce recueillement tout le jour, cesser d'agir et me tenir immobile pour que Jésus puisse, comme un peintre, faire des traits invisibles qui produiront en moi sa ressemblance ; mais il faut agir, et je voudrais demeurer en

<sup>99</sup> . « Entièrement désirable. »

silence tout le jour, me laissant absorber par ces espérances assurées et tranquilles en l'action de Jésus. Il y a ma charge, la cuisine, les leçons, les questions, les permissions, etc., qui m'obligent à m'occuper activement. Je demande à Jésus d'agir en moi, en ces choses...

« Quelle clôture des sens il faut avoir pour s'enfermer au fond de soi-même avec cet Époux, pour se cacher avec lui dans un jardin scellé, pour le garder et le retenir dans le secret intime de l'âme ! La paix et le repos font trouver cette clôture qui ferme les yeux et les oreilles, l'esprit et le cœur, le désir et la volonté sans autre clef que l'amour... »

De ces hauteurs, Mère Thérèse-Emmanuel revenait aux plus humbles devoirs de sa charge. Rien n'était saisissant comme de la voir emportée au ciel par l'extase, restant quelquefois de longues heures à genoux, immobile, la tête un peu renversée, le visage radieux, le regard perdu dans l'invisible, et descendre de là, encore toute resplendissante des rayons divins, pour reprendre la vie réelle dans tous ses détails : faire une observation sur un objet qu'on a laissé perdre par manque de soins, un torchon roussi à la cuisine, une porte que l'on a laissée battre ou fermée trop fort. Fidèle aux moindres observances jusqu'à un iota, elle exigeait de ses novices la même fidélité, la même exactitude. Elle voulait que chacune mit toute son âme à l'acte le plus petit commandé par l'obéissance. « Dieu est là, disait-elle, c'est la volonté de Dieu que vous faites ; de combien de mérites vous vous privez par la négligence ! »

À une sœur converse, chargée de balayer les escaliers et qui s'acquittait assez mal de son emploi, elle dit un jour vivement : « Mais, ma sœur, il faut balayer *avec amour* ; vous êtes dans la maison de Dieu, tout doit s'y faire avec amour. » Dans une de ses instructions au noviciat, elle nous dit avec cet accent convaincu qu'on n'oublie jamais : « Mes sœurs, il viendra un jour où tous vos emplois perdront leurs noms particuliers et n'en auront plus qu'un seul : *la volonté de Dieu*. C'est sur l'amour avec lequel vous aurez accompli cette volonté que vous serez jugées. »

De petits billets, retrouvés dans les papiers intimes des sœurs parties pour le ciel, nous disent quelle était cette direction qui suivait l'âme à toutes les heures du jour, la relevait lorsqu'elle était tombée, attaquait en elle le défaut principal et la formait à la ressemblance de Jésus-Christ. L'Enfant Jésus avait été choisi pour patron du noviciat : si la vie religieuse doit être une imitation de la vie de Jésus, le noviciat doit s'attacher surtout à reproduire les vertus de sa sainte enfance. L'unique pensée de la fervente maîtresse est de rapprocher ses novices de ce divin modèle ; des mots très courts, adressés aux sœurs, sous forme de petites lettres, nous disent sa méthode :

« Chère enfant, faites fondre cette montagne d'orgueil au pied de la crèche de l'Enfant Jésus. Il est venu se faire petit pour vous donner le courage de le devenir par le sacrifice de votre personnalité. Réfléchissez à ceci, et ne vous retirez pas de la petitesse »

Un autre jour : « Vous êtes trop grande. C'est ce qui vous gêne avec Jésus. Avec celui qui est *parvulus*, il faut être *parvula* ! »<sup>100</sup>

« *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*<sup>101</sup>, répond-elle à une de ses filles. Faites cela instamment, chère sœur. Au lieu du bracelet de fer que vous me demandez de porter, tenez-vous dans une exacte et humble modestie religieuse ; puis, baisez en esprit les pieds des sœurs avec qui vous êtes en rapport, vous rappelant combien vous êtes indigne par vous-même de votre habit religieux. Mortifiez-vous plusieurs fois dans la journée, et faites tout ceci avec la docilité d'une petite enfant, imitant le doux et humble Enfant Jésus. »

<sup>100</sup> . « Avec celui qui est *très petit*, il faut être *très petite*. »

<sup>101</sup> . « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation » (Mt 26, 11).

À une âme orgueilleuse, les pratiques d'abaissement sont plus utiles que les pratiques de pénitence ; à d'autres, les austérités sont nécessaires ; la savante maîtresse sait cela et applique le remède suivant le tempérament : « Allez prendre la discipline, mon enfant, lisons-nous sur un tout petit billet bien froissé, cela vous aidera à vous vaincre. Prenez-la jusqu'au sang, ne vous écoutez pas, mais obéissez ferme. »

C'était net, et la nature n'était pas ménagée. Nous lisons encore : « Marchez comme Notre-Seigneur vous le demande, et mourez à vous-même avec grande espérance de sa vie. Je pense à vous, chère enfant, et vous souhaite une grande foi pour attendre tout de lui et une grande patience avec vous-même pour vous supporter dans votre misère. »

Les moindres manquements à la pauvreté sont sévèrement repris : « Vous avez fait une faute en répandant de l'encre, et assez grande, à cause de la négligence qui a amené ce manque de pauvreté. Je ne sais pas si vous avez pu comprendre que dans notre vie pauvre il faut bien regretter les maladresses de la sorte et les réparer. Soyez moins brusque dans vos manières une autre fois, et portez en toutes choses un extérieur plus humble et plus doux. »

Une autre lettre va trouver une petite postulante ou novice, sans doute attristée par un reproche et qui se retire de sa maîtresse, c'est-à-dire de la grâce de l'obéissance : « Chère enfant, que faites-vous ?... Qui écoutez-vous ?... Est-ce bien de vous retirer en vous-même pour cette fête qui devait spécialement vous dire la petitesse, l'humilité, la sainte docilité de l'Enfant Jésus ? Allez à lui, et déposez devant sa crèche l'indépendance et la raideur de votre nature. *Il est si petit !* Ne faut-il pas souffrir pour le devenir ? Jésus peut-il vous réduire sans que vous lui cédiez à vos dépens, *aux dépens de votre nature* ? Allez, et donnez-lui, redonnez-lui ce que vous lui avez ôté. Hâtez-vous et mêlez si bien aujourd'hui la croix à l'enfance, que vous vous crucifiez pour suivre Jésus Enfant et le faire vivre en vous. Il l'attend, et je l'attends. Il vous pardonnera si vous revenez de tout cœur. C'est ce qu'il faut faire. Adieu, chère enfant, consolez Jésus et votre pauvre maîtresse. »

Nous avons cité ces quelques fragments pour faire connaître Mère Thérèse-Emmanuel et son genre de direction. Une longue lettre à sœur Marie-Louise nous le révélera bientôt mieux encore. Elle fut écrite à la suite d'une maladie très grave qui sépara la sainte Mère de ses novices et faillit l'enlever à la Congrégation.

Cette maladie se déclara au mois de juin 1846. Le 10, une grande cérémonie avait eu lieu dans la chapelle de Chaillot ; Mère Thérèse-Emmanuel avait dû s'y fatiguer beaucoup : cinq novices prenaient l'habit ; c'étaient sœur Marie-Liguori, sœur Marie-Emmanuel, sœur Marie-Françoise, et les deux autres Sœurs venues de Nîmes. M. l'abbé Gabriel donna le voile aux nouvelles religieuses et prêcha sur les devoirs, les grâces et les gloires de la vie qu'elles embrassaient.

Le lendemain, 11 juin, c'était la fête du saint Sacrement. La Mère assistante, toujours la première au travail, s'était levée de très bonne heure pour tout préparer. Dès quatre heures du matin elle était au jardin avec ses novices, occupée à faire les reposoirs pour le saint Sacrement, la procession devant avoir lieu après la messe de huit heures. Bientôt Mère Thérèse-Emmanuel devient excessivement pâle et tombe évanouie. On la rapporte dans sa cellule, elle avait une fièvre ardente, et, lorsque le médecin arrive, il constate une rougeole compliquée d'une fièvre scarlatine, dont il augure fort mal à cause de l'extrême délicatesse de la malade.

La fièvre fut intense pendant plusieurs jours et le délire presque continu. Quand la fièvre fut tombée, nouvelle inquiétude. M. Gouraud craignit que la poitrine ne se prit et que la malade ne fût emportée par la consommation. Sa faiblesse était extrême. Cet état dura longtemps, avec des alternatives de mieux et de plus mal. Ce fut, on le comprend, une rude épreuve pour les novices. Notre Mère s'occupait d'elles et leur faisait chaque jour une instruction ; mais son temps était bien

pris. Tout retombait sur elle maintenant, l'ensemble et les détails, le noviciat et la communauté. Puis son âme était dans de grandes angoisses au sujet de sa chère assistante : « Si je la perds, écrivait-elle au Père d'Alzon, si Dieu m'enlève ce secours, que va devenir l'œuvre ? Pourrai-je la soutenir toute seule ?... Je ne le crois pas. »

Le Père n'admettait pas ces craintes : « Si l'œuvre est de Dieu, disait-il, pensez-vous que, quand même Dieu vous enlèverait cet appui, tout croulerait ? Non, ma chère enfant, et je suis sûr que vous ne m'avez parlé de vos craintes que pour me montrer non seulement vos pensées, mais même vos commencements, vos germes de pensées. Repoussez bien vite celles de cette sorte, elles seraient de nature à vous faire le plus grand tort devant Dieu. »

Heureusement un tel sacrifice ne nous fut pas demandé, Mère Thérèse-Emmanuel se guérit et fut plus que jamais l'appui de notre Mère. Toutes les deux devaient longtemps encore travailler ensemble pour Dieu et pour l'Assomption.

Mais il fallut à la malade de longs mois de réclusion. Séparée de ses filles, elle se consolait en leur écrivant ; c'est ce qui nous a valu la lettre de direction que nous avons sous les yeux. Sœur Marie-Louise avait dû se plaindre de son isolement, trouvant bien longue l'absence de sa sainte maîtresse. Les âmes jeunes ont de la peine à ne s'appuyer que sur Dieu seul ; il leur faut un secours incessant pour les aider à se détacher d'elles-mêmes et des créatures. Elles veulent le bonheur tout de suite et à tout prix. Écoutons cette réponse à une lettre un peu découragée ; c'est un admirable traité sur la souffrance :

« C'est bien vrai, chère enfant, on ne peut avoir ici-bas un seul jour heureux du bonheur de la nature, du contentement des volontés et des désirs naturels. S'il en était autrement, nous serions faits pour ce monde et non pour l'éternité. Les peines et les misères de cette vie de passage sont le moyen dont Dieu se sert pour nous détacher et porter nos cœurs en haut, vers le bien souverain et éternel qui doit être notre possession plus tard, et qui peut le devenir même ici-bas.

« Croyez-moi, au lieu de partir toujours du principe du bonheur naturel et de gémir sur la déception que la réalité nous apporte, placez-vous au point de départ d'une chrétienne, disciple de Jésus-Christ, et prenez du bonheur et du malheur *le sens de Jésus-Christ*. Il a aimé ce que la nature déteste, parce qu'il y aimait l'expiation accomplie par le sacrifice.

« Voyez, chère sœur, pour nous autres unies à Jésus-Christ par le contrat de nos vœux, données aux mêmes fins que lui, – la gloire de Dieu et le salut des âmes, – quoique ce soit dur si on regarde les choses au point de vue de la nature, nous ne devrions mettre le bonheur qu'en ce qui est le bonheur de Jésus-Christ, et le malheur en ce qui l'afflige, parce que nous devons être un avec lui, en tant qu'épouses. Toute union avec lui est fondée sur le renoncement à la nature : *Abneget semetipsum*<sup>102</sup> ; et, à la place des choses que la nature désire, la possession de Jésus-Christ est promise. N'est-elle pas une assez belle récompense ? Les saints, qui ont beaucoup enduré pour son amour, n'ont pas dit que non. Sainte Thérèse dit « que le paiement sera très grand ; mais quand il n'y en aurait point, l'honneur de servir sa divine majesté est assez. »

« Si nous n'en sommes pas là, commençons à aimer Jésus-Christ et cessons de nous aimer nous-mêmes. Croyez bien que ce n'est pas la joie qui nous manquera alors. Jésus-Christ sait combler l'âme d'une divine et ineffable consolation lorsqu'elle ne se réserve rien et mène une vie crucifiée. Comment voulez-vous sentir ses joies, quand vous vous en ménagez de votre propre volonté, de propriété de vous ? etc.

« D'ici à longtemps peut-être, – ne vous en effrayez pas, – au lieu de ces joies et consolations que vous voudriez tout de suite, vous n'éprouverez pour l'ordinaire que la peine, le travail, la

<sup>102</sup> . Il s'est abaissé lui-même. (Ph 2, 8).

lourdeur de la croix, la douleur du sacrifice ; faut-il désertier pour cela l'étendard du Sauveur Jésus ? ... faut-il être un de ces soldats mous qui ne savent pas mener la vie de guerre, qui ne savent pas faire bon visage à tous les travaux, et qui se lassent quand la victoire et le butin se font attendre ?

« Que dit saint François d'Assise ?

« À cause des biens qu'au ciel j'attends,  
Les maux d'ici-bas me sont passe-temps. »

« Et saint Paul : « J'estime que les tribulations de cette vie ne sont rien comparées au poids de gloire qui nous sera révélé. » Puis, quand même !... nous sommes disciples de Jésus-Christ, nous devons par ce seul titre vivre dans la pénitence et le sacrifice de la nature.

« Pour résumer, je crois que vous devez aspirer *au vrai bonheur* : Dieu, et, pour l'obtenir, crucifier la nature, qui ne veut qu'elle et ses satisfactions... Renoncez donc au bonheur *naturel* pour obtenir celui auquel Jésus vous appelle et qui est tout surnaturel. Vous êtes en religion pour l'acquérir mais il faut en donner le prix : *le sacrifice de soi*.

« Vous aurez toute l'éternité pour jouir. Les âmes qui ont le plus aimé Jésus-Christ n'ont voulu sur cette terre d'autres joies que de crucifier leur nature pour lui, et elles ont été plus heureuses que vous ne pouvez concevoir, parce qu'elles possédaient Jésus-Christ dans la souffrance, et il est le vrai bien, la vie de l'âme.

« Vous voyez, – je vous le dis sur tous les tons, – qu'il faut devenir une épouse de Jésus crucifié, tellement j'ai à cœur de vous en inspirer le désir. Mettez votre énergie à cela, et elle ne fera que croître ; la privation fortifie l'âme. Vous avez, chère fille, autre chose à faire qu'à mourir... Mourez à vous-même, purifiez votre âme des habitudes d'orgueil, de jugement et de volonté propre. Vos peines peuvent être très utiles à cela, il faut en profiter.

« Un dernier conseil ajoute à ce volume, c'est de tenir peu compte des offenses faites contre votre nature ; ne lui laissez pas toutes ses susceptibilités. Vous êtes disciple de Jésus-Christ, qui s'est estimé à vil prix et s'est laissé traiter comme tel. Ne demandez pas plus que votre Maître.

« Encouragez votre pauvre âme, et, s'il lui faut jouir, montrez-lui la croix et promettez-lui la gloire, si elle passe par les peines et les douleurs du sacrifice.

« Voilà, chère sœur, ce que Notre-Seigneur veut, je crois, que je vous dise. Oh ! donnez des ailes à votre âme. Coupez les fils qui la retiennent, et laissez-la s'élever vers Jésus-Christ crucifié, par le sacrifice de tout elle-même.

« Ayez patience pour les détails de cette entreprise, pour tous les petits riens où il faut trancher la nature ; revenez-y cent fois le jour, jusqu'à ce que vous ayez acquis l'habitude de demeurer avec Jésus dans le sacrifice, et que la nature ne vous en retire plus. Si vous êtes généreuse, dans quelques années, cela sera. Ne vous épouvantez pas de ce temps, c'est peu pour un si grand bien. Jésus-Christ sera *votre voie*, pour vous conduire à *la vie*.

« Vous ne vous plaindrez pas de moi, n'est-ce pas ? Voilà une longue direction ; il n'y manque que vos objections, mais il me semble que j'en tiens compte, je les connais d'avance : il n'y en a pas une qui tienne en face du Seigneur Jésus. Ainsi, il faut conclure en sa faveur et en faveur de la sainte croix.

« Adieu, mon enfant, je ne vous ai pas dit que je suis bien aise que ma maladie vous porte au détachement de tout. Je ne veux aimer votre âme que pour la mener à Celui en qui je vous suis à jamais unie. »

## CHAPITRE V

### DÉVOUEMENT DE LA MÈRE EUGÉNIE DE JÉSUS AU PÈRE D'ALZON ET À SES ŒUVRES.

Tandis que le pensionnat et le noviciat de Chaillot grandissaient sous le regard de Dieu, l'œuvre fondée à Nîmes se développait aussi, et l'union la plus fraternelle s'établissait entre les deux Assomptions. L'année 1846 devait ouvrir au Père d'Alzon de brillantes perspectives ; des heures difficiles devaient s'y rencontrer aussi, mais rien ne put ébranler son désintéressement et son courage. C'est au cours de sa correspondance avec notre Mère que nous suivrons les vicissitudes de son âme et celles de sa Congrégation. Nous y voyons comment lui fut offerte la direction du collège Stanislas à Paris, et la part que prit la Mère Marie-Eugénie dans cette affaire. À ce point de vue elle nous intéresse doublement, et nous ne pouvons la passer sous silence.

Pendant son séjour à Paris (d'avril à septembre 1845), le Père d'Alzon avait entretenu des relations avec l'abbé Gratry, directeur du collège Stanislas. Ce brillant écrivain, plus poète qu'administrateur, portait péniblement la lourde charge d'un collège. Il voulait s'y soustraire, et l'abbé d'Alzon lui parut le seul prêtre capable de le remplacer. Ils avaient eu de longs entretiens, échangé une foule d'idées, et, sans trahir le projet de son ordre, le vicaire général de Nîmes avait démontré au supérieur de Stanislas que tôt ou tard on devrait en arriver à former de jeunes professeurs, en les soumettant à une règle religieuse et en leur faisant considérer l'enseignement comme un apostolat. C'est ce qu'il cherchait à faire auprès de son personnel de Nîmes. Ces idées avaient frappé M. Gratry et séduit ce philosophe à l'esprit fier et distingué.

La situation financière de Stanislas était loin d'être brillante. Le docteur Gouraud, intéressé dans les affaires de ce collège et ami de jeunesse d'Emmanuel d'Alzon, conçut avec l'abbé Gratry l'idée de l'attirer à Paris et de lui faire accepter la place et les responsabilités du directeur actuel. Les premières démarches officielles nous sont révélées par une lettre de M. Gratry qui engage l'abbé d'Alzon à faire de Stanislas le centre de son action et à transformer la maison de Nîmes en succursale. Il le conjure de venir à Paris former des hommes pour l'enseignement : « Préparer des forces pour un grand enseignement catholique, voilà notre tâche, lui dit-il, et qui sait si Dieu n'attend pas, pour lever l'obstacle, que nous soyons prêts ? »

C'est de l'obstacle universitaire qu'il est ici question. On était en pleine campagne pour obtenir la liberté d'enseignement.

Dans une autre lettre, l'abbé Gratry insiste encore et soumet au Père une considération qui lui semble décisive : « Poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, vous vous êtes engagé à renoncer aux honneurs ecclésiastiques et à prendre la dernière place, le poste le plus dur, l'éducation de la jeunesse. Et presque aussitôt le plus beau collège de France vous est offert ! Or Notre-Seigneur veut que l'on sache discerner les signes. Celui-ci ne paraît pas très obscur.

« Le temps est court, ajoute-t-il, les hommes se perdent ; allons vite au plus fort de la mêlée. Le plus fort de la mêlée, c'est un grand collège, situé à Paris, propre à servir de base à une école normale ecclésiastique et, de plus, à un foyer de fortes études apologétiques. C'est le plus fort de la mêlée, parce qu'à Paris surtout est le combat, et que les armes du combat sont justement l'éducation et la science. Une formidable puissance s'élève contre nous dans la fausse science et la mauvaise éducation ; d'incalculables ressources nous sont données dans la vraie science et l'éducation bien dirigée. Mais il n'y a pas un instant à perdre... » M. Gratry avouait humblement son insuffisance pour une administration aussi considérable, mais il offrait le concours de son travail et de son zèle.

En même temps, les démarches les plus actives étaient faites auprès de la supérieure de l'Assomption pour la prier d'insister auprès de l'abbé d'Alzon et de le décider à quitter Nîmes. Celle-ci n'y était que trop disposée : rien ne lui paraissait plus désirable que l'établissement du Père à Paris pour le bien de sa Congrégation, et surtout pour l'impulsion nouvelle à donner à l'enseignement chrétien. Il y avait là pour la Mère Marie-Eugénie une question d'un ordre supérieur qui dépassait toutes les autres. Lorsqu'on a lu la lettre qu'elle écrivit à Turin au Père d'Alzon, on comprend l'intérêt que la révérende Mère dut prendre à l'affaire de Stanislas ; c'était la réalisation de tous ses désirs.

De son côté, le docteur Gouraud multipliait ses lettres et ses instances. À peine a-t-il reçu de Nîmes la réponse attendue, qu'il se hâte de l'apporter à la Mère Marie-Eugénie :

« M. Gouraud m'a lu votre lettre, écrit-elle, autant du moins qu'il a pu la lire, car il se plaignait, chemin faisant, de votre écriture. Le caractère qu'il trouvait à cette réponse était une réserve et une prudence extrêmes ; il y remarquait beaucoup de *peut-être*, et cependant il en était fort content. Il n'y a qu'un seul point qu'il trouvait difficile et duquel il voulait me parler sérieusement : c'est ce que vous lui dites, à la fin, de la nécessité de pouvoir un jour devenir propriétaire du collège. « Je crois, me disait-il, qu'il ne faut pas éveiller une pareille idée. Cela ferait des ombrages et susciterait mille difficultés. Mais il faut que d'Alzon vienne, qu'on le connaisse, qu'on le voie marcher. »

« Je me suis permis de lui dire qu'il semblait naturel que vous puissiez désirer cette assurance dans un avenir quelconque, et M. Gouraud me disait toujours qu'il croyait très important qu'il n'en fût pas question. »

Suivent de longs détails qui expliquent la situation financière de Stanislas, administré par une société civile. La Mère les expose d'abord, puis les résume avec une clarté admirable ; c'est une véritable lettre d'homme d'affaires.

La situation de Stanislas n'étant ni bien franche ni bien sûre, le Père d'Alzon ne veut pas s'exposer à des surprises. Il n'est plus seul, il a derrière lui une famille religieuse dont la destinée est liée à la sienne :

« M. Gouraud me trouve d'une réserve et d'une prudence extrêmes, écrit-il à la supérieure ; mais pour quelqu'un si souvent accusé d'aller trop vite, ai-je grand tort ? Suis-je bien sûr du terrain sur lequel je vais poser le pied ? On veut en dernière analyse se servir de moi et puis me remercier quand on n'en voudra plus. Ce n'est pas la pensée de Gouraud ; mais avec son refus d'accepter ma demande, l'instinct de propriété des autres les conduit là. Suis-je obligé de vouloir cette position précaire ? Pour moi, peu importerait ; pour un ordre, c'est autre chose. Du reste, je trouve très justes toutes vos observations. »

En attendant, M. Gratry n'y tient plus, il veut abdiquer sans retard. « La situation de tête du directeur de Stanislas est étrange, dit la Mère Eugénie. Il montre une vraie passion pour la solitude, il prétend s'abstraire des heures entières dans ses études philosophiques ; il se plaint qu'un

surveillant l'a dérangé à une heure où il devait faire de la philosophie, que c'est là un état de choses insoutenable. On le demande au parloir, dont il a une horreur. Que fait-il ? En s'y rendant, il passe d'abord à la chapelle un temps infini pour offrir ce nouveau sacrifice, dire des prières, se résigner, etc. »

La Mère Marie-Eugénie ne tarde pas à revenir sur cette question :

« J'ai revu M. Gratry, je le crois moins tourmenté du besoin de quitter le jour même, plus calme du moins dans son impatience. Je lui ai fait toutes les concessions possibles pour l'amener à en faire à son tour sur cette *passion de solitude philosophique*, et il me semble que nous sommes mieux d'accord.

« Il m'a protesté qu'il ne voulait pas quitter le collège. L'œuvre dont il se sent la vocation est depuis bien des années une école normale ecclésiastique ; il comprend qu'on ne peut rien seul, il désire s'unir à des efforts scientifiques et philosophiques et avoir par là sa part d'influence au service de l'Église. Il dit seulement que dans un collège il faut diverses fonctions : celle d'une femme de ménage, elle y est ; celle de l'ordre sacerdotal doit être répandue dans tous les prêtres ; celle du gouvernement, c'est votre part ; rien n'est plus royal à ses yeux que votre très honorée personne. Pour lui, il veut bien garder une fonction scientifique. Voilà l'ordre de ses idées : il y a du mieux, en ce sens qu'il a un peu plus de patience à vous attendre. »

Les réponses dilatoires du Père d'Alzon chagrinent la supérieure. On sent combien elle prend à cœur ce projet :

« Je vous dirai pourtant, écrit-elle le 30 décembre 1845, que je crains que vous ne rejetiez trop l'affaire de Stanislas et que vous ne découragiez MM. Gouraud et Gratry. Il me semble que vous devriez éviter de leur laisser apercevoir vos difficultés ; car, cette position qu'ils vous offrent avec tant de désir de vous la voir accepter, a bien ses avantages. Dans cette pensée, je les ranime souvent, je dis que vous m'écrivez dans un sens très rassurant ; mais votre dernière lettre ne me permet plus ce langage. »

Cette correspondance avait eu lieu pendant l'automne de 1845 ; le 2 janvier 1846, le Père écrit :

« Ce que vous me dites de M. Gouraud me donne beaucoup à réfléchir. Bien sûr, je ne mettrai aucune opposition à la volonté de Dieu si je dois aller à Stanislas, mais rien ne me presse avant trois ou quatre ans. Je sais bien qu'un jour une maison à Paris nous sera nécessaire ; mais ce qu'il me semble que Dieu veut en ce moment, c'est de consolider celle qui subsiste ici et qui, grâce à lui, va très bien. Le centre, ou si vous voulez le noyau, est ici ; ne le transplantons pas avant qu'il n'ait germé, de peur de nuire au travail intérieur.

« Laissez-moi vous dire encore une pensée que vous taxerez de pusillanimité peut-être, mais j'ai peur de Stanislas. Y réussirai-je comme ici ? Cette peur n'est pas de l'amour-propre. Elle repose sur un sentiment des grâces que je trouve pour préparer les voies loin de Paris, et ne pas devancer la Providence. Puis, j'aurais toujours à lutter contre l'abbé Gratry et même contre Gouraud, je le vois bien. Or ceci m'effraye, j'ai peur de certaines luttes.

« Pour que vous ne voyez point en ceci du découragement, ajoute le Père avec sa confiance habituelle, je dois vous dire que mes trois résolutions pour l'année qui commence sont : 1° l'égalité de caractère ; – 2° l'esprit surnaturel de suite, dans ma vie ; – 3° l'abandon absolu pour ce que Dieu veut faire de moi. Mais je dois ajouter que mon incapacité me fait tous les jours trembler davantage. Cette lettre qui vous a tant fait plaisir, et où je vous disais mes impressions de Noël, ne vous montre-t-elle pas toute la folie de mon caractère ? Avec cela je ne sais que dire quand je vois l'espèce d'enthousiasme que j'excite chez certaines gens qui viennent se dévouer avec moi d'une admirable

manière. Il paraît que je suis pour le quart d'heure dans la bouche des séminaristes comme je n'ai jamais été dans celle des dévotes. – Convenez qu'il faut que ce soit vous pour vous conter cela. – Pour moi, j'y vois une permission de Dieu qui me déguise en apparence, afin que je puisse conduire les gens où Dieu les veut.

« Ce que vous me faites observer sur mon caractère est très vrai. J'accepte donc toutes vos observations, même celles sur « mes grandes vertus et mes petits défauts. » Est-il permis de se moquer à ce point de son prochain ?... »

L'affaire de Stanislas fut un moment suspendue. On attendait l'abbé d'Alzon à Paris, où il devait prêcher le carême à Notre-Dame-des-Victoires, et on espérait pouvoir s'entendre de vive voix. Sa correspondance de janvier et de février nous le montre toujours occupé de son collègue, du noviciat qu'il vient de fonder et de sa propre perfection :

« Nous sommes maintenant six novices, écrit-il à la Mère Eugénie : le Père Eugène, dans le monde M. Henry ; le Père Paul (Tissot), le Père François-Xavier (Surrel), le Père Charles (Laurent), le Père René (Cusse), et le Père Emmanuel, dans le monde M. d'Alzon. Vous voyez que nous suivons vos errements et que nous avons laissé les noms de famille pour prendre ceux ou de baptême ou de dévotion.

« Depuis hier, je suis dans ma cellule définitive. J'y ai encore un peu de luxe, mais il faut me le passer à cause du local. Les pavés étant en pierre, je crains le froid aux pieds, et j'ai une peau de mouton sous ma table ; mais je l'enlèverai, je crois, si je n'écris pas dans ma chambre. Il me répugne d'écrire mes *Constitutions* dans mon cabinet, qui est tapissé et assez propre, parce qu'il me sert de parler. Je n'ai qu'une chaise dans ma cellule... Je n'ai pas de rideaux à ma fenêtre, mais des volets. »

La Mère Marie-Eugénie rassure le Père au sujet de ce qu'il appelle *le luxe* de sa cellule... « Nous-mêmes, dit-elle, avons une peau de mouton à l'infirmerie, et nous n'avons jamais cru que ce fût un objet de luxe. Le saint du désert refusa, il est vrai, celle que la hyène lui apportait ; mais il ne lui donna pour raison que le vol qu'elle avait fait. »

Le 4 janvier, le Père vient de lire la conversion de Newman. Ce récit l'a profondément ému ; il sent qu'un travail intérieur s'opère en lui ; la lutte est vive, mais, la grâce triomphe.

Après une longue lettre d'affaires, il ne peut s'empêcher d'ouvrir son âme tout entière à celle qu'il est chargé de soutenir dans la voie de la perfection et qui le soutient aussi par la force d'une amitié toute céleste. Cette lettre, fort belle, est une véritable étude psychologique.

« Interrompu cinq ou six fois, je dois cependant finir, et que vous dirai-je, ma fille, sinon que je ne sais plus où j'en suis, ou plutôt qu'à présent que la tempête a fini par quelques larmes que m'a fait verser le récit de la conversion de Newman je vois plus clairement que jamais ma vocation devant moi, jointe à l'obligation de tendre au plus parfait ? Mais qu'y a-t-il de commun entre le plus parfait et moi ? entre un homme qui ressent au fond du cœur toutes les impressions de l'orgueil et de la vengeance, et la perfection ?....

« Et je ne vous dis pas tout, car l'orage ne venait pas seulement de sottises, mais aussi d'épreuves dans lesquelles je me trouve si petit, que je ne sais quelle idée peut me venir de me croire obligé de tendre à l'acquisition de ces grandes et divines vertus qui me rapprocheront de Jésus, mon modèle et tout mon amour.

« Ne croyez pas, ma fille, que ce soit là ce que je voulais vous dire ce matin. Ce que je voulais vous dire, je l'ai complètement oublié. Cela reviendra peut-être ; mais ce que j'ai à vous confier maintenant, c'est cette touche que je crois de Dieu, de plus en plus forte, qui, à côté des misères dont

vous ne vous faites pas une idée, me pousse à me perdre en Dieu par l'abandon absolu de mon être entre ses mains toutes-puissantes et toutes miséricordieuses.

« Où ai-je ces idées ? Je n'en sais rien. – À l'oraison ? Je la fais tout de travers. – À la messe ? Je ne puis dire comment je la célèbre. Tout est mort en moi, tout excepté la plus entière confiance en Dieu, au moins habituellement, car il y a des moments où je doute de tout. Dieu permet ces bourrasques afin de me donner une plus grande compassion pour les âmes, et, de fait, il me semble que je suis par moments plus miséricordieux qu'autrefois.

« Je dis par moments, car mon inconsistance est quelque chose d'inexprimable. Les vents qui nous désolent depuis quelques jours, ne chassent pas plus de grains de poussière dans leurs tourbillons, que les diverses impressions de mon âme ne font passer devant mes yeux d'idées contradictoires. Et toutes ces idées contradictoires, est-ce moi ? Je n'en sais rien. Il me semble que cela passe devant moi, mais que ce n'est pas moi. Car moi, il me semble qu'au fond, ou dans mon fond, je reste calme. Et ce qui reste calme dans mon fond, est-ce moi encore ? Je ne le sais pas, mais je ne le crois pas, car il me semble que je ne reste en possession de moi qu'autant que je reste en union avec Dieu.

« Quant à ce dernier point, ma volonté est bien fixe pour aujourd'hui. Je veux Dieu de toutes les puissances de mon âme, de tous les élans de mon cœur, et très certainement je le veux autant qu'un être puisse le vouloir. Mais cela suffit-il ? Hélas ! vous savez bien que non, et c'est pour cela que je vous dis : Aidez-moi et soutenez-moi. »

Le lendemain, le Père écrit à sœur Marie-Augustine :

« Vous dirai-je que je me mets enfin à la vie pauvre, comme il convient à un futur religieux ? Depuis quelque temps je faisais mon lit, mais avant-hier j'ai changé de cellule, et je l'ai balayée, fort mal sans doute, mais de mon mieux. Aujourd'hui j'ai fait placer des cruches et des seaux dans mon corridor, et les novices qui l'habitent ou l'habiteront avec moi s'efforceront de suivre les exemples que vous nous donnez depuis longtemps, en n'ayant d'autres domestiques que leurs doigts. Faut-il vous dire encore que ces pauvres doigts m'inspirent une compassion infinie ? Lorsque j'arrange mes couvertures sous ma paillasse, j'ai le talent de les écorcher ; apprenez-moi donc comment vous vous y prenez pour ne pas trop vous abîmer...

« À mesure que je m'efforce de réaliser parmi les miens ce que j'ai vu parmi vous, il me semble que la communauté d'idées resserre cette société de sentiments qui remonte de votre côté et du nôtre jusqu'à leur source commune, qui est le Cœur de Jésus-Christ. C'est là, ma chère fille, que je vous demande d'aller déposer vos prières et vos bonnes œuvres pour moi. C'est là que je trouverai de quoi payer toutes les dettes que votre charité me fait contracter envers vous. »

En suivant cette correspondance du mois de janvier 1846, nous y trouvons des lettres de tous genres et sur toutes les questions. Celle du 11 janvier nous touche plus particulièrement, nous y voyons notre Mère ployant sous le poids de sa charge et venant chercher aide et secours auprès de son Père spirituel. Les lettres intimes de la Mère Eugénie nous manquent presque toutes à cette époque ; mais les réponses de son directeur nous permettent de la suivre dans ses consolations comme dans ses épreuves.

« Je comprends vos peines à l'égard de votre charge, écrit le Père d'Alzon, mais laissez-les donc ; ou dites-moi que vous ne me trouvez plus bon à rien, que je suis incapable de vous aider à les porter, ou laissez-m'en la responsabilité devant Dieu. N'est-ce pas moi qui veux que vous soyez là ? L'obéissance ne peut-elle en ceci vous être bonne à quelque chose ? Vous me disiez de vous faire obéir. Eh bien, je vous ordonne de vous décharger sur moi de la responsabilité qui pourrait vous

gêner en quelque chose. Je sais qu'il y a certaines peines intimes dont on ne peut passer la piqure à un autre ; de celles-là je ne puis accepter la douleur, c'est votre affaire personnelle...

« Ma pauvre enfant ! c'est une des tristes conditions d'un cœur bien fait d'avoir à souffrir beaucoup. Pourquoi le vôtre est-il si bon ? Le bien que Dieu vous permet de faire avec votre puissance d'aimer veut être payé par quelque sacrifice. Ne vous plaignez donc pas trop, parce que si vous aviez été moins bien partagée, vous souffririez moins. Les dons que l'on fait coûtent toujours depuis que la femme a été condamnée à enfanter dans la douleur, et que Jésus-Christ a donné la vie aux hommes par sa mort. Apprenez donc, chère fille, à donner avec larmes et à devenir mère par vos angoisses. Mais cependant, le tout paisiblement et surnaturellement.

« Puisque je suis sur cet article, j'ajouterai une remarque personnelle. Savez-vous que le calme et je ne sais quel sentiment impossible à définir que me donne votre amitié me rapproche tous les jours un peu plus de Dieu ? Il me semble que c'est sur vos ailes que je m'élève vers lui. Pauvre enfant ! quel lourd fardeau vous est imposé ! »

L'épreuve ne dure pas toujours dans la vie des serviteurs de Dieu, c'est un brouillard dont la foi perce les ombres. Dieu peut éprouver l'âme pour la fortifier, mais il est essentiellement consolateur, *Consolator optime*, et lorsqu'il s'approche d'un cœur brisé, c'est pour illuminer sa voie et mettre un baume sur toutes ses blessures. Une lettre de notre Mère, où devait se faire profondément sentir cette touche de l'Esprit-Saint, reçut la réponse suivante :

« 31 janvier 1846.

« Je n'ai que quelques minutes à moi, ma chère fille, et ma plume sera bien réellement le *calamus scribæ velociter scribentis*<sup>103</sup>. Je veux cependant vous dire tout de suite la joie que me cause votre lettre. Je la garderai comme une de celles qui feront époque dans notre correspondance. J'ai seulement quelques observations à vous faire. Premièrement, et avant tout, il faut absolument vous abandonner aux impressions dont vous me parlez. Très certainement elles sont de Dieu. À quel degré ? c'est ce qu'on peut examiner ; mais très positivement, le principe est surnaturel : Dieu est là. – En second lieu, remarquez que c'est dans l'accomplissement d'un acte d'obéissance que la paix s'est faite dans votre âme. – Troisièmement, enfin, voyez à quelle fidélité vous êtes désormais astreinte, et combien il vous est nécessaire d'entrer dans ce recueillement intérieur dont vous me parlez. Oui, ma chère fille, vous êtes faite pour être l'épouse bien-aimée du Fils de Dieu ; mais pour paraître en sa présence, voyez de quel éclat, de quelle perfection votre âme doit être ornée, non pas de son fond, mais du fond du pauvre ouvrier de Nazareth !

« Soyez donc reine, et en même temps ouvrière : ouvrière quand vous travaillez pour votre Époux et avec lui, reine dans vos communications intimes avec lui ; ou plutôt alors ne vous occupez plus de ce que vous êtes, puisque dans de pareils moments ce que vous êtes est son affaire, qu'il peut faire de vous tout ce qui lui plaît, sans que personne, et vous surtout, ait le droit de lui dire : Pourquoi agissez-vous ainsi ?

« Je ne puis assez vous exprimer le bonheur que me fait éprouver cette disposition de votre âme pour notre divin Maître. Que voulez-vous que je fasse pour l'en remercier ? Vous me demandez *qui donc je suis* ? mais je crois pouvoir vous le dire : *Amicus sponsi*, et par conséquent chargé de veiller à ses intérêts. Oh ! s'il m'était donné de me rendre le témoignage que j'ai aidé à procurer à son épouse un ornement de plus ! Je vous conjure, ma chère enfant, de me tenir au courant de tout ce que Notre-Seigneur demande de vous. N'observez-vous pas comme ce qu'il y a de fier et de princier dans votre caractère se transforme sous la main de Notre-Seigneur ? Il y aurait là, je crois, bien des choses à dire ; mais quand Dieu a enlevé d'un caractère son indépendance naturelle pour lui

<sup>103</sup> . « Plume du scribe écrivant très vite » (cf. Ps 44, 1).

communiquer une liberté divine, si ce caractère a du ressort, il peut être un instrument admirable pour agir sur les autres. »

Quelle belle lettre, et que de choses elle nous révèle !

Le Père d'Alzon devait aller prêcher le carême de 1846 à Paris, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Il écrit le 12 février à sa fille spirituelle :

« Je serai à Paris le mercredi des Cendres, c'est-à-dire dans quinze jours. J'arrive avec une grande impression de l'union où je dois entrer avec Notre-Seigneur dans son amour pour les âmes. Je dois vous dire que j'ai été depuis quelques jours très impressionné de trois pensées principales : « 1° Il me semble que j'ai mieux, non seulement compris, mais senti ce qu'est la vie de foi. 2° J'ai eu une grande impression de la ressemblance où ceux qui doivent se dévouer au salut des âmes doivent se mettre à l'égard de Jésus-Christ, sauveur des âmes. C'est un état de servitude, d'amour et d'autorité. 3° Je me suis trouvé tout porté à donner mon corps à Jésus-Christ, afin qu'il en fit tel instrument de pénitence ou de sanctification qu'il voudrait. La disposition qui me pousse à imiter Notre-Seigneur dans ses relations avec les âmes m'est venue surtout après la lecture du traité des devoirs des supérieurs de M. de Bérulle. Mais je m'aperçois que je vous parle de moi, quand je voulais vous parler de vous. Quelquefois il me semble que c'est tout un. »

Le mercredi des Cendres, 26 février, le Père d'Alzon arrivait à Paris. Le vénérable M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, le recevait à bras ouverts : « Je regarde, disait-il, comme un trait de la Providence en notre faveur d'avoir un tel apôtre pour le Carême. » Ce Carême devait, en effet, produire les plus heureux fruits. On admira beaucoup la parole ardente du prédicateur ; on lui trouvait de la vie, de l'action, il allait à l'âme. Une foule nombreuse se pressait autour de la chaire de Notre-Dame-des-Victoires, et un public d'élite y venait aussi. Mme Swetchine, si admiratrice de l'éloquence du Père Lacordaire, goûta tellement le genre apostolique, doctrinal et distingué de l'abbé d'Alzon, qu'elle ne manqua pas un seul de ses sermons. M. Michel (dont le nom reviendra plusieurs fois dans ce récit) disait à notre Mère qu'il le préférait à tous les prédicateurs en renom.

Ce succès ne pouvait que raviver les désirs de MM. Gratry et Gouraud. Ils auraient voulu fixer à Paris ce prêtre au cœur d'apôtre, qui joignait à des dons manifestes pour l'éducation des aptitudes remarquables pour la parole publique et la chaire sacrée. Les offres lui viennent de tous les côtés, on veut le mettre à la tête du mouvement qui doit grouper toutes les forces des catholiques vers un même but : la régénération de la société par l'éducation, et la formation d'un jeune clergé savant et zélé.

C'est la pensée de l'abbé de Cazalès, qui veut tenter la réforme des séminaires ; de l'abbé Bouissinet, qui fonde les clercs de Stanislas, et propose à l'abbé d'Alzon de relever l'Oratoire ; mais c'est à Stanislas que celui-ci semble appelé. L'abbé Gratry a déclaré à l'archevêque que seul le vicaire général de Nîmes est en mesure d'assumer la responsabilité de Stanislas. Mgr Affre appuie les démarches faites en ce sens et joint ses sollicitations à celles de MM. Gouraud et Gratry, de la supérieure de l'Assomption et de beaucoup d'autres. On fait de nouveau briller aux yeux du jeune fondateur l'avenir du grand collège, le développement de sa Congrégation plus facile à Paris, les ressources de la capitale, le champ plus vaste offert à son action et aux influences de son nom, de son talent, de sa parole et de ses vertus.

Le Père déclare de nouveau qu'il n'ose pas aller contre la Providence qui l'a placé à Nîmes, et compromettre le germe de son œuvre en le transportant avant qu'il soit complètement formé. Si l'on peut attendre deux ou trois ans, il pourra peut-être essayer de prendre Stanislas ; mais il n'en veut rien assurer.

Touché de ce désintéressement, l'archevêque conçoit alors une autre pensée. Il voudrait mettre l'abbé d'Alzon à la tête de ses établissements diocésains d'enseignement, et lui montre le bien immense qu'il pourra opérer dans toute la France par le diocèse de Paris. La supérieure, seule au courant de ces propositions, pressait le Père d'accepter ; le voir à Paris à la tête des séminaires lui paraissait un fait de la plus grande importance, mais ces diverses propositions ne le tentaient pas. Son œuvre était à Nîmes, il voulait y rester, croyant très sincèrement qu'il y avait là une volonté de Dieu.

Si la Mère Eugénie de Jésus prenait un intérêt si filial à ce qui regardait son père, lui, de son côté, profitait de son séjour à Paris pour s'occuper avec le plus grand dévouement de l'Assomption de Chaillot, qu'il aimait à appeler l'*œuvre-sœur*. « À mesure que la préoccupation du Carême s'en va, écrit-il à la supérieure en lui annonçant sa visite pour le lendemain, je sens que je reviens comme par une inclinaison naturelle vers Dieu, notre œuvre et vous. Je me suis occupé, avec une dilatation de cœur que j'espère vous faire partager, de ce qui vous était personnel et de ce qui devait nous réunir dans le travail que Dieu demande de nous en commun. Or, voici ce que je ressens : c'est qu'il faut que nous nous devions beaucoup l'un à l'autre, et c'est dans cette réciprocité que nous devons faire consister la force de notre union devant Dieu, sans nous inquiéter si l'un donne plus et l'autre donne moins, parce que nous donnerons chacun tout ce que nous pourrons selon notre capacité. Et celui qui donnera moins se reconnaîtra simplement débiteur, sans orgueil ou amour-propre. » Ces conventions ont été tenues.

Parmi les lettres écrites à Paris, – rares et courtes, puisqu'on se voyait souvent, – il en est une assez curieuse qui nous montre que le Père ne se contentait pas de s'occuper des affaires de la maison de Chaillot et de la sanctification des religieuses, mais qu'il s'était aussi intéressé aux élèves du pensionnat et avait voulu assister aux examens de fin de trimestre. Le jour même de l'examen, il devait aller à Stanislas ; voici ce qu'il écrit :

« Paris, 30 mars 1846.

Ma chère Mère,

« Hier, en vous quittant l'esprit tout rempli de ce que j'avais entendu, j'allai déjeuner au collège Stanislas, où, comme vous savez, je devais faire la connaissance de l'abbé Véron<sup>104</sup>. On parla bien entendu éducation, et je déclarai hautement, pour accomplir les prescriptions de sœur Marie-Augustine, que je venais d'assister à un examen de petites filles comme n'en subiraient pas de grands écoliers dans certains cours de philosophie.

« Je croyais dire du nouveau, quand l'abbé Gratry, qui prétend devoir sa grande douceur de mœurs à son éducation faite en partie dans un pensionnat de demoiselles, prit la parole et, étendant la main avec l'air que vous lui savez, dit : « Je connais ça. » – « Comment ! vous connaissez ça ? » repris-je, étonné. – « Sans doute, poursuit l'abbé Gratry. Voyez-vous, il y a dans le monde un M. Michel. Eh bien ! ce M. Michel a publié un livre du Père Girard, et comme l'application en a été faite chez les Dames de l'Assomption (vous voyez que je sais l'affaire), il en a entretenu le ministre, chez qui il va quelquefois le soir. Et moi je vous dirai plus. Je vous dirai donc que M. le ministre voudrait faire faire un rapport détaillé sur les procédés de cette méthode, confirmés par l'expérience. Et précisément il m'a chargé, comme prêtre, d'aller voir un jour ces dames pour savoir si elles voudraient permettre qu'on allât chez elles pour prendre des renseignements sur les résultats. Il y a plus encore. M. Dubois, à qui M. d'Alzon avait parlé l'année dernière de ces dames, a grande envie

<sup>104</sup> . L'abbé Véron, alors grand-vicaire, devait plus tard devenir le supérieur de la maison d'Auteuil.

de les connaître et me parlait l'autre jour de m'accompagner chez elles lorsque j'irai leur faire part des intentions du ministre. Vous voyez, ajouta M. Gratry avec son air fin, *que je connais ça.* »

La visite ministérielle eut-elle lieu ? Nous n'en savons rien ; mais cette lettre, si flatteuse pour le pensionnat de Chaillot, dut réjouir sœur Marie-Augustine.

Cependant le collège de Nîmes souffrait de l'absence du Père d'Alzon. Il y avait parmi les maîtres un certain malaise dont les enfants s'apercevaient. « On sent bien que M. d'Alzon n'est pas là, » disait-on dans ce petit public. Cette impression était vraie. Bien des professeurs se décourageaient ; des prêtres qu'on regardait comme de futurs religieux parlaient de se retirer. Inquiet de ces nouvelles, le Père d'Alzon se hâta de partir. Sa première lettre est toute personnelle.

« Me voilà donc de retour au milieu de mon peuple de Nîmes, écrit-il le 29 avril. Il me semble de plus en plus que le séjour dans cette maison m'apporte une plus grande abondance de grâces. Je me suis remis à la prière, à mon régime de communauté avec une grande joie. Seulement je ne crois pas devoir en ce moment me livrer à rien d'extraordinaire, parce qu'avant tout j'ai besoin de toute ma paix, et la paix est dans la force. *Pax in virtute.* »

« Dieu, ce me semble, m'appelle à un grand esprit de foi et à un grand abandon à sa conduite, quelle qu'elle puisse être. Je m'y livre autant qu'il dépend de moi, et je répète souvent à l'oraison : *Domine, quid vis ut faciam ?*<sup>105</sup> En résumé, je commence à m'apercevoir que mon cœur a été ensemencé, comme à mon insu d'abord ; c'est pour moi une nécessité de faire croître ces pauvres petites vertus, vrais brins d'herbe, qui montrent leur petite pointe verte à travers une terre bien sèche et bien poudreuse. Adieu, mon enfant, je dirai demain la messe pour l'Assomption de Paris, et je demanderai à sainte Catherine qu'elle vous obtienne son esprit d'amour pour Jésus-Christ. »

Les prédications de Notre-Dame-des-Victoires avaient suscité à Paris un véritable mouvement de vocations pour l'œuvre du Père. À la procession des religieuses de l'Assomption pour l'ouverture du mois de Marie, vingt jeunes gens accoururent croyant trouver le Père d'Alzon, plusieurs voulant se mettre sous sa conduite, ou s'offrir à lui pour l'Ordre nouveau. La supérieure dit leurs regrets : « Quatre sont venus me voir le lendemain de votre départ, ils auraient tant voulu vous entretenir ! Un certain M. Philippe Deshayé vient sans cesse me signaler des jeunes gens qui veulent vous rejoindre ; il me fait l'effet d'un véritable capitaine de recrutement, capable de vous procurer une foule de vocations. »

MM. Blondeau, Bergeret de Frouville, Saugrain, Philippe, Lausac, Ruas, Augier, Peyroulas et d'autres multiplient leurs visites à la Mère Marie-Eugénie, qui se prête avec bonheur à ce mouvement dont elle est émerveillée. « Si vous veniez ici et si vous les suiviez, vous obtiendriez bien vite beaucoup de vocations, » écrit-elle. Et parlant de M. Blondeau : « Avec vous à Paris, il croit qu'il convertirait la moitié des hommes. Il combat avec énergie en faveur de la liberté religieuse, surtout pour l'enseignement, et m'a beaucoup parlé de son organisation de *Club catholique*. Il regarde votre œuvre comme corrélatrice de la sienne : – « À quoi bon la liberté, dit-il avec raison, s'il n'y a pas d'hommes pour en user ? Sachez, du reste, que nous sommes convenus d'enthousiasme avec lui, que nul prêtre ne pouvait vous valoir. M. Blondeau m'a dit que telle était aussi la profession de foi de M. de Montalembert. »

Le 28 mai, elle énumère toutes les vocations qui se présentent pour la nouvelle Congrégation :

« M. Philippe est tout ému de votre lettre ; il vous aime tous les jours un peu plus, mais ses parents empêchent son départ. – Le jeune prêtre de Genève, M. Peyroulas, serait une bonne vocation pour vous mettre à même de renouveler l'enseignement en France, au point de vue vraiment

<sup>105</sup> . « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » (Ac 9, 6 Vulgate).

chrétien. – L'abbé Santerre, nouveau grand vicaire de l'évêque de Pamiers, est enthousiasmé de votre œuvre et veut vous envoyer des sujets. – Il est encore question pour vous de l'abbé Chéruef, charmant, spirituel, vif, instruit, aimé des artistes et des jeunes gens, ami de Lacordaire. »

Un soldat, qui avait entendu trois ou quatre fois l'abbé d'Alzon à Notre-Dame-des-Victoires, brûlait d'obtenir une anticipation de son congé et de partir pour le rejoindre. « J'ai à vous parler d'une autre visite, dit la Mère Marie-Eugénie, visite que le costume rendait plus singulière. C'est le soldat de M. Saugrain, à qui j'ai écrit comme il m'en priait et qui est venu hier chercher sa lettre. J'ai fort longuement causé avec lui, car je fais de singuliers métiers et j'acquies des relations assez étranges pour le service de Votre Grandeur, mais sans le moindre déplaisir, car ce sont de braves et saints jeunes gens que ceux que je vois ainsi pour vous. »

Ce ne sont pas seulement des vocations de frères de chœur, mais encore des hommes du peuple et des ouvriers qui se présentent pour être frères convers. Un jour, c'est un artilleur ; un autre jour, un ébéniste. Un jeune Anglais catholique, un Italien ancien trappiste, deux jeunes gens recommandés par l'abbé Gabriel, un sergent, se succèdent dans les parloirs de l'Assomption ; ils viennent demander à la Mère Eugénie le moyen de réaliser leur désir et d'être admis par le Père d'Alzon. Tous se proposaient d'aller à Nîmes pendant les vacances de 1846 ; mais des difficultés d'argent, l'opposition des confesseurs et diverses circonstances les empêchèrent de partir.

Un seul fut fidèle au rendez-vous : M. Saugrain, aujourd'hui le T. R. P. Hippolyte. Notre Mère devina du premier coup d'œil ce jeune homme destiné à devenir l'un des plus fermes soutiens de la Congrégation des Pères de l'Assomption. « Je viens d'avoir une conférence avec M. Saugrain, écrit-elle le 17 mai. C'est un charmant jeune homme, simple, franc, intelligent, tel qu'il ne faut pas cinq minutes pour s'entendre avec lui, se trouver en confiance et à l'aise. Pour celui-là, je vous le souhaite sans restriction : plus je l'ai questionné, examiné, plus j'ai été contente ; et, comme je vous le dis plus haut, la satisfaction a été réciproque, puisqu'il a paru se féliciter également de la franchise et de la bienveillance avec laquelle je vous servais d'intermédiaire. »

Suit un portrait tracé d'une main délicate et sympathique : « Je ne sais comment vous le dépeindre. Il n'est pas grand, il est mince, et n'a rien de distingué dans la tournure ; mais lorsqu'il parle, il y met tant de droiture, de franchise, de bienveillance, et une sorte de douceur, telle qu'elle peut se trouver dans un caractère très vif, qu'on se prend d'amitié pour lui et surtout de confiance. Il a juste vingt-quatre ans et appartient à une famille normande de cultivateurs aisés. Envoyé à Paris à l'âge de quinze ans dans une maison de commerce de rouennerie, il passa de cette maison dans celle où il est maintenant.

« Les annales de la Propagation de la foi lui ont donné l'envie d'être missionnaire ; mais l'idée de faire en France du bien aux jeunes gens ne lui sourit pas moins. Notre quatrième vœu lui plaît beaucoup. Vous voyez son genre d'esprit. C'est de son confesseur que dépend maintenant la décision. Si l'abbé Falconnier y consent, M. Saugrain sera chez vous d'ici à deux mois ; si M. Falconnier ne veut pas, il croira que c'est la volonté de Dieu qui s'exprime. Il veut m'envoyer ce prêtre dont il dit beaucoup de bien, mais qui hésite à le laisser entrer dans le sacerdoce, et bien plus encore dans l'état religieux. »

Le 3 juin, la Mère écrit de nouveau :

« J'ai vu hier M. Saugrain, et je crois que la conclusion de notre entrevue sera son départ pour Nîmes, à la fin de juillet ou d'août. Son confesseur n'a pas encore consenti, il veut me voir auparavant, mais déjà il ne fait plus grande opposition ; et le jeune homme, après m'avoir demandé avec une incroyable simplicité quel serait le conseil que je donnerais à mon frère à sa place, m'a paru si disposé à le suivre, qu'il n'y a qu'une défense formelle de M. Falconnier qui pût l'arrêter.

« Je vois toujours en lui un excellent jeune homme, sérieux, actif et bien préparé à l'idée d'une vie de travail, de dévouement et d'obéissance. Dieu lui donne pour votre œuvre, pour vous qu'il ne connaît pour ainsi dire pas, une confiance, qu'il ne peut s'expliquer. Un jeune homme aussi solide, dans un tel milieu, doit avoir une fermeté précieuse et une connaissance des choses très utile vis-à-vis de ceux de vos élèves destinés au commerce. Pour la vie de foi et les habitudes de recueillement et de piété, il me paraît avoir des dispositions dont vous tirerez grand parti. »

La supérieure ne se trompait pas, le R. P. Hippolyte devait être un saint religieux et un apôtre admirable ; nous avons été heureuses de retrouver ici le témoignage si affectueux de notre Mère. Un an plus tard, le T. R. P. Pernet, fondateur lui-même, si vénéré à Paris et aujourd'hui regretté de tous, sera aussi conduit à l'Assomption par la douce main de la Mère Marie-Eugénie de Jésus.

Du reste, toutes les lettres du Père d'Alzon nous disent la part que prit la Rév. Mère dans les affaires de son collège et de sa Congrégation. Il recourait à elle pour toutes choses. Nous citons au hasard :

« Je ne me sens pas grand attrait pour le jeune homme dont vous a parlé Mme de G. Ce serait autre chose pour votre ancien aumônier de la Visitation ; mais à cinquante ans, les idées sont bien arrêtées. Vous pouvez toutefois essayer de lui écrire à cet égard. Tout ce que vous faites est bien fait...

« M. Léon Boré m'irait assez comme professeur ; mais voudra-t-il de la province, lorsque probablement on l'accueillera si volontiers à Stanislas ? Le gouvernement qui l'a entretenu à Munich ne voudra-t-il pas profiter de ses travaux ? Si vous pouvez nous le donner, vous nous ferez un cadeau précieux ; mais j'ai quelques doutes...

« Si vous pouvez me procurer un bon maître pour les tout petits enfants qui commencent à lire et à écrire, vous me rendrez un grand service. J'en ai un qui est assez bien, mais il a un *assent* détestable ; c'est du pur provençal avec les ritournelles beaucairoises. Il me semble qu'à cet âge on peut par une bonne prononciation corriger bien des imperfections chez ces petits êtres...

« Seriez-vous assez bonne pour vous rappeler l'histoire d'Irlande en anglais que je vous avais priée de me procurer ? J'espère avoir à vous écrire encore demain ou après-demain, c'est pour cela que je m'arrête. Vous ai-je demandé un novice maître de dessin ? M. Imlé pourrait peut-être m'en trouver un. J'avais encore deux ou trois demandes à vous faire, mais elles ne me viennent pas...

« Ce que je voudrais en ce moment, ce serait un bon instituteur primaire et un bon dépensier ou sous-économe. Envoyez-moi le jeune Alsacien dont vous m'avez parlé. »

Dans une autre lettre, le Père demande à la supérieure générale de vouloir bien lui chercher des professeurs de troisième, quatrième et cinquième, d'examiner un jeune homme qui s'est présenté pour être novice : « Engagez ce bon jeune homme à venir causer un peu avec vous ; vous le sonderiez, vous le retourneriez comme vous savez le faire quand vous le voulez, et vous verriez si réellement il peut nous convenir.

« ... Je vous remercie du frère que vous me proposez pour les écoles primaires. Je crois, en effet, qu'il m'irait très bien ; mais il faudrait encore que vous eussiez la bonté de prendre quelques renseignements sérieux auprès des frères pour savoir s'il n'y a en effet que sa santé qui se soit opposée à son séjour parmi eux. Si réellement il est tel que le dit M. Gabriel, ce serait pour moi une trouvaille plus importante que je ne saurais vous le dire. Aussi, soyez assez bonne pour juger par vous-même et pour juger sévèrement. J'aimerais mieux attendre quelque temps et avoir un sujet solide. Ainsi, je vous en prie, cherchez avec le scrupule que veut un pareil choix qui est pour moi essentiel...

« Pressez le départ de l'artilleur que veut me donner M. Falconnier. Un ancien militaire me mettra un peu de discipline dans la première division, que j'ai confiée à M. X. et qui à cause de cela va tout de travers. Je suis à la poursuite d'un professeur de philosophie. Si vous en avez un bon, vous me rendrez service de me le procurer. »

La Mère Marie-Eugénie de Jésus était heureuse de pouvoir aider son Père dans une œuvre aussi difficile que la création d'un collège et d'un noviciat : elle y mettait sa haute intelligence et son grand cœur. Rappelons-nous qu'elle n'avait pas encore trente ans, cette Révérende Mère qui inspirait une telle confiance au Père d'Alzon et à tous ceux qui l'approchaient. « Quelle femme ! disait-on autour d'elle, de quelle main sûre elle conduit son œuvre et gouverne sa maison tout en s'occupant des questions les plus hautes et entrant dans le détail des affaires les plus difficiles ! Comme elle pénètre les âmes et les éclaire d'un seul mot ! quel accueil maternel pour tous ceux qui viennent lui demander conseil ou appui ! »

« Je vous assure, lui écrivait un jour le Père d'Alzon, qu'en étudiant votre nature je trouve que le côté par où elle ressemble le plus à son auteur c'est la bienfaisance ; personne n'est bienfaisant comme vous, quand vous le voulez ; et je ne dis pas ceci comme compliment, mais pour vous obliger à profiter d'une si précieuse qualité qui, dans vos rapports avec le prochain, vous met à même d'être plus aisément la distributrice des dons de Notre-Seigneur. Je remercie Dieu de m'avoir donné une amitié comme la vôtre, et il me semble que quand les autres sentiments de l'affection s'en iraient de mon âme, il y en a un qui resterait pour vous : ce serait la reconnaissance. »

Les relations de la supérieure de l'Assomption la mettaient en rapport avec les principaux personnages qui soutenaient alors la cause catholique ; elle en parle sans cesse dans ses lettres. En quelques jours, elle a vu Mgr Affre, le Père Lacordaire, le Père Danzas, les abbés Duquesnay, de la Bouillèrie, de Cazalès, Gaume, Gratry, MM. Gouraud, Bailly, Veuillot, Ferrand de Missols, etc.

L'affaire du collège Stanislas la préoccupe toujours, elle en suit les diverses phases avec un intérêt particulier. « M. Goschler quitte Juilly et va être directeur de Stanislas, écrit-elle. Je sais que vous vous en réjouirez, ne fût-ce que comme ami et comme catholique. Qui sait s'il ne remontera pas cette maison qui tombe, pour la préparer à vous ou à d'autres, puisqu'il n'a pas de successeurs légitimes ? Pendant ce temps Juilly se désorganise, et c'est encore une position qui peut vous être offerte d'ici quatre ou cinq ans si vous ne prenez l'autre. Tout cela me semble pour le mieux, et je tenais à vous en avertir le plus vite possible.

« Formez seulement des hommes, mon Père, les œuvres viendront à vous, car ce sont les hommes aujourd'hui qui manquent aux œuvres, et vous avez reçu des dons à l'aide desquels, Dieu aidant, vous achèverez de former tous les hommes nécessaires dans la maison où vous serez. Toute la difficulté, c'est d'en former qui puissent vous remplacer, là où vous ne serez plus. Ne pensez donc pas tant à étendre la maison là-bas qu'à la rendre solide et à préparer des sujets pour d'autres. »

Une autre proposition se présente : c'est celle d'un laïque jouissant alors dans l'enseignement et auprès du gouvernement d'une estime méritée, M. Michel, dont nous avons déjà parlé. Il avait vu plusieurs fois l'abbé d'Alzon à Paris et suivait avec intérêt sa fondation de Nîmes. Excellent chrétien, il se réjouissait de la création de la société religieuse que commençait le Père, et il s'unissait à ses amis et à la supérieure pour lui trouver des professeurs et des vocations.

« M. Michel, écrivait la Mère Eugénie le 28 juillet 1846, m'a longuement parlé de vous, surtout de son désir de vous voir ici. Il estime qu'il serait aisé de vous y mettre à la tête du mouvement catholique, en faveur de la liberté d'enseignement. Aussi votre projet de bâtir à Nîmes m'a-t-il effrayé pour votre œuvre : il vous retiendra trop longtemps loin du centre, où vous pouvez seul trouver des sujets vaillants et nombreux. »

Le 13 août, la supérieure dit encore : « M. Michel est revenu ; il désirerait faire connaître votre œuvre à M. Lenormant, et voudrait que le *Correspondant* et tous ceux qui défendent avec sagesse et modération la liberté d'enseignement s'habituaient à présenter votre fondation comme le meilleur élément donné aujourd'hui aux catholiques pour en profiter... » Tous les esprits distingués étant occupés d'enseignement à l'heure qu'il est, me disait-il, fixeront leurs sympathies sur un corps qui se présente dans les meilleures conditions pour mériter la liberté et la faire fructifier. Quelle a été la cause du grand succès de beaucoup d'ordres religieux, sinon l'extrême opportunité de leur fondation ? Et voilà pourquoi aussi plusieurs se répandaient immédiatement sur différents points pour exciter dans l'opinion générale une sympathie qui a peu d'effets si elle n'agit que dans un coin de la France d'où ne partent ni le gouvernement, ni l'influence, ni les opinions et les réputations.

« Aujourd'hui, à Paris, avec les dispositions favorables de M. de Montalembert, avec M. Lenormant, Ozanam, tous les autres qu'on y grouperait, M. Blondeau, dans un autre rang, on habituerait les esprits à regarder l'œuvre de M. d'Alzon comme *la solution nécessaire, le corollaire indispensable de la question d'enseignement, le meilleur champion, quoique le plus pacifique, l'unique arme aujourd'hui* pour prouver que les catholiques peuvent et savent élever des Français, des hommes du monde avec toutes les conditions dont l'absence, dans les autres maisons, fait accuser le catholicisme de faiblesse et d'impuissance dans cet ordre. Et cette position, une fois acquise dans l'opinion, attirerait des vocations sans nombre et donnerait une force pacifique même aux yeux du gouvernement. »

« Il est sûr, ajoute la Mère, après avoir rapporté textuellement les paroles de M. Michel, qu'il y a là quelque chose de juste : je suis convaincue que vous n'aurez de vocations nombreuses et très bien choisies que lorsque vous serez à Paris. »

Le Père ne refuse pas, mais il redoute la présomption : son Ordre a besoin de se former. Le succès même, s'il n'est pas voulu de Dieu, ne l'attire pas... « À quoi bon, dit-il, commencer partout pour ne rien finir nulle part ? Puisque la Providence semble vouloir que nous allions lentement, il faut aller lentement. »

De mai à juillet 1846, il écrit à plusieurs reprises :

« J'ai beaucoup prié et fait prier. Il me semble souvent que j'ai l'impression des grâces plus grandes qui me sont accordées ici... C'est à Nîmes que Dieu me veut jusqu'à nouvel ordre... Malgré mon désir très naturel et très vif d'aller à Paris, quelque chose me cloue ici. Puis, vous l'avouerez-vous ? je ne me sens pas encore prêt. Il me semble que tous les jours s'opèrent en moi certains développements. Dieu sait ce qu'il pourra tirer de mes misères, il faut le laisser agir.... »

Enfin une question de justice se dresse devant lui. Il a risqué un argent considérable qui constitue une dette. « Impossible, dit-il, de fonder à Paris un établissement avant d'avoir consolidé celui de Nîmes : les sommes que j'ai avancées me sont un cauchemar, et tant qu'elles ne sont pas payées, il faudra bien que je donne à l'établissement tout le crédit possible. »

Ces raisons sont justes, surnaturelles et témoignent d'une grande humilité. Dieu semblait cependant manifester sa volonté par des offres si nombreuses. À la tête des œuvres catholiques de Paris, le Père d'Alzon n'eut-il pas renouvelé l'enseignement chrétien et fait un bien immense ? C'est le secret de Dieu. Stanislas s'est relevé par d'autres moyens, la Congrégation des Pères de l'Assomption s'est développée d'une autre manière ; elle s'est donnée aux œuvres sociales, et son action est merveilleuse. Il faut laisser la divine Providence conduire les hommes et les choses, les fondateurs eux-mêmes ne sont que des instruments.

L'affaire de Stanislas est finie, nous n'y reviendrons plus, deux occasions pareilles ne se présentent pas dans une vie. Nous n'avons suivi si longuement cette correspondance que parce qu'elle était toute à l'honneur des deux fondateurs. Le noble désintéressement du Père d'Alzon éclate à chaque page : si on l'a jamais accusé d'ambition, on voit ici que sa seule ambition était de faire la volonté de Dieu, dans la situation la plus humble. Quant à la Mère Marie-Eugénie, l'ardeur qu'elle apporte dans cette grande question de l'enseignement chrétien est encore une révélation de son âme et de son esprit supérieur<sup>106</sup>.

---

<sup>106</sup> . Ce chapitre est extrait des notes qu'on a bien voulu nous communiquer sur la vie du Père d'Alzon.

## CHAPITRE VI

### UNION FRATERNELLE DES DEUX ASSOMPTIONS.

Pour rester fidèle au plan de cet ouvrage, qui n'est pas une biographie, mais un simple recueil de documents, nous allons encore, avant de quitter l'année 1846, transcrire diverses notes qui n'ont pu trouver place dans ce récit, et qui sont nécessaires cependant pour bien faire comprendre le caractère des rapports des deux Congrégations de l'Assomption. Si l'union a été si grande dans ces premiers temps, si la confiance des deux fondateurs a été si entière, c'est qu'une même pensée les animait.

Leurs œuvres avaient identiquement le même but, et ils le concevaient de la même manière : former de vaillants chrétiens, de fortes chrétiennes ; tout devait aboutir là. On comprend alors de quel soutien le Père d'Alzon et la Mère Eugénie étaient l'un pour l'autre ; comme ils s'encourageaient, se complétaient, car leur nature était différente et Dieu leur avait départi des dons divers : où l'un apportait la flamme du zèle, l'autre apportait la lumière d'une raison plus calme qui n'éteint pas l'ardeur, mais la fait durer plus longtemps. L'esprit de foi plane sur cette correspondance que nous ne nous laissons pas d'étudier, la note surnaturelle y domine toujours, c'est un *sursum corda* perpétuel. Le Père d'Alzon comprend ainsi ses rapports avec la Mère Marie-Eugénie, et il le lui dit dans une bien belle lettre écrite le 17 mai 1846.

« Je m'arrête, ma chère fille, mais pour vous dire, avec un sentiment profond de ce que nous devons être l'un à l'autre : *Sursum corda*. Remontons, remontons vers Dieu ; là tout est paisible, parce que tout est parfait. Imitons la perfection de Dieu par notre bonne volonté, et la paix nous sera donnée ; soyons parfaits en tout, Dieu le veut et sa grâce nous en donne les moyens. Or sa grâce est le plus beau don de son amour, et nous est accordée dans l'unique but de nous unir à lui et à nos frères. Mais, entre l'amour suréminent de Dieu et l'amour général de nos frères, cette même grâce prépare dans le silence d'autres rapports qui impliquent ainsi une grande perfection. Ce me sera toujours, chère enfant, un grand bonheur d'avoir compris par vous quelque chose à une amitié qui vaut des respects presque infinis.

« Je vous dirai encore que j'ai le désir, et par la grâce de Dieu la force, de me tenir plus habituellement dans je ne sais quelle atmosphère supérieure où la foi communique sans cesse des pensées et des impressions qui séparent des petites choses et des pauvretés de la terre. Je voudrais vous parler plus longuement, mais j'ai encore quelques lettres à écrire avant de dire ma messe. J'y prierai pour vous, et je demanderai à Notre-Seigneur qu'il vous fixe en lui, et moi à côté de vous, afin que désormais, comptant l'un sur l'autre, nous poursuivions, dans une confiance réciproque et inaltérable, son œuvre, à laquelle nous nous dévouerons avec un abandon sans limites. »

« Je tiens, écrit-il ailleurs, à ce que les liens qui nous unissent soient pour vous et pour moi un moyen de sanctification. Je me représente votre âme et la mienne ayant à parcourir les deux côtés d'un triangle et ne pouvant se joindre qu'au sommet. Ce sommet, c'est notre sainteté commune...

« Élevons-nous donc au-dessus de nous-même, et si Dieu veut que nous soyons l'un à l'autre un appui, que ce soit pour nous élancer plus près de lui, plus avant dans son amour et dans l'adhésion de tout notre être à l'éternelle perfection. »

Dans une autre lettre, après un malentendu, le Père écrit : « J'en reviens toujours à ce que je vous ai dit la dernière fois : dilatons-nous en Jésus-Christ. Laissons tomber dans son cœur ce qui sera de part et d'autre incompris dans nos paroles, et appuyons-nous toujours un peu plus sur le fond où nous voulons appuyer notre édifice ; et puisque nous voulons construire chacun le nôtre côte à côte, ne nous faisons pas à plaisir des procès pour les murs mitoyens. Si je ne craignais pas de poursuivre une comparaison de propriétaire, je vous assurerais que je vous laisserai sans difficulté prendre sur mon terrain tous les jours que vous pourrez désirer (17 novembre.) »

Les malentendus ne durent guère dans ces heureux premiers temps ; on est si sûr l'un de l'autre, si sûr aussi de la volonté de Dieu, dans le travail que l'on fait ensemble pour sa gloire ! Aussi la Mère Eugénie se hâte-t-elle de reprendre son rôle de consolatrice et de fille dévouée : « Pour rien au monde, mon cher Père, je ne veux être pour vous une cause de tristesse ; je voudrais, au contraire, être pour votre pauvre âme déjà opprimée de tant de fardeaux un encouragement et un soutien dans la voie difficile où je vous ai tant engagé à entrer. »

Cette correspondance entre les deux fondateurs nous montre combien la ferveur était grande dans les deux œuvres naissantes, c'était une véritable émulation de zèle. Dans une lettre du mois de mai 1846, la Mère Marie-Eugénie consulte le Père d'Alzon au sujet de l'office divin que ses religieuses demandent à réciter la nuit. Une seule croit le lever de nuit incompatible avec l'enseignement, et la communauté s'est arrêtée, mais à regret, devant cette objection. On voudrait avoir là-dessus la pensée du Père. Celui-ci répond :

« Vous me parlez fort en détail de votre lever de minuit. La demande presque unanime de vos filles me paraît quelque chose de très beau. Je crois aussi que vous avez bien fait, quand vous avez vu l'une d'entre vous faire une opposition sérieuse, d'arrêter votre essai. Il est très avantageux de faire désirer aux forts les actes de zèle auxquels ils veulent se livrer, et il est très nécessaire d'attendre les faibles, dont la ferveur souvent devient d'autant plus grande qu'on a usé de plus de condescendance envers eux. De fait, puisque les vœux ont été prononcés avant l'usage de se lever la nuit, je trouve admirable ce respect de toute une communauté en face d'une opposition unique. C'est là un des plus beaux titres de votre Congrégation que cette indépendance pour tout ce à quoi l'obéissance ne s'est pas engagée. À la vérité, si l'opposition durait longtemps, et que la volonté de la communauté fût toujours la même, vous pourriez user de votre faculté de dispenser une sœur de l'office, et tout s'arrangerait par ce moyen.

« Quant à la question en elle-même, je vous dirai que je ne présume pas que de quelque temps nous adoptions un usage pareil, ce qui n'empêche pas que je ne l'approuve pour vous. Nos frères s'exerçant à ne dormir que six heures, il ne me paraît pas utile de leur faire interrompre un sommeil si court. Je ne dis pas que plus tard nous ne marchions sur vos traces ; aujourd'hui ce serait trop difficile. Du reste, la honte que vous nous ferez quand nous vous verrons si ferventes influera peut-être sur notre détermination. »

Le lever de nuit pour Matines n'en fut pas moins adopté cette même année par les religieux et les religieuses de l'Assomption ; mais ni les uns ni les autres ne purent le garder, c'était trop pour des Congrégations vouées à l'enseignement, il était plus sage d'y renoncer. Nous avons cependant conservé pendant bien des années l'usage de réciter l'office à minuit la veille des grandes fêtes.

Au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, les deux fondateurs se consolent aussi en se racontant leurs peines. Le Père d'Alzon peut constater d'heureux résultats dans son collège ; mais

que de croix sur sa route ! il y a des maîtres mécontents, des prêtres qui parlent de se retirer, il a fallu renvoyer plusieurs élèves. « Je n'ose pas vous dire, écrit-il à la supérieure, que j'éprouve après la lutte je ne sais quel abattement dont je ne puis bien me rendre compte. J'ai, ce me semble du moins, triomphé des misères que j'ai trouvées ici, et maintenant je n'en puis plus. Dans quelques jours, avec la grâce de Dieu, le courage me reviendra ; mais pour le moment il faut que vous, à votre tour, ayez un peu pitié de moi. Ai-je tort de me montrer à vous avec toutes mes misères ? Enfin, voilà où j'en suis. Si vous n'étiez que ma fille, vous ne découvririez pas sûrement cette faiblesse : à quoi bon vous la montrer ? Mais Dieu veut que vous me soyez autre chose, et c'est pour cela que je m'appuie un peu sur ma mère. »

La supérieure répond, le 13 juillet 1846 :

« Hélas ! mon très cher Père, je sais ce que c'est que cet abattement et cette fatigue que porte dans l'âme le contact de gens desquels on se dit bien qu'on peut se passer, mais qu'on est pourtant brisé de rencontrer si peu confiants, si peu sincères, ne rendant à tous vos efforts qu'une réponse de mort ou une blessure imprévue. Je vous souhaite bien vivement l'heureux moment ou n'étant entouré que d'hommes dévoués à votre œuvre et généreux à la poursuivre, vous n'aurez qu'à guider leurs pas et à soutenir leur ardeur, sans jamais en douter, et où vous pourrez vous retremper vous-même, au milieu d'eux, des luttes du dehors.

« Vous en arriverez là, n'en doutez pas, mon cher Père. Par combien d'épreuves le Père Lacordaire, que je vous cite souvent à cet égard, n'a-t-il pas dû passer ! À défaut d'autres, les jeunes laïques vous donneront cette consolation, et le bon M. Saugrain entre autres, j'en suis sûre.

« Que vous avez raison d'être sévère dans vos choix, et sévère aussi à maintenir tous les détails de régularité qui ôtent jusqu'à la possibilité de se répandre ailleurs qu'auprès de vous ! Écartez ceux qui ne se donnent pas entièrement ; soyez sans ménagement, je vous en prie, à les rendre à l'évêque, ou à eux-mêmes s'ils sont laïques. Ils vous gâteraient chez les autres ce premier élan de confiance qui n'a jamais songé qu'elle était un mérite. C'est par un sourire, un regard, une parole, que sais-je ? par des choses qui ne se peuvent éviter, si le cœur n'y est pas tout entier. »

Quelques jours après, la Mère Marie-Eugénie revient sur cette question qui la préoccupe ; elle sent que les éléments divers qui forment le collège seront longtemps une source de difficultés ; elle voudrait voir s'établir plus d'intimité entre les religieux, et ne craint pas de dire au Père d'Alzon toute sa pensée.

« ... Permettez-moi d'insister sur une autre chose. Je crois que vous auriez bien tort, dès que vous aurez quelques jeunes gens dévoués à former, de persister dans le système de ne leur donner entre eux que des récréations si courtes. On étudie plus, dites-vous, on gagne du temps, on s'occupe des élèves ; mais croyez-moi, on se forme moins, on se lie, on s'attache moins tous à tous, et, par suite, ceux que les emplois rapprochent se lient particulièrement ; on vit moins pour et par la communauté, on en a moins besoin ; on perd donc de la force, et au lieu qu'un ordre religieux doit toujours concentrer ses novices dans l'amour et l'esprit de l'ordre, dans l'union fraternelle, vous dissémineriez leurs forces et leurs premiers attachements sur les élèves, vous les laisseriez beaucoup plus que vous ne pensez à leur vie individuelle, qui, quelque bonne, pieuse et zélée qu'elle soit, est destructive des communautés.

« Les dominicains ont plus de récréations, ils les ont très gaies, très fraternelles ; il y a même de la tendresse d'amitié de tous à tous. Quoi que vous fassiez, quand on se voit peu on se connaît peu, et on s'aime peu. Il n'y a pas ce lien si puissant de l'habitude, lien peut-être plus fort chez l'homme que chez la femme, et qui lui fait un besoin de retrouver ceux avec lesquels chaque jour il a causé de ses études, de ses désirs pour le service de Dieu, de l'ordre et de toutes les choses qui remplissent sa vie.

« Enfin les élèves ne doivent pas, *hic et nunc*, absorber votre ordre. Il vaudrait mieux que la première génération d'élèves reçût moins, et que vous vous missiez en état de donner à jamais plus, par la force qu'aurait prise la communauté. Qu'un bien présent, je vous en prie, mon Père, n'absorbe jamais votre pensée et vos forces ; vivez en père de famille, en supérieur d'un noviciat et fondateur d'ordre, pour l'avenir et dans l'avenir.

« Faites d'excellents religieux, unissez-les fortement, ne les surchargez point de travail ; *veuillez*, comme Lacordaire, qu'ils ménagent leurs forces dans le travail. Donnez-leur, pour être ensemble et avec vous, tout le temps nécessaire pour qu'ils aient une joie fraternelle au service de Dieu ; ne les épuisez sous aucun rapport. Vous verrez que l'avenir vous le rendra au centuple, et que les études mêmes qu'ils feraient présentement avec une heure de plus chaque jour ne balanceront pas les avantages que vous retirerez d'une conduite plus économe de leurs forces, car votre communauté étant meilleure, plus d'hommes, et des hommes plus capables, viendront à vous, et de plus, l'intelligence de vos frères, mieux ménagée et moins fatiguée d'études constantes, en sera plus forte, plus distinguée, plus capable d'une compréhension rapide. En règle générale, pour que l'intelligence ait toutes ses forces, il faut dormir et se récréer suffisamment. »

Le supérieur partageait à ce sujet toutes les idées de la Mère Marie-Eugénie ; mais il fallait faire face au plus pressé : « J'attends toujours vos lettres avec un grand plaisir, ma chère fille, et j'en ai passablement besoin avec le temps qui court, au milieu de tous mes tracasseries de changements, de défection, etc. Vous ne sauriez croire le bien que vous me faites quand vous voulez. Mais laissons ce chapitre...

« Il ne faut pas vous effrayer de nos si courtes récréations. Nous avons à passer ensemble de midi et demi à une heure et demie, et de huit heures et demie à neuf heures et quart, et nos récréations sont fort gaies. L'année prochaine, ne voulant pas avoir de maîtres non religieux dans la maison, il nous sera plus facile de nous rapprocher davantage. Les dominicains dorment moins que nous, car nous pouvons toujours être couchés à dix heures, et nous nous levons au plus tôt à quatre heures et demie. »

La Mère n'en persistait pas moins à croire que le Père d'Alzon ne ménageait pas assez ses forces et celles de ses fils. Ce maternel reproche nous a valu cette jolie réponse, qui indique l'émulation de ferveur qui régnait entre les deux communautés :

« C'est un peu pour moi que vous dites que les dominicains ne couchent pas sur la *paille*, ne jeûnent que le vendredi, et n'ont pas le grand office<sup>107</sup>. Voilà qui me paraît charmant. Comme si c'était moi qui vous eusse imposé la *paille* et l'*office* ! Et si vous vous l'êtes imposé, pourquoi ne nous l'imposerions-nous pas ? »

Même au milieu de ses préoccupations les plus graves, l'originalité d'esprit du Père d'Alzon et la gaieté de son caractère ne l'abandonnent jamais. Dans une lettre en treize articles, il raconte à notre Mère une série d'ennuis, de ruptures et de réconciliations qu'il vient de traverser. Nous ne citons que l'article 10.

« Le pauvre D. ne sait où donner de la tête : après s'être fait loup-garou depuis notre dernière explication, il a écrit à Paris à Mme de la Ferronnays, qui lui déclare qu'elle n'a aucun poste à lui offrir et l'engage à rester ici pour mille et une excellentes raisons. Il a pris le parti d'écrire en grec à Monnier pour lui dire, dans le style d'Homère et de Platon, qu'il comptait sur son amitié. Monnier a demandé en français où notre Welche voulait en venir. Or c'était pour avouer qu'il était un maladroit, un malappris, qui n'avait rien compris à nos procédés ; qu'il s'était monté la tête à tort et à travers et voulait me demander pardon. »

<sup>107</sup> . Il était sans doute ici question du tiers ordre enseignant et de l'office dit au chœur.

Difficultés d'un autre genre avec les dévotes, qui poursuivent de leur enthousiasme le vicaire général de Nîmes. « Mme de X. me tue par sa déraison. Ne vous serait-il pas possible de lui procurer quelque traduction à faire ? *La Mystique de Gærres*, par exemple ; je la crois capable de bien faire ces choses-là, beaucoup mieux que mon portrait avec une auréole sur la tête et des ailes de chérubin aux épaules, qu'elle va donnant à ses amis et connaissances. Jugez de l'agrément. Si j'en trouve un exemplaire, je vous l'enverrai pour égayer sœur Marie-Augustine. »

Le 13 août, le Père a deux bonnes nouvelles à annoncer ; il prend la plume, radieux : « Deux grandes nouvelles !... s'écrie-t-il. Oui, mais auparavant près de deux heures de suspension, il ne faut pas oublier que Mme C. est dans la maison !... Je reviens à mes nouvelles. La première est que nous commençons ce soir à dire l'office à minuit, au moins pour le temps de l'octave. Vous ai-je dit que j'ai pris définitivement le romain ? Nous l'avons dit d'abord à deux, puis à trois ; aux premières vêpres de l'Assomption, nous serons cinq ; les autres s'y mettront peu à peu.

« La deuxième nouvelle, que j'aurais voulu vous donner plus tôt, est que nous aurons un petit tiers ordre de femmes. Ce sont Mme Boyer, Réveille, Bolze (qui va vous amener sa petite fille) et Mlles Coirard, Belisle, etc. Tous les huit jours il y aura réunion chez Mme Boyer, pour travailler pour les jeunes apprenties que ces dames patronnent ; puis, quand je voudrai les réunir, elles se rendront au Refuge dont elles s'occupent aussi. »

La Mère Marie-Eugénie se réjouit beaucoup de la formation de ce tiers ordre, qu'elle regardait comme un moyen très efficace de répandre l'esprit de Jésus-Christ dans le monde. Dans la pensée du Père d'Alzon, le tiers ordre des femmes devait se rattacher aux religieuses de l'Assomption ; il en était le fondateur et le Père, la supérieure devait en être la Mère. Les nombreuses lettres de celle-ci aux dames de Nîmes, qui lui écrivent sans cesse pour la consulter ou lui rendre compte, prouvent comment les choses furent établies dans ces premiers temps<sup>108</sup>.

Mais l'œuvre par excellence de l'Assomption, c'était alors, pour les religieux comme pour les religieuses, l'enseignement de la jeunesse, l'éducation. Le Père d'Alzon s'y donna avec cette ardeur généreuse qu'il apportait à tout ce qui regarde la gloire de Dieu ; et, malgré les obstacles qu'il rencontrait autour de lui, il eut des résultats merveilleux. Le collège de Nîmes prit sous sa direction un cachet de distinction et un élan surnaturel qui le mettait à part de toutes les autres institutions. Il y régnait un zèle admirable pour toutes les œuvres catholiques, un amour de Jésus-Christ et de l'Église que ces vaillants chrétiens conservèrent dans le monde et que plusieurs d'entre eux portèrent dans le cloître, sans parler de ceux dont le nom honore aujourd'hui l'épiscopat de France.

Si ce n'était pas empiéter sur la vie du Père d'Alzon, nous aurions de belles choses à raconter sur son action au collège de Nîmes. Il faut cependant en dire un mot, car c'est encore expliquer l'union si étroite qui régna alors entre les deux Congrégations. N'est-ce pas aussi, pour nous, acquitter une dette de reconnaissance envers le Révérend Père qui comprenait si bien ce que devait être notre esprit dans l'enseignement, et insistait si fortement sur la nécessité de le conserver et de le développer ? C'est par là surtout qu'il fut pour notre œuvre un puissant appui. Sa parole ardente et communicative ne l'était jamais plus que lorsqu'il parlait de notre raison d'être dans l'Église de Dieu, comme religieuses éducatrices. Le Père ne prêchait jamais une retraite dans l'une ou dans l'autre de nos maisons sans appuyer sur ce point principal de notre vocation. Que de fois l'avons-nous entendu nous dire : « Vous êtes des apôtres, votre mission est de forger les âmes dans les flammes de la vérité ! »

Nous recueillerons donc ici avec respect quelques-uns de ses enseignements à ses fils, les jeunes maîtres de l'Assomption, qui devaient aider son action auprès des enfants et dont il voulait

<sup>108</sup> . Bientôt un tiers-ordre semblable fut établi à Paris. M. l'abbé Duquesnay en fut le directeur, Mère Thérèse-Emmanuel la directrice, et Mme de Pontalba la première présidente. Nous en parlerons plus tard.

faire de vrais maîtres chrétiens, c'est-à-dire des apôtres. Les conseils qu'il leur donne nous sont très applicables, c'est la part d'héritage qui doit nous revenir, puisque nous continuons l'œuvre qui lui fut chère entre toutes, l'éducation de la jeunesse. Pour atteindre les âmes, il faut vivre de la vérité, puiser dans la prière l'onction qui touche, la parole qui convertit. Voici les moyens très simples que donne le directeur : « S'unir à Dieu en chaque action.

« S'unir aux saints du ciel, aux saints qui luttent sur la terre, et faire tous ses actes en union avec l'Église et pour elle.

« Porter les yeux vers le Crucifix et prendre dans le regard de Jésus-Christ le courage de tout endurer, de tout accomplir.

« Avant les classes, aller au pied du saint Sacrement offrir son enseignement à Dieu ; lui demander de le bénir.

« Après, lui rapporter là humblement le bien qu'on a pu faire, le remercier des ennuis et des humiliations qu'on aura éprouvées.

« Se redire une parole de l'Écriture sainte, une pensée de foi. »

La journée du maître chrétien se trouve ainsi sanctifiée, et une valeur surnaturelle est donnée à tous ses actes. Mais comment parviendra-t-il à faire pénétrer la vérité divine dans l'enseignement des sciences profanes ? Le Père d'Alzon l'enseigne encore :

« Considérer dans nos fonctions de maîtres ou de surveillants les rapports qui nous unissent à Dieu et remonter sans cesse vers lui. Ainsi : par la *littérature*, nous rendre sans cesse présentes sa beauté et sa vérité ; – par les *mathématiques*, sa sagesse qui est nombre et mesure ; par l'*histoire*, la manifestation incessante de sa Providence. Ainsi, dans notre surveillance, dans l'application de la discipline, honorer et faire vénérer l'idée de l'ordre divin.

« En tout enfin, revenir par quelque côté à Dieu, par quelque côté adorer Jésus-Christ, et dans notre enseignement, dans nos fonctions diverses, dans nos élèves, trouver comme des signaux perpétuels qui nous rappellent la présence de Dieu. »

La réunion des professeurs du tiers ordre avait lieu tous les huit jours, et les conseils donnés par le directeur étaient conservés dans des procès-verbaux rédigés avec le plus grand soin. Nous y trouvons cette belle pensée sur l'amour de la vérité :

« La vérité n'est pas seulement un objet de système pour le chrétien, elle est surtout un objet d'amour, et celui qui la cherche, qui la désire, se passionne pour elle une fois qu'il la possède. Si nous avons cet amour de la vérité, nous travaillerons à la faire aimer des enfants, à lutter contre les influences mauvaises qui entourent leur faiblesse, contre le mal qui est dans leur cœur ; nous nous passionnerons du désir de les délivrer, de les affranchir, de les élever jusqu'à la vérité, de les y attacher, de les y dévouer. »

Dans une autre instruction, le Père envisage les éléments divers qui composent l'éducation : l'âme à façonner, le modèle à suivre, l'instrument à employer, la force qui aidera à réaliser le modèle.

« L'âme, disait-il, est le bloc de marbre, le modèle est Jésus-Christ, l'instrument est la prière, la force est dans la foi et l'amour apostoliques. Saint Thomas, nous transportant au sein du monde angélique, nous montre la vérité s'écoulant de degré en degré par toutes les hiérarchies célestes. Ainsi s'écoulera sur nous la vérité, et de cascade en cascade nous la verserons sur les jeunes intelligences placées au-dessous de nous. Mais sachons-le bien, plus notre âme sera *vidée*, plus elle sera en retour étendue, élargie ; plus grande sera la portion de vérité qui s'écoulera en nous, plus

grande celle qui rejaillira sur nos élèves. Passionnons-nous pour cet apostolat, rendons-nous-en dignes. »

Si nous nous souvenons des enseignements de notre Mère, nous y retrouverons ces mêmes pensées appliquées à des jeunes filles et plus simplement exprimées ; mais le but est le même : former Jésus-Christ dans les âmes. Que de fois déjà dans ce récit avons-nous vu la Mère Eugénie demander à ses filles de considérer l'éducation comme un apostolat, de vider leur esprit de leurs propres pensées, de leurs recherches personnelles, pour ne donner que Jésus-Christ, ses enseignements et ses exemples !

« Nous regardons comme une partie de notre vocation d'être apôtres, lisons-nous dans un de ses entretiens heureusement conservés ; nous avons donc à enseigner l'Évangile, et surtout à l'enseigner aux petits. C'est la mission de la femme, de la mère, de donner le premier enseignement des vérités divines, de former un chrétien dans l'enfant. Dieu, en nous élevant à la dignité de ses épouses, nous donne aussi cette mission maternelle et nous dit comme aux apôtres : *Allez, évangélisez ; celui qui croira sera sauvé*<sup>109</sup>. C'est du salut qu'il s'agit dans l'enseignement.

« Dans cette mission de l'éducation, notre premier devoir est donc d'éclairer l'esprit des lumières de la foi. Que tout ce qu'on enseigne aux enfants aille à fortifier, à développer leur foi. Le deuxième devoir, peut-être plus difficile, est de former des caractères chrétiens : mettre en elles une certaine humilité, la générosité, la droiture ; sur ces vertus se pose l'esprit chrétien. Leur apprendre à aller droit envers Dieu, droit envers les hommes, parce que les manques de vérité et de justice offensent la sainteté de Dieu.

« Pour former les âmes à la générosité, à l'humilité, à la droiture, il faut obtenir qu'elles fassent des sacrifices, acceptent même des humiliations. Lorsqu'on se contente d'éloigner les enfants du mal et de leur donner quelques habitudes de piété, on n'a pas fait grand'chose, on n'a pas formé des caractères. Dans le mariage, ces femmes-là ne fonderont pas des familles vraiment chrétiennes, elles ne sauront pas donner à leurs enfants la sève de l'Évangile. Dans la vie religieuse, elles ne sauront pas se sacrifier et suivre Jésus-Christ.

« L'éducation est une œuvre de patience. Il faut savoir attendre que le germe se développe, et, en attendant, il faut semer par la patience, la prière, le bon exemple, la pureté d'intention et la dévotion aux anges. L'ange gardien est l'ami de l'âme et veut son vrai bien. Et vous, mes Sœurs, vous êtes près des enfants l'auxiliaire du bon ange et sa fidèle alliée. »

« ... Il faut toujours prier pour les âmes des enfants, dit ailleurs la Révérende Mère, et toujours veiller, faisant garde comme dans une ville de guerre. Le diable fait la ronde par dehors. Il attaque de bonne heure l'innocence de leur baptême ; il vient reconnaître la place. Si le Saint-Esprit ne la remplit pas, il la remplira. Le démon attaque les enfants, et ceux-ci ne savent pas le combattre, il faut le combattre pour eux. Une ivraie jetée dès qu'on dort lui suffit. Il ne cherche que de petites ouvertures dans les âmes tendres. » Cette page suffit pour faire comprendre la parfaite unité de vues des deux fondateurs.

Le Père d'Alzon avait une nature très impressionnable, nous avons pu en juger par ses lettres. Tout ce qu'il lit ; tout ce qu'il entend se réfléchit dans sa correspondance, souvent même dans ses sermons. « J'ai lu ensemble et je vais terminer la Vie de l'abbé de Rancé et celle de l'abbé de La Salle, fondateur des Frères des écoles chrétiennes, écrit-il à notre Mère. Ces deux caractères me paraissent se compléter l'un par l'autre. Je suis frappé de certains faits qui se rapportent assez à ma position et qui

---

<sup>109</sup> . Mc 16, 15-16.

me justifient de plusieurs reproches. Je suis à genoux devant l'abbé de Rancé, quoiqu'il y ait certaines choses qui me vont peu ; mais que c'est grandiose et majestueux dans son humilité ! »

Le Père communique aussi ses impressions à ses religieux : « Premier fruit à recueillir de ces deux vies : attendons-nous aux contradictions. Nous en éprouvons déjà, supportons-les paisiblement, ce n'est qu'un flot qui passe. L'abbé de La Salle les bravait avec une sorte d'obstination ; l'abbé de Rancé avec un calme supérieur, une patiente indifférence. Imitons de préférence la patience et le calme du trappiste...

« Chaque saint a une physionomie qui lui est propre, un extérieur, une tenue à lui. L'abbé de La Salle, qui devait s'adresser au peuple, a dans ses manières une certaine rudesse d'allures. L'abbé de Rancé apporte à la Trappe quelque chose du bon ton, de la dignité, de la noblesse de son éducation. Nous nous adressons surtout aux classes élevées de la société, la physionomie de l'abbé de Rancé peut heureusement nous servir de modèle. Il nous convient aussi de prendre ces habitudes dignes, ces manières distinguées qui recommandent l'homme bien élevé. Elles sont d'ailleurs un secours, une sauvegarde contre le laisser-aller des instincts inférieurs. »

La même pensée se retrouve dans un entretien de la Mère Marie-Eugénie, consacré tout entier à l'importance de la tenue pour les religieuses et pour les jeunes filles que nous élevons :

« La tenue est le cachet de toute bonne éducation. Je parle de cette tenue extérieure qui convient à toute chrétienne, et bien plus encore à toute religieuse, et qui est loin d'être indifférente à la perfection. Nous voyons tous les saints lui donner une grande importance, et vous savez combien le Père d'Alzon y tient pour les siens. Je considère la tenue à deux points de vue : 1° comme moyen de nous rendre habituelle la présence de Dieu, cette présence dans laquelle nous devons progresser et qui se manifeste au-dehors par des manières douces et réglées. La tenue est peut-être ce qui manque le plus à notre époque. Les caractères sont tombés dans les abaissements du commode et de l'agréable, du laisser-aller et du sans-façon. Les femmes, même du plus haut rang, manquent de tenue dans leur habillement et leur conversation. À ce deuxième point de vue, l'œuvre de zèle qui nous occupe nous oblige plus que d'autres à cette tenue parfaite, à cette réserve dans l'usage que nous faisons des choses, à ces bonnes manières que nous devons aux enfants, et que vous ne pourrez exiger ni obtenir, si vous ne leur en donnez l'exemple.

« Il y a loin des manières actuelles à celles de nos grand'mères. Mme de Maintenon, qui se connaissait en éducation, disait que la jeune fille la mieux élevée était celle qui remuait le moins. Je crois, mes Sœurs, qu'il faut beaucoup insister sur la bonne tenue des enfants ; c'est une chose importante pour elles. Une jeune fille qui a de la tenue dans son extérieur sera toujours respectée dans le monde et à l'abri de bien des dangers ; une jeune fille qui a de la tenue dans son intérieur se respectera et sera toujours maîtresse d'elle-même. Pour une religieuse, cette réserve, cette possession d'elle-même l'aidera à marcher toujours dans la présence de Dieu. »

Puisque nous allons de notre Mère au Père d'Alzon, citons encore une page extraite d'un procès-verbal du 19 juillet 1846 ; le Père vient de lire à ses frères le récit de la mort du Vén. Bède : « Prenons là un modèle, dit-il. La mortification, les austérités, les pratiques, la prière, l'étude, l'enseignement, ces grands saints savaient tout allier et se posséder dans une discipline rigoureuse de l'âme et du corps. *Maîtres de tout leur être, ils prenaient en quelque sorte leur âme à deux mains, et la broyaient doucement, avec calme et puissance.* Chaque acte d'autorité exercé ainsi sur l'esprit et le corps doublait leur énergie et les établissait dans une habitude permanente de force et de vigueur.

« Apportons cet esprit dans le travail. Accoutumons-nous à l'envisager comme une mortification salutaire, prenons-le en esprit de pénitence. Mêlons la prière au travail, elle en fera disparaître l'aridité et la fécondera.

« *Beaucoup d'oraison, beaucoup de travail.* C'est le moyen de nous inspirer le courage nécessaire pour nous surmonter, pour nous enlever à la nullité des occupations frivoles, inutiles, perdues pour le bien. C'est le remède efficace contre l'oisiveté, l'ignorance, contre l'orgueil de la science. Le travail donne le goût de l'activité ; la prière varie favorablement le travail, repose l'esprit, lui donne plus de souplesse, ne laisse pas s'éteindre le feu du cœur. *C'est la récréation de la science.* »

Plusieurs phrases sont soulignées dans le texte du procès-verbal. L'une d'elles est justement appliquée au Père d'Alzon et aux dernières années de sa vie ; mais n'avons-nous pas le droit de l'appliquer aussi à notre vénérée Mère Marie-Eugénie de Jésus, et de dire de l'un comme de l'autre : « Maîtres de tout leur être, ils prenaient en quelque sorte leur âme à deux mains, et la broyaient doucement avec calme et puissance. » C'est ce qui fait les fondateurs : le *calme*, la *puissance*. Dieu les broie, et ils se laissent broyer. Il faut passer par la souffrance pour communiquer la vie, c'est la loi. Ces grandes âmes destinées à fonder quelque chose dans l'Église de Dieu ont à subir de cruels brisements ; elles le savent et l'acceptent. Inconscientes de leurs mérites, elles ne voient que leur incapacité, leurs misères, et se livrent comme simples instruments entre les mains de Dieu. Il les prend, il les laisse ; elles ne se plaignent jamais. *Dieu est le maître*, c'est le mot de leur vie. Il peut les détruire, renverser leurs ouvrages, c'est son droit ; leur piété n'est qu'un acte perpétuel d'adoration. N'avons-nous pas vu cela pour notre Mère, et les dernières années de sa vie ne nous ont-elles pas donné ce grand spectacle d'une âme frappée de Dieu *qui se broyait doucement avec calme et puissance* ?

Encore une conversation qui nous intéresse dans ces réunions du collège. C'est la séance du 17 mai 1846, sur les classiques.

« La conversation s'engage, dit le procès-verbal, sur l'enseignement littéraire de nos classes. M. d'Alzon demande s'il n'y aurait pas moyen de faire ressortir aux yeux de nos élèves la supériorité de la littérature chrétienne, comme empreinte du spiritualisme le plus élevé, sur la littérature païenne, toute pénétrée d'un sensualisme grossier.

« M. Durand entrevoit de grandes difficultés d'application : 1° les exigences du baccalauréat ; 2° les écrits païens, modèles parfaits de goût, d'art et de forme, lui semblent supérieurs aux écrits des Pères, et à ce titre doivent demeurer en possession de nos études littéraires.

« M. d'Alzon pense qu'il est possible de discuter la supériorité des classiques païens sur la littérature des Pères ; mais, sans s'arrêter à cette idée, il constate les résultats déplorables de l'enseignement universitaire.

« M. Durand convient de la nécessité de pénétrer davantage les jeunes esprits de la pensée chrétienne. Les explications des textes classiques, dit-il, offrent aisément l'occasion de faire un commentaire chrétien des auteurs en comparant les points de vue païens avec la philosophie catholique, les vérités incomplètes et mutilées entrevues par les plus beaux génies de l'antiquité avec les vérités toujours complètes, entières, larges et élevées, du génie chrétien.

« M. d'Alzon, faute de mieux, accepte ce moyen terme, et nous engage à diriger nos études dans ce sens. »

La discussion n'était pas finie, et nous voyons le Père d'Alzon écrire plus tard à la supérieure : « Nous sommes ici sous le charme de la plus admirable réclamation de M. Monnier contre les idées émises par M. Durand. Hier, pendant une heure et demie, il nous exposa les principes du haut enseignement universitaire de très grands rhéteurs païens et de la méthode chrétienne telle qu'il l'entend. Il y mit un feu, une âme, un esprit que relevaient même les incorrections quelquefois

hésitantes de sa parole. J'ai cherché à échauffer le combat qui sera soutenu, je l'espère, parce que ce sont ces choses qui font du jour dans les intelligences engourdies quelquefois par la routine. M. Durand, en conservant ses idées, était ravi de les voir attaquées. La parole de Monnier s'avancait comme un vaisseau provocateur, voguant à pleines voiles et lâchant ses bordées sans s'arrêter un instant dans sa marche. J'étais heureux de son beau succès.

« Adieu, ma fille, j'ai besoin de trouver quelquefois ces points de repos, et je remercie Dieu de me les donner ; car après tout c'est lui que nous cherchons à découvrir, même derrière les préparatifs de la parole humaine. »

Ces idées étaient encore celles de la Mère Marie-Eugénie, qui aimait à nous citer cette parole d'un auteur chrétien : « Croyez-moi, il faut choisir entre Dieu et le monde, entre la beauté éternelle et la vaine apparence. Advienne que pourra de la littérature ! Je suis persuadé que la poésie n'y perdrait rien si le monde était chrétien ; car Dieu est, après tout, le plus grand des poètes. Mais enfin, quand elle y perdrait, qu'importe ? C'est quelque chose de vrai et de sérieux qu'il nous faut pour vivre et pour mourir. »

M. Monnier, qui alla à Paris pendant les vacances suivantes pour affaires de famille, y vit les religieuses de l'Assomption, et redit les fameuses discussions des réunions des professeurs sur les chrétiens et les païens, et comment M. Durand avait incliné vers ces derniers au point de vue littéraire : « Dites à Durand, écrit-il au Père d'Alzon, qu'on prie à l'Assomption de Paris pour qu'il se *dépaganise*, et que sœur Marie-Augustine lui souhaite une correction du genre de celle que reçut saint Jérôme. Vous voyez qu'il y a eu ici de grands entretiens sur notre enseignement.

« J'avoue (entre nous) que nous sommes bien loin de nos Sœurs, et j'en reviens tout honteux. Il faut absolument nous *désuniversitariser* en bien des points, et nous empreindre au plus vite d'un catholicisme plus rigoureux que n'est le nôtre, si tant est que notre enseignement historique et littéraire en ait réellement une empreinte. Je crois que nous en sommes là-dessus aux essais de notre cachet de l'Assomption et à l'encre bleue de notre économe qui ne marquait pas. Il faut marquer<sup>110</sup>. »

---

<sup>110</sup> . M. Monnier n'était pas un homme ordinaire ; c'était un très brillant professeur, et, plus que cela, un ardent apôtre. Parmi les hommes qui entouraient le Père d'Alzon, c'était peut-être celui qui le comprenait le mieux. Nous pouvons en juger par cette lettre que nous insérons ici, parce qu'elle est un programme, et que nous ne saurions trop précieusement conserver tout ce qui définit pour nous l'esprit de l'Assomption au point de vue de l'éducation :

« Je partage entièrement vos idées sur la direction à donner aux enfants, écrit-il au Père d'Alzon. En faire doucement et peu à peu des hommes, jeter dans leur tête et dans leur cœur des sentiments, des pensées fortes et sérieuses, mais goutte à goutte, presque à leur insu, sans les élever brusquement jusqu'à un monde qui n'est pas encore fait pour eux.

« Pour nous aider, pour les aider, nous mettre et les mettre dans la prière, leur inspirer le sentiment si catholique de la responsabilité, par lequel on s'excite soi-même au bien pour édifier les autres, et par lequel aussi on se sent le courage de les détourner du mal avec générosité et amour fraternel.

« Sur ce fond surnaturel, développer en eux le sens de leur dignité comme êtres intelligents, comme âmes raisonnables, créées et rachetées par un Dieu ; combattre les passions avilissantes par cette pensée d'honneur, la légèreté par le rappel constant du devoir, la mollesse par la honte de la nullité. Leur supposer du cœur, lors même qu'il semblerait n'y en avoir pas ; leur en donner, en leur laissant croire qu'ils en ont.

« Proposer un but utile à leurs moyens particuliers ; distraire de l'égoïsme et de l'esprit de jouissance leurs pauvres âmes, qui s'y inclinent aisément, en les entretenant beaucoup de dévouement, en leur citant, en leur offrant des exemples, en prêchant de paroles et d'actions. Appliquer au travail leurs rêveries, leur imagination, en leur faisant comprendre ce qu'il y a de grand et de sérieux dans le travail, comment leur *conscience* y est engagée, comment leur *avenir*, celui de leurs familles, celui de leur pays, celui de la religion, y est intéressé.

« Telles sont les considérations que je développe plus ou moins, selon leurs besoins de cœur ou d'esprit à ces enfants, et qui toutes – je l'ai vu – agissent sur eux et frappent souvent ceux même que l'on croyait les plus inaccessibles. Notre-Seigneur Jésus est toujours là quelque part : en le priant de se découvrir à nous, nous l'y rencontrerons toujours par quelque endroit, même dans la boue, dans la poussière ou dans la cendre. Il faut savoir l'y chercher avec la patience et la constance de la charité. »

Le Père d'Alzon ne s'occupait pas seulement de la formation de ses maîtres, il s'occupait aussi des enfants et avait un don merveilleux pour les soulever, les enthousiasmer, les faire agir. Quelques passages de ses lettres à notre Mère disent sa sollicitude et sa fermeté. « Je vous écris au milieu des gronderies que je suis forcé d'adresser à quelques élèves paresseux. Il y a un moment, les professeurs m'ont trouvé magnifique de colère, et je ne sais si c'est parce que je suis en veine que je les fais appeler pour leur parler un peu sec, les pauvres enfants !... Ils me font saigner le cœur, mais il faut bien être cruel pour leur être utile. »

Dans une autre lettre : « Vous avez bien raison de dire qu'il faut prémunir les enfants contre le soleil ; mais contre quoi ne faut-il pas les prémunir ? Je viens d'être interrompu par la chute d'un enfant qui, se balançant sur une escarpolette en y riant de toutes ses forces, a perdu l'équilibre et a été lancé à une distance énorme. Faut-il empêcher les enfants de se balancer ? Quel jeu un peu actif n'a pas d'inconvénients ? L'hiver dernier, dans une promenade au pas, l'un de mes gamins s'est cassé un bras. Ces petits êtres tombent comme des mouches. Et avec tout cela, ils sont toujours aussi imprudents, et c'est toujours à recommencer avec eux. Mais ne semble-t-il pas que c'est votre faute, si je suis tout bouleversé par l'accident qui vient d'arriver ? Pardon, chère fille, de ma boutade contre mes moutards. »

Les élèves sentaient bien que le directeur avait pour eux le cœur d'un père ; aussi l'aimaient-ils à *la folie*, c'était leur expression. Le Père d'Alzon ne se couchait que lorsque son petit peuple dormait, et il se relevait bientôt pour parcourir les dortoirs, veiller sur les âmes comme sur les corps. Tous les samedis, il réunissait ses enfants dans la chapelle de la sainte Vierge, et là, sous le regard de celle qu'il appelait *la maîtresse de la maison*, il leur donnait, sous une forme toujours originale, des avis très pratiques et très précieux. Nous en recueillons quelques-uns dans les notes qu'on a bien voulu nous communiquer.

« Évitez la singularité et l'exagération, ne soyez pas boudeurs, ayez une humeur toujours égale. Soyez dignes dans vos manières, sans recherche et sans affectation. Pas de cou tordu ; ne cherchez pas à montrer aux anges le blanc de vos yeux, quand vous priez ou contemplez. En méditant, laissez-vous aller doucement et simplement ; ne cherchez pas à faire des traités sur le sujet de la méditation.

« Aimez avant toutes choses les dévotions de l'Église, que vous devez préférer aux pratiques de dévotion de pure fantaisie : aimez la liturgie, le chant et le saint office. En tout, conservez la liberté d'esprit, la rondeur et la bonne humeur. Un saint religieux que j'ai connu disait en souriant : « Il faut s'habituer à prier *rondibiliter quoniam*<sup>111</sup>, bon train, *quia hilarem datorem diligit Dominus*<sup>112</sup>. »

« Apprenez l'art de traiter avec Dieu ; allez largement avec lui ; servez sa majesté avec générosité et amour loyal. Sachez causer avec Notre-Seigneur, écoutez-le ; dites-lui souvent : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*.<sup>113</sup>

« Ayez vos mortifications de choix. Par exemple : il fait chaud, vous marchez dans la campagne, la soif vous brûle sous un soleil ardent. Tout à coup, voilà les eaux fraîches d'une source qui jaillit du rocher, à l'ombre d'un arbre touffu. Ah ! quelle chance !... Mais votre cœur se souvient du Sauveur crucifié éprouvant les angoisses de la soif. Vous dites alors : « Non, mon Dieu, non, je ne boirai pas. » Et vous passez sans boire. Ayez vos petites industries de ce genre. »

La ferveur était grande dans ces premiers temps. Le Père avait donné à ses novices, à ses maîtres et à ses élèves, une note fortement énergique ; à son école on prenait vite goût à la pénitence,

<sup>111</sup> . « Rondement. »

<sup>112</sup> . « Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Co 9, 7).

<sup>113</sup> . « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute » (1 S 3, 9 et 10).

et il avait une manière à lui de la proposer. Un jeune homme se désolait de ses tentations : « Il faut vous distraire, lui dit le Père d'Alzon, il faut faire un peu de musique. – Je ne suis pas musicien. – Oh ! qu'à cela ne tienne ; il y a un petit instrument plein d'harmonie, bien que ses sons soient un peu monotones ; mais s'il ne charme pas le corps, il ravit l'esprit. C'est le *pentacorde*, qui s'appelle en termes moins scientifiques la discipline. Je vous donnerai quelques leçons, puis vous irez tout seul : il n'y a ni dièzes ni bémols à la clef ; les points d'orgue sont spéculatifs et dépendent de l'inspiration du moment. »

À la fin de l'année scolaire 1846, le Père d'Alzon fit dans son compte rendu ou discours pour la distribution des prix une photographie vivante de l'Assomption d'alors. Il constate que la foi est profonde chez les élèves et que l'esprit de foi a grandi. Puis il trace un portrait du jeune chrétien tel qu'il le comprend, portrait qui peut s'appliquer à la jeune chrétienne, et que nous voudrions voir se réaliser dans toutes nos élèves de l'Assomption :

« Le jeune chrétien qui entre dans la société ne doit y paraître qu'avec le bagage religieux qu'il doit y conserver toujours. Nous ne vous proposons pas de faire des hommes de cloître, mais des hommes du monde qui s'y posent de manière à faire aimer et respecter leur foi ; qui tiennent par le fond de leurs entrailles à la cause de Dieu ; qui saisissent ce qu'il y a de vrai, de fort et de puissant dans les prescriptions de l'Église ; qui trouvent dans l'énergie du sentiment religieux un frein à leurs passions. En ce sens, nous prêchons de toutes nos forces la piété à nos enfants ; mais, répétons-le, nous ne voulons pas en faire des séminaristes. Pourquoi, dès lors, les ployer à des habitudes saintes en elles-mêmes, mais qui ne conviennent pas à la route que, probablement, ils auront un jour à parcourir ?

« Certes, si parmi eux nous en découvrons quelqu'un que la voix de Dieu appelât à s'élever au-dessus des pensées de la terre, en qui la main de la Providence eût déposé le germe des saints dévouements, ah ! nous ne nous en cachons pas, ce serait pour nous un vrai bonheur de cultiver ces jeunes plantes pour parer un jour les autels des fleurs que leurs vertus promettent.

« Mais, nous le savons, bien des idées traversent des têtes de quinze ans, qui n'y font pas un long séjour ; on bâtit vite des projets qu'on démolit plus vite encore. Nous savons ce qu'il faut accepter, ce qu'il faut examiner, ce qu'il faut laisser tomber de soi. Nous savons enfin que cette maison est ouverte aux jeunes gens destinés à fournir toutes les carrières que le monde présente, et ce qu'un chrétien fortement préparé peut faire de bien à ses frères, quels services il peut rendre à la cause de la religion. C'est en ce sens que nous dirigeons la piété de nos élèves. »

Lorsque les discours, rapports et circulaires de la distribution des prix arrivèrent à l'Assomption de Paris, ils furent accueillis avec enthousiasme. La supérieure écrit qu'on se les dispute. « C'est au point, dit-elle, que pour sœur Marie-Augustine, l'idée que vous faites beaucoup mieux que nous l'empêche de dormir. Buchez m'a chargée de vous féliciter de vos discours, c'est du vôtre surtout. Il y trouve l'homme pratique bien au-dessus de l'homme de rhétorique. Toutes les franchises de détail et la volonté du perfectionnement, voilà ce qu'il remarque ensuite ; puis enfin il est très content de la manière dont vous abordez la question des pratiques pieuses, il voit là un coin de sa question si chère du salut<sup>114</sup>. »

<sup>114</sup> . Des relations de famille avaient mis depuis longtemps la supérieure de l'Assomption en rapport avec le fameux Buchez, qui fut président de l'Assemblée constituante en 1848, et qui s'occupait en ce moment de toutes les questions sociales. Buchez avait été un des fondateurs du carbonarisme et un des soutiens du saint-simonisme en France ; mais il s'était converti et avait reconnu que la démocratie et le peuple des travailleurs n'avaient pas d'allié plus efficace ni d'appui plus solide que le catholicisme. Il aimait les œuvres d'avenir, et comprit tout de suite le Père d'Alzon. Celui-ci avait vu Buchez pendant son séjour à Paris ; il n'approuvait pas toutes ses idées, mais il comptait sur sa loyauté, son dévouement sincère aux classes ouvrières et sa largeur bienveillante pour les œuvres catholiques.

Pendant les vacances de 1846, – nous l’avons vu, – M. Monnier était venu à Paris et avait eu de longues conversations avec la Mère Marie-Eugénie et la sœur Marie-Augustine sur les études. Lorsqu’il revint au collège de Nîmes, le Père d’Alzon écrivit à notre Mère : « Je profite d’une demi-heure qui m’est laissée ce matin pour vous dire combien je suis reconnaissant de l’accueil que vous avez fait à ce cher Monnier, il en est revenu tout embaumé. Sa première parole sur votre réception a été celle-ci : « C’est délicieux de fraternité. »

M. Cardenne, – un autre professeur du collège, – vint aussi passer les vacances à Paris et fut accueilli à Chaillot avec la même bienveillance. Il se prit d’une affection toute filiale pour la Mère Marie-Eugénie, et nous voyons par les lettres de celle-ci que la sympathie fut réciproque. « J’ai beaucoup aimé M. Cardenne, dit-elle au Père d’Alzon. J’ai vu en lui une âme bien belle, et l’amitié avec laquelle il a voulu me l’ouvrir m’a été au cœur. Il est peu de personnes avec qui je puisse me sentir dans une liberté et une simplicité plus sérieuse et plus amicale à la fois qu’avec ce bon Frère, dont il me semble que vous ferez un excellent religieux. Il m’a parlé de sa vocation, il m’a parlé aussi de ce qui lui reste de préoccupations pour le bien de votre ordre, et celles-ci n’ont rien d’embarrassant, puisqu’elles portent juste sur des points auxquels vous tenez, je le crois maintenant, autant que lui ou moi.

« En tout, j’ai cru voir par les deux échantillons que vous m’avez envoyés que je m’entendrais mieux avec vos Frères laïques qu’avec les Frères prêtres. M. Cardenne craignait que trop de prêtres n’entrassent dans l’ordre et ne le fissent dévier vers l’esprit du séminaire, ou vers celui des œuvres de prédication, confession, etc. En deuxième lieu, il me demandait si vous n’aviez pris le tiers ordre que comme acheminement, et si vous ne pensiez pas maintenant le négliger et le laisser tomber, ce qu’il aurait vu avec beaucoup de peine. J’ai pu facilement l’assurer du contraire.

« Enfin, ses désirs et ses vues entraient tellement dans mes idées, que j’étais tentée de lui trouver l’esprit fort juste, selon la naïve habitude du cœur humain. Son vif désir de christianiser son enseignement m’a fait aussi beaucoup de plaisir. »

M. Cardenne s’était senti compris, il avait trouvé un cœur de mère ; aussi écrit-il, dès son retour à Nîmes, à la supérieure de l’Assomption :

« Notre père est dans les cieux, mais il est aussi sur la terre ; notre cher supérieur en est une image déjà bien parfaite. Notre vraie mère est dans les cieux, pourquoi ne dirions-nous pas qu’elle est aussi sur la terre ? Les liens d’intérêt, de sentiments, de but que le sang de Notre-Seigneur a formés entre vous et celui qu’à tant de titres nous nommons notre père ne peuvent-ils valoir autant que ceux de la nature ?

« Vous êtes donc notre mère, et c’est le seul nom que je me permettrai de vous donner quand j’aurai l’heureuse occasion de vous écrire. Si votre humilité repoussait ce titre dans la généralité que je lui donne, ce refus ne pourrait pas en bonne justice frapper ceux de nous que vous avez enfantés à la vie spirituelle et à l’Assomption. Je n’ai pas besoin de vous dire que je suis un de ceux-là ; car s’il est vrai que vous sachiez tout le bien que j’ai reçu de vous pendant nos quelques heures d’entretien, il est certaines conséquences de ce bien que vous pouvez ignorer et que vous devez connaître. La reconnaissance m’en fait un devoir.

« Nos mois de vacances passés au milieu des fatigues et ennuis de tous genres, le contact de ce monde auquel je n’avais pas encore dit complètement adieu, la privation de tout secours spirituel, tout cela m’avait un peu accablé et désorganisé. J’éprouvais plus d’un doute sur ma vocation religieuse, quand j’eus le bonheur de vous voir pour la première fois. Vous dirai-je qu’à la deuxième entrevue le nuage avait disparu ? vous le savez parfaitement. Vous dirai-je que ce que je redoutais si fort auparavant, je l’aimai dès lors avec ardeur ? vous avez deviné tout cela. Mais ce que vous ne

savez pas sans doute, c'est que votre vue, vos bonnes paroles, tout en fixant ma vocation, ont préparé en moi une transformation qui se développe chaque jour : le point de vue, les sentiments, la forme, tout s'est modifié en un clin d'œil. Je ne vous en adresse pas de louangeuses actions de grâces, elles ne sont dues qu'à Celui en qui et par qui nous vivons ; mais je suis heureux de réjouir par cette bonne nouvelle votre charité, et de vous donner la preuve que je suis votre fils et que vous êtes ma mère en la sainte Vierge et en Jésus-Christ.

« Parmi les bienfaits dont je vous suis redevable, il en est un auquel sœur Marie-Augustine a coopéré, et que je vous prie toutes les deux de compléter. Vous avez approché de ma vue humaine, un peu courte en histoire, l'instrument chrétien de la foi, qui en a centuplé la force et la portée, et m'a permis de voir au-delà de ce qu'atteignent les sens et d'y trouver de nouveaux foyers de lumière. Je tiens plus que jamais à notre association pour la réhabilitation du moyen âge ; je serai, promettez-le à sœur Marie-Augustine, un associé fidèle, et je la prie de me faire quelques avances de fonds. Je n'ai pas oublié, mais je voudrais avoir *par écrit* l'exposition de ses vues générales sur l'histoire, ainsi que le secret mécanique de son enseignement. S'il vous était possible d'y joindre un exemplaire de votre cours d'histoire sainte, par extraits du texte de la Bible ? J'en suis enthousiaste, comme le premier jour où vous m'en avez parlé, et j'ai gagné tout notre monde à votre idée.

« Je vous offre maintenant le salaire de tant de peines. Le bon Dieu a bien raison de ne pas toujours disposer suivant que l'homme propose : cet office, dont la récitation m'effrayait tant, je m'y suis mis, et je ne le quitterais aujourd'hui qu'avec chagrin. L'intention de Complies vous est acquise à perpétuité ; l'image que vous avez signée pour moi me sert de signet et me rappelle chaque jour, en terminant cet acte de ma vie religieuse, que je vous dois de l'avoir commencée sérieusement et avec amour. »

L'image de la Mère Marie-Eugénie devait bientôt changer de place ; la confiance du jeune Frère augmente tous les jours, et le Père d'Alzon en est ravi : « Je voulais vous dire tout ce que j'ai ressenti à la lecture de la bienveillante réponse que vous m'avez adressée, écrit M. Cardenne ; notre Père, à qui je la montrai, prétendait que je devais en être fier. »

Et un peu plus tard : « Votre image, qui marquait dans mon bréviaire les Complies de notre office, me semble devoir désormais être placée à Matines. Je sens tout le bien que me cause votre présence. Quand je dis le *Venite exultemus*<sup>115</sup>, alors vous présidez pour ainsi dire à la récitation de toute la principale portion de mes prières. J'ai ainsi l'occasion d'intercéder plus longuement pour vous. Ce qui doit vous montrer plus particulièrement le doigt de Dieu dans cette circonstance, c'est que sa bonté m'a donné le goût de l'oraison, de l'humilité et de la mortification, par où m'apparaît et se dessine bien clairement ma vocation religieuse. Priez pour que je fasse croître de si précieux germes<sup>116</sup>.

Nous aurons à revenir sur cette correspondance ; mais il faut arrêter ici ce deuxième volume, qui nous a révélé notre Mère sous un jour tout nouveau. Nous l'avions vue, jeune fille, se donner à Jésus-Christ, les yeux fermés, sans bien savoir où sa divine volonté allait la conduire. Aujourd'hui c'est elle qui conduit les autres, et son action ne s'étend pas seulement sur sa famille religieuse, mais tous ceux qui la voient ressentent les effets de sa douce influence. On peut dire d'elle, comme de sainte Catherine de Sienne : « Nul ne l'approche sans devenir meilleur. »

Où est le secret de cette influence, de cette sagesse qui éclaire toutes les questions et qui n'est pas chez elle le fruit de l'expérience, car la Révérende Mère est encore bien jeune, et rien dans sa

<sup>115</sup> . « Venez, crions de joie... » (Ps 94, 1).

<sup>116</sup> . M. Cardenne devait, en effet, devenir un très saint religieux. Il ne vécut pas longtemps ; mais il laissa au collège de Nîmes un souvenir d'édification profonde. Sa vie a été écrite par son ami M. Monnier, sous ce titre : *Un Maître chrétien*.

première éducation ne l'a préparée à la mission qu'elle remplit ? D'où lui vient donc la lumière ? – Des notes intimes vont nous le dire, et nous aimons à les placer ici, comme épilogue, à la fin de cette année 1846 où la Mère Marie-Eugénie a pu nous paraître bien absorbée par les affaires, entourée de bien nombreuses relations. C'est l'œuvre de Dieu qu'elle poursuit, C'est sa seule gloire qu'elle cherche ; mais l'admiration qu'elle inspire ne vient-elle pas troubler parfois la paix de son recueillement, et ne peut-elle pas au moins remercier Notre-Seigneur de la bénédiction qu'il donne à ses paroles et à ses œuvres ?

Suivons la Mère dans son oratoire, voyons-la prosternée au pied du tabernacle ; nous allons savoir ce qu'elle pense d'elle, de ses succès et de ses vertus :

« Jeudi saint, 9 avril 1846.

« Assez bien prié le jour et la nuit. – Désir qu'on me permette de demander à faire mon purgatoire en ce monde, pour que rien ne m'empêche après la vie d'aller voir Dieu. – Sentiment de mon grand besoin d'être réformée, désir d'un noviciat sévère, si c'était possible ; désir de la croix, même la plus dure, pourvu qu'elle me purifie et me rende agréable à Jésus-Christ. – Résolution de tendre au plus parfait. – Offrande de moi pour l'état de victime. Amour de tendresse pour la pénitence, en songeant qu'elle peut me rapprocher de Dieu.

« Je demande instamment à M. d'Alzon qu'il me fasse mourir, qu'il enfonce les clous partout où est la vie naturelle. Quelle grâce pourrais-je lui demander avec plus d'instance ? Qu'il ne s'y trompe pas, ce sera même le sceau de ma confiance. Je sens le besoin d'acquérir une charité plus universelle, il me fait beaucoup de bien pour cela ; au fond, il me fait toujours du bien, même lorsque je reste troublée, parce qu'il me fait combattre mes défauts. Avoir la paix, c'est pour moi ; mais combattre mes défauts, c'est pour Dieu et le prochain, et voilà l'important. Toujours, soit avec plus, soit avec moins de consolation, il me porte au bien, et pourvu que j'y aille, que je vive ou que je meure, il importe peu pour moi...

« Après tout, j'ai une certaine affection à endurer pour Dieu autant que je puis. Une de mes joies est de trouver que j'ai fait à Dieu un sacrifice : dans la douleur même du sacrifice, je suis contente dès que je suis sûre de le faire. Lorsqu'un petit mal, un ennui me vient, j'ai l'habitude de lui sourire, même seule, comme bien aise de les prendre pour Dieu, et je fais cela du fond du cœur. Si je pouvais et devais sacrifier à Dieu toutes mes facultés, je le ferais avec exultation : je crains de ne pas porter le mal physique ; mais si je le portais, je serais bien heureuse d'être martyre pour Dieu. »

« Vendredi saint.

« À deux heures, grand sentiment que je dois donner sans résistance mes mains avec Jésus, et tout moi-même, pour qu'on le crucifie. Je l'ai promis. J'ai beaucoup prié Jésus en croix pour moi et pour tous les nôtres, surtout en les mettant sous le sang sorti de son cœur. Je me suis résolue à être patiente comme Jésus, à souffrir dans cette vie si courte... J'applique à mes défauts les imprécations des psaumes : que le Seigneur m'en délivre ! ils pèsent à Jésus-Christ dans sa Passion.

« Le soir, à Complies, cette parole : *In te, Domine, speravi ; in justitia tua libera me*<sup>117</sup>, m'a encore donné un grand mouvement de confiance et d'amour. C'est en sa justice, en sa sainteté que j'espère : que n'a-t-il pas fait pour qu'elle fût surabondante, et notre confiance sans bornes !

« À Ténèbres, j'étais pleine de la tristesse de la sainte Vierge. Au cantique, *non videbo Dominum Deum in terra viventium*<sup>118</sup> m'a fendu l'âme. Comment la sainte Vierge se serait-elle

<sup>117</sup> . « En toi, Seigneur j'espère ; dans ta justice libère-moi » (Ps 30, 2)

<sup>118</sup> . « Je ne verrai pas le Seigneur Dieu sur la terre des vivants. » (Is. 38, 11).

consolée, même par la résurrection, quand sainte Thérèse ne trouvait dans les visites du Fils de Dieu qu'une angoisse plus grande, un désir plus véhément d'être au ciel avec lui ? Il est au ciel, et la sainte Vierge est sur la terre ; et moi aussi, je le sens avec une extrême tristesse et un amour tout personnel.

« J'ai demandé à la sainte Vierge de prier pour moi pendant que je ne faisais que ressentir sa tristesse. »

26 mai, fête de la Pentecôte.

« Me mettre dans l'esprit de saint Pierre après la Pentecôte.

« 1° Pleine de contrition de ma grossièreté et de ma lâcheté envers Jésus-Christ, la pleurant le jour et la nuit.

« 2° Instante à la prière pour pleurer, réparer, aimer, développer le don du Saint-Esprit, trouver Jésus-Christ, le remercier.

« 3° Pleine de joie par la foi de souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ.

« 4° D'un zèle sans bornes pour la gloire de Jésus-Christ, prête à donner mille fois mon sang, à tout souffrir avec une humble contrition, pour répandre son nom, le faire servir, l'âme étant rendue forte par le Saint-Esprit pour l'apostolat et le martyre, et ne voulant plus vivre que pour cela. »

Plus tard, elle écrit : « *Triple servitude où je connais devoir entrer* :

« Toute à Dieu pour les autres.

« Toute à l'obéissance pour Dieu,

« Toute aux autres pour Dieu,

« Mais jamais à moi ; je cède de nouveau toute possession de moi-même, ne l'ayant jamais usurpée qu'injustement. Plus jamais je ne veux dire : Me voici enfin un instant à moi, ni user comme pour moi d'aucune chose, ni d'aucune de mes facultés. Que s'il arrive un moment où l'obéissance ne me réclame pas, où mes Sœurs ne demandent rien de moi, je suis alors à Dieu pour elles. Ma devise sera : Toute à Dieu pour elles, toute à elles pour Dieu. Mes biens spirituels, mes pénitences, mes prières, mes communions, tout est à elles ; je ne demanderai pour moi que la grâce de bien servir. »

Enfin arrive la grande retraite du mois de septembre. Voici les résolutions de la Révérende Mère :

« 27 septembre 1846.

« Pleurer le péché, fuir le péché, satisfaire pour le péché.

« Ne vivre que pour aimer Dieu, m'appliquer à le connaître, à agir en sa présence, à avoir pour lui un amour *effectif* en faisant tout ce qu'il veut de moi, *respectueux* dans sa louange, *tendre* à cause de sa bonté, *confiant* en sa libéralité, *craintif* à cause de mes offenses et de celles dont j'ai la responsabilité, *pur* par la séparation du monde et de moi-même et par le bon usage des créatures, *zélé* pour procurer aux autres les mêmes biens, tâcher de m'occuper incessamment de cet amour et de cette connaissance de Dieu et d'y avancer jusqu'à sortir de moi et de m'y perdre.

« Vertus principales à acquérir :

« L'obéissance, la régularité sévère, la pénitence, la patience, l'esprit de componction, l'oraison, le mépris de soi et de ce qui passe, la charité.

« Prendre pour devise cette année : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?*<sup>119</sup>

« Voir toutes les choses du côté où elles touchent le règne de Jésus-Christ, les rapporter là, et, avec tout le monde, tâcher de dire quelque parole qui aille à établir ce règne ou à le développer. »

Lorsqu'on a lu ces pages, on comprend pourquoi la Mère Marie-Eugénie était puissante sur les âmes et pourquoi sa parole faisait tant de bien. Dieu la soutenait, parce qu'elle restait sous sa main humble, soumise, inconsciente d'elle-même, ne demandant que *la grâce de bien servir*.

Cette grâce ne lui sera pas refusée : Dieu va lui envoyer de nouveaux travaux, des fondations nombreuses iront étendre au loin le règne de Jésus-Christ, Rome approuvera l'Institut naissant et mettra ainsi le sceau divin sur l'œuvre de la fondatrice.

L'histoire de nos origines pourrait s'arrêter ici ; mais nous la compléterons, pour la consolation de nos Sœurs, par le récit des premières fondations et des approbations de Rome.

## FIN DU SECOND VOLUME

---

<sup>119</sup> . « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! » (Lc 12, 49).

## TABLE DES MATIÈRES du Second Volume

### TROISIÈME PARTIE

#### L'ASSOMPTION À L'IMPASSE DES VIGNES

---

##### CHAPITRE I

1842.– Impasse des Vignes. – Fondation du pensionnat ..... p. 9

##### CHAPITRE II

Maladie et mort de sœur Marie-Josèphe ..... p. 21

##### CHAPITRE III

Vie intérieure de la Mère Marie-Eugénie de Jésus ..... p. 32

##### CHAPITRE IV

Sœur Thérèse-Emmanuel. – Son oraison. – Grâces de crucifiement et  
d'union à Dieu ..... p. 51

##### CHAPITRE V

1843.– Formation du noviciat. – Esprit catholique de la jeune  
Assomption ..... p. 59

##### CHAPITRE VI

Le Père Lacordaire et l'Assomption ..... p. 66

##### CHAPITRE VII

L'abbé d'Alzon. – Sa jeunesse. – Première visite à l'Assomption de  
Paris (août 1843) ..... p. 73

## CHAPITRE VIII

|                                                    |       |
|----------------------------------------------------|-------|
| Correspondance au sujet de nos Constitutions ..... | p. 79 |
|----------------------------------------------------|-------|

## CHAPITRE IX

|                                                        |       |
|--------------------------------------------------------|-------|
| 1844.— Sœur Marie-Louise. – Lettres de Léon Boré ..... | p. 87 |
|--------------------------------------------------------|-------|

## CHAPITRE X

|                                                                                                                                |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Suite du travail sur les Constitutions. – Lettre de Mère Marie-<br>Eugénie sur la nécessité de renouveler l’enseignement ..... | p. 97 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|

## CHAPITRE XI

|                                                                               |        |
|-------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Voyage de la Supérieure à Nîmes pour les affaires de sa<br>Congrégation ..... | p. 111 |
|-------------------------------------------------------------------------------|--------|

## CHAPITRE XII

|                                                                                     |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Profession des quatre premières Mères de l’Assomption.<br>– Fête de Noël 1844 ..... | p. 121 |
|-------------------------------------------------------------------------------------|--------|

## CHAPITRE XIII

|                                                                                           |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 1845.— Voyage du Père d’Alzon à Paris.<br>– Retraite prêchée à l’impasse des Vignes ..... | p. 130 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|--------|

## CHAPITRE XIV

|                                                                           |        |
|---------------------------------------------------------------------------|--------|
| Rapports de direction de Mère Thérèse-Emmanuel avec le Père d’Alzon ..... | p. 138 |
|---------------------------------------------------------------------------|--------|

---

## QUATRIÈME PARTIE

### L'ASSOMPTION À CHAILLOT

---

#### CHAPITRE I

|                             |        |
|-----------------------------|--------|
| La maison de Chaillot ..... | p. 147 |
|-----------------------------|--------|

#### CHAPITRE II

|                                                                                                                |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Commencements de l'œuvre du Père d'Alzon à Nîmes. – Quatre postulantes sont envoyées par lui au noviciat ..... | p. 155 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|

#### CHAPITRE III

|                                        |        |
|----------------------------------------|--------|
| 1846.– Le pensionnat de Chaillot ..... | p. 170 |
|----------------------------------------|--------|

#### CHAPITRE IV

|                               |        |
|-------------------------------|--------|
| Le noviciat de Chaillot ..... | p. 178 |
|-------------------------------|--------|

#### CHAPITRE V

|                                                                           |        |
|---------------------------------------------------------------------------|--------|
| Dévouement de la Mère Marie-Eugénie au Père d'Alzon et à ses œuvres ..... | p. 186 |
|---------------------------------------------------------------------------|--------|

#### CHAPITRE VI

|                                              |        |
|----------------------------------------------|--------|
| Union fraternelle des deux Assomptions ..... | p. 200 |
|----------------------------------------------|--------|

---

